

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

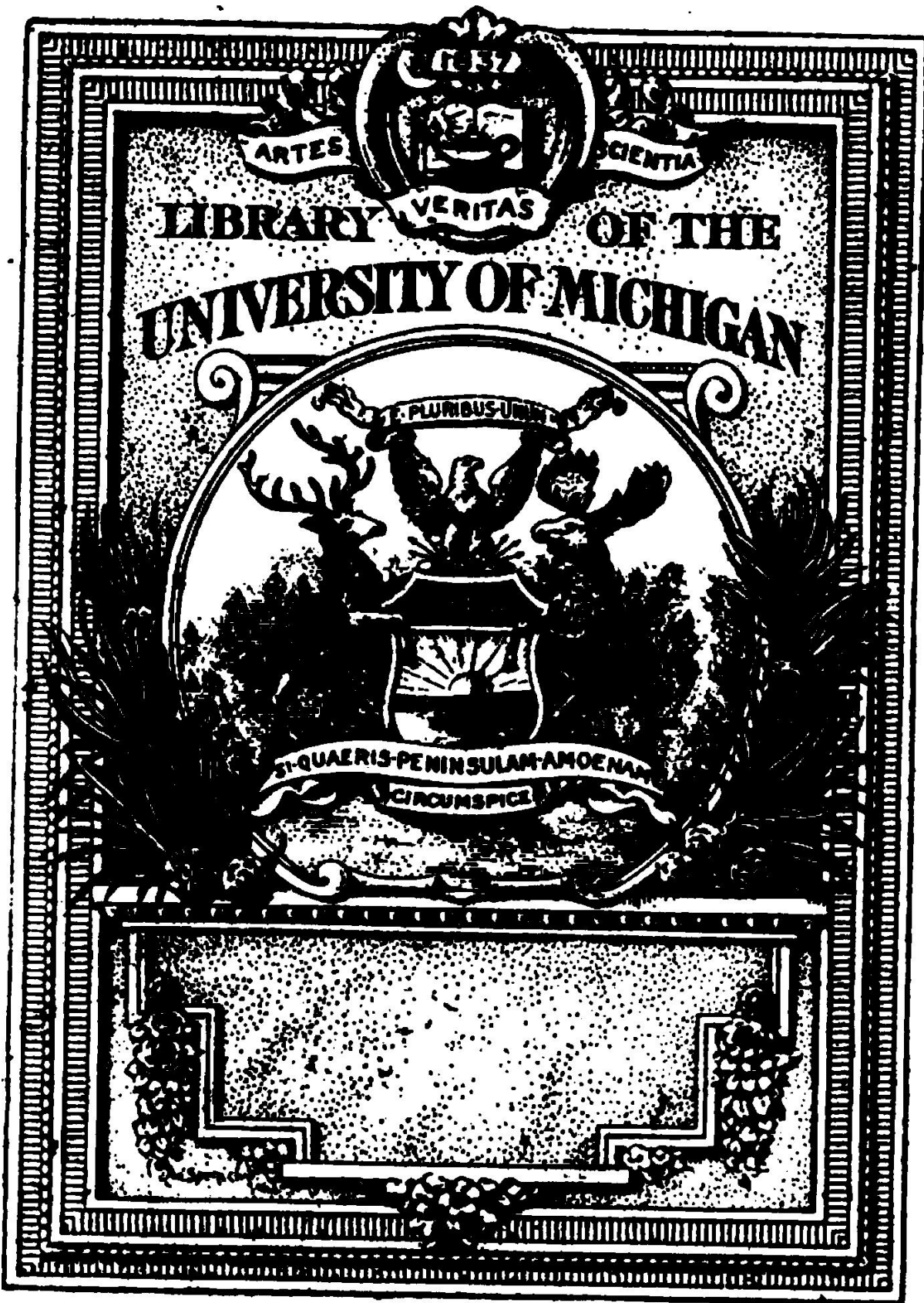
Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

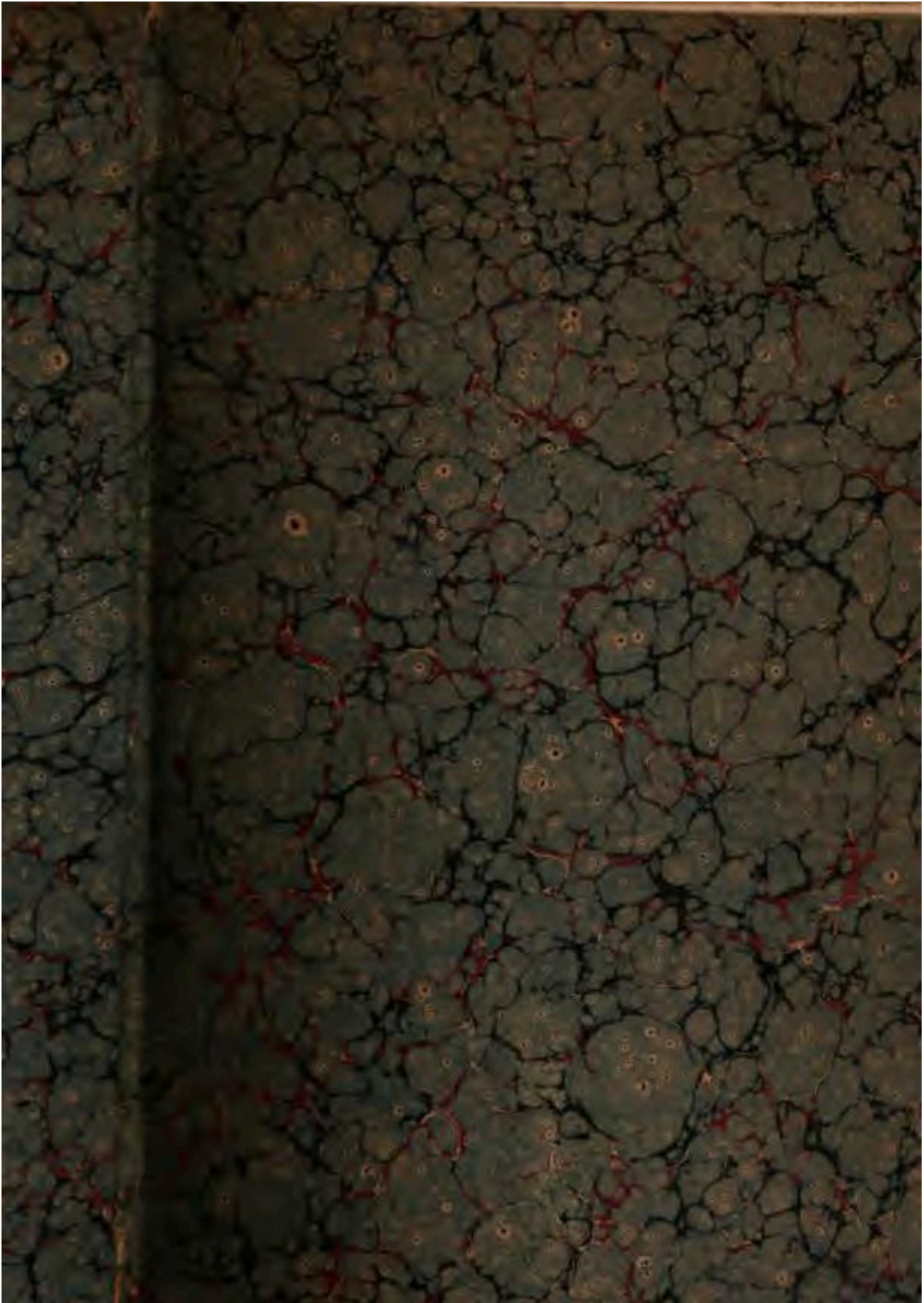
- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>





COLLECTION MICHEL LÉVY ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

The text on this page is estimated to be only 27.62% accurate

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS PUBLIÉES
DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY Acte 1 Amaury 1 ADure Pitou
2 Ascanio S Une Aventure d'Amour 1 Aventures de Jobn Davys S Les
Baleiniers S Le Bâtard de Mauléon 3 Black 1 Les Blancs et les Bleus 3 La
Bouillie de la comtesse Berthe 1 La Boule de Neige 1 Bric-à-Brac • 2 Un
Cadet deFamille 3 Le Capitaine Pamphile i LeCapitaine Paul 1 Le
Capitaine Richard 1 Catherine Blum 1 Causeries S Cécile 1 Charles le
Téméraire 2 Le Chasseur de sauva^pne 1 Le Château d'Eppstein 2 Le
Chevalier d'Harmental 2 Le Chevalier de Maison-Rouge 2 Le Collier de la
Reine 5 La Colombe 1 Les Compagnons de Jéhu 3 Le Comte de Monte-
Cristo 6 La Comtesse de Charny 6 La Comtesse de Salisbury S Les
Confessions de la marquise 2 Conscience l'innocent 2 La Dame de
Monsoreau 3 La Dame de Volupté 2 Les Deux Diane 3 Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2 Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman '. 2 Le
Drame de Quatre- Vingt-Treize 3 Les Drames de la mer La Femme au
Collier de velours Fernande Une Fille du Régent Le FiL« du Forçat i^es r
reres corses •••••,•«,•••.••. Gabriel Lambert Les

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

MES MÉMOIRES PAR ALEXANDRE DUMAS HUITIÈME
SÉRIE NOUVELLE EDITION PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES,
ÉDITEURS RUE YIYIEIfNE, S BIS, ET BOULETARD DES ITALIENS,
15 A LA LIBRAIRIE NOUVELLE 1869 Droits de reproduction et de
traduction réservés.

MEMOIRES DB ALEXANDRE DUMAS CLXXXJX L*abbé de
Lamennais. ^ Sa jeunesse. -> Son entrée dans les ordres. ^~ L'Empire jugé
par lui. — Casimir Delavigne royaliste. — Deux vers de M. de Lamennais.
— Sa vocation littéraire. — Essai sur Vin' différence en matière de religion,
— Accueil fait à ce livre p ar l'ËgUse. — L'académie du château de la
Ghesnaie. Qu'on nous permette, maintenant, d'aborder un sujet plus grave,
et de consacrer ce chapitre — ne fût-ce que pour faire opposition avec ceux
qui précèdent — à Vun des plus beaux et des plus grands génies modernes,
à Fabbé de Lamennais. C'était deux mois après la révolution de 1830. Du
fond de la Bretagne, c'est-à-dire du château de la Ghesnaie, arrivait un
prêtre d'une quarantaine d'années, petit, nerveux, pâle, avec les cheveux en
broussailles, le front à pic, la tête serrée aux coins, comme si elle était
fermée par ces murailles osseuses qui, selon Gall, abolissent chez l'homme
la convoitise, la ruse et l'acquisivité; avec le nez long et dilaté aux ailes,
signe de grande intelligence, selon Lavater; enfin, avec le regard incisif et le
menton résolu. Tout, dans les traits extérieurs de l'homme décelait une
origine celtique. Cet homme, c'était l'abbé de la Mennais, dont le nom
s'éVIII. 1 247957

2 MÉMOIRES D'ÂLEX. DUMAS crira de trois façons différentes, comme celui de M. de la Martine, et indiquera, par les différentes façons dont il s'écrit, les différentes évolutions de son esprit, et les différents progrès de son opinion. Nous disçus de son opinion, et non pas de ses opinions; car, dans ces trois phases, il y a, comme dans les trois manières de Raphaël, non pas un changement de manière, mais un perfectionnement dans la manière. Au milieu de Tagitation des idées et des paroles, Taustère Breton venait dire au monde un mot auquel on ne s'attendait pas; en effet, M. de la Mennais passait alors pour un des soutiens du trône et de VauteL Le trône venait de tomber, et Fautel tremblait fort sous le mouvement que 1830 avait imprimé aux institutions sociales. Or, on se trompait sur les intentions du grand écrivain, et, cela, parce que Ton ne voyait en lui que Fauteur de VEssai sur l'indifférence en matière de religion, livre étrange où cette virile imagination s'était débattue avec son siècle, et avait lutté avec l'esprit du temps comme Jacob avec l'ange. On oubliait qu'en 1828, sous le ministère Martignac, le même M. de la Mennais avait jeté dans la discussion un livre qui annonçait un certain revirement intellectuel : Du progrès de la Révolution et de la guerre contre V Église, Dans ce livre, la révolution de 1830 était prédite comme inévitable, et H. de la Mennais appelait de tous ses vœux « Talliance des catholiques et des libéraux sincères. » Ce livre est donc en quelque sorte le gond sur lequel tourne la porte par laquelle M. de la Mennais passe de sa première phase po» Utique dans la seconde. M. de la Mennais était né à Saint*Malo, dans la maison cou* tigué à celle où naquit Chateaubriand, et à quelques pas de celle où naquit Broussais. Ainsi, cette vieille et paisible ville devait nous donner, en moins de quinze ans, Chateaubriand, Broussais, la Mennais, c'est-à-dire la meilleure partie de la poésie, de la science et de la philosophie de la première moi* tié du XIX* siècle. Gomme Ghateaubriandi M. de la Mennais avait passé son '%. ^\

HÉHOIRES D'ALEX. DUMAS 3 enfance an bord de la mer,
écoutant le bruit de TOcéan, 8ui« Tant les vagues, qui vont se perdre aux
horizons inûnis, et qui reviennent éternellement se briser contre la falaise
comme la va^e humaine revient éternellement se briser contre la fatahté. 11
conservait, je me le rappelle, — car un coin de mon existence a touché à
celle de Tauteur des Parales d'un croyant^ — il conservait, dis-je, de ce
premier âge de Tenfant, des souvenirs à la fois vifs et lumineux, qu'il
rattachait à la nature vaste et sévère de sa chère Bretagne. — J'entends
encore, nous disait-il à un diner dont les prior cipaux convives étaient lui,
Tabbô Lacordaire, U. de Montalembert, Listz et moi, j'entends encore le cri
de certains oiseaux de mer qui passaient au-dessus de ma tête en aboyant.
Quelques-uns de ces rochers qui regardent en pitié, depuis tant de siècles,
mourir à leur pied le flot colère et impuissant, sont peuplés d'antiques
légendes. M. de la Mennais a raconté une de ces légendes dans v/ne Voix de
prison : c'est celle d'une jeune fille qui, surprise par la marée au milieu des
récifs, attache ses cheveux aux branches et aux herbes marines pour ne
point être entraînée, par le mouvement des vagues, loin de son pays natal.
La jeunesse de M. de la Mennais avait été orageuse et indisciplinée. 11
aimait les exercices du corps, la chasse, l'escrime, la course, l'équitation;
c'étaient de singulières tendances vers Tétat ecclésiastique ! Aussi ne fut-ce
pas de lui-même et de son propre mouvement, mais poussé par les familles
nobles du pays, qu'il entra dans les ordres. De son côté, l'évêque du diocèse,
qui distinguait dans le jeune homme une suprême intelligence, un caractère
altier, un penchant à la rêverie et à la réflexion , l'attira vers lui par toute
sorte de séductions. On lui épargna les épreuves du séminaire, auxquelles
son humeur insoumise se serait peut-être refusée; mais, prêtre, M. de la
Mennais n'en continua pas moins à monter les chevaux les plus fougueux de
la ville, et à faire des armes. On était alors sous l'Empire, régime de gloire
et de despotisme, froissant les fibres sensibles du jeune prêtre, esprit
Êurouche, cœur royaliste. La Bretagne se souvenait de ses

4 MÉMOIRES[^] D'ALEX. DUMAS princes exilés, et la famille de M. de la Mennais était une de ces familles qui gardent fidèlement le culte- du passé ; non* que cette famille fût de noblesse ancienne: le chef de la maison était un armateur qui s'était enrichi dans des voyages de long cours, et qui avait été anobli, vers la fin du dernier siècle, pour des services rendus à la ville de Saint-Malo. L'Empire était tombé, et M. de la Mennais, jetant un coup d'œil sur cette ruine gigantesque, écrivait en 1815 : « Les guerres d'extermination renaissaient ; le despotisme calculait ses dépenses en hommes, comme on suppute le revenu d'une terre ; on fauchait les générations comme l'herbe, et les peuples, journellement vendus, achetés, échangés, donnés comme de vils troupeaux, ignoraient même souvent de qui ils étaient la propriété, tant une politique monstrueuse multipliait ces indignes transactions! On mettait les nations entières en circulation comme des pièces de monnaie! » Professer ces principes, c'était se tourner naturellement vers la Restauration, cette aurore sans soleil. Il ne faut pas oublier, au reste, qu'alors toute la jeune littérature était prise par cet enivrement des souvenirs monarchiques. Les poètes sont comme les femmes, — je ne sais même plus qui a dit que les poètes étaient des femmes : — ils fêtent le malheur heureux. Cet enthousiasme pour la personne du roi était partagé à des degrés différents, même par des honunes dont le nom se rattacha plus tard au libéralisme. Dieu sait pourtant si jamais roi fut moins fait que Louis XVIII pour provoquer l'attendrissement et l'idolâtrie! Gela n'empêchait pas Casimir Delavigne de s'écrier : Henri» divin Henri, toi qui fus grtnd et bon[^] Qui chassas FÈspagnoI, et finis nos misères. Les partis sont d'accord en prononçant ton nom; Henri, de tes enfants fais un peuple de frères! ; Ton image déjà semble nous protéger : ïu renaiss! avec toi renaît l'indépendance 1

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

0 roi le plus Français dont
s'honore la France, n est dans ton destin de voir fuir l'étranger t Et toi, son
digne fils, après vingt ans d'orage^ Règne snr des sujets par toi-même
ennoblis; Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage. Oui, ce
grand monument, affermi d'âge en âge. Doit couvrir de son ombre et le
peuple et les lis. n est des opprimés l'asile impérissable^ Ia terreur du tyran,
du ministre coupable, Le temple de nos libertés! Que la France prospère en
tes mains magnanimes; Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés.
Toi qui proclames ces maximes : • 0 rois, pour commander, obéissez aux
lois t Peux)le, en obéissant, sois libre sous tes roist > Il est vrai que, quinze
ans plus tard, Fauteur de la Semaine de Paris chantait, presque dans les
mêmes vers» TaYénement au trône du roi Louis-Philippe. Voyez plutôt : 3
toi, roi citoyen, qu'il presse dans ses bras. Aux cris d'un peuple entier dont
les transports sont jaà»Cdi Tu fus mon bienfaiteur... je ne te loûrai pas : Les
poètes des rois sont leurs actes augustes. Que ton règne te cbante, et qu'on
dise après nous : * « Monarque, il fut sacré par la raison publique; Sa force
fut la loi; Fbonneur, sa politique; Son droit divin, l'amour de tousl » Qu'on
relise les vers que nous venons de citer, — ceux qui étaient adressés à Louis
XVIU, bien entendu, — et Ton verra que Victor Hugo, Lamartine et la
Mennais n'ont jamais exprimé leur joie du retour des Bourbons en termes
plus caressants que ne le faisait Casimir Delavigne. D'où vient donc que les
libéraux d'alors et les conservateurs d'aujourd'hui ont si amèrement
reproché aux trois premiers ces gages d'amour à la branche aînée, etqu'ils
ont toujours ignoré ou feint d'ignorer l'envers royatiste de l'auteur des-
Messéniennes? fh! mon

6 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Dieu, c'est que les ans étaient sincères dans leur jeune et aveugle enthousiasme, tandis que l'autre, disons-le, ne l'était pas. On pardonne un mensonge politique, mais on ne pardonne pas un consciencieux retour sur soi-même et sur les[^] folles illusions de la pitié généreuse. Dans la pitié généreuse que Ton portait, alors, à la famille des Bourbons, il y avait une larme pour Marie-Antoinette et une larme pour Louis XVII. M. de la Mennais hésita un instant sur sa vocation littéraire, ou, du moins, sur la direction qu'il lui donnerait. La solitude dans laquelle il avait vécu, au bord de la mer, avait peuplé son âme de rêves flottants comme ces beaux nuages qu'il avait si souvent suivis des yeux dans les profondeurs du ciel. Peu s'en fallut qu'il n'écrivit des romans et des œuvres d'imagination; il lui arriva même de faire des vers que, bien entendu, il ne publia jamais. En voici deux qui entraient, autant que je puis me le rappeler» dans le portrait de la théologie scolastique ; Elle avait deux grands yeux stupidement ouverts» Dont l'aD ne voyait pas ou voyait de travers! M. de la Mennais devint donc écrivain religieux et philosophe plutôt par état que par inclination. Son goût, nous assurait-il dans ses heures d'épanchement, dont nous avons gardé un souvenir de respect et de fierté, son goût l'aurait entraîné de préférence vers la poésie en prose, que Bernardin de Saint-Pierre avait mise à la mode dans *Pauvre et Virginie*, et Chateaubriand dans *René*. Il se recueillit pourtant, et, d'un doigt que dirigeait l'implacable génie de l'observateur, il toucha la plaie de son siècle : l'indifférence en matière de religion. Certes, le cri poussé par ce sombre oiseau des tempêtes : « Les dieux s'en vont ! les dieux s'en vont ! » avait, alors, lieu de surprendre les dévots et les hommes d'État ; les églises n'étaient-elles pas remplies de missions, et les grands chemins couverts de missionnaires? N'y avait-il pas la croix de Migné, les miracles du

VÉMOIRBS D'ALEX. DITMAS 7 prince de Hohenlohe, les apparitions et les extases de Martin (de Gallardon) et autres? Que Tenait donc dire cet homme? M. de la Mennais prit pour épigraphe de son livre ces mots de la Bible : Impius, cum in profundum venerit, contemnit. Le DÉDAIN, tel était, selon lui, le signe auquel il reconnaissait le déclin du sentiment religieux. Le xvi^e siècle croyait, le XVIII^e* niait, le xix^e doutait. Le succès du livre fut immense. La France, agitée de si grands et si tumultueux problèmes; cette Babel où tant de voix parlaient en même temps toutes les langues; la France de l'Empire, de la Restauration, du carbonarisme, du libéralisme, du républicanisme, se tut devant la parole grave et inspirée de cet inconnu; et siluit terra in conspectu ejus! Cette, voix venait du désert; qui avait vu, qui connaissait cet homme? Il tombait de la région des aigles; son nom se plaça sur toutes les bouches à côté du nom de Bossuet. VEssai sur l'indifférence eût peu lu, mais beaucoup admiré; les poètes — il n'y a guère que ceux-là qui lisent — y reconnurent une imagination forte, parfois alarmée, qui, dans ses énergies et ses erreurs, étreignait le cadavre des croyances, et le secouait rudement, espérant, mais en vain, lui redonner la vie. De tous les prosateurs, celui que l'abbé de la Mennais affectionnait le plus, c'était Tacite; de tous les poètes, celui qu'il relisait le plus souvent, c'était Dante; de tous les livres, celui qu'il savait par cœur, c'était la Bible. Sans doute va-l-on croire, maintenant, que cette citadelle, destinée à couvrir les côtés faibles du catholicisme, VEssai sur l'Indifférence en matière de religion fut vue d'un œil favorable par le clergé français; point! Tout au contraire, un cri partit des entrailles de l'Église, non pas un cri de joie ou d'admiration, mais un cri d'épouvante. Le génie de l'homme effrayait; la religion n'était plus habituée à avoir des Origène, des Tertullien et des Bossuet pour la défendre; elle craignit d'être soutenue par un tel soutien, et peu à peu le frisson de sa peur courut jusqu'à Rome; le livre fut tout près d'être mis à l'index. Ces ombrages étaient motivés par la nature des arguments dont l'auteur s'était

8 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS servi, et à Taide desquels U avait repoussé les coups des philosophes; au vieil édifice de Torthodoxie, dont Tabbé de la Mennais entrevoyait, à travers les ténèbres, les causes de ruine, il avait voulu donner pour fondement ou plutôt pour étai le sufrage universel, ou, comme il le disait lui-même, le sens commun ; de là d'incroyables efforts dans le vide pour prouver que le catholicisme était et avait toujours été la religion de l'humanité. Dans les séminaires, l'abbé de la Mennais fit école, mais cette école était suspecte; on interdisait aux jeunes gens la lecture d'un ouvrage qui, dans le monde, semblait l'œuvre d'un dieu égaré voulant nier à l'homme le droit de penser. Jamais suicide ne fut plus héroïque, jamais l'intelligence ne mit tant de hardiesse et de logique à se détruire elle-même. Au fond, et à son point de vue, l'abbé de la Mennais avait cependant raison : si vous croyez à une Église infallible, crevez courageusement les yeux de votre intelligence, éteignez la lumière de votre âme, et, vous étant fait aveugle volontaire, laissez-vous conduire par la main. Mais, si haut que se place une intelligence solitaire, elle est bien vite atteinte par le mouvement de son siècle. Il y a deux ou trois ans, un aéronaute de mes amis, Petin, m'annonçait sérieusement de vive voix, et annonçait au monde par Torgane des journaux, qu'il venait de résoudre le grand problème de la navigation aérienne. Il raisonnait ainsi : Le terre tourne; — epursimuovef — dans ce mouvement de rotation sur elle-même, elle présente successivement tous les points de sa surface déserte ou habitée. Or, quelqu'un qui s'élèverait jusqu'aux dernières couches de l'air ambiant, et qui trouverait le moyen de s'y fixer, descendrait en ballon sur la ville du globe où il lui plairait de toucher terre; il n'aurait qu'à attendre que cette ville passât sous ses pieds ; il irait de la sorte aux antipodes en douze heures, et, cela, sans fatigue aucune, puisqu'il ne bougerait pas de sa place, et que ce serait l^e terre qui marcherait pour lui. Ce calcul n'avait qu'un tort : il était faux. La terre, dans

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 9 son vaste mouvement, entraîne avec elle les dernières molécules de son atmosphère agitée. Il en est de même des grands esprits qui visent à l'immobilité; sans qu'ils s'en aperçoivent, au moment même où ils croient avoir jeté l'ancre dans l'infini, ils se réveillent emportés malgré eux par l'irrésistible mouvement de leur siècle. Le libéralisme, dont l'atmosphère d'alors était chargée, emporta l'abbé de la Mennais, cette raison superbe, opiniâtre et solitaire. On était aux environs de 1828. Tout en combattant l'école doctrinaire, pour laquelle il montrait un mépris peu ou point déguisé, M. de la Mennais cherchait à unir les besoins de la foi avec les nécessités du progrès; dans cette vue, il avait installé à son château de la Ghesnaie une pépinière de jeunes gens auxquels il inculquait ses idées religieuses. La Ghesnaie était un de ces vieux châteaux de Bretagne ombragés par des chênes robustes et centenaires, philosophes de la nature qui rêvent, en murmurant, aux vicissitudes de l'homme, dont ils sont les impassibles témoins. Là, ce prêtre, que tourmentait déjà l'esprit nouveau, élevait et entretenait des disciples qui tenaient de près ou de loin à l'Église; parmi eux étaient l'abbé Gerbet, Cyprien Robert, aujourd'hui professeur de littérature slave au collège de France, et quelques autres. Le travail — un travail réglé, persévérant, — habitait ces vieux murs, que les vents de la mer fouettaient ou démantelaient. Cette nouvelle académie de Pythagore cherchait la science du siècle pour la combattre; mais, à chaque rayon nouveau, elle reculait éclairée, et, en reculant, elle rendait les armes à l'ennemi. L'ennemi, c'était la pensée humaine. \in.

10 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS cxc Fondation de l'Avenir. —

- L'abbé Lacordaire. -^ M. Charles, de Montalembert. — Son article sur le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois. — L'Avenir et la littérature nouvelle. — Ma première entrevue avec M. de Lamennais. — Procès de l'Avenir. •— MM. de Montalembert et Lacordaire maîtres d'école. — Leur procès en cour des pairs. — Prise de Varsovie. — Réponse de quatre poètes à on mot d'un homme d'État. La révolution de 1830 vint surprendre M. de la Mennais et son école dans ces dispositions vagues et inquiètes. Déjà son cœur, apte à comprendre surtout ce qui est grand et généreux, s'était désaffectionné du culte royaliste; déjà l'homme, poète et philosophe, regimbait sous la robe du prêtre. Le siècle, qui venait de consacrer et de glorifier son génie, reprochait tout bas à ce génie de résister à la voix du progrès. Indocile nature, tête de fer, raison solitaire et escarpée, l'abbé de la Mennais était par tempérament un homme de liberté. 1830 sonna. Assis sur les ruines de cet événement, qui venait d'engloutir une dynastie, et d'agiter l'Église de la même tempête et du même naufrage où cette dynastie avait sombré, les philosophes de la Ghesnaie tinrent conseil entre eux; ils se dirent que l'opposition contre le clergé, dont le libéralisme était animé depuis 1815, tenait à l'éclatante protection qui avait couvert les prêtres catholiques, en face de l'instabilité des pouvoirs, en face du flot grondant de la Révolution ; ils se demandèrent s'il n'y aurait pas profit pour l'immuable Église à se séparer de tpu^ les États chancelants. Ainsi posée, la question fut vite résolue. L'abbé de la Mennais crut le moment arrivé de se mêler directement et personnellement à la lutte. Les bases d'un journal furent arrêtées; il partit. Deux hommes entrèrent avec lui dans cette combinaison de

MÉMOIRES D'ALEX. DOMAft 11 publicité : ce ftirent Pabbê Lacordaire et le comte Charles de Montalembert. L'abbé Lacordaire était, à cette époque, où j'eus Thonneur de me trouver en communication de principes religieux et politiques avec lui, un jeune prêtre qui avait passé du barreau de Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Il avait fait, après son stage, trois mortelles années de théologie; il sortait delà plein d'idées entrevues et d'instincts tumultueux. Acre) perçant, subtil, voilà pour sou esprit; des yeux noirs pleins de feu, des traits délicats et mobiles, pâle d'une pâleur cénobitique et maladive ; des contours secs, maigres, vigoureusement dessinés, voilà pour la figure. Attiré par le rayonnement de l'abbé de la Mennais, il entra dans toutes ses vues politiques; lui aussi aspirait, sous le mors de la chair, à la liberté de l'esprit; prêtre, la protection de l'État lui pesait. 11 mit sa main dans celle du maître, et le pacte fut conclu. Le comte de Montalembert, de son côté, était alors un tout jeune homme blond, au visage de jeune fille et aux joues légèrement colorées; myope, il regardait à travers son lorgnon, et à une courte

12 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS révolutionnaire, et, cela, non sans une pénétrante mélancolie : « J'ai l'âge du sans-culotte Jésus : trente-trois ans ! » Le titre du nouveau journal fut l'Avenir. Le programme, rédigé en commun, réclamait du gouvernement de juillet la liberté absolue pour tous les cultes et toutes les communions religieuses, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la séparation radicale de l'Église et de l'État, enfin l'abolition du budget ecclésiastique. Le moment était favorable : c'était le 16 octobre 1830. La Belgique était en train de faire sa révolution, et, dans cette révolution, la main du clergé était visible; la catholique Pologne poussait, sous le sabre du czar, un long cri de détresse et d'espérance; à la voix d'O'Connell, l'Irlande, remuant toutes les nationalités pour lesquelles la religion était un motif et un drapeau d'indépendance, agitait dans les airs ces deux mots : Dieu et liberté ! L'Avenir se fit le moniteur du mouvement religieux, associé par lui au mouvement politique, comme on va en juger par ces quelques lignes, émanées de l'association, et empruntées à son premier numéro : « Nous n'avons point d'arrière-pensée, nous n'en eûmes jamais; notre parole, c'est toute notre âme. Espérant donc d'en être crus, nous dirons à ceux dont les idées diffèrent sur plusieurs points de nos croyances : « Voulez-vous sincèrement la liberté religieuse, la liberté d'éducation, et, dans » l'ordre civil et politique, la liberté de la presse, qui, ne l'oublions pas, est la garantie de toutes les autres? Vous êtes » des nôtres, et nous sommes des vôtres aussi. Toutes les libertés que les peuples, dans le développement graduel de leur vie, peuvent supporter, leur sont dues, et leur progrès » dans la civilisation se mesure par leur progrès, non fictif, mais réel dans la liberté. » C'est ici que se place la transformation de l'abbé de la Menais en abbé de Lamennais. Son opinion et son talent commencent, comme son nom, une nouvelle ère ; ce n'est plus le

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 13 prêtre austère et sombre écrivant d'une main fatale sur le tombeau de la foi la sentence de l'esprit humain; c'est, au contraire, un prophète qui secoue, au nom de la liberté, le linceul des nations mortes, et qui crie aux ossements vides: «Levez-vous! » Or, parmi les jeunes rédacteurs de V Avenir^ chose digne de remarque! celui qui se distinguait le plus, non-seulement par le talent, mais encore par l'exaltation démocratique de ses idées, c'était le comte Charles de Montalembert, dont plus d'une fois le sévère vieillard dut retenir la verve imprudente. Nous aurons à raconter bientôt le sac de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et la profanation des choses saintes; la situation était embarrassante pour V Avenir : ce journal avait recommandé au jeune clergé de croire en la Révolution, et voilà que cette même Révolution, déchaînée en un jour de colère, éclaboussait les temples catholiques, et déracinait les insignes du culte. , Ce fut le comte Charles de Montalembert qui se chargea de faire le premier-Paris du lendemain. Au lieu de s'emporter contre les démolisseurs, il s'emporta contre le clergé, contre les prêtres, dont l'aveugle et dangereux attachement pour le trône renversé avait attiré sur le symbole chrétien la colère du peuple. D'anathèmes, il n'en avait point assez pour « ces incorrigibles défenseurs de l'ancien régime et ce catholicisme bâtard qu'avait enfanté la religion des rois! » Les croix qu'on venait d'abattre étaient des croix fleurdelisées; il en prenait occasion pour réclamer la séparation de l'Église de l'autorité civile. Sans les fleurs de lis, personne, — et le comte Charles de Montalembert l'aurait voulu, — personne n'en eût voulu aux croix. Le caractère de V Avenir était d'entrer, alors, dans le double mouvement politique et littéraire; sympathique à la littérature moderne, dont il possédait, d'ailleurs, dans la personne de l'abbé de Lamennais, un des premiers écrivains, l'Avenir était un des rares journaux — rari nantes — où l'on pût suivre à la fois l'esprit humain sous ses deux manifestations.

14 iÈMOIRSB D'ALEX. DCMÀB Liber, en latin, ne veat-il pas dire en même temps libre et Ivore ? Pal déjà dit comment, nous, hommes du mouvement littéraire, nous avons pour ennemis acharnés tous les journaux du mouvement politique. C'était d'autant plus étrange que la révolution littéraire avait précédé, aidé, préparé, annoncé la révolution politique qui était faite, et la révolution sociale qui se faisait. Ainsi, par exemple, nous nous souvenons d'un article sur Notre-Dame de Paris dans lequel, tout en regrettant que Fauteur ne fût pas plus profondément catholique, le comte Charles de Montalembert louait, avec une fureur d'adepte, le style et la poésie de Victor Hugo. Ce fut vers cette époque, et quelques jours, je crois, après la représentation d'Antony, que M. de Lamennais manifesta le désir que je lui fusse présenté. C'était un grand honneur pour moi que ce désir; je m'y rendis avec reconnaissance. Un ami commun me conduisit chez l'illustre fondateur de l'Avenir, qui demeurait alors rue Jacob ; — j'ai retenu le nom de la rue, et oublié le numéro de la maison. Avant ce jour, je lui avais déjà voué une admiration que j'ai la joie de sentir encore jeune, vive, entière, dans mon cœur et dans mon esprit. Cependant, V Avenir avait du succès; on s'en aperçut bientôt aux colères et aux haines qui se déchaînèrent contre ses doctrines. Parmi les conseils qu'il donnait au clergé, celui de renoncer aux traitements servis par l'État, et de suivre le Christ nu, fut très-peu goûté; on commençait à s'indigner. La voix solennelle de l'abbé de Lamennais avait beau crier : « Brisez ces chaînes avilissantes! Laissez là cette guenille! • Le clergé répondait à demi-voix : Guenille, si ta veux..., ma ^enUle m'est chère. Veut-on savoir à quel degré le journal l'Avenir avait ses racines enfoncées dans ce que l'on appelle aristocratiquement

MÉMOIRiÉB D^ALtit. DttMAS 15 le monde? Nous citons les premières lignes consacrées ao procès de l'Ai)enir dans FAnnuaire de Lesur : « Jamais ailluence aussi prodigieuse n'a encombré Tenceinte de la cour d'assises, et jamais surtout un procès politique n'a amené un si grand nombre de dfimes. Au moment où la cour a voulu ouvrir son audience, les jurés, les prévenus, le barreau, le parquet lui-même, se trouvaient assiégés par une multitude de personnes qui ne pouvaient parvenir à s'asseoir. M. l'abbé de Lamennais, M. Lacordaire, rédacteurs de l'A'oenir^ et M. Waille, gérant responsable du même journal, sont placés sur des chaises au milieu du parquet; les deux premiers sont vêtus de redingotes par-dessus leur costume ecclésiastique; M. Waille est en uniforme de garde national. • C'était un des premiers procès de presse depuis juillet. Le réquisitoire du procureur du roi était fort timide, et s'excusait de Venir, après une révolution faite en faveur de la presse, réclamer contre cette même presse les rigueurs de la loi. Mais aussi V Avenir avait par trop dépassé les limites de la bienséance. Nous citerons la phrase incriminée î « Montrons que nous sommes Français en défendant avec constance ce que nul ne peut nous ravir sans violer la loi du pays. Disons aux souverains : « Nous vous obéirons tant que » vous obéirez vous-mêmes à cette loi qui vous a faits ce que » vous êtes, et hors de laquelle vous n'êtes rien! » CoJa était écrit par M. de Lamennais ; — nous avons oublié, sinon la cause, du moins la phrase qui amenait l'abbé Lacor^ daire sur le banc des prévenus. M. de Lamennais était défendu par Janvier, qui a joué depuis un rôle politique. Quant à Lacordaire, il se défondait lui-même. Le discours de Lacordaire produisit uu grand effet, et révéla ft la fois le tribun et le prédicateur.

16 MÉMOIRES D'ALEX DUMAS Le jury acquitta. Quelque temps après, V Avenir eut à soutenir un autre procès sur un plus grand théâtre, et dans une circonstance qu'il convient de rappeler. MM. de Montalembert et Lacordaire s'étaient déclarés les champions de la liberté d'enseignement, comme de toutes les autres libertés religieuses et civiles. Des paroles, ils passèrent aux actes : tous deux ouvrirent conjointement une école primaire sur les bancs de laquelle vinrent s'asseoir quelques pauvres enfants. La police intervint. Sommés de se retirer, les professeurs résistèrent; il fallut appréhender le corps du délit, c'est-à-dire les gamins qui garnissaient les tables d'étude, n'y avait à peine matière à un procès devant le tribunal correctionnel ; -mais, sur ces entrefaites, quelques jours avant la promulgation de la loi qui supprimait l'hérédité de la pairie, le père de M. Charles de Montalembert, en bon père qu'il était, mourut. L'affaire prit alors des proportions inattendues : Charles de Montalembert, pair de France par la grâce de la non-rétroactivité, n'était pas justiciable des tribunaux ordinaires ; le procès fut donc porté en cour des pairs, où il prit les dimensions d'un débat politique sur la liberté d'enseignement. Lacordaire, dont la cause n'avait pu être disjointe de celle son complice, fut aussi traduit devant la cour suprême, et improvisa son plaidoyer. M. de Montalembert, au contraire, fit un discours où il attaquait l'Université et surtout M. de Broglie. • Ici, dit le Moniteur en rendant compte du procès, l'honorable pair de France prit son lognon» et examina le jeune orateur. • Moins heureux devant la cour des pairs que devant le jury, qui les eût certainement acquittés, les deux rédacteurs de V Avenir perdirent leur procès; mais ils le gagnèrent devant le pays. Le comte de Montalembert dut à cette circonstance de se poser à côté de H. de Lamennais dont il partageait et pro

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 17 fessait, à cette époque, les doctrines libérales, comme il dut à la mort inopinée de son père de trouver devant lui, à la Chambre haute, une carrière tout ouverte. Au reste, interrogé à la Chambre sur sa profession, M. de Montalembert avait répondu : — Maître d'école. Tous ces procès semblaient donner raison aux ennemis religieux de M. de Lamennais. La rumeur partit d'en bas. Du clergé inférieur, qui les condamnait, M. de Lamennais et les autres rédacteurs de l'Avenir en appelèrent aux évoques, qui les condamnèrent à leur tour. Alors, repoussés de retranchements en retranchements, comme les défenseurs d'une ville qui, après avoir vaillamment défendu les postes avancés, la première et la seconde enceinte, sont forcés de se réfugier dans la citadelle, les accusés furent forcés de tourner les yeux vers le Vatican, et de mettre leur espérance dans Rome. Grand mâât de ce vaisseau battu par la tempête, M. de Lamennais fut le premier que la foudre atteignit. Le 8 septembre 1831, une voix courut par le monde, pareille à celle de Tange qui, dans l'Apocalypse, annonce la chute des villes et des empires; cette voix, vague comme un dernier râle d'agonie, comme un dernier soupir de mourant, se formula, le 16 septembre, dans ces paroles terribles : « La Pologne vient de succomber ! Varsovie est prise ! » • On sait comment cette nouvelle fut annoncée à la chambre des députés par le général Sébastiani. — Des lettres que je reçois de Pologne, dit-il dans la séance du 16 septembre, m'annoncent que /a tranquilliié rè^^ne à Varsovie, Il y eut une variante dans ie Moniteur^ qui déclara que c'était Tordre, et non la tranquillité, qui régnait à Varsovie. Dans la situation, l'un des deux mots ne valait guère mieux que l'autre : tous deux étaient infâmes ! l\ est curieux de retrouver aujourd'hui l'écho que cette grande chute éveilla dans l'âme des poètes et des croyants.

18 MÉMOIRES D'ALEX. UMAS ces lyres vivantes que les
 grandes tristesses nationales font vibrer, et auxquelles le vent des calamités
 qui passe arrache des murmures sublimes. Voici quatre réponses à la phrase
 optimiste de H. le ministre des affaires étrangères : , BAUTHÉLEMT
 Destinée à périr t.,. L'oracle avait raison! Faut-il accuser Dieu, le sort, la
 trahison f f(0D, tout était prévu, Toracle était lucide... Qu'il tombe sur nos
 fronts, le sceau du fratricide! Noble sœur Varsovie! eUe est morte pour
 nous; il porte un fusil en main, sans fléchir les genoux; Morte en nous
 maudissant à son heure dernière; Morte en baignant de pleurs Taigle de sa
 bannière, Sans avoir entendu notre cri de pitié, San^ un mot de la France,
 un adieu d'amitié! Tout ce (pie Tunivers, la planète des crimes. Possédait de
 grandeur et de vertus sublimes; Tout ce qui fut géant dans notre siècle étroit
 A disparut Tout dort dans le sépulcre froid t. .. Cachons-nous! cachons-nous
 ! nous sommes des infâmes 1 'Rasons nos poils, prenons la quenouille des
 femmes; letons bas nos fusils, nos guerriers oripeaux, Hôs plumets
 citadins, nos ceintures de peaux; Le courage à nos cœurs ne vient que par
 saccades... ^e parlons plus de gloire et de nos barricades t Que le teint de la
 honte embrase notre front! Vous voulez voir venir les Russes : ils
 viendront!... BARBIER La Guerre. Mère ! il était une ville fameuse ; Avec
 le Hun j'ai franchi ses détours; J'ai démoli son enceinte fumeuse; 6ctt0 le
 boulet j'ai hit oronler ses lourtt

MÉMOIRES 1^'ALBX. DUMAS 19 Tai promené mes cheraïix
par les nies. Et, sons le fer de lears rades sabots, Fai labouré le corps des
femmes nues, Et des enfants couchés dans les ruisseaux !... Hourra t hourra
I j*ai courbé la rebelle! Tai largement lavé mon vieil a£Front : ^ VsÀ vu des
morts à hauteur de ma selle I Hourra t j*ai mis les deux pieds sur son
frontt... Tout est fini, maintenant, et ma lame Pend inutile à côté de mon
flanc. Tout a passé par le fer et la flamme ; Toute muraille a sa tache de
sangt Les maigres chiens aux saillantes échine Dans les ruisseaux n*onl
plus rien à lécher; Tout est désert ; Therbe pousse aux ruines... 0 mortt 6
mort (je n'ai rien k faacherl U ChoUra-MorbUê. Hôret il était nn peaple
plein de VÎB, Un peuple ardent et fou de liberté; Eh bien, soudain, des
champs de MoscoviO; le Tai frappé de mon souffle empesté t Mieux que la
balle et les larges mitrailles, Mieux que la flamme et Timplacable faim, Tai
déchiré les mortelles entrailles, Tai souillé Pair et corrompu le pain t.. . J'ai
tout noirci de mon haleine errante ; De mon contact j*ai tout empoisonné;
Sur le teton de sa mère expirante. Tout endormi, j*ai pris le nouveau-né t
J*ai dévoré, même au sein de la guerre. Des camps entiers de carnage
fumants ; Tai frappé l'homme au bruit de son tonnerre; Tai fait combattre
entre eux des ossemehtst... Partout, partout le noir corbeau becqueté;
Partout les vers ont des corps à manger; Pas un vivant, et partout un
squelette... 0 mortt 6 mortt je n'ai rien à ronger t

20 MÉMOIRES D'AXEX« DUMAS La Mort. a Le sang toujours ne peut rougir la terre; Les chiens toujours ne peuvent pas lécher; Il est un temps où la Peste et la Guerre Ne trouvent plus de vivants à faucher t.. . Enfants hideux t couchez-vous dans mon ombre. Et sur la pierre étendez vos genoux; Dormez t dormez t sur notre globe sombre, Tristes fléaux t je veillerai pour vous. Dormez t dormez ! je prêterai l'oreille Au moindre bruit par le vent apporté ; Et, quand, de loin, comme un vol de corneille. S'élèveront des cris de liberté ; Quand j'entendrai de pâles multitudes. Des peuples nus, des milliers de proscrits, Jeter à bas leurs vieilles servitudes En maudissant leurs tyrans abrutis; Enfants hideux ! pour finir votre somme. Comptez sur moi, car j'ai l'œil creux... Jamais le ne m'endors, et ma bouche aime l'homriie Comme le czar aime les Polonais! VICTOR HUGO Je hais l'oppression d'une haine profonde ; i Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde^ Sous on ciel inclément, sons un roi meurtrier. Un peuple qu'on égorge appeler et crier; Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,, La Grèce, notre mère, agonise éventrée ; Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix; Quand l'Allemagne aux fers se débat sons dix rois ; Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête. Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête ; Quand Albani gouverne au pays de Gaton; Quand Naples mange et dort ; quand, avec son b&tûn. Sceptre honteux et lourd que la peur divinise, L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 21 Quand Modène étranglé râle
sous Tarchidnc ; Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ; Quand
Madrid se rendort d'un sommeil léthargique; Quand Vienne tient Milan ;
quand le lion belge[^] Courbé comme le bœuf qui creuse un ril sillon. N'a
plus même de dents pour mordre son bâillon; Quand un Cosaque affreux[^]
que la rage transporte» Viole Varsovie échevelée et morte, et, souillant son
linceul, chaste et sacré lambeau Se yautre sur la vierge étendue au tombeau;
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, dans leur antre. Ces rois doi^t les
cheyaux ont du sang jusqu'au yentre. Je sens que le poète est leur juge; je
sens Que la Muse indignée, avec ses poings puissants. Peut, comme au
pilori, les lier sur leur trône. Et leur faire un carcan de leur lâche couronne»
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir. Marqués au front d'un vers que
lira l'avenir I . Oht la Muse se doit aux peuples sans défense! J'oublie, alors[^]
l'amour, la famille, l'enfance, Et les molles chansons, et le loisir serein, Et
j'ajoute à ma lyre une corde d'airain t LAMENNAIS Prise de Varsovie. «
Varsûtie a capitulé ? L'héroïque nation polonaise, délaissée de la France,
repdussée par TAngleterre, vient de succomber dans la lutte qu'elle a si
glorieusement soutenue pendant huit mois contre les hordes tartares alliées
avec la Prusse. Le joug moscovite va peser de nouveau sur le peuple des
Jagellon et des Sobieski, et, pour aggraver son infortune, les fureurs de
quelques monstres affaibliront peut-être Thorreur que doit inspirer le crime
de cette nouvelle conquête. Que chacun garde ce qui est à soi : aux
égorgeurs, le meurtre et rinfaraïfe! aux vrais enfants de la Pologne, une
gloire pure et immortelle! au tzar et à ses alliés, la malédiction de
quiconque porte en soi un cœur d'homme, de quiconque sait ce que

22 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS c'est qu'une patrie I à nos ministres, leurs noms!... U n'y a rien au-dessous. » Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux ; et, à présent que te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs l Puissent-ils, au moins, te consoler un peu dans ta douleur immense ! La liberté a passé sur toi comme une ombre fugitive, et cette ombre a épouvanté tes anciens oppresseurs ; ils ont cru voir la justice l Après des jours sombres, regardant le ciel, tuas cru y découvrir des signes plus doux; tu t'es dit : « Le temps de la délivrance approche; cette terre qui » recouvre les ossements de nos aïeux sera encore notre » terre; nous n'y entendrons plus la voix de l'étranger, nous » dictant ses ordres insolents... Nos autels seront libres » comme nos foyers. » Et tu te trompais, et ce n'était pas encorde temps "de vivre; c'était le temps de mourir pour tout ce qu'il y a de aoux et de sacré parmi les hommes... Peuple de héros, peuple de notre amour! repose en paix dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée; mais, ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance; sur elle, il y a une croix, une croix prophétique qui dit : « Tu revivras!... » Convenons qu'un peuple est bien heureux d'avoir des poètes ; s'il n'avait que des hommes d'État, la postérité prendrait souvent une étrange idée de lui. Au reste, la chute de la Pologne entraîna la chute de l'A" Nous allons dire comment.

HfiKOIRES O'ALBX. DUMAS 23 CXCI Suspension de V
 Avenir. — Ses t^is principaux rédacteurs se rendent à Rome. — * L'abbé de
 Lamennais musicien. — Ce qu'il en coûte pour obtenir une audience du
 pape. — Le couvent de Santo-Andrea délia Yalle. — Entrevue de M. de
 Lamennais avec Grégoire XYL La statuette de Moïse. — Les doctrines de
 V Avenir sont condamnées par le conseil des cardinaux.' — Ruine de M. de
 Lamennais. -* Les Paroles d'un croyant. g Pour les rédacteurs de V Avenir^
 la position n'était plus te nable. Si, d'un côté, la démocratie religieuse,
 abreuvée de tristesse et de fiel, recueillait avec amour les paroles des en
 voyés, de l'autre, Topposition des chefs de l'Église catholique devenait
 formidable, Taccusation d'hérésie courait de bouche en bouche. L'abbé de
 Lamennais regarda autour de lui, et ne vit, comme le prophète Isaïe, que des
 champs où la désolation était assise. La Pologne, blessée au flanc, la main
 hors du suaire, dormait dans l'attente éternellement trompeuse de la main de
 la France ; et, cependant, elle était tombée pleine de désespoir et de doute,
 en disant : « Dieu est trop haut, et la France est trop loin ! » L'Irlande,
 éperdue de* misère, mourant de faim, comprimée à la fois par le poing et
 par le geou de l'Angleterre, se prosternait en vain devant ses croix de bois
 en implorant le secours du ciel : rien ne venait ! Il semblait que la Liberté
 eût détourné sa face d'un monde qui n'était point digne d'elle. La Pologne et
 l'Irlande, ces deux alliées naturelles de toute démocratie religieuse,
 disparaissaient de la scène politique, et, en disparaissant, entraînaient dans
 leur chute l'existence de V Avenir. Le flot des oppositions, semblable à une
 marée sans reflux, montait, montait toujours. Les uns en voulaient à
 Topinion de M. de Lamennais, les autres à son talent; ces derniers n'étaient
 pas les moins animés contre lui. Il fallut céder. Comme tous les journaux
 qui glissent dans le vide» l'Avenir annonça

24 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS qu'il s'attendait sa publication; ce furent ses adieux de Foie tainebleau. « Si nous nous retirons un moment, écrivait M. de Lamennais, ce n'est point par lassitude, encore moins par découragement ; c'est pour aller, comme autrefois les soldats d'Israël, consulter le Seigneur en Silo, » On a mis en doute notre foi et nos intentions même ; car, en ces temps-ci, que n'attaque-t-on point? Nous quittons un instant le champ de bataille pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminons vers la chaire éternelle, et, là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : « O père ! daigne abaisser vos regards sur quelques-uns d'entre les déviés de vos enfants qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible et douce autorité! O père! prononcez sur eux la » parole qui donne la vie parce qu'elle donne la lumière, et » que votre main s'étende pour bénir leur obéissance et leur » amour. » D serait pu être de mettre ici en question la sincérité de celui qui écrivait ces lignes. Comme Luther, qui promettait, lui aussi, de se soumettre à Rome, l'abbé de Lamennais avait l'intention de persévérer dans la foi catholique. Si, plus tard son orthodoxie s'ébranla ; si, à la vue de Rome et des cardinaux, sa foi au vicaire de Jésus et à la représentation visible de l'Église se démentit, il faut en accuser peut-être la forme toute païenne sous laquelle la religion du Christ lui apparut, comme jadis au moine d'Eisleben, dans la ville éternelle. Quand j'en serai là de ma vie, à moi, je raconterai mes propres sensations, et je dirai mes longues conversations à ce sujet avec le pape Grégoire XVI Les trois pèlerins de l'avenir, l'abbé de Lamennais, l'abbé Lacordaire et le comte Charles de Montalembert se mirent donc en route pour l'Italie, non tout à fait comme l'avait annoncé l'un d'eux, le bâton du voyageur à la main, mais animés

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 25 d'une foi réelle, et la douleur dans l'âme. Ils ne laissent pas sans un regret mortel le rêve de onze mois derrière eux ; VA' venir avait, en effet, duré du 16 octobre 1830 au 17 septembre 1831. Nous ne raconterons point les impressions de voyage de l'abbé de Lamennais, car l'auteur de V'Essai sur l'indifférence n'est point un homme à impressions extérieures. Il passa devant l'Italie sans la voir ; à travers cette merveille des merveilles, il n'apercevait que son idée et le but de son itinéraire. C'est dix ans plus tard qu'étant prisonnier à Sainte-Pélagie, et déjà vieux, Lamennais retrouva dans un coin de ses souvenirs l'Italie encore chaude de son soleil ; par un procédé de daguerréotype qu'explique assez la nature de l'homme dont nous nous occupons, les monuments de l'art et le paysage s'étaient décalqués invisiblement sur la plaque de son cerveau ! il fallut la rêverie, le silence et la captivité, comme il faut l'iode à la plaque argentée, pour faire sortir de sa mémoire la figure des belles choses qu'il avait oublié d'admirer dix ans auparavant. C'est à cause de cela qu'il nous disait en 1841, sous le plafond écrasé de son cachot : — Je commence à voir l'Italie... C'est un pays merveilleux ? On pourrait faire sur l'abbé de Lamennais, surtout en le comparant aux autres poètes de son temps, une curieuse étude psychologique. L'auteur de V'Essai sur l'indifférence voit peu et mal ; il a un nuage sur les yeux et un nuage sur le cerveau ; à l'endroit de la perception du monde extérieur, le seul sens qui soit, pour ainsi dire, éternellement éveillé dans cette organisation particulière, est le sens de l'ouïe, qui répond à la faculté musicale : l'abbé de Lamennais joue du piano, et se plaît surtout aux compositions de Listz. De là peut-être la cause de sa profonde tendresse pour ce grand artiste. Quant au reste, c'est-à-dire quant à ce qui se rapporte au monde objectif, le spectacle est en lui, et, lorsqu'il veut voir, c'est dans son âme qu'il regarde. De cette disposition de l'homme, il résulte une nature de style qui rentre dans la vue. 2

26 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS manière psychologique.

Décrit-il un paysage, comme dans les Paroles d'un croyant ou dans les tableaux datés de sa prison, c'est toujours la ligne infinie qui étend sous sa plume de vagues horizons ; chez lui, la pensée voit, non pas Toeil. C'est que M. de Lamennais est de la race des penseurs maladifs dont était Biais Pascal. Que la médecine ne s'avise jamais de guérir ces natures souffrantes : elle leur enlèverait leur génie. Le voyage, avec ses relais forcés, donna souvent à l'abbé de Lamennais le loisir d'étudier notre littérature moderne, qu'il connaissait peu. Dans un monastère d'Italie où les pèlerins reçoivent l'hospitalité, MM. de Lamennais et Lacordaire lurent pour la première fois Notre-Dame de Paris et Henri III. Arrivé à Rome, l'abbé de Lamennais logea dans l'hôtel et dans l'appartement qu'avait occupé, quelques mois auparavant, la comtesse Guiccioli. Son idée fixe était de voir le pape, de terminer avec lui ses affaires, qui étaient celles de la démocratie religieuse. Après de longs retards, après une foule de démarches infructueuses, après sept ou huit demandes d'audience restées sans résultat, l'abbé de Lamennais se plaignit ; alors, un ecclésiastique de Rome auquel il témoignait son mécontentement lui fit naïvement observer que peut-être il avait omis de déposer la somme de... dans les mains du cardinal ***. L'abbé de Lamennais avoua qu'il aurait cru offenser Son Éminence en la traitant comme le portier d'une courtisane. — Alors, ne vous étonnez plus, lui répondit l'abbé italien, de n'avoir pas encore été reçu par Sa Sainteté. L'ignorant voyageur avait oublié la formalité essentielle. Et, cependant, quoique renseigné, il s'obstina à voir le pape gratis ; en payant, il lui eût semblé devenir le complice d'une simonie. Les rédacteurs de V Avenir étaient déjà depuis trois mois oubliés dans la ville sainte, attendant que le pape voulût bien s'occuper d'une question qui tenait en suspens une moitié de l'Europe catholique. L'abbé Lacordaire avait pris le parti de retourner en France ; le comte de Montaiembert se

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 27 préparait à partir pour Nâpies; M. de Lamennais seul conti nûait de frapper aux portes du Vatican, plus fermées et plus inexorables que celles de Lydie dans ses mauvais jours. Le père Ventura, alors général des Théatins, reçut Fillastre voyageur français à Santo-Ândrea délia Valle. « Je n'oublierai jamais, dit M. de Lamennais dans ses Af' faîres de Rome^ les jours paisibles que j'ai passés dans cette pieuse maison, entouré des soins les plus délicats, parmi ces bons religieux si édifiants, si appliqués à leurs devoirs, si éloignés de toute intrigue. La vie du cloître, régulière, calme et, pour ainsi dire, retirée en soi, tient une sorte de milieu entre la vie purement terrestre et cette vie future que la foi nous montre sous une forme vague encore, et dont tous les êtres humains ont en eux-mêmes l'irrésistible pressentiment. » Enfin, après bien des instances, l'abbé de Lamennais fut reçu par Grégoire XVI en audience particulière. U se rendit an Vatican, monta l'escalier gigantesque tant de fois monté et descendu par Raphaël et par Michel-Ange, par Léon X et par Jules II ; il traversa les hautes et silencieuses salles aux deux rangs de fenêtres superposées ; à l'extrémité de ce long palais splendide et désert, il arriva, conduit par un huissier, dans une chambre d'attente où deux cardinaux, immobiles comme des statues, assis sur des sièges de bois, lisaient gravement leur bréviaire. Le moment venu, l'abbé de Lamennais fut introduit. — Dans une chambre petite, nue, toute tendue de rouge, où un seul fauteuil annonçait qu'un seul homme avait là le droit de s'asseoir, se tenait debout un grand vieillard calme et souriant dans son blanc linceul. Il recevait M. de Lamennais debout; grand honneur! le plus grand que cet homme divin pût faire à un autre homme sans violer l'étiquette. Alors, le pape entretint le voyageur français du beau soleil, de la belle nature de l'Italie, des monuments de Rome, das

28 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS arts, de Tliistoire ancienne ; mais de ton affaire, du but de son voyage, pas un mot. Le pape n'avait point commission pour cela : cette question se traitait quelque part dans l'ombre, entre des cardinaux nommés pour, en connaître, et, dont o4 ne savait point les noms. Un mémoire avait été adressé à la cour de Rome par les rédacteurs de l'Avenir ; ce mémoire devait amener une décision autour de laquelle régnait le mystère le plus impénétrable. Le pape, d'ailleurs, se montra bienveillant pour le prêtre français dont le génie honorait l'Église catholique. — Quelle est, parmi fes œuvres d'art, demanda-t-il à M. de Lamennais, celle qui vous a le plus frappé? — Le Moïse de Michel-Ange, répondit le prêtre. — Eh bien, lui dit Grégoire XVI, je vais vous montrer une chose que personne ne voit, ou plutôt que bien peu d'élus voient à Rome. Et, en disant ces mots, le grand vieillard blanc entra dans une sorte d'alcôve fermée par des rideaux, et revint soutenant dans ses bras une réduction en argent du Moïse faite par Michel-Ange lui-même. L'abbé de Lamennais admira, salua et se retira accompagné par les deux, cardinaux qui gardaient l'entrée de cette chambre. Il fut forcé de rendre hommage à la gracieuse réception du saint-père; mais, en conscience, il n'était pas venu de Paris à Rome pour voir la statuette de Moïse! Ce fut un désenchantement infini. L'abbé de Lamennais secoua sur Rome la poussière de ses sandales, une poussière de tombe, et s'en revint à Paris. Après un long silence, au moment où i'affaire de V Avenir semblait ensevelie dans les hypogées du saint-siège, Rome parla : elle condamnait les doctrines des hommes qui avaient essayé de rallier le christianisme à la liberté; La douleur de l'abbé de Lamennais fut immense. Le pasteur étant frappé, les brebis se dispersèrent ; à peine la nouvelle d'une censure arrivait-elle à la Chesnaie, que les disciples furent saisis de frayeur, et prirent la fuite. M. de Lamennais resta seul dans le vieux château abandonné, seul

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 29 avec le triste silence qu'interrompaient parfois le murmure des grands chênes et le chant des oiseaux plaintifs. Bientôt cette retraite même lui fut enlevée : l'abbé de Lamennais se réveilla, un jour, ruiné par la faillite d'un libraire dont il avait garanti la signature. Alors, l'éditeur de *l'Avenir* commença son voyage à travers un océan d'amertume; les tourments de l'âme l'empêchèrent de s'apercevoir de sa pauvreté, qui fut extrême ; ses meubles, ses livres, il vendit tout. Deux fois il baissa sous la main du chef de l'Eglise une tête résignée, et deux fois il se releva, plus triste chaque fois, chaque fois plus indompté, chaque fois plus convaincu que l'esprit humain, le progrès, la raison, la conscience ne pouvaient avoir tort. Ce ne fut point sans déchirements profonds qu'il se sépara du dogme de sa jeunesse, de sa vie de prêtre, de l'obéissance tranquille, de l'unité majestueuse et forte, en un mot, de tout ce qu'il avait défendu; mais l'esprit nouveau l'avait pris aux cheveux, selon le langage de la Bible, et lui disait : « Va! » C'est alors que, dans le silence, au milieu des persécutions que sa docilité même n'avait pu désarmer, à Paris, dans une petite chambre meublée d'un lit de sangle d'une table et de deux chaises, l'abbé de Lamennais écrivit les *Paroles d'un croyant*. Le manuscrit resta une année dans le portefeuille de l'auteur ; remis plusieurs fois entre les mains de l'éditeur Renduel, retiré, puis redonné, puis retiré encore, ce beau livre subit avant sa publication toute sorte de vicissitudes, rencontra toute sorte d'obstacles; les principales difficultés vinrent de la famille même de l'abbé de Lamennais, surtout d'un frère qui ne voyait pas sans terreur son frère s'aventurer sur cet océan de la démocratie qu'agitaient les tempêtes de 1833. Enfin, après bien des retards et des hésitations douloureuses, la forte volonté de l'auteur l'emporta sur les instances de l'amitié. Le livre parut. C'est ici la troisième transformation de l'écrivain : l'abbé BELAMENNais et M. DE LAMENNAIS venaient de faire place au CITOYEN Lamennais. vm. L

10 KÉMOIRES D*ALËX. OUI AS Nous le retrouverODs sur les bancs de la Constituante de 1848. Gomme tous les hommes d^un grand génie, et qui, pilotes de leur propre pensée, ont eu à conduire ce génie à travers les orages religieux et politiques qui ont soufflé depuis trente ans, M. de Lamennais a été l'objet des jugements les plus opposés. Nous ne nous faisons ici ni son apologiste ni son accusateur ; nous essayons de lui rendre le service qu'il appartient à tout homme de cœur de rendre à un homme qu'il admire : nous essayons de le montrer aux autres tel qu'à nous-même il est apparu. cxcu GAoi qui ffit Gannot. -^ Le Mapah. — Son premier miracle. — Les noces de CSana. — Gannot phrénologue. -- D'où loi venaient ses premières notions phrénologiques. — L'inconnue. — Changement opéré dans la vie de Gannot. — Gomment il passe Mapah. Encadrons M. de Lamennais, c'est-à-dire le grand philosophe, le grand poète, le grand humaniste^ entre un faux prêtre et un faux dieu. Après sa sanglante passion, le Christ fut crucifié entre deux larrons. Nous allons raconter les aventures et exposer les doctrines du Mapah ou de celui qui fut Gannot, C'est un des dieux les plus excentriques qui se produisirent de 1831 à 1845. Les anciens divisaient leurs dieux en dii majorée et en dit minores\ le Mapah était un dieu minor. 11 n'en était pas moins amusant pour cela. Ce nom de Mapàh était le nom favori du dieu, celui sous lequel il désirait être adoré ; mais, n'oubliant pas qu'il avait été homme avant de devenir dieu, il se laissait humblement et modestement appeler, quelquefois même il s'appelait, pariant de sa propre personne, celui qm fut Gannot. Il avait, en effet, ou plutôt il avait eu deux existences bien distinctes : celle de l'homme et celle du dieu.

VÉMOTRBU D'aLSX. DUMAS 3t L'homme était nô vers 1800, ou du moins paraissait à peu près de mon âge quand je l'ai connu. Il se donnait alors de vingt-huit à trente ans. On m'a dit qu'une fois dieu, il soutenait avoir été le contemporain de tous les siècles, et avoir même préexisté sous une double forme symbolique à Ère et Adam, dans lesquels il s'incarna quand le père et la mère du genre humain ne faisaient encore qu'une seule et même personne! L'homme avait été un beau, un élégant, un dandy, un habitué du boulevard de Gand, aimant les chevaux, adorant les femmes, idolâtrant le jeu ; à tous les jeux il était habile ; au billard surtout. Si bon joueur de billard que fût le pape Grégoire XVI en supposant qu'il eût joué au billard sa papauté avec Gannot, j'eusse bien certainement parié pour Gannot. Dire que Gannot jouait mieux au billard qu'aux autres jeux, cela ne veut pas dire qu'il aimât moins les jeux de hasard que les jeux d'adresse ; point : Gannot avait une passion pour la roulette, pour la rouge et la blanche, pour le trente-» et-un, pour le biribi, pour tous les autres jeux, enfin. Aussi avait-il toutes les bienheureuses illusions des joueurs. Nul mieux que lui ne faisait ronfler un cigare et crier des bottes vernies sur l'asphalte des trottoirs en rêvant des fortunes merveilleuses, des calèches, des tilburys, des tandems attelés de chevaux ferrés d'argent ; des maisons, des hôtels, des palais, avec des tapis mous et épais comme le gazon des prairies; des rideaux, des brocatelles, des tapisseries, des lampas, des lustres de cristal, des meubles de Boule. Malheureusement, entre ses doigts prodigues, l'or gagné s'écoulait comme l'onde. Sans cesse ballotté de la misère à l'abondance, il passait de la maigre déesse à la grasse divinité avec des airs superbes qui faisaient plaisir à voir. L'orgie ne lui déplaisait pas non plus ; mais il lui fallait l'orgie avec des proportions gigantesques : le festin de Trimalcion ou les noces de Gamache. Au reste, bon ami, toujours prêt à rendre service, jetant sa bourse au vent, son cœur aux femmes, sa vie à tout, ne se doutant pas encore de sa future divinité, mais faisant déjà toute sorte de miracles.

32 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Tel était Gannot, le futur Mapah» lorsque j'eus Thonneur de faire sa connaissance, vers 1830 ou 1831, au café de Paris Encore moins que lui, je pressentais sa divinité à venir, et celui qui m'eût dit, lorsque, à deux heures du matin, je le quittai pour regagner mon troisième étage de la rue de l'Université, que je venais de serrer la main à un dieu, celui-là m'eût certes bien étonné. J'ai dit que, même avant d'être dieu, Gannot faisait des miracles ; je vais raconter un de ceux que je lui ai à peu près vu faire. C'était vers 1831, — préciser l'époque de l'année me serait chos impossible; — un ami de Gannot, un innocent débiteur qui en était encore à sa première lettre de change, vint le trouver et lui exposer sa détresse en termes déchirants. Gannot était un de ces hommes que l'on consulte volontiers dans les moments difficiles, — esprit prompt aux expédients, œil sûr, main ferme. Malheureusement, Gannot était dans un de ses jours de pauvreté, et, dans ses jours de pauvreté, il eût rendu des points à Job. Il commença donc par avouer son impuissance personnelle, et, comme son ami se désespérait : — Bah! dit-il, nous en avons vu bien d'autres ! Nous en avons vu bien d'autres était le mot de Gannot, qui, en effet, en avait vu de toutes les couleurs. — Eh bien, mais» demanda l'ami, en attendant, comment me tirer de là ? — As-tu un, objet d'une valeur quelconque dont on puisse faire de la monnaie, ne fût-ce que vingt francs, ne fût-ce que dix francs, ne fût-ce que cinq francs ? — Hélas! dit le jeune homme, j'ai ma montre... — Argent ou or? — Or. — Or! et elle vaut? — Elle vaut deux cents francs; mais c'est à peine si j'en trouverai soixante, et la lettre de change est de cinq cents. — Va porter ta montre au mont-de-piété. — Et après?

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 33 — Tn rapporteras ici l'argent qu'on t'en aura donné. — Et après? — Tu m'en donneras la moitié. — Bt après? — Après, je te dirai ce qu'il en faudra faire... Va, et surtout ne distrais pas un denier de la somme l — Peste ! Je n'ai garde ! dit l'ami. Et il partit courant. Le jeune homme revint avec soixante et dix francs. C'était de bon augure. Gannot les prit et les mit majestueusement dans sa poche. — Que fais-tu? lui dit l'ami. — Tu le vois bien. — n me semble que tu avais dit que nous partagerions..'. — Plus tard... Pour le moment, il est six heures, allons dîner. — Comment, allons dîner? — Mon cher, les gens comme il faut ont besoin de dîner, et de bien dîner, pour se donner des idées Et Gannot s'achemina vers le Palais-Royal, accompagné du jeune homme, et, une fois au Palais-Royal, Gannot entra aux Frères-Provençaux. Le jeune homme essaya bien un peu de tirer Gannot par le bras; mais, sous son bras, comme dans un piège, Gannot pinça la main du jeune homme ; il fallut suivre. Gannot fit la carte et dîna bravement, à la grande inquiétude de son ami, qui laissait d'autant plus les morceaux entiers sur son assiette que les morceaux étaient plus délicats. Le futur Mapah mangea pour deux. Le quart d'heure de Rabelais arriva : l'addition se montait à trente-cinq francs. Gannot jeta deux louis sur la table. On voulut lui rendre sa monnaie. — Inutile! les cinq francs sont pour le garçon, dit-il. Le jeune homme secoua mélancoliquement la tête. — Ce n'est point là; murmurait-il tout bas, le moyen de payer ma lettre de change !

34 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Gannot ne paraissait remarquer ni ses monologues ni ses hochements de tête. Ils sortirent. Gannot marchait devant, le cure-dent à la bouche ; l'ami le suivait silencieux et morne, comme une victime résignée. Arrivé à la Rotonde, Gannot s'assit, 'attira une chaise à la portée de son ami, frappa sur la table de marbre avec la plaque de bois d'un journal, demanda deux tasses de café, un cabaret de liqueurs assorties, et les meilleurs cigares que l'on pourrait trouver. La consommation se monta à cinq francs. Restait vingt-cinq francs sur les soixante et dix. Gannot en déposa dix dans la main de son ami, et réintégra les quinze autres dans sa poche. — Eh bien? demanda l'ami. '— Prends ces dix francs, répondit Gannot; monte dans cette maison que tu vois en face, au 113; ne te trompe pas d'étage, surtout! — Qu'est-ce que cette maison? — C'est une maison de jeu. — Je jouerai donc? — Sans doute, tu joueras! et, à minuit, que tu aies gagné ou perdu, reviens ici...; j'y serai. Le jeune homme en était à ce point d'anéantissement que, si Gannot lui eût dit : « Va te jeter dans la hvière, » il y serait allé. n exécuta ponctuellement l'ordre de Gannot. n n'avait jamais mis le pied dans une maison de jeu ; la fortune, dit-on, favorise les innocents : il joua et gagna. A onze heures trois quarts, — il n'avait pas oublié l'union du maître, pour lequel il commençait à se sentir une espèce de respect superstitieux, — à onze heures trois quarts» il sort les poches pleines d'or, et le cœur gonflé de joie. Gannot se promenait devant le passage qui conduit au Perron, fumant tranquillement son cigare. Du plus loin qu'il l'aperçut : — Oh! mon ami» s'écria le jeune homme, quel bonheur I

MEMOIRES D'ALEX* DUUAS 35 j'ai gagné quinze cents francs ; ma lettre de change payée, il me restera mille francs !.•• Laisse-moi t'embrasser, je te dois la Tie. Gannot le repoussa doucement de la main, et invita à modérer les transports de sa reconnaissance. — Ah! maintenant, dit-il, nous pouvons bien aller prendre tm verre de punch, n'est-ce pas? — Un verre de punch?... Un bol, mon ami! deux bols! tant que tu en voudras, et des havanes à discrétion I Je suis riche : ma lettre de change payée et ma montre retirée, il me reste encore... — Tu me Tas déjà dit. — Ma foi! je suis si content, que je ne saurais trop le redire, mon ami! Et le jeune homme s'abandonna aux éclats d'une joie immodérée, tandis que, beau, calme et fier, Gannot montait royalement Tescalier conduisant à Testaminet Hollandais, le seul qui fût ouvert à minuit passé. L'estaminet était plein. Gannot appela les garçons. Un garçon se présenta. — J'ai demandé les garçons^ dit Gannot On en alla chercher trois qui étaient à la glacerie : on en fit lever deux qui étaient déjà couchés. Il en vint quinze en tout. Gannot les compta. — Boni dit-il. Maintenant, garçons, promenez-vous de table en table, et demandez à ces messieurs et à ces dames ce qu'ils désirent. — Alors, monsieur... — C'est moi qui paye! dit majestueusement Gannot. La plaisanterie fut acceptée, on la trouva même de bon goût; seul, l'ami riait du bout des lèvres en voyant l'absorption de liqueurs, de café, de gloria qui se faisait. Chaque table était un volcan versant, au milieu des flammes, une lave de punch. Les tables se renouvelaient; les nouveaux venus étaient Invitéd par l'amphitryon à consulter

36 HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS la carte, et à s'en donner à discrétion : glaces, liqueurs, limonades gazeuses, tout y passa, jusqu'à l'eau de Seltz. Enfin, à trois heures, quand il n'y eut plus un «leul petit verre dans rétablissement, Gannot demanda la note de la consommation. Elle s'élevait à dix-huit cents francs. Et la lettre de change!... Le jeune homme, plus mort que vif, porta machinalement la main à sa poche, quoiqu'il sût bien qu'elle ne contenait que quinze cents francs; mais Gannot ouvrit son portefeuille, en tira deux billets de miUe francs, et, soufflant dessus pour les décoller : — Tenez, garçons, dit-il, le reste est pour le service. Et, se tournant ver§ son élève, près de se trouver mal, et qui, toute la soirée, n'avait cessé de le tirer par la manche, et de lui marcher sur les pieds : — Jeune homme, lui dit-il, j'ai voulu te donner une petite leçon... C'est pour t'apprendre qu'un bon joueur ne doit pas s'émerveiller des gains qu'il fait, et surtout qu'il doit en user largement. Avec les quinze francs qu'il avait gardés sur l'argent de son ami, Gannot avait été jouer de son côté, et avait gagné deux mille francs. On â vu où ils étaient passés. Ce fut son miracle des noces de Gana. Mais, comme on le comprend bien, cette fortune aléatoire avait de cruels revers; l'existence de Gannot était pleine de crises ; il vivait de tous les excès ! Plus d'une fois, au milieu de cette vie orageuse, les pensées les plus sinistres traversèrent son cerveau. Nouveau Karl Moor, nouveau Jean Sbogar, nouveau Jaromir, quels pians effroyables ne formait-il pas alors ? Attaquer les passants sur les grands chemins, et jeter au tapis vert un or taché de sang, ce fut, dans plus d'une déroutte, le rêve de ses nuits fiévreuses, et la terribleespérance de ses lendemains ! — J'allais, disait-ii lui-même lorsque sa divinité Teut dégagé de toutes ces vapeurs sombres de l'humanité, j'allais trébuchant sur la voie du crime, et me heurtant la tête cà et là aux angles du couperet ; je devais passer par toutes

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 37 ces épreuves : c'est du dernier des vauriens que devait sortir le premier des protestants ! A l'industrie du jeu, il en joignait une autre moins éveillée. Sur le boulevard Bonne-Nouvelle, où il demeurait alors, les passants ont pu observer une tête servant d'enseigne, et sur le crâne chauve de laquelle un artiste quelconque avait peint en bleu et en rouge la topographie cérébrale des facultés, des sentiments et des instincts; cette tête cabalistique indiquait qu'ici on donnait des consultations de phrénologie. Maintenant, il est bon de dire comment Gannot était arrivé à l'apogée de la science des Gall et des Spurzheim. Fils d'un chapelier, il avait remarqué, tout enfant, dans la boutique de son père, les formes si diverses de chapeau en rapport avec les formes si variées de la tête. Il s'était ainsi créé un système phrénologique à lui, qu'il développa plus tard par l'étude superficielle de l'anatomie. Gannot était médecin, ou, pour mieux dire, officier de santé; ce qu'il avait appris tenait peu de place dans sa mémoire; mais, doué d'un tact fin et pénétrant, il analysait avec une espèce de seconde vue les caractères et les têtes qui tombaient sous sa main. Un jour qu'accablé par une perte d'argent qu'il venait de faire au jeu, ne trouvant plus devant lui que misère et désespoir, il s'abandonnait aux plus sombres résolutions, une femme du monde, belle, jeune riche, descend de voiture, monte son escalier, et frappe à sa porte. Elle venait demander au devin la bonne aventure de sa tête. Si magnifique créature qu'elle fût, Gannot ne vit ni elle, ni sa beauté, ni son trouble, ni son hésitante rougeur ; elle s'assit, ôta son chapeau, découvrit d'admirables cheveux blonds, et livra sa tête au phrénologue. Le docteur mystérieux passa négligemment sa main dans ces ondes d'or. Son esprit était ailleurs. Rien pourtant de plus riche que les plans et les contours qui se développaient sous le toucher du maître. Au moment où sa main arrivait à un endroit situé à la base du crâne que VIII. 3

38 KëHOIHES D'ALEX. DUMAS le vulgaire appelle la nuque, et que les savants nomment Porgane de Vamativité^ soit qu'elle eût vu Gannot dès longtemps, soit sympathie magnétique et instantanée, cette femme fondit en larmes, et, jetant ses bras autour du cou du futur Mapak: — Ah! s'écria-t-elle, je vous aime! Ce fut un rayon nouveau dans la vie de cet honune. Jusque-là, Gannot avait connu les femmes ; il n'avait pas connu la femme. A une vie de folles débauches, de jeu, d'émotions violentes, à une vie répandue sur l'asphalte du boulevard, sur le parquet des tripots, dans les allées du bois, succéda ime vie d'amour solitaire; car, cette belle inconnue, il Taima jusqu'à la folie, jusqu'à la rage. Elle était mariée. Souvent, dans leurs heures de délire, quand venait le moment de se quitter, des pleurs plein les yeux, des sanglots plein la poitrine, ils conspirèrent la mort de l'homme qui était un obstacle à leur enivrante passion; mais ils en restèrent à la pensée du crime. Du moins, elle voulut fuir avec lui: la fuite fut convenue, le jour arrêté; mais, ce jour-là, elle arriva chez Gannot avec un portefeuille garni de billets de banque pris dans le portefeuille de son mari : Gannot eut horreur du vol, et refusa Targent. Le lendemain, elle vint sans autre fortune que la robe qu'elle portait sur elle; pas une chaîne d'or à son cou, pas une bague à son doigt. Ce jour-là, il l'enleva. La vie de cet homme, compliquée de cet élément nouveau, prit plus que jamais son vol à travers les régions impossibles; c'était une de ces natures qui vont à tous les emportements. Si ce principe de M- Guizot est vrai : « On tombe toujours du côté où l'on penche, » le Mapah ne pouvait manquer de tomber un jour ou l'autre : il penchait de tous les côtés! Le jeu et l'amour satisfaisaient admirablement les instincts merveilleux de cette vie excentrique; les maisons de jeu fermèrent! la femme qu'il aimait mourut! C'est alors que le dieu naquit chez lui de l'amant iaconsolable et du joueur rentré.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 39 n fit ane maladie pendant laquelle le spectre de cette femme morte le visita toutes les nuits, et lui révéla les dogmes de sa religion nouvelle. En proie à ces hallucinations de l'amour et de la fièvre, Gannot s'écoutait lui-même dans la voix qui lui parlait Mais il n'était déjà plus Gannot; il se transi!*' gurait. cxcm Le diea et son sanctuaire. — n notifie an pape sa déchéance. — Ses manifestes. — Son portrait. — Doctrine de Févadisme. — Emblèmes éd eeUe religion. -^ Ghaudesaignes me conduit chez le Mapah. -

40 MÉMOIRES D*ALBX. DUMAS école étaient Félix Pyat, Thoré, Ghaudesaignes, etc.. etc. La brusque transfiguration de Gannot en Hapah, sa déclaration au pape, la prétention qu'il affichait de se poser en révélateur, lui aliénèrent ses anciens disciples ; ce fut le duras hic sermo. Cependant, lui, inébranlable, continuait le cours de ses prédications ; mais, comme ses prédications orales ne suffi[^]aient point, et qu'il crut nécessaire d'y joindre les professions de foi imprimées, un jour il vendit ses bardes, et en convertit le prix en manifestes de guerre contre la religion du Christ, lesquels manifestes il distribuait à ses nouveaux disciples en disant, non pas comme Jésus : « Mangez et buvez; ceci est mon corps et ceci est mon sang ! » Mais : « Prenez et lisez; ce sont mes chemises et mes culottes ! » Depuis cette vente de sa garde-robe, les habitudes du ci-devant Uon, ainsi que le costume, avaient entièrement disparu. Dans son passage du Gannot au Mapah, tout ce qui constituait le vieil homme s'était évanoui : une blouse remplaçait, hiver' conune été, les habits élégants que portait l'ancien joueur; un feutre gris couvrait son front haut et magnifiquement dessiné. Ainsi vu, il était véritablement beau : ses yeux gris bleu brillaient d'un feu mystique ; son nez fin, aux arêtes mobiles, suivait une ligne droite et pure ; une abondante barbe d'un blond vif tombait sur sa poitrine ; tous ses traits, comme ceux des rêveurs et des illuminés, étaient attirés vers le haut de sa tête par une sorte de tension nerveuse; sa main était blanche, fine, distinguée, et, par un reste d'idolâtrie de l'homme du monde, il en prenait un soin particulier; son geste ne manquait point d'empire; sa parole était éloquente, chaude, colorée, bizarre. Prophète de la misère, il en avait pris les insignes; il s'était fait prolétaire pour arriver au cœur des prolétaires ; il avait endossé la blouse pour convertir les blouses. Le Mapah n'était pas un dieu simple ; c'était un dieu composite; il y avait en lui du Saint-Simon, du Fourier, de rOwen. Son principal dogme était le dogme très-ancien de l'androgénisme, c'est-à-dire l'unité du principe mâle et du principe

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 41 femelle dans toute la nature, l'union de l'homme et de la femme dans la société. Il appelait sa religion l'ÉYADISME, d'Eve et d'Adam ; lui-même s'appelait le mapah, de pater et de mater; c'est en cela qu'il se superposait au pape, lequel n'avait été, dans les meilleurs temps de la papauté, même sous Grégoire VII, que le père des chrétiens, tandis que lui était à la fois le père et la mère de l'humanité. Dans son système, on devait porter, non plus le nom de son père seulement, mais la première syllabe du nom maternel combinée avec la première syllabe du nom paternel. Un jour, le Mapah s'adresse à son ami Gbaudesaignes: — Comment t'appelles-tu? — Ghaudesaignes. — Qu'est-ce que cela, Ghaudesaignes? — C'est le nom de mon père. — Et ta mère, malheureux, tu l'as donc tuée? Ghaudesaignes baissa la tête : il n'y avait rien à répondre à cela. En socialisme, le dogme du Mapah était la protestation. A l'entendre, les assassins, les voleurs, les contrebandiers étaient la condamnation vivante de l'ordre moral contre lequel ils s'insurgeaient. Les Brigands de Schiller lui paraissaient le plus complet développement de sa théorie qui existât au monde. Il se présente un beau matin dans une maison de Mes, les rassemble, comme, au jour de sa folie mondaine, il avait rassemblé les garçons de Festaminet Hollandais; puis, s'adressant aux pauvres créatures qui attendaient avec curiosité, ne comprenant pas quel était ce sultan, qui demandait douze ou quinze femmes à la fois : — Mesdemoiselles, dit-il, savez-vousce que vous êtes? — Mais nous sommes des p , répondirent les filles d'une seule voix. — Vous vous trompez, dit le Mapah, vous êtes des proUs^ tantes ! Et, dans un langage qui ne manquait ni d'élévation ni de

42 MÉVOIRKS D'ALBX. DUMAS couleur, il leur explicia de quelle manière, elles, pauvres filles, protestaient contre le privilège des femmes honnêtes. Il va sans dire qu'au fur et à mesure que cette doctrine se faisait jour, elle portait une certaine inquiétude dans l'esprit des magistrats, qui n'étaient pas à la hauteur de la religion nouvelle, plongés qu'ils se trouvaient dans les ténèbres du christianisme. Deux ou trois fois, on fit venir le Mapah chez le juge d'instruction, et on le menaça d'un procès; mais, de sa main nerveuse et fine tout à la fois, le Mapah secouait sa blouse, comme l'ambassadeur romain avait secoué sa toge. —Emprisonnez-moi, jugez-moi, condamnez-moi, disait-il; je n'en appellerai pas du tribunal correctionnel à la cour royale; j'en appellerai de Pilate au peuple! Et, en effet, soit que Ton craignit sa barbe, sa blouse, sa parole, qui, en réalité, était entraînante, soit qu'on ne jugeât point à propos de donner au nouveau dogme le piédestal de la police correctionnelle, ou de la cour d'assises, on laissa le Mapah tranquille. Le plus ardent des apôtres évadiens était ce/m qui fut Caillaux et qui publia l'Arche de la nouvelle alliance. C'était le saint Jean du Mapah; l'Arche de la nouvelle alliance est l'évangile qui raconte la passion de l'humanité, aux cris de laquelle s'était levé le Christ de l'île Saint-Louis. Nous consacrerons un chapitre à cet évangile. Quant au Mapah, il n'écrivait point. A part deux ou trois manifestes datés de son grabat apostolique^ et dans lesquels il annonçait son apostolat au monde nouveau, il ne faisait guère que des tableaux et des ouvrages en plâtre que l'on eût pu croire tirés de quelque temple d'isis. C'est là que, prenant sa religion à son origine, il la montrait, sous son double symbole, se développant de siècle en siècle, fécondant toute la nature, et, enfin, se résumant en lui. Toute cette histoire, écrite en signes hiéroglyphiques qui avaient l'avantage de pouvoir être lus et expliqués par tout le monde, traversait le bouddhisme, le paganisme et le christianisme pour arriver à l'évadisme. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, le

MÉMOIRSS D'ALBX. DUMAS 43 Mapah envoyait ses tableaux allégoriques et ses symboles de plâtre aux membres de la chambre des députés et aux membres de la famille royale; on devine bien que membres de la Chambre, membres de la royauté, laissaient les lithographies et les symboles aux mains des huissiers et des laquais, qui en faisaient Pomement de leurs mansardes. Le Mapah en gémissait po]ar eux. — Ils méprisent, disait-il la prophétie: le mané thécel PHARES ; il leur arrivera malheur ! Il leur arriva ce que vous savez. Un jour, Chaudesaigues — bon et pauvre garçon, mort bien avant rage, dont j'aurai à parler aussi à son tour, — me proposa de me conduire chez le Mapah : j'acceptai. Le Mapah me reconnut pour avoir dîné ou soupe un soir avec moi, du temps qu'il était Gannot; il avait gardé un bon souvenir de cette rencontre; aussi voulut-il, du premier coup, me mettre en r-'jport avec ces figures symboliques, et me faire pénétrer, comme les initiés égyptiens, jusqu'au fond des plus secrets mystères. Je venais, par hasard, d'étudier assez sérieusement toutes les questions du monde primitif, et ces grandes guerres sans cause apparente qui désolèrent les premiers âges de l'humanité ; j'étais donc en mesure, non-seulement de comprendre parfaitement les traditions les plus obscures de la religion du Mapah, mais encore de les faire comprendre à d'autres. C'est ce que je vais essayer ici. A l'époque où les Celtes firent la conquête de l'Inde, cette aïeule des civilisations égyptienne, grecque et romaine, ils y trouvèrent établi un système complet de sciences métaphysiques et physiques; cette cosmogonie atlantique rapportait tout à l'unité absolue, et faisait tout émaner d'un seul principe; ce principe unique, nommé Iswara^ était purement spirituel. Mais bientôt les savants indiens s'aperçurent avec épouvante que ce monde, qu'ils avaient longtemps considéré comme le produit d'une imité absolue, était incontestablement celui d'une dmté combinée.

44 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Us eussent pu, comme le fit, longtemps après eux, le premier Zoroastre, regarder ces deux principes comme principes, c'est-à-dire comme fils et fille d'Iswara, et laisser ainsi l'antique Iswara à sa place en l'appuyant sur la double colonne des êtres créateurs, comme on voit un général romain élevé sur deux boucliers portés par ses soldats; mais ils voulurent faire, de ces deux principes, des principes prindpiants; ils se contentèrent donc d'adjoindre à Iswara un nouveau principe, c'est-à-dire de marier Iswara avec Pra~ criti, ou la Nature. Alors, tout fut expliqué : Pracriti posséda le sakti, c'est-à-dire le pouvoir conceptif, et l'ancien Iswara le bidja, ou le pouvoir génératif. Je crois avoir été aussi clair que possible jusqu'à présent; je vais tâcher de continuer ma démonstration avec une égale limpidité; chose qui ne sera pas facile, attendu — et je suis bien aise d'en prévenir le lecteur — que nous faisons de la plus haute science, ce dont il pourrait ne pas se douter. Cette première découverte des savants indiens, qui amena le mariage d'Iswara et de Pracriti, eut pour résultat de faire considérer l'univers comme le produit de deux principes possédant chacun en son particulier, l'un la faculté du mâle, l'autre la faculté de la femelle. Iswara et Pracriti, c'étaient l'Ève et l'Adam, non pas seulement de l'humanité, mais encore de l'univers. Ce système, remarquable par sa simplicité même, et qui séduisit l'homme en donnant à tout ce t[Un] l'entourait une origine pareille à la sienne, se retrouve chez la plupart des peuples, qui le reçurent des Indous. Sanchoniathon appelle son principe mâle Hypsistos, le Très-Haut, et son principe femelle Berouth, la Nature; les Grecs appellent leur principe mâle Saturne, et leur principe femelle Rhea; les uns et les autres correspondent à Iswara et à Pracriti. Gela alla bien pendant quelques siècles; mais la manie de la controverse est naturelle à l'homme, et cette manie amena les questions suivantes, que se posèrent les savants indous, et qui provoquèrent la lutte d'une moitié du genre humain contre l'autre.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 45 a Puisque l'univers, disaient les controvertistes, est le résultat des deux puissances principiantes^ dont Tune agit avec les qualités du mâle, et l'autre avec les qualités de la femelle, comment devons-nous considérer les rapports qui les lient? Sont-elles indépendantes Tune de Tautre? sont-elles préexistantes à la matière et contemporaines de l'éternité? ou bien doit-on voir dans l'une d'elles la cause procréatrice de sa compagne? Si elles sont indépendantes, comment se sont-elles réunies? est-ce par une force coercitive? Alors, quelle divinité plus ■'puissante qu'elles-mêmes exerçait sur elles cette pression? Est-ce par sympathie? Pourquoi pas plus tôt ou plus tard? Si elles ne sont pas indépendantes Tune de l'autre, laquelle des deux doit être soumise à l'autre ? Quelle est la première en rang, soit comme ancienneté, soit comme puissance? Est-ce Iswara qui a produit Pracriti, ou Pracriti Iswara? Lequel, d'Isvyara ou de Pracriti, agit le plus nécessairement et le plus énergiquement dans la procréation des choses inanimées et des êtres animés? Qui doit-on nommer le premier ou la première dans les sacrifices qu'on leur fait, ou dans les hymnes qu'on leur adresse? Doit-on confondre ou séparer le culte qu'on leur rend? Les hommes et les femmes doivent-ils avoir des autels séparés pour l'un ou pour l'autre, ou pour tous deux ensemble (1)? » Ces questions, qui ont divisé des millions d'hommes, qui ont fait couler des fleuves de sang, paraîtront aujourd'hui oiseuses et même ridicules à nos lecteurs, qui entendent parler de la religion indoue comme d'un mythe, et de TInde comme d'une planète; mais, à l'époque dont nous nous occupons, l'empire indien était le centre du monde civilisé, et le maître du monde connu. Ces questions étaient donc de la plus haute importance. Elles circulèrent d'abord sourdement dans l'empire ; mais bientôt chacune d'elles eut réuni un assez grand nombre de partisans pour que la question religieuse apparût sous un (I) L*abbé d'Olivet» État soëiai dé VJwmme. vni. 3.

46 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS aspect politique. Le sacerdoce suprême, qui d'abord avait commencé par se tenir en dehors de toute controverse, sacrifiant également à Iswara et à Pracriti, au pou/voir génératif et au pouvoir conceptif; le sacerdoce, qui était longtemps resté neutre entre le bidja et le sakti, fut obligé de se prononcer, et, comme il était composé d'hommes, c'est-à-dire de pouvoirs génératifs, il se prononça pour les mdles^ et proclama la dominance du sexe masculin sur le sexe féminin. Ce jugement passa, comme on Timagine bien, pour tyrannique aux yeux des pracritistes, c'est-à-dire des partisans du pouvoir conceptif; ceux-ci se révoltèrent, le gouvernement voulut réprimer la révolte, et, dès lors, la guerre civile fut déclarée. Qu'on se figure sur une immense échelle, dans un empire de plusieurs centaines de millions d'hommes, une guerre comme celle des albigeois, comme celle des vaudois, comme celle des protestants. Sur ces entrefaites, deux princes de la dynastie régnante (1), issus tous deux du roi Ougra, l'aîné ayant nom Tarak'hya, le cadet Irshou, divisèrent l'empire indieu, moins par conviction que pour se faire des prosélytes. L'un prit pour signe le bidja, l'autre le sakti. Les partisans de chacun de ces deux symboles se réunirent à l'instant même à ceJui qui représentait sa croyance, et Flnde eut une guerre à la fois politique, civile et religieuse, Irshou, le cadet des deux frères, ayant positivement déclaré qu'il rompait avec le sacerdoce, et qu'il adorait la faculté conceptive ou féminine, comme la cause première de Tunivers, lui accordant l'antériorité et la prééminence sur la faculté générative ou masculine. Une guerre pohtique peut se terminer par un partage d'empire; une guerre religieuse n'a pas de fin : les sectes s'exterminent et ne se convainquent pas. Une guerre acharnée, mortelle, sans miséricorde, désola donc l'empire. Comme Irshou représentait l'opinion populaire, le sociaUsme du temps, et (I) Voir, pour les détails de cette guerre, le Scanda-Pousana et le Brahmanda,

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 47 que son armée se composait en grande partie de pfttres, on appela ses partisans les pallis^ c'est-à-dire les pasteurs, du mot celte pal, qui veut dire houlette. IrshoufutbattuparTarak*hya, et repoussé jusqu'en Egypte. Les pallis y furent la souche de ces dynasties primitives qui durèrent deux cent soixante et un ans, et qui sont connues sous le nom de dynasties des rois pasteurs. Cette fois, Pétymologie est flagrante ; aussi espérons-nous, sur ce point, ne rencontrer aucune contradiction. Or, nous avons dit qu'Irsh«u avait pris pour drapeau le signe représentatif de la divinité qu'il avait glorifiée ; ce signe, en sanscrit, s'appelle yoni, d'où dérive yoneh, c'^est-à-dire colombe; — ce qui explique, notons-le en passant, comment la colombe devint l'oiseau de Vénus. Les hommes qui portaient le signe yoni furent appelés des Yoniens, et, comme ils le portaient toujours symboliquement sur un drapeau rouge, le rouge ou le pourpre devint, à Tyr, à Sidon, en Grèce, la couleur royale, couleur qui fut adoptée par la Rome des consuls, des empereurs et des papes, et, enfin, par tous les princes régnants, quelle que soit la race dont ils descendent, et la religion qu'ils professent. On comprend que je ne suis pas fâché d'apprendre ici à MM. les rois où est teinte la pourpre qu'ils portent. Eh bien, c'était préoccupé de ces grands débats, qui durèrent plus de deux mille ans, et qui coûtèrent la vie à un million d'hommes ; c'était dans la crainte qu'ils ne ressuscitassent de nos jours, que le philanthrope Gannot voulait fonder, sous le titre d'évadisme, une religion qui réunit les deux cultes en un seul. De là les figures bizarres qu'il moulait en plâtre, et les lithographies excentriques qu'il composait et exécutait sur papier de couleur avec le sérieux d'un brahme sectateur du bidja ou d'un Égyptien partisan du sakti (1). On comprend quelle fut la joie du Mapah en trouvant en moi un homme aussi au courant des dogmes primitifs de sa

48 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS religion et des malheurs que la discussion de ces dogmes avait entraînés avec elle. Il m'offrit, séance tenante, la position de son premier disciple, c'est-à-dire de remplacer celui qui avait été Caillaux ; mais j'ai toujours été Fennemi de Fusurpation, et je ne voulus point, par mon exemple, consacrer un principe qu'un jour ou l'autre, je pouvais être appelé à combattre. Alors, le Mapah m'offrit d'abdiquer en ma faveur, et de se faire mon premier disciple. La position ne me parut pas assez nettement dessinée, en face des autorités spirituelles et surtout temporelles, pour que j'acceptasse cette offre, si séduisante qu'elle fût. Je me contentai donc d'emporter de l'atelier du Mapah un des plus beaux échantillons du bidja et du sakti, promettant de les exposer dans l'endroit le plus visible de mon salon, ce que je me gardai bien de faire, et je partis. Je ne revis plus le Mapah qu'après la révolution du 24 février, et ce fut le hasard qui me le fit rencontrer dans les bureaux de la Commune de Paris, où j'allais demander l'insertion d'un article sur les exilés en général, et, en particulier, sur les exilés de la famille d'Orléans, l'insertion de cet article ayant été refusée à la Liberté par son rédacteur en chef, M. Lepoitevin-Saint-Alme. Cette révolution que Gannot avait prévue était arrivée; je croyais donc le trouver au comble de la joie; et, en effet, il glorifiait les trois jours de février, mais d'une voix faible et d'un cœur engourdi; il me parut singulièrement affaibli par ce mysticisme sensuel et bizarre qui donnait chez lui une forme dogmatique à tous les événements. Au reste, les lignes de la partie supérieure de son visage étaient plus que jamais tirées vers les proéminences frontales, et toute sa personne annonçait un visionnaire chez lequel la fantaisie d'être dieu avait dégénéré en maladie. Il définissait la terreur de la classe moyenne, en face du 24 février et des doctrines du socialisme, « la peur féroce du cochon qui a senti sur sa gorge le froid du couteau. » Ses dernières années furent tristes et obscures ; il avait fini par douter de lui-même : VElohi l elohi! lemasahakht dnnyl

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 49 retentissait comme un cri de mort dans son cœur vide et dè« sabusé. Pendant la dernière année de sa vie, il n'avait plus d'autre disciple qu'un Auvergnat, marchand de marrons dans un passage... C'est à lui que le dieu mourant confia le soin de faire germer sa doctrine. Cet événement s'accomplit vers le commencement de 1851. CXCIV Apocalypse de celui qui fut Caillatix. Nous avons dit un mot de Tapôtre du Mapah ; nous avons promis de le suivre dans son île de Pathmos, et de donner une idée de son apocalypse. Nous tenons notre parole. — Ce n'était pas chose facile à retrouver, qu'on le croie bien, que cette apocalypse, publiée par les soins et aux frais d'Hetzel, sous le titre d'Arche de la nouvelle alliance. Ce n'est pas qu'Hetzel fût le moins du monde de la religion évadienne ; non, Hetzel était tout simplement le compatriote et l'ami de celui qui fut Caillaux, double avantage auquel il dut l'honneur de dîner plusieurs fois avec le dieu Mapah et son apôtre. Il est plus que probable que c'était Hetzel qui payait les dîners. AnCBE DE LA NOUVELLE ALLIANCE < Je ne viens point dire au peuple : « Rendez » & Gésar ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ; » mais je viens dire à César : a Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu ! » c Qu'est-ce que Dieu? — Dieu, c'est le peu> pie ! » Le Mapah. « A l'heure où les ombres grandissent, j'ai vu passer devant

50 MÉMOIRES D'ALEX. DCMA9 moi le dernier apôtre d'une religion déchue, et je me suis écrié : I » Pourquoi t'affliger, ô roi ! et pourquoi gémir sur les débris de ta couronne? pourquoi t'élever contre ceux qui t'ont précipité de ton trône*? Si tu tombes aujourd'hui, c'est que ton heure est venue : vouloir la prolonger d'un instant serait une insulte à la majesté des cieux. II » Tout ce qui existe ici -bas n'a-t-il pas ses phases de vie et de mort? L'herbe des vallées est-elle éternellement fleurie? Et, après la saison des beaux jours, n'arrive-t-il pas qu'un matin le vent d'automne disperse le feuillage des hêtres? m » Cesse donc de te plaindre, ô roi ! et de t'agiter dans ta solitude ! Ne sois point surpris si ta route est déserte, et si les nations se taisent sur ton passage comme devant un funèbre convoi : tu n'as pas failli à ta mission; seulement, ta mission est finie. C'est le destin. IV » Ignores-tu que l'humanité ne vit que dans l'avenir? Qu'importe au présent l'oriflamme de Bouvines? Ensevelissons-la auprès de tes ancêtres, immobiles sous leurs monuments; aux hommes du présent, il faut une autre bannière. » Et, quand nous aurons scellé d'un triple sceau la pierre qui recouvre la majesté du passé, inclinons-nous comme les peuples de Memphis devant le silence de leurs pyramides, géants muets du désert; mais comme eux ne restons pas le front dans la poussière, et, sur les débris des cultes antiques, élançons-nous vers l'infini ! » C'était ainsi que je chantais à l'aurore de ma vie. Poète,

MÉMOIRES D'ALBX. DtMAS 51 j'ai toujours plaint les nobles infortunes; fils du peuple, je n'ai jamais renié la gloire. » Alors, ce monde m'apparaissait libre et puissant sous les deux, et je pensais que le dernier salut de l'univers aux fantômes des anciens jours serait sa première aspiration vers les magnificences de l'avenir. » Il n'en fut rien. Le passé, en s'ablant sous la terre, n'avait point entraîné avec lui tout son cortège de ténèbres. » Or, je m'en suis allé vers les grèves arides que l'Océan blanchit de son écume. Les mouettes saluaient de leurs cris sauvages les rochers de la côte, et la grande voix de la mer était plus douce à mon oreille que le langage des hommes... » Puis vient le récit des sensations de l'apôtre mis en contact avec tous les grands aspects de la nature; il reste un an loin de Paris; mais, enfin, sa vocation le rappelle parmi les hommes. « Or, ce même soir où, de retour de mon pèlerinage, je marchais rêveur au milieu du tumulte de la grande cité d'Occident, plus que jamais mon âme était affaissée sous le poids de sa déchéance. » Je me voyais, comme au temps de mes belles années, plein de confiance en Dieu et en l'avenir; et puis je reportais mes regards sur moi, sur moi, l'homme du présent, éternellement ballotté entre une crainte et une espérance, entre un désir et un remords, entre le calme et le découragement. • Et, quand je me fus bien contemplé ainsi, quand, j'eus remué avec ma pensée toute cette fange, quand j'eus songé à ce qui avait germé de bon sous mon flanc, et à ce qui s'en exhalait de corrompu, je levai, avec une rage indicible, le poing vers le ciel, et je ôis à Dieu : » — Mais à qui donc appartient la terre? » Au même instant, je me sentis heurté avec violence, et, par un mouvement que je ne pus reprimer, mon bras s'abaissa pour frapper : sur la joue de celui qui me coudoyait, il me semblait souffleter ce monde.

52 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS » 0 surprise! ma main, au lieu de s'abattre sur sa face, rencontra sa main; une étreinte d'amour nous réunit, et, de sa voix gravement solennelle, il prononça ces paroles : 1) — L'eau, l'air, la terre et le feu ne sont à personne; ils sont à Dieu! » Puis, entr'ouvrant les plis du vêtement qui recouvrait ma poitrine, il appuya uu de ses doigts à la place où battait mon cœur, et il en jaillit une flamme brillante, et je me sentis soulagé. j) Saisi d'étonnement, je m'écriai : » — Qui donc es-tu, toi dont la parole fortifie, et dont l'attouchement régénère? » r- Cette nuit même, tu le sauras! me répondit-il. » Et il continua sa route. » Je le suivis, et je pus le considérer à loisir : c'était un homme du peuple au dos arqué et aux membres puissants; sur sa poitrine flottait une barbe inculte, et sa tête nue et presque chauve attestait un long travail et de rudes passions. Il marchait, portant sv^r son épaule un sac de plâtre dont le poids courbait ses reins. Ainsi voûté, il passait à travers la foulé... » L'apôtre suit alors le dieu; car, cet homme qui Ta consolé, c'est le Mapah; il le suit jusqu'au seuil de son atelier dans lequel il disparaît. C'était ce même atelier ofi m'avait conduit Chaudesaigues, sur le quai Bourbon, dans l'Ue Saint-Louis. Bientôt la porte de cet atelier se rouvre, et l'apôtre peut entrer à son tour, et assister au spectacle que lui a promis le Mapah. D'abord, il retrouve le Mapah lui-même. u Et, pourtant, le maître de cette demeure n'avait point les allures d'un ouvrier vulgaire. C'était bien encore ITiomme au sac de plâtre, à la barbe inculte, à la blouse déchirée, qui m'avait abordé d'une façon si inattendue; c'était bien la même puissance de regard, la même largeur d'épaules, la même force

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 53 de reins; seulement, sur ce front sillonné, sur ces traits granitiques, sur tout cet ensemble indescriptible, planait une majesté sauyage devant laquelle je m'inclinai. » Et, m'avançant vers mon hôte, couché sur un lit à demi brisé qu'éclairait une veilleuse dans une urne de terre, je dis: » — Maître, vous dont Fattouchement guérit, et dont la parole régénère, qui donc êtes- vous? » Ayant levé les yeux sur moi, il répondit avec simplicité : » — Le maître n'est plus ; nous sonmies tous enfants de Dieu : appelle-moi frère. » Alors, je repris : » — Frère, qui donc êtes-vous? » — Je suis celui qui est. Gomme le pâtre à la cîmc des falaises, j'ai entendu le cri de la multitude; il ressemblait à la plainte des flots, durant Féquinoxe d'hiver; j'ai entendu ce cri dans ma poitrine, et je suis venu. » Et, m'ay[^]t fait signe de me rapprocher, il dit encore : » — Fils du doute, toi qui sèmes la tristesse, et qui recueilles Tangoisse, que cherches- tu? Le soleil ou l'obscurité? la mort ou la vie? Tespérance ou le sépulcre? » — Frère, je cherche la vérité, répondis-je. Après avoir salué le passé, j'ai demandé à ses abîmes d'où provenait la rameur qui montait jusqu'à moi : le passé ne m'a point entendu. » — C'est que le passé ne devait point t'entendre. Chaque âge a eu ses prophètes, et chaque pays ses monuments; mais prophètes et monuments se sont évanouis comme des ombres: ce qui, hier, était la vie, est la mort aujourd'hui. N'évoque donc plus le passé, et laisse-le s[^]endormir dans la nuit de ses tombeaux, et dans la poussière de ses solitudes. 9 Je continuai : » — Au milieu des éclairs et des déceptions de ce siècle, j'ai interrogé le présent, et le présent ne m'a point entendu. » — C'est que le présent ne devait point t'entendre; ses éclairs sont ceux qui précèdent l'orage, et sa loi n'est pas la loi de l'avenir.

54 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS » ^ Frère, queUe est donc cette loi? quelles pluies la feront éclore, et quel soleil lui versera la lumière? » — Dieu te l'apprendra. n Et, me désignant une place auprès de lui, il ajouta : » — Assieds-toi, et sois attentif, car, je te le dis en vérité, je suis celui qui s'écrie à la face des peuples : Veillez au :seuU de vos demeures^ et ne v(yua endormez point : l'heure de la révélation est proche!..., » « En ce moment, la terre tremble, l'ouragan fouette les fenêtres, les beffrois sonnent d'eux-mêmes; l'apôtre veut fuir, mais la peur l'encbaine aux côtés du maître. Il reprend : « Je pressentis qu'il allait se passer devant mes yeux quelque chose d'étrange. En effet, à l'instant où le dernier glas du beffroi retentit dans le vide, un chant qui n'a point d'écho dans la langue mortelle, tant il était saccadé, rapide et empreint d'une moquerie indéfinissable, lui répondit de dessous terre, et, s'élevant de note en note depuis les tons les plus graves jusqu'aux plus aigus, se déroula, bondit comme un serpent blessé, grinça comme une scie qu'on aiguise; puis, enfin, toujours décroissant, toujours s'amointrissant, finit par se perdre dans l'immensité. » Voici ce que disait ce chant : » — Le voici, le voici, l'an 40, le fameux an 40! Ah! ah! ah! qu'enfantera-t-il? que produira-t-il? Un bœuf ou un œuf? Peut-être l'un, peut-être l'autre! Ah! ah! ah! retroussez vos manches, manants ! Et vous, riches, balayez la pierre de vos foyers. Place, place, place à l'an 40 ! L'an 40 a froid, Tan 40 a faim, l'an 40 veut manger; il a raison, l'an 40! ses dents claquent, ses membres grelottent, ses enfants n'ont pas de souliers, et ses filles pas un ruban pour en orner leur coiffe du dimanche, et pas un pauvre as bien rouillé dans leur pauvre pochette pour se régaler d'un pot de bière avec leurs fiancés! Ah! ah! ah! quelle misère! si ce n'était pas afifreux, ce serait drôle. Est-ce pour voir ce monde renversé que vous venez par ici, commère? Arrivez, arrivez vite; il y a place pour tous...

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 55 Tiens, ce corbeau qui regarde à sa fenêtre, et ce vautour qui bat des ailes! Ah! abi ah! Tan 40 a froid, Tan 40 a faim, l'an 40 veut manger! Qu'enfantera-t-il? qu'enfantera-t-il?... » Et le chant s'éloigna et se confondit avec le murmure du vent, qui se lamentait au dehors...» Puis commencent les apparitions. « Ils étaient douze, tous livides, tous chargô de chaînes, tous sanglants, tous tenant à la main leur tête séparée du tronc, tous enveloppés d'un suaire verdi par la mousse du sépulcre, tous portant sur leur face le cachet des doutez grandez passions, anneau mystique qui unit l'homme au Créateur. 9 Ils s'^avançaient comme la nuit, quand Tombre descend BUr les montagnes. — C'était un de ces groupes terrifiants qu'on aperçoit, aux jours dé tourmente, au milieu des carrefours de la cité qui bouillonne, alors que les citoyens s'interrogent de Toeil, et se demandent entre eux : » — Voyez-vous là-bas ces faces lamentables? Quels sont donc ces hommes, et d'où vient qu'ils errent comme des spectres au milieu de la foule ameutée? » Et sur la tête de celui qui marchait le premier, pareil à un roi déchu, tant sa pâleur était magnifique et sa lèvre railleuse, flamboyait une couronne de feu, avec ce mot écrit en lettres de sang : Lacenairisme! » Toujours muets, et guidés par celui qui paraissait leur roi, les fantômes se groupèrent en demi-cercle au bord du lit délabré comme au pied d'un tribunal ; et celui qui est, ayant fixé sur eux pendant quelques instants son regard profond, les interpella en ces termes : » — Qui êtes-vous? » — Les élus de la douleur, les apôtres de la faim. » — Vos noms? » — Une lettre mystérieuse. » — D'où sortez-vous? » — Des ténèbres. » — Que demandez-vous?

56 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS » — Justice! >» Et les échos répétèrent : « Justice! » Et, à un signal de leur roi, les fantômes entonnèrent en chœur un hymne retentissant... » Cet hymne ne manque pas d'une certaine majesté terrible, d'une certaine terreur grandiose; mais nous nous réservons pour d'autres citations que nous préférons à celle-là. L'apôtre reprend : « Us se turent, les pâles fantômes; leurs lèvres devinrent immobiles et glacées, et sur le front maudit de ces enfants perdus de la tombe sembla flotter indécise Tombre sanglante du passé. » Et soudain, de la base au faite de Tescalier mystérieux, il se fit un grand bruit, et de nouveaux visages apparurent sur le seuil... » Une chemise rouge, un bonnet de laine grossière, un mauvais pantalon de toile souillé de sueur et de poudre; aux pieds un boulet d'airain, aux mains des chaînes retentissantes; tel était leur accoutrement, marqué du cachet indélébile de toutes les misères humaines. » Comme s'ils eussent été évoqués par l'appel de leurs devanciers, ils entrèrent en leur adressant un salut amical. Je remarquai que chacun d'eux portait sur son visage un air d'insouciance et de défi, et, soigneusement caché sous ses vêtements, un poignard couvert de rouille. » Et sur leur» épaules ils élevaient triomphalement un large billot encore imprégné d'un sang noirâtre. » Et sur ce billot un honmie à la face avinée, aux jambes titubantes, grotesquement appuyé sur le manche usé d'une hache. » Et cet homme, gambadant et gesticulant, écorchait d'un ton nasillard une espèce de complainte dont le refrain était celui-ci : Voici l'antel et le bedoant A sa barbe faisons l'orgie;

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 57 Jusqu'à ce que sur notre vie
Le diable tire le rideau. Foin de l'autel et du bedeau t t Et ses compagnons
reprenaient ce refrain en chœur, au bruit de leurs chaînes entre-choquées. »
Ce que voyant celui qui est^ il étendit les mains sur l'appareil redoutable. Il
se fit un silence profond, et il dit : » — Mon cœur, océan de vie, de douleur
et d'amour, est la grande coupe de la nouvelle alliance où sont tombés les
larmes, la sueur et le sang; et, par les larmes qui ont arrosé, par la sueur qui
a pétri, par le sang qui a fécondé, forçats et suppliciés, mes frères, soyez
bénis! et espérez! Theure de la révélation est proche ! » — Eh quoi !
m'écriai-je avec épouvante, viens-tu prêcher le poignard? » — Je ne viens
point prêcher le poignard; je viens en donner le mot. » ... Et celui qui est
reprit : » — Les passions sont comme les douze grandes tables de la loi des
lois, amour : elles sont, en harmonie, la source de tous les biens; en
subversion, la source de tous les maux. » Le silence se fit, et il ajouta : » —
Chaque tête qui tombe est une lettre d'un verbe encore incompris dont le
premier mot est protestation; le dernier, expansion passionnelle intégrale.
La hache est un briquet; la tête du supplicié, une pierre ; le sang qui en
jaillit, l'étincelle; et la société, une poudrière ! » Le silence se fit, et il ajouta
pour la troisième fois : » — La cour d'assises est le thermomètre de la
fausseté de l'institution sociale! » Le silence se fit, et pour la quatrième fois
il ajouta : » — Le bagne est aux sociétés modernes ce qu'était le cirque à
l'ancienne Rome : l'esclave mourait pour la liberté individuelle ;
aujourd'hui, le forçat meurt pour la liberté intégrale passionnelle. » Et tout
rentra dans le silence; et, peu de temps après, à

58 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS ces paroles succéda une voix d'en haut, voix pleine de mansuétude : » — Espérez, pauvres martyrs ! disait-elle au lugubre cortège immobile dans un des coins du grabat; espérez ! l'heure approche! » Alors, viennent trois nobles figures : celles de Touvrier, du laboureur et du soldat. Le premier a faim : on lui dispute K pain qu'il a gagné. Le second a faim et froid : on lui marchande le grain qu'il a semé, le bois qu'il a coupé. Le troisième a passé par toutes les souffrances humaines; bien plus, il a espéré, et son espérance a été déçue, et on lui reproche le sang versé. Tous trois portent sur leur visage l'histoire de leur vie ; tous trois se sentent mal à l'aise dans le présent; tous trois sont prêts à demander à Dieu compte de ses œuvres ; mais, quand l'heure approche, quand leur cri va s'élever vers l'Éternel, un spectre s'élance des limbes du passé : on le nomme le Devoir, Et ils reculent pleins d'épouvante. Un prêtre les précède; ses membres sont serrés dans un vêtement funèbre; il s'avance à pas lents et les yeux baissés. Étrange contraste ! il rêve le ciel, et s'incline vers la terre ! Sur sa poitrine on lit : Christianisme! et plus bas : Rési" gnation. a Les voici! les voici! s'écrie l'apôtre; ils s'avancent vers celm qui est. Quels seront leurs discours, et comment s'eX" primeront-ils en sa présence? Leur plainte sera-t-elle aussi profonde que leur tristesse? Non, leur incertitude est trop grande pour qu'ils osent formuler leur pensée : d'ailleurs, leur pensée, c'est le doute. » Peut^tre, un jour, parleront-ils plus haut. Écoutons reUgieusement l'hymne que murmurent leurs lèvres; hynme plein de majesté, mais, pourtant, moins harmonieux que la brise, et moins infini que l'Océan. Écoutons : HYMNE Dn haut de ThorizoD, du miUen des nuages Où rostre voyageur apparat anx trois rois»

The text on this page is estimated to be only 27.16% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 59 Des profondeurs dn temple
où veillent tes images, 0 Christ t entends-tu notre voix? Si ta contemples la
misère De la foule muette au pied de tes autels. Une larme de sang doit
mouiller ta paupière. Ta dois te demander, dans ta douleur austère» S'il est
des dogmes éternels t Le prêtre. O Christ t j'ai pris longtemps pour un port
salutaire Ta maison, dont le toit domine les hauts lieux ; Et j'ai Youlu cacher
au fond du sanctuaire, Gomme sous un bandeau, mon front tumultueux. Le
soldat. 0 Christ t j'ai pris longtemps pour une noble chaîne L'abrutissant
Uen que je traîne aujourd'hui ; Et j'ai donné mon sang à la cause incertaine
De cette égalité dont l'aurore avait lui. Le lab(mrefwr. 0 Christ t j'ai pris
longtemps pour une tâche sainto La rude mission confiée à mes bras^ Et
j'ai, pendant vingt ans, sans repos et sans plainte» Laissé sur les sillons la
trace de mes pas. Ucymrier, o Christ! j'ai pris longtemps pour oeuvre
méritoire Mes longs jours consumés dans un labeur sans fin; Et, maintes
fois, de peur d'outrager ta mémoire^ J'ai plié ma nature aux douleurs de la
faim. ic prêtre. La foi n'a pas rempli mon âme inassouvie I L6 soldat.
L'orage a balayé tout le sang répandu! Le laboureur. Où je semais le grain,
j'ai récolté l'ortiel

60 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS L'ouvrier, Hier, j'avais un lit : mon maître Ta vendu t « Silence! Est-ce le vent de la nuit qui emporte leur prière, ou leur voix a-t-ell^ cessé d'interroger le ciel?... Seront-ils consolés? Qui le sait? Dieu retient encore Ténigme entre ses mains puissantes, énigme terrible suspendue aux confins de deux mondes: le présent etPavenir. » Non, ils ne seront point abandonnés dans la route où le doute les accable, où la résignation les abat. Enfants de Dieu, ils auront leur part de vie et de soleil : Dieu aime ceox; qui le cherchent... » Puis le préWe, le soldat, le laboureur, l'ouvrier font place à d'autres, et l'apôtre reprend : a Et à la suite de deux femmes, dont Tune était resplendissante de parure et d'audace, l'autre muette et voilée, un cortège où le grotesque se mêlait au terrible, le fantastique au réel, se rua dans l'enceinte, qui parut s'agrandir subitement pour contenir toute cette multitude, tandis que, de leur côté, les résignés, cédant la place aux nouveaux venus, se groupaient en silence non loin de leurs formidables devanciers. » Et, celui qui est se disposant à adresser la parole aux arrivants, un d'entre eux, que je n'avais pas aperçu d'abord, s'approcha pour répondre au nom de ses acolytes. » Et sur le front de cet interprète à l'encolure carrée, aux lèvres luisantes et avides, je lus en lettres d'or le mot Macair risme! V Et celui qui est dit : » — Qui êtes-vous ? » — Les élus de la luxure, les apôtres de la joie. » — D'où venez- vous ? • — De la richesse. • — Où allez- vous?

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 61 » — Au plaisir. » — Qui vous a faits si gras? — L'infamie. » — Qui vous rend si joyeux ? » — L'impunité... » On devine Tétrange procession qui se déroule, alors, aux yeux de l'apôtre : d'abord, la femme resplendissante de parure et d'audace, la prostituée; la femme muette et voilée, l'adultère ; puis les agioteurs, les grecs, les hommes d'affaires, les banquiers, les usuriers, tous ces vers, tous ces reptiles, tous ces serpents qui naissent dans la fange des sociétés. « L'un faisait pirouetter entre ses doigts une large tabatière d'or sur le couvercle de laquelle étaient gravés ces mots: Patience plébéienne pulvérisée ; et il s'en bourrait les narines à en mourir. » Un autre se drapait dans les plis d'un large manteau auquel était attachée cette inscription : Laine coupée sur le dos des niais » Un troisième, au front étroit, au teint jaunâtre, aux joues tombantes, appuyait amoureusement sur son abdomen, qui n'était autre chose qu'un coffre-fort, ses deux mains, dont les doigts étaient autant de grosses sangsues qui se tordaient et entr'ouvraient affreusement leurs trompes béantes, comme pour demander pâture. » Le nez de plusieurs, encadré entre deux yeux ronds et fauves, et fait en forme de bec de vautour, déchiquetait avec une voracité dégoûtante un quartier de charogne maintenu à portée par une chaîne d'or massif pareille à celle qui brille sur la poitrine des grands dignitaires des divers ordres de chevalerie. » Au milieu de tous, il y en avait un qui brillait revêtu des ornements pontificaux les plus magnifiques, la tête surmontée d'une mitre arrondie en forme de globe et resplendissante d'émeraudes et de rubis. 11 tenait d'une main une crosse sur laquelle il s'appuyait, de l'autre une épée qui, le viii. 4

62 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS loin, paraissait jeter des flammes ; mais, en approchant, on entendait sous ses habits le craquement des os, et l'on s'apercevait que ce qu'on avait pris pour une figure n'en était que le squelette fardé, et que le glaive et la crosse étaient, l'un de verre fragile, l'autre de bois pourri. » Puis, au-dessus de cet assemblage grouillant, difforme, indescriptible, flottait une sombre bannière, oriflamme gigantesque, fantastique labarum dont un vent empesté soulevait, en sifflant, les immenses replis ; et sur cette bannière, qui se déroulait lentement et silencieusement comme l'allQ d'un vautour, on lisait : Gémonies proindentietles. » Et tout cela causait, chantait, riait, pleurait, gesticulait, dansait, faisait mille gentilleses. C'était délirant! c'était efiProyablel... » Puis vient la description d'une espèce de sabbat près du^ quel celui de Faust manque complètement d'imagination. Mais, lorsqu'il jugea que tout cela avait suffisamment causé, echanté, ri, pleuré, gesticulé, dansé : « Ceîm qui est fit un geste, et toutes ces voix ne for* mèrent plus que deux voix, tous ces corps que deux corps, toutes ces têtes que deux têtes. » Et deux formes humaines apparurent côte à côte, regardant leurs pieds qui étaient d'argile. » Puis soudain, de cette argile, naquit une hydre & sept têtes; et chacune de ces têtes avait un nom. » La première s'appelait Orgueil ; la seconde. Avarice ; ' la troisième. Luxure; la quatrième, Envie; la cinquième, Gour*» mandise; la sixième. Colère; la septième, Paresse. » Et, se dressant de toute sa hauteur, l'hydre effroyable étreignit de ses mille replis les membres palpitants du colosse, qui se tordait, hurlait et envoyait vers le ciel des blasphèmes et des lamentations ; chacune des sept gueules du monstre imprimait sur sa chair d'horribles morsures, gui au front» qui au cœur, qui au ventre, qui à la bouche, qui aux flaiice, qui aux bras.

MÉMOIRES D'ALEX. DHMAS 63 » — Voilà le passé I fit celui qui est » — Frère! m'écriat-je, et quel sera donc Tavenlr ? » — Regarde, dit-il. » Et l'hydre avait disparu, et les detix formes humaines se dessinaient entrelacées et pleines de force, de majesté et d'à mour, sur l'horizon lumineux du taudis ; et les" pieds du colosse s'étaient changés en marbre de la plus éclatante blan cheur. » Et, lorsque j'eus bien contemplé cette forme céleste, celui qui est étendit de nouveau les mains, et elle s'évanouit, et l'atelier redevint ce qu'il était quelques instants auparavant. » Les trois grandes catégories de nos visiteurs étaient toujours là) mais calmes et saintement recueillies. » Et celui qui est dit : » — Qui que vous soyez, de quelque région que vous veniez, de la tristesse ou du plaisir, du levant splendide ou du couchant sombre, soyez les bienvenus frères, et à tous, bon jour, bon an !... Bon jour, bon an, à vous suppliciés et forçats, mes frères! protestants innocents, gladiateurs du cirque, thermomètres vivants de la fausseté de l'institution sociale, espérez! l'heure de votre réhabilitation est proche!... A vous, pauvres prostituées, mes sœurs! beaux diamants couverts de boue et d'opprobre, espérez ! l'heure de votre transfiguration est proche!... A vous, femmes adultères, mes sœurs, qui pleurez et hurlez dans le bagne conjugal ! beaux christs d'amour au front flétri, espérez! l'heure de la liberté est proche!... A vous, pauvres ouvriers, mes frères, qui suez pour le maître qui vous dévore, qui mangez le peu de pain qu'il vous laisse, lorsqu'il vous en laisse, dans l'agonie et les tortures du lendemain! Que devriez- vous être? ToutI Qu'êtesV0U8? Rien! Espérez et écoutez : l'exploitation est impie, la résignation est un blasphème!... A vous, pauvres laboureurs et métayers, mes frères, qui labourez pour le propriétaire, semez pour le propriétaire, récoltez pour le propriétaire le blô dont il vous laisse le son; espérez ! l'heure du pain plus blanc que neige approche !... A vous, pauvres soldats, mes firères, qui fécondez de votre sang le grand sillon de l'humanité! espé

64 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS rez ! l'heure de la paix éternelle est proche!... A vous, pauvres prêtres, mes frères , qui vous lamentez sous la hure et qui vous frappez le front aux angles de l'autel ! espérez ! L'heure de l'expansion pour tous est proche \ » Et, après un instant de silence, celui qui est ajouté encore : » — Je ne vous oublierai pas non plus, vous, les heureux du siècle, vous, les élus de la joie. Vous avez votre mission à remplir ; elle est sainte, car, du cadavre gorgé du vieux monde, sortira l'univers transfiguré... Soyez donc les bienvenus, frères! et à tous, bon jour, bon an! » Ayant entendu ces choses, tous ceux qui étaient présents s'acheminèrent en silence vers le seuil du grabat ; ils sortirent pleins d'espoir, et leurs pas retentissaient sur les degrés de la spirale infinie. » Et le même cri qui avait déjà résonné à mes oreilles traversa l'air une seconde fois : » — L'an 40 a froid! l'an 40 a faim! l'an 40 veut manger ! Qu'enfantera-t-il? qu'enfantera-t-il? Ah ! ah ! ah ! » Je me tournai vers celui qui est, La nuit n'était pas encore au tiers de sa course, et la flamme de la lampe pétillait toujours dans son urne jaunâtre. B Et je m'écriai : » — Frère ! en quel nom viens-tu relever toutes ces misères ? » » Au nom de ma mère, au nom de la grande crucifiée ! répondit celui qui est. • Et il continua : » — Au commencement tout était bien, et toutes les femmes ne formaient qu'une seule femme, Ève, et tous les hommes ne formaient qu'un seul homme, Adam; et le règne d'Ève-Adam^ ou de l'unité primitive, florissait dans l'Eden, et l'harmonie et l'amour étaient les seules lois de ce monde. » Et celui qui est dit encore : » — Il y a cinquante ans, une femme apparut belle entre toutes : elle se nommait Liberté; elle s'incarna dans un peuple; ce peuple s'appelait France. — Et sur le front de cette

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 65 femme s'étendit, comme
daDs l'antique Éden, un arbre aux verts rameaux ; et cet arbre se nomma
arbre de liberté. Et, désormais, France et Liberté ne font plus qu'un seul et
même terme, qu'une seule et même idée ! » Et, me présentant une harpe
suspendue au-dessus de sa couche, il ajouta ; » — Chante, prophète ! » Et
voici ce que m'inspira l'esprit de Dieu : , I » Pourquoi te lèves-tu avec le
soleil, ô France ! ô Liberté ! et pourquoi tes vêtements exhalent-ils une
senteur embaumée ? Pourquoi montes-tu dès le matin sur ta montagne ? n »
Est-ce pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs de blé mûr, ou la
glaneuse qui se courbe sur les sillons comme un arbrisseau battu des
vents ? m » Est-ce pour écouter le chant de l'alouette ou le murmure du
fleuve, ou pour contempler, l'aurore, belle comme une vierge aux yeux
bleus ? IV » Si tu te lèves avec le soleil, ô France ! ô Liberté ! ce n'est point
pour voir à l'horizon les faucheurs dans les champs de blé mûr, ni la
glaneuse qui se courbe sur les sillons. 9 Ce n'est point pour écouter le chant
de l'alouette ou le murmure du fleuve , ni pour contempler l'aurore, belle
comme une vierge aux yeux bleus. VI » C'est que tu attends ton fiancé ; ton
fiancé aux mains puissantes, aux lèvres plus roses que le corail des mers
d'ibérie, et au front plus uni que le marbre de Paros. VIII. 4.

66 HÉMOIRISS D'ALKX. UUMAS vn » Descends de la montagne, 6 France ! ô Liberté ! ce n'est pas là que tu trouveras ton fiancé. Tu le rencontreras dans la cité sainte, au milieu de la multitude. vm » Le voici qui s'avance vers toi, la démarche fiôre et la poitrine couverte d'un triple airain ; tu lui passes au doigt l'anneau nuptial ; h tes piedà se trouve une couronne tombée dans la fange ; tu la lui places sur le front, et tu le proclames empereur. Ainsi paré, tu le contemples avec orgueil» et tu lui dis : » — Mon fiancé, vous êtes beau comme le premier homme. Otez de dessus mon front mon bonnet phrygien, remplacez-le par un casque au panache ondoyant, ceignez mes reins d'une épée flamboyante, et poussez-moi tout armée à travers les nations, afin que j'accomplisse dans la douleur le mystère d'amour, selon ce qui a été écrit, et que par moi la tête du serpent soit écrasée! X » Ce qu'ayant entendu ton fiancé, il répond : « Que ta volonté soit faite, ô France I ô Liberté. » Et il te pousse tout armée à travers les nations, afin que la parole de Dieu soit accomphe. XI » Pourquoi ton front est-il si pâle , 6 France ! 6 Liberté ! et pourquoi ta blanche tunique est-elle souillée de sueur et de sang ? Pourquoi marches-tu péniblement comme une femme en travail ? xn » C'est que ton fiancé ne te donne pas de relâche, et que l'enfantement est proche.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 87 xm » Entends-tu à l'horizon le vent qui mugit, et la grande voix du fleuve, qui se plaint dans sa prison de granit? Entends-tu le gémissement des vagues et le cri des oiseaux de ténèbres? C'est que Teniement est proche. XIV » Gomme aux jours de ton départ, ô France ! 6 Liberté* revêts-toi de tes plus beaux habits ; répands sur tes cheveux les plus purs parfums d'Arabie ; vide avec tes disciples la coupe des adieux, et achemine-toi vers ton calvaire, où doit être scellée la délivrance du monde. XV » Gomme se nomme cette colline que tu gravis au milieu des éclairs? Gette colline, c'est Waterloo ! Comment se nomme cette plaine toute rouge de ton sang? C'est la plaine de la fielle-Âlliance ! Sois bénie, à jamais bénie entre toutes les femmes, entre toutes les nations, 6 France ! ô Liberté ! » Et, ayant entendu ces choses, celui qui est reprit : » — 0 ma mère, toi qui m'as dit ; « La mort n'est pas le » tombeau ; elle est le berceau d'une vie plus grande, d'un » amour plus infini ! » ton cri est venu jusqu'à moi. 0 ma mère ! par l'angoisse de ton pénible enfantement, par les souffrances de ton martyre, que la tête du serpent soit écrasée, et l'humanité sauvée ! » Et, se retournant vers moi, il ajouta : » — Enfant de Dieu, que cherches-tu? le soleil ou l'obscurité ? la mort ou la vie? l'espérance ou le sépulcre? » — Frère, ai-je répondu, je cherche la vérité! » Et il reprit : » — Au nom de l'unité primitive, reconstituée par le beau sang de France, je te salue apôtre d'Ève-Adam /... » Et, en prononçant ces paroles, celui qui est évoqua l'abîme, qui s'entr'ouvrit à sa voix.

68 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS » — Enfant de Dieu, dit-il, sois attentif, et regarde ! » Et j'ai regardé. » Et j'ai vu un immense vaisseau surmonté d'un mât gigantesque tenniné en ruche; et l'un des flancs du vaisseau regardait l'occident, et l'autre l'orient. » Et, du côté de l'occident , ce vaisseau s'appuyait sur les sommets nuageux de trois montagnes dont la base se perdait dans une mer furieuse. » Et chacune de ces montagnes portait son nom sanglant attaché à son flanc : — la première s'appelait Golgotha ; la seconde, Mont-Saint- Jean; la troisième, Sainte-Hélène. » Et, au centre du mât gigantesque, du côté de l'occident, était fixée une croix à cinq branches sur laquelle expirait une femme. Au-dessus de la tête de cette femme, on lisait : France. 18 juin 1815. Vendredi saint, » Et chacune des cinq branches de la croix sur laquelle elle était étendue représentait une des cinq parties du monde ; sa tête reposait sur l'Europe, et un nuage l'entourait. » Et, du côté du vaisseau qui regardait l'orient, les ténèbres n'existaient pas; et la carène était arrêtée au seuil de la cité de Dieu, sur le faite d'un arc triomphal que le soleil illuminait de ses rayons. » Et la même femme apparaissait de nouveau, mais transfigurée et radieuse ; elle soulevait la pierre d'un sépulcre, et sur cette pierre il était écrit : Restauration^ jours du tombeau. 29 juillet 1830. Pâques. » Et son fiancé lui tendait les bras en souriant, et ils s'élançaient ensemble vers les deux. » Et, des profondeurs de l'arche sainte, sortait une voix puissante qui disait :

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 69 » —■ L(^ mystère

d'anîourest accompli:— tous sont appelés! — tous sont élus I — tous sont réhabilités ! «Voilà ce que j'ai vu sur l'arche sainte, et, peu de temps après, Fabime se voila, et celui qui est^ m'imposant les mains, dit : » — Va, mon frère, quitte tes habits de fête ; endosse la tunique de l'ouvrier; suspends à tes reins le marteau du travailleur; car celui qui ne marche pas avec le peuple ne marche pas avec moi, et celui qui ne partage pas son labeur est Tennemi de Dieu... Va, et sois un fidèle apôtre de l'unité! » Et j'ai répondu : » — C'est la foi dans laquelle je veux vivre, et que je suis prêt à sceller de mon sang ? » Et, quand je m'en suis allé, le soleil commençait à monter sur l'horizon. » Celui qui fut Gaillatjx. • Juillet 1840. • Telle est l'apocalypse du principal, et nous dirons même de l'unique apôtre du Mapah. J'avais conunencé à l'écrire en me promettant d'en retrancher les trois quarts, et je l'ai reproduite presque entièrement. J'avais commencé à l'écrire la raillerie au bout de ma plume, et je n'ai pas eu le courage de railler ; car, au milieu de tout cela, il y a un grand dévouement, une poésie réelle, de nobles pensées. Qu'est devenu l'homme qui a écrit ces lignes? Je n'en sais rien ; mais, sans doute, il n'aura pas failli à la foi dans laquelle il voulait vivre, et qu'il était prêt à sceller de son sang... U faut qu'une société soit bien malade, bien disloquée, bien désorganisée, pour que des hommes d'une pareille intelligence n'y trouvent pas d'autre ressource que de se faire dieu — ou apôtre! ^

70 KfiHOIRES D'ALEX. DtMAS CXCV Le bouc émissaire du pouvoir. — Espérances légitimistes. — La messe expiatoire. — L'abbé Olivier. — Le curé de Saint-Germain-rAnxerrois. — Pachel. — Où je commence à avoir tort. — Le général Jacqueminot. — Pillage de Saint-Germain-rAuxerrois. ^^ Le prétenda jésuite et Je préfet de police. — La chambre de Tabbé Pararey. Pendant que nous en étions aux grands prêtres et aux dieux, à Pabbé Ghâtel, à celvd qui fut Gaillaux, et au Mapah, nous voulions entamer, tout courant, l'histoire de SaintSimon et de ses deux disciples Enfantin et Bazard; mais nous commençons à craindre que nos lecteurs n'en aient assez de rOlympe moderne, et nous nous hâtons de revenir à la politique, qui allait de pis en pis, et à la httérature, qui allait de mieux en mieux. Toutefois, que nos lecteurs se rassurent, ils ne perdront rien pour attendre : un peu plus tard, ils retrouveront le dieu à son bureau du Mont-de-Plété, et les apôtres dans leur retraite de Ménilmontant.

Retournons d'abord à nos artilleurs; puis, par Saint-6ermain-l'Auxerrols et Tarchevôché, nous arriverons à Antony. On comprend que tous nos méfaits des mois de novembre et de décembre avaient éveillé l'attention de l'autorité ; des mandats d'amener avaient été lancés, et dix-neuf citoyens appartenant pour la plupart à l'artillerie avaient été arrêtés. Ces dix-neuf citoyens étaient Trélat, Godefroy Gavaignac, Guinard, Sambuc, Francfort, Audry, Penard, Rouhier, Ghaparre,' Guilley, Chauvin, Pescheux d'Herbinville, Lebastard, Alexandre Gamier, Gharles Garnier, Danton, Lenoble, Pointis et Gourdin. Il en était de toutes les émeutes du règne de Louis-Philippe comme il en avait été de celles de la fin du Gonsulat et du commencement de l'Empire : quel que fût le parti qui eût fait l'émeute, c'était sur les républicains que Ton frappait.

MÉMOIRES DALEX. DUMAS 71 C'est que, les uns après les autres, tous les gouvernements réactionnaires qui se sont succédé depuis soixante et dix ans ont bien compris qu'ils n'avaient d'ennemis sérieux, réels, incessants, que les républicains. Cette préférence que nous donnait, au risque d'être accusé de partialité, le roi Louis-Philippe, encourageait fort les autres partis, et notamment le parti carliste. Royalistes du dedans, royalistes du dehors se donnaient à se renvoyer les uns aux autres ce fameux programme de 1792 : Remuez^ et nous mtreronsi Entrez^ et rums renmerons I Ce furent les royalistes de l'intérieur qui remuèrent les premiers, et voici à quelle occasion : O était resté dans l'esprit de quelques personnes que le roi Louis-Philippe n'avait accepté le pouvoir que pour le rendre un jour à Henri Y. Ce qui pouvait faire croire sunour que le roi Louis-Phi-' lippe était disposé à jouer le rôle de Monk, c'est qu'on assurait que le seul ambassadeur qu'eût voulu accepter rempereur Nicolas était ce même M. de Mortemart à qui le duc d'Orléans avait remis, le 13 juillet, cette fameuse lettre dont j'ai donné copie; et, comme M. de Mortemart venait de partir pour SaintPétersbourg avec le titre d'ambassadeur, il n'y avait plus de doute, aux yeux des royalistes, du moins, que le roi des barricades ne fût disposé à rendre la couronne à Henri Y. Ce bruit était moins absurde encore, il faut en convenir, que celui qui courut de 1799 à 1803, à savoir que Bonaparte avait fait le 18 brumaire au profit de Louis XYIII. Chacun des deux souverains répondit par un argument A sa taille. Bonaparte fit arrêter, juger et fusiller le duc d'Enghien. Louis-Philippe laissa piller Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché. Une occasion allait être donnée aux carlistes et aux prêtres, leurs alliés naturels, de tâter la situation que huit mois de règne philippiste et trois mois de persécutions républicaines leur avaient faite. On approchaitdu 14 février, jour anjuversaire de l'assassinat du duc de fierry .

72 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Déjà, ea province, de petites tentatives légitimistes avaient en lien. À Rodez, on avait arraché, pendant la nuit, Tarbre de la liberté; à Gollioure, on avait arboré le drapeau blanc ; à Nîmes, les verdets semblaient ressuscites, et, comme ces fantômes qui reviennent de l'autre monde pour rouer de coups leurs ennemis, ils avaient, disait-on, battu des gardes nationaux qu'on avait retrouvés presque assommés, et qui ne pou? valent donner que de vagues renseignements sur leurs assommeurs. On en était donc là, le 12 février. La triple émanation républicaine, carliste et napoléonienne passait dans l'air conune une bouffée d'orage au milieu de laquelle s'élançaient les cris discordants d'un carnaval effréné, lorsque, tout à coup, on apprit que, le surlendemain, un service anniversaire allait être célébré à Saint-Roch, en expiation de l'assassinat de la place Louvois. Un assassinat politique est une si odieuse chose aux yeux de tous les partis, qu'il devrait toujours être permis de dire des messes expiatoires pour les assassinés; mais il y a des temps de fièvre où les actions les plus simples prennent les proportions gigantesques de la menace ou du mépris. Cette messe expiatoire était à la fois, dans les circonstances où Ton se trouvait, une menace et un défi. On se trompait seulement sur le lieu où la messe devait être dite. Saint-Roch, autant que je puis m'en souvenir, était desservi à cette époque par l'abbé Olivier, beau et spirituel prêtre adoré de ses ouailles, qui sont à peine consolées aujourd'hui de le voir évoque d'Évreux. Je connaissais l'abbé Olivier; il m'aimait, et j'espère qu'il m'aime encore ; je le vénérais et le vénère toujours. — Gela soit dit en passant, et pour lui donner des nouvelles d'un de ses pénitents, au cas extrêmement improbable où ces Mémoires lui tomberaient sous la main. D'ailleurs, j'aurai encore, dans deux ou trois circonstances, à parler de lui. L'abbé Olivier était très-dévoué à la reine; mieux que personne, il avait pu apprécier la bienfaisance, la piété, rhumi

MEMOIRES D*ALEX. DUMAS 73 lité même de cette cligne
princesse : il était son confesseur. Je ne sais si ce fut à cause de cette
intimité royale dont Fabbé Olivier était honoré, ou parce qu'il comprit la
portée de Facte qu'on demandait de lui, que la fabrique de Saint-Roch se
réfusa. Il n'en fut pas de même du curé de Saint-Germain-FAuxerTois. 11
accepta. C'était pour lui un double devoir : le curé de Saint-Germain-
FAuxerrois, âgé de près de quatre-vingts ans, était ce même prêtre gui avait
accompagné Marie-Antoinette à Fécbafaud. Son vicaire, M. Paravey, chose
singulière, était le prêtre qui avait béni les tombes du Louvre. En
conséquence du changement qui s'était opéré dans le programme, des
hommes placés sur les marches de Féghse Saint-Roch distribuèrent, le 14 au
matin, des billets annonçant que la cérémonie mortuaire était transportée de
SaintRoch à Saint-Germain-FAuxerrois. J'étais au Vaudeville, où nous
répétions, je crois, la Famille improvisée, d'Henry Monnier; —j'ai déjà
parlé et j'aurai à parler encore bien souvent de ce vieil ami à moi, de cet
éminent artiste, de ce spirituel compagnon, de ce good fel/oii?/ comme
disent les Anglais; —j'étais donc au Vaudeville, lorsque le chef de claque
Pachel accoutmt tout effaré, racontant que des équipages armoriés faisaient
queue à SaintGermain-FAuxerrois; qu'on disait dans la foule que les
personnes qui descendaient de ces équipages venaient assister à un service
funèbre, et que ce service funèbre était dit pour le repos de Fâme du duc de
Berry. Celte nouvelle produisit sur Arago et sur moi deux effets absolument
contraires : elle exaspéra Arago, et me laissa fort tranquille. J'ai raconté
comment j'avais été élevé par un prêtre, et même par un excellent prêtre ;
cette éducation première, cette influence des souvenirs juvéniles a répandu,
je ne dirai pas sur mes actions, — Dieu me garde de me présenter à uies
lecteurs comme un homme coutumier d'actes reiivjii. 5

74 |l|;|fQ|RE8 D'ALEX. DUMAS g^{heu}:^ I •— mais sur toutes mes croyances, svr toutes mes opi nions, i:me teinte de religiosité si profonde, que je ne puis, k Tàge que j'ai, entrer dans une église sans y papendre de l'eau bénite, passer devant un crucifix g^{ns} faire le signe de la croix. Je trouvai donc, pour ma part, 6i violent que je fusse dans mes opinions politiques à cette époque, que ce pauvre assaa sinô qu'on nommait le duo de Berry avait droit k une messe funèbre, que les royalistes avaient droit d'assister è cette messe et que le curé avait droit de la dire. Ce n'était pas l'avis d'Etienne. Peut-être avait-il raison. ^n copséquence, il écriyit un mot au JNational et au Temps^ et courut sur la place. Je le suivis d'une allure beaucoup plus tranquille. Je prévoyais que quelque chose de grave allait se passer, que les journaux royalistes crieraient au sacrilège, et que l'accusation retomberait sur lq partit républicain. Arago, avec son cœur convaincu, avec son ardeur méridio nale, entra dans l'église juste au moment où un jeune homme attachait au catafalque une lithographie représentant le doc de Bordeaux. Voilà où Arago commençait à avoir raison, et où je commençais à avoir tort. Derrière le jeune homme vint une femme qui y déposa une couronne d'immortelles; derrière la femme vinrent des militairesi qui, à l'aide d'épingles, y suspendirent leur croix à l'eifigie d'Henri IV. Voilà où Ârago avait tout à fait raison, et où j'avais tout à fait tort. La cérémonie cessait d^être une démonstration religieuse, et devenait une provocation politique. Le peuple et les bour^ geois se ruaient alors dans l'église. Les bourgeois s'irritaient, Je peuple grondait. Conservons, cependant, aux événements qui vont suivre leur vrai caractère. L'émeute de l'archevêché fut bourgeoise, et non pas populaire. Ceux qui firent cette émeute étaient les hommes qui avaient fait les émeutes Raucourt et Philippe,

MÉMOIRE I D'LEX* DU 11 JUILLET 1830. Restauration ; les souscripteurs du Voltair^Tûquet, les acheteurs des tabatières à la Gharç, Arago sentit que le moment était bon, que cette irritatioA et ce grondement pouvaient devenir quelque chose. Rien n'était organisé comme conspiration à cette époque ; mais le parti républicaiu était à l'affût, et s'apprêtait à profiter de toutes les occasions. Nous verrons éclater cette vérité à propos de l'enterrement de Lamarque. Arago s'élança hors de l'église, monta sur un barreau transversal de la grille^ et s'écria, en étendant la main vers les tombes de juillet, qui s'élevaient en face du portail de Saint-Germain-l'Auxerrois : — Citoyens ! à cinquante pas des victimes de juillet, on oae célébrer un service funèbre eu l'honneur d'un des membres de la famille que nous venons de chasser ! Laissez- vous achever ce service ? Des cris forcenés retentirent. — Non ! non ! non ! répétèrent toutes les voix. Et Ton se précipita dans l'église. Les assaillants rencontrèrent sous le portail le général Jacqueminot, alors chef ou sous-chef d'état-major de la garde nationale ; — je ne sais plus bien, et la chose ne vaut pas la peine que je m'en informe. — Il essaya de lutter contre le torrent. Le torrent était trop fort pour être arrêté par un homme ; le gécûéral le sentit, et voulut l'arrêter par une parole. Une parole, si elle est juste, courageuse ou sympathique, est la digue la plus sûre que l'on puisse opposer à ce cinquième élément qu'on appelle le peuple. — Mes amis, s'écria le général, écoutez-moi et reconnaissez-moi... J'étais à Rambouillet ; je suis donc des vôtres. — Vous étiez à Rambouillet ? lui cria une voix. -Oui. — Eh bien, vous eussiez mieux fait de rester à Paria et d'y laisser les combattants de juillet : on n'eût pas profité de leur absence pour faire un roi ! La riposte était mortelle. Le général Jacqueminot se tint pour mort, et ne donna plus signe de vie.

76 MÉMOIRES D*ALEX. DUMAS L'envahissement de l'église fat rapide, irrésistible, terrible. En quelques minutes, le catafalque fut brisé, le drap mortuaire déchiré en lambeaux, Tautel abattu ; tentures aux fleurs d'or, tableaux pieux, habits sacerdotaux, tout fut foulé aux pieds ! L'incrédulité se veugeait, par l'impiété, le sacrilège et le blasphème, des quinze ans pendant lesquels elle avait été forcée de couvrir son visage moqueur du masque de l'hypocrisie. On riait, on hurlait, on dansait en rond autour de toutes ces choses saintes entassées, renversées, mises en pièces. Un des émeutiers sortit de la sacristie avec un costume complet de prêtre : il monta sur un amas de débris, et battit la mesure à la ronde infernale. On eût dit Satan revêtu, par ironie, d'habits sacerdotaux, et présidant un sabbat. Je vis tout cela de la porte, et je me retirai fâché de l'avoir vu, la tête baissée, le cœur gros, l'esprit inquiet. Je ne pouvais me dissimuler que ces gens avaient été provoqués à faire ce qu'ils faisaient. J'étais trop philosophe pour demander au peuple de séj[er] l'Église du prêtre, la religion de ses ministres; mais j'étais trop pieux de cœur pour rester là, et je tentai de m'en aller. Je dis je tentai^ car s'en aller n'était pas chose facile : la place Saint-Germain-l'Auxerrois était encombrée; la foule s'enfonçait dans l'étroite rue des Prêtres, et débordait sur les quais. Un point de cette foule était tumultueux, agité; il s'y livrait une lutte, et il en sortait des cris. Un jeune homme, grand, pâle, à longs cheveux noirs, assez beau de visage, était monté sur une borne, et regardait tout ce tumulte un peu dédaigneusement peut-être. L'un des assistants, que ce dédain blessait sans doute, se mit à crier : — Au jésuite ! Un pareil cri dans un pareil jour, c'était le feu mis à un ballot d'étoupe. La foule se rua sur le pauvre jeune homme en criant : 7- A la Seine, le jésuite! A Feu, le jésuite ! Aux filets de Saint-Cloud, le jésuite!

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 77 Baude était préfet de police.

Je le vois encore avec ses grands cheveux noirs flottants, ses yeux noirs lançant des éclairs, sa force herculéenne. C'était la seconde fois qu'il m'apparaissait. Il venait d'arriver avec les gardes municipaux, qu'il avait fait ranger devant le portail de l'église, et qui essayaient de fermer la grille. Il s[^]élança au secours du malheureux condamné, qu'on se passait de main en main, et qui, dans sa course aérienne, se rapprochait du fleuve avec une rapidité effrayante. Le désir d'empêcher un meurtre redoublait les forces de Baude. Il arriva au bord de la rivière en même temps que celui qui était menacé d'être jeté par-dessus le parapet, n se cramponna à lui et le tira en arrière. Je ne vis plus rien : on m'étouffait contre les planches qui fermaient alors le jardin de l'Infante; et, si délabrées qu'elles fussent, ces planches résistaient beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. La nécessité de travailler à ma conservation personnelle me força de détourner les yeux du quai, et de lutter pour mon propre compte. Vigoureusement bâti, et déjà connu de beaucoup de gens qui, en me reconnaissant, combinèrent leurs efforts avec les miens, je parvins à gagner le quai, et, du quai, le pont des Arts. On se battait toujours près du parapet. Plus tard, je sus que Baude, au prix de bon nombre de meurtrissures et de son habit mis en pièces, était parvenu à sauver le pauvre diable. Mais, pendant que le préfet de police faisait le métier de philanthrope, il ne faisait pas son état de préfet de police, et Téméute profitait de cette lacune dans ses fonctions municipales. Le peuple continuait de dévaster l'église et le presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, quand Baude fut libre de sa bonne action, c'était chose faite. La seule chambre de l'abbé Paravey, qui avait béni les tombes des martyrs de juillet, avait été respectée.

78 MÉMdtRGS b^ALEX. DtJMA§ • Dand 6eâ plttts grandeâ impiétés, la foule reconnaît toujours quelque chose de plus grand que sa colère, et, devant cette chose, elle s'arrête iet s'agenouille. Le 24 février 1848, la foule fit des Tuileries ce qu'elle avait fait, le 14 février 1831, de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; mais elle s'arrêta devant l'appartetnent dé madame la du* chesse d'Orléans comme elle s'était arrêtée devant la chambre de l'abbé Paravey. CXCVI Le préfet de police au Palais-Royal. — La part du fen. — Le bandagiste Valérius. — bényastation de Farchevêché. - — L'album chinois. — François Arago. — Les spectateurs de rémeûte. — Grattage des fleurs de lis. — Je donne une seconde foià ma dén^ission. — MM. Ghambolle et Casimir Périer. Le faux jésuite sauvé, l'église de Saint-Germaîn-l'Auxerrois mise à sac, la chambre de l'abbé Paravey respectée, la foule s'écoula. Baude crut la colère du lion apaisée, et se rendit au PalaiâRoyal sans prendre le temps de changer de vêtements. De même que ses habits conservaient h trace matérielle de la lutte qu'il avait soutenue, sa physionomie gardait l'empreinte des émotions qu'il avait éprouvées. Gela veut dire, en langage vulgaire, — l'homme le moins académique se laisse quelquefois entraîner à faire des phrases, — que l'habit du préfet de police était déchiré, et son Visage fort pâle. Le roi, au contraire, était calme. Mieux renseigné, cette fois, sur les événements de la rue qu'il ne l'avait été sur ceux de la Chambre le jour où Ton destituait la Fayette, il savait tout ce qui venait de se passer. Tout ce qui venait de Se passer était à son avantage. ; es carlistes avaient levé la tête, et, sans qu'il s'en fût mêlé]• • .iOihs du monde, les carlistes avaient été ptmis ! il y avait émeute, émeute qui ne menaçait pas le Palais

HÉMOIKES D'ALEX. t)UMA8 T9 Royal, et, de cette émeute, avec un peu d'adresse, on pourrait faire honneur au parti républicain. Quelle chance! juste au moment où les chefs de ce même parti étaient en prison pour une autre émeute. Seulement, le roi se doutait bien que les choses n'en resteraient pas là; avec sa finesse ordinaire et sa courtoisie apparente, il retint Baude à dîner. Baude ne vit dans cette invitation qu'une politesse, Une sorte de rémunération des dangers qu'il avait courus. Il y avait mieux que cela. Le préfet de police se trouvant au Palais-Royal, tous les rapports de la police seraient envoyés au Palais-Royal; or, Baude ne pouvait faire autrement que de les communiquer à son illustre amphitryon. De cette manière, sans se déranger, le roi saurait tout, et ce que saurait la police de Baude, et ce que saurait sa police à lui. C'était un homme bien fin que le roi Louis-Philippe; mais sa finesse même lui ôtait de la force. On ne peut pas, à notre avis, être à la fois renard et lion. Les rapports étaient inquiétants : l'un d'eux annonçait, pour le lendemain, le pillage de l'archevêché ; un autre, une tentative d'attaque contre le Palais-Royal. — Sire, demanda le préfet de police, que faut-il faire? — La part du feu! répondit le roi. Baude comprit. A trois heures du matin, toutes les troupes de la garnison étaient disposées autour du Palais-Royal, mais les avenues de l'archevêché restaient parfaitement libres. Pendant que le préfet de police dînait chez Sa Majesté, voici ce qui s'était passé. Le général Jacqueminot avait requis la garde nationale; mais la garde nationale, au lieu de disperser les émeutiers, battait des mains à l'émeute. Cadet de Gassicourt, qui était maire du quatrième arrondissement, arriva à son tour. Quelqu'un lui fit remarquer les trois fleurs de lis qui ornaient les pointes supérieures de la croix surmontant Péglise.

The text on this page is estimated to be only 18.28% accurate

80 MÉMOIRES D'ALEX. DDHAS Dd homme du peuple
entendit la remarque. Aussitôt ce cri retentit : — A bas la croix ! On B'attela à la croix fleudetisÉE do Saint-Germain-
l'AuxerTOii comme, dix-sept ans auparavant, on s'était attelé à la Etalue de
Napoléon sur la place Vendôme. La croix tomba à la troisième secousse. Il
n'y avait plus grand'chose à faire, ni dans l'église ni dessus, et, & moins de
la démolir, c'était du temps perdu de rester là. En c« moment, à tort ou à
raison, le bruit circula qu'un liandagiste de ta rue du Coq, nommé Valérius,
avait été l'un (les ordonnateurs de la fête. On se ma sur la boutique de
Valérius, ou dispersa ses bandages, et l'on brisa sa devanture. La garde
nationale arriva. Devineï ce qu'elle niT Elle fit un corps de garde de la
boutique dévastée. C'était cette affaire de la croix et des fleurs de lis qui
avait donné à l'émeute son caractère politique, et qui avait dirigé ou devait
diriger, le lendemain, une partie de la houle populaire Ters le Palais-Royal.
En effet, jusque-là, les fleurs de lis étaient restées les armoiries du roi.
Aussitôt après l'élection du 9 août, Casimir Périer lui avait conseillé de les
abandonner; mais le roi s'était souvenu qu'il était petit-fils d'Henri IV par les
hommes, de Louis XIV par les femmes, et il avait obstinément refusé. Sous
prétexte donc de demander l'abolition des fleurs de II.!', une troupe de
républicains devait, le lendemain, marcher sur le Palais-Boyal. Une fois au
Palais-Royal, si l'on s'en sentait fi force, on demanderait du même coup
l'abolition de la royauté. 'eroa^d^^ TM complot, et, Peussé-je connu, je
voulais resconire J*»^ -' ? ^^ 'o''' ^ 1^ ^^ ^^ ''o mouvement direct '^; laar, TM^
^'''^'-Philippe. J'avais à travailler ce lendemain o'offic.'5ti,, ''^'^'^'' ^''^'^
fermée à tout le monde, même à mon il était *i^'.!''^''® celui-ci viola la
consigne, et entra. évident qu'il se passait quelque chose d'extraordi

HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 81 naire, pour que Joseph prît vis-à-vis de moi une telle liberté. On avait tiré des coups de fusil une partie de la nuit, on avait désarmé deux ou trois postes, on mettait à sac l'archevêché. La proposition de marcher sur le palais de M. de Quélen avait été accueillie avec enthousiasme. M. de Quélen était un de ces prélats mondains qui passent pour être plus bergers que pasteurs. On assurait que, le 28 juillet 1830, un bonnet de femme avait été trouvé chez lui, et Ton voulait voir si, par hasard, il n'aurait pas la paire. Le diable me tenta : je m'habillai en toute hâte, et je courus du côté de la Cité. Les ponts* étaient chargés à crouler; les parapets offraient une double muraille de curieux. Sur le pont Neuf seulement, je parvins à me faire jour entre deux spectateurs. La rivière charriait des meubles, des livres, des chasubles, des soutanes, des robes de prêtre. Ces derniers objets étaient effrayants, en ce qu'ils présentaient le simulacre de gens en train de se noyer. Tout cela venait de l'archevêché. Lorsque l'émeute était arrivée devant le palais, la porte en avait paru trop étroite relativement à l'empressement et au nombre des visiteurs : la foule, de sa main puissante, avait saisi la grille, l'avait secouée et arrachée. Puis elle s'était répandue dans les appartements, et avait tout jeté par les fenêtres. Quelques bibliophiles qui avaient voulu sauver des livres rares, des éditions précieuses, avaient failli être jetés à la Seine. Un seul album échappa à la destruction générale. Celui qui avait mis la main dessus eut l'idée de l'ouvrir : c'était un album chinois peint sur feuilles de riz. Les Chinois sont très-fantastiques dans leurs compositions; celles-là dépassaient de si loin les limites de la fantaisie française, que la foule n'eut pas le courage d'exiger que le précieux album fût jeté à l'eau. Je n'ai vu quelque chose approchant de cet album que dans le musée secret de Naples; encore dois-je dire que l'album de vni . 5.

82 MÉMOIRES D'ALEX. DOMAS tt. Parcbévôque de Paris
l'emportait de beaiicôu];) ettf celui de Sa Majesté le roi des Détix-Siclles.
Les plus indulgents pensèrent que ce curieux tootiiitoent avait été déposé
chez Tarchevêque par quelque Madeleine Repentante, en expiation des
péchés qu'elle avait commis, et dont le miséricordieux prélat lui avait donné
Tabsolution. Il va sans dire que j'étais de ceux-là, et que, autant qu'il fut en
mon pouvoir, je fis alors, comme je le fais aujourd'hui, tous mes efforts
pour accréditer cette opinipn. Cependant, après s'en être pris aux meubles, à
la bibliothèque, aux tentures, aux tapis, aux glaces, aux missels, aux
chasubles et aux soutanes, la foule,, mal satisfaite, s'en prit au bâtiment lui-
même. En un instant une centaine d'hommes furent éparpillés sur les toits,
et commencèrent à arracher les tuiles et les ardoises . du palais
archiépiscopal. On eût dit que l'émeute n'était composée que de couvreurs.
Est-il arrivé à mon lecteur d'enfermer parfois une souris, un rat ou un oiseau
dans une boîte trouée, au milieu d'une fourmilière, et d'attendre, s'il avait de
la patience, l'espace de deux ou trois heures? AU bout de ces deux ou trois
heures les fourmis avaient fait leur besogne, et, du milieu de la fourmilière,
il pouvait tirer un charmant squelette dont les chairs avaient complètement
disparu. Ainsi, sous le travail delà fourmilière humaine, au bout d'une heure,
les chairs de l'archevêché avaient disparu complètement. Puis vint le toUr
des os : — où les fourmis se rebutent, les hommes s'acharnent ; — à deux
heures de Taprès-midi, les os avaient disparu comme la chair. De
l'archevêché, il ne restait plus pierre sur pierre! Par bonheur, rarchevôque
était à sa maison de campagne de Conflans; sans quoi, il eût probablement
été démoli comme sa maison de ville. Pendant ce temps-là, les tatnbours
battaient le rappel, non pas avec cet acharnement de baguettes dont ils nous
avaient donné un spécimen au mois de décembre, et qui semblait dire : «
Accourez tous, le feu est à la ville! » mais avec cette

. MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 83 mollesse d'excitation qui dit : « Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez, et vous serez bientôt reçus ! » Aussi, comme la garde nationale commençait à comprendre la langue des tambours, ne se dérangeait-elle que médiocrement. Toutefois, un détachement de la douzième légion, commandé par François Arago, — Tillustre savant, le noble patriote qui se meurt en ce moment-ci, et dont l'Académie n'osera probablement faire l'éloge que comme savant; — un détachement de la deuxième légion, disons-nous, descendait du Panthéon vers la Cité. Le malheur voulut que son adjudant, qui marchait sur le flanc, son sabre à la main, gesticulât avec une énergie qu'excusait la circonstance, et que, en gesticulant, il atteignît de son sabre un pauvre diable qui le regardait passer fort tranquillement. Le pauvre diable tomba blessé, et fut relevé à peu près mort. Nous savons comment cela se pratique en pareille occasion : le mort ou le blessé ne s'appartient plus ; il appartient à la foule, qui en fait un drapeau. La foule s'empara de l'homme tout sanglant, et se mit à crier : — Aux armes ! vengeance sur l'assassin ! vengeance ! L'assassin ou plutôt le meurtrier involontaire avait disparu. On porta la victime sur le parvis Notre-Dame; là, tout le monde songeait fort à la plaindre ou à la venger, mais nul ne songeait à lui porter secours. Ce fut François Arago qui, faisant au milieu des cris de menace un appel à l'humanité, montra l'Hôtel-Dieu, ouvert pour recevoir, et, s'il était possible, pour guérir le mourant. On posa celui-ci sur une civière, et François Arago accompagna le malheureux jusqu'au lit où, à peine déposé, il expira. Le bruit de cette mort s'était répandu avec l'effrayante rapidité des mauvaises nouvelles. Quand Arago reparut, la foule tournait sérieusement à la colère ; elle était dans un de ces moments où, les dents et les ongles aiguisés, elle ne demande pas mieux que de déchirer et de dévorer... qui? Dans ces moments-là, peu lui importe, pourvu qu'elle déchire et dévore quelqu'un ou quelque chose! si bien que, lorsque Fran

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS çois Arago reparut, elle se jeta sur lui, prenant le sauveur pour le meurtrier. En un clin d'œil, notre grand astronome fut entraîné vers la Seine, où il allait être précipité avec les meubles, les livres et les soutanes de Farctievêché; heureusement, deux ou trois des spectateurs le reconnurent, le nommèrent, interposant son nom, sa réputation, sa popularité entre la mort et lui. Reconnu, François Arago fut sauvé; mais, à défaut d'un homme, il fallait quelque chose à la foule irritée : ne pouvant noyer Aragoi, elle démolit Tarchevêché. Nous avons dit avec quelle rapidité s'était faite Texécution du monument. Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que cette exécution avait les plus honorables témoins. M. Thiers était là, faisant sa première étude pratique sur la chute des palais et des monarchies. M. de Schonen était là, en uniforme de colonel, mais réduit à l'impuissance par le peu d'hommes qu'il commandait. M. Talabot était là, avec son bataillon; mais il avouait à M. Arago, qui le pressait d'agir, qu'on lui avait donné l'ordre de paraître et de s'en retourner. La présence passive de toutes ces notabilités donnait à l'émeute de l'archevêché un cachet que je n'avais point vu encore, et que je ne revis depuis à aucune émeute. Ce n'était plus l'émeute en blouse, pleine d'enthousiasme, risquant sa vie au milieu des éclairs de la fusillade et du tonnerre de l'artillerie; c'était l'émeute en gants jaunes, en paletot, en habit, railleuse et impie, démolissant et insultant, sans avoir pour excuse de l'insulte et de la destruction le danger qu'elle courait; c'était l'émeute bourgeoise, enfin, la plus impitoyable comme la plus misérable de toutes les émeutes. Je revins chez moi le cœur navré, je me trompe, soulevé ! appris le soir qu'on avait voulu démolir Notre-Dame, et que peu s'en était fallu que ce chef-d'œuvre de quatre siècles, commencé par Charlemagne, achevé par Philippe-Auguste, * n'eût disparu en quelques heures comme l'archevêché. En revenant chez moi, j'avais passé par le Palais-Royal. Le roi, qui avait refusé à Casimir Périer le sacrifice des

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 85 fleurs de lis, faisait ce sacrifice à Fêmeuteion grattait les bla sons de ses voitures, et on mutilait les balcons en fer de sop palais. Le lendemain, une ordonnance parut au Moniteur, qui changeait les trois fleurs de lis de Charles V en deux tables de la loi. Si la généalogie s'établissait par les blasons, on eût pu croire que, au lieu de descendre de saint Louis, le roi de France descendait de Moïse! Seulement, les nouvelles tables de la loi, contrefaçon de celles du Sinaï, n'avaient pas même l'excuse d'avoir été acceptées au milieu du tonnerre et des éclairs. Ce fut ce jour-là que, sur le bureau de Lamy, le secrétaire de madame Adélaïde, voyant les palefreniers occupés à gratter les voitures du roi, et trouvant que ce n'était point ainsi que les fleurs de lis devaient sortir de la maison de France, j'écrivis ma seconde démission, la seule qui parvint au roi, et qui fut acceptée. J'ille était conçue en ces termes: « 15 février 1831. » Sire, » J'ai eu l'hoTineur de demander, il y a trois semaines, une audience à Votre Majesté: j'avais l'intention de lui oflrir de vive voix ma démission; car je voulais lui expliquer comment, en faisant cela, je n'étais ni un ingrat ni un capricieux. » Sire, il y a longtemps que j'ai écrit et imprimé que, chez moi, l'homme littéraire n'était que la préface de Thomme politique. » L'âge auquel je pourrai faire partie d'une chambre régénérée se rapproche de moi. » J'ai la presque certitude, le jour où j'aurai trente ans, d'être nommé député; j'en ai vingt-huit, sire. » Malheureusement, le peuple, qui voit d'en bas, et de loin, ne distingue pas les intentions du roi des actes des ministres; or, les actes des ministres sont arbitraires et liberticides. • Parmi ces hommes qui vivent de Votre Majesté, et lui di

MÉMOIRES D'ALBX. DUMAS sent tous les jours qu'ils
radmirent et qu'ils raimeflt, il n'en est peut-être pas un qui vous aime plus
que je ne le fais; seulement, ils le disent et ne le pensent pas, et, moi, je ne
lé dis pas et je le pense. *> Mais, sire, le dévouement aux principes passe
avant le dévouement aux hommes. Le dévouement aux principes fait les la
Fayette; le dévouement aux hommes fait les Rovigo (1). » Je supplie donc
Votre Majesté d'accepter ma démissioii. » J'ai rhonneur d*ôtre, avec respect,
» De Votre Majesté, etc. » ALEX. Dumas. » Chose étrange! aux yeux du
parti auquel j'appartenais, j'ê* tais républicain, bel et bien républicain,
puisque je prenais ma part à toutes les émeutes; je voulais voir le drapeau
de 92 flotter à la tête de nos armées ; mais, en même temps, je ne
comprenais pas que, du moment qu'on avait pris un Bourbon pour roi, qu'il
fût de la branche aînée ou de la branche cadette, qu*il fût même Valois,
comme on avait essayé un instant de le faire croire au bon peuple parisien,
—les fleurs de lis dussent cesser d'être ses armes. C'est que j'étais à la fois
poète et républicain ; c'est que déjà je comprenais et je soutenais,
contrairement à certains esprits étroits de notre parti, que la France^ même
démocratique, ne datait pas de 89 ; que nous avions, nous autres hommes du
XIX' siècle, un immense héritage de gloire à recevoir et à conserver; que les
fleurs de lis sont les fleurs de lance de Clovis et les angons de Gharlemagne
; qu'elles ont successivement flotté à Tolbiac, à Tours, àBouvines, à
Taillebourg, k Rosbec^ (1) Nous sommes obligé d>youer que» dans notre
opinion, le parallèle entre la Fayette et le duc de Rovigo est au désavantage
de ce der^ nier ; mais combien, en le comparant aux autres hommes de
TËmpire, il est au-dessus d'eux ! L'amour de la Fayette pour la liberté est
subUme ; le dévouement du duc de Rovigo pour Napoléon est respectable,
car tout dévouement est une belle et surtout rare chose par le temps qui
court.

tiÉMOIRÈS O'ÀLËX. DUMÀS 87 que, à Patay, à Fornoue, à Ravenne, à Mari^an, à Renty, à Arques, à Rocroy, à Steinkerque, à Almanza, à Fontenoy, sur les mers de Flnde, sur les lacs de rAmérique; qu'après la fortune de cinquante victoires, nous avons la gloire de vingt défaites qui eussent suffi à anéantir un autre peuple; que les Romains nous ont envahis, et que nous les avons chassés; que les Francs nous ont envahis, et que nous les avons chassés ; que les Anglais nous ont envahis, et que nous les avons chassés. Au reste, cette opinion que je manifeste aujourd'hui sur le grattage des fleurs de lis, et que je manifestais bien plus hautement à cette époque par ma démission, était aussi celle de Casimir Pêrier. Le lendemain dû jour où les fleurs de lis avaient difeparti des voitures du toi, des balcons du Palais-ftoyal, et même dû bouclier de Bayard, tandis que Tefligie d'Henri IV était conservée sur la croix de la Légion d'honneur. M. GhamboUe, le même qui, depuis, créa le journal orléaniste VOrdre^ se présenta chez M. Casimir Périier. — Eh bien, nom de Dieu! lui demanda celui-ci, il paraît que le roi sacrifie ses armoiries? Eh ! f. I c'était le lendemain de la révolution qu'il fallait s'y décider, et je le lui conseillais ; mais non, il ne voulait point alors qu'on les effaçât, ces fleurs de lis auxquelles il tient encore plus que ses aînés. Maintenant, l'émeute passe sous sa fenêtre, et levoilàquif... son écusson dans le ruisseau! Ceux qui ont connu l'irascible caractère de Casimir Périier ne 8'étonneront pas des fleUrs de réthorique dont ces quelques mots sont ornés. Maintenant qu'il n'y a plus d'archevêché ni de fleurs de lis, qu'on est en train d'abattre la statue du duc de Berry à Lille, de piller le séminaire de Perpignan, et de détruire les bustes de Louis XVIU et de Charles X à Nîmes, revenons à Anîony, qui devait faire, en littérature, une émeute près de laquelle les émeutes que nous venons de citer n'étaient que des jeux d'écoliers en vacances.

88 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS cxcvii Ma foi dramatique
chancelle. — Bocage et Dorval me réconcilient avec moi-même. — Un
procès politique où je méritais de figurer. — Chute du ministère Laffitte. ^
L'Autriche et le duc de Modène. — Le maréchal Maison ambassadeur à
Vienne. — Histoire d'une de ses dépêches. — Casimir Périer premier
ministre. — Quel accueil il reçoit au Palais- Royal. — On lui fait amende
honorable. On a VU le peu de succès de lecture qa'AnUmy avait obtenu
près de M. Grosnier. Il en était résulté que, de même qu'on ne s'était
nullement gêné au Théâtre-Français pour faire passer avant moi le drame de
Don Carlos ou V Inquisition^ on ne se gêna nullement, à la Porte-Saint-
Martin, pour faire passer tout ce qu'il y avait à passer. Pauvre Antony! il
avait déjà près de deux ans d'existence; mais ce retard, il faut l'avouer, au
lieu de lui nuire en quoi que ce fût, lui devait, au contraire, devenir très-
profitable Pendant ces deux années, les événements avaient marché et
avaient fait à la France une de ces situations fiévreuses dans lesquelles les
explosions des excentricités individuelles ont un immense écho. Il y avait
dans l'époque quelque chose de maladif et de bâtard qui répondait à la
monomanie de mon liéros. Au reste, comme je l'ai dit, je n'avais plus
aucune opinion arrêtée sur mon drame; ma foi, toute juvénile n'avait tenu
que pour Henri III et pour Christine; mais l'horrible concert de sifilets qui
m'avait assourdi, à la représentation de cette pièce, avait ébranlé cette foi
jusque dans ses bases les plus profondes. Puis était venue la révolution, qui
m'avait jeté dans un tout autre ordre d'idées, et qui m'avait fait croire que
j'étais destiné à devenir ce qu'on appelle en politique un homme d'action,
croyance qui était tombée encore plus vite que ma croyance littéraire.

MEMOIRES D'ALEX. DUMAS 89 Puis avait en lieu la représentation de mon NwpoUon Bonaparte[^] ouvrage dont, avec épouvante, j'avais reconnu le peu de valeur, malgré le fanatique enthousiasme qu'il avait excité à la lecture. Enfin, arrivait Antony[^] qui n'inspirait aucun fanatisme, aucun enthousiasme, ni à la lecture, ni à la répétition, et que, dans mon for intérieur, je croyais destiné à clore par une chute la courte série de mes succès. Est-ce que M. Fossier, M. Oudard, M. Picard, M. Deviolaine, auraient eu raison, par hasard? est-ce que j'eusse mieux fait à[^]aller à mon bv/reau, comme me l'avait conseillé l'auteur de la Petite Ville et des Deux Philibert? C'était un peu tard pour faire ces réflexions, au moment où je venais de donner ma démission définitive. Je ne les en faisais pas moins, et elles ne m'égayaient pas davantage. Ge qui me consolait, c[^]est que Grosnier ne paraissait pas faire plus grand cas de MarUm Delorme que d'Antony, et que, moi, j'admirais fort Marion Delorme. Je pouvais me tromper sur ma pièce ; mais, à coup sûr, je ne me trompais pas sur celle d'Hugo, tandis que, au contraire, Grosnier, se trompant sur la pièce d'Hugo, pouvait parfaitement se tromper sur la mienne. En attendant, les répétitions allaient leur train. Ge que j'avais prévu arrivait : au fur et à mesure qu'avançaient les répétitions, les deux rôles principaux prenaient, représentés par madame Dorval et par Bocage, des proportions qu'ils étaient loin d'avoir, représentés par mademoiseUe Mars et par Firmin. L'absence des traditions scolastiques, l'habitude de jouer du drame, une certaine sympathie des acteurs pour leurs rôles, sympathie qui n'existait pas au Théâtre-Français, tout cela réhabilitait peu à peu le pauvre Antony à mes propres yeux. H est vrai de dire que, en sentant approcher le jour de la représentation, les deux grands artistes sur lesquels reposait le succès de la pièce développaient, comme à l'envi l'un de l'autre, des qualités iaconnues à euxmêmes. Dorval, à côté des choses du cœur, avait des effets

M MÉMOIRE É B'ALEX. DUMAS de digDité dont je l'etifise
crue incapable ; et Bocage, à «ttil je n'avais accordé d'abord ({u'une certaine
sauvagerie misanthWpique, avait des moments de tristesse poétique et de
mélancolie rêveuse que je n'ai vus qu'à Talma, dans ses rôles de l'Hamlet
anglais et de l'Oreste de Soumet. La représentation devait avoir lieu dans la
première quinzaine d'avril; mais, dans la première quinzaine d'avril juste
ment, se jouait, au palais de justice, un drame qui, même d mes yeux, était
bien autrement intéressant que le mien. Me,s amis Guinard, Cavaignac
etTrélat étaient, avec seize au très coaccusés, traduits devant la cour
d'assises. On se rappelle qu'il était question du Complot de l*artilleriè
auquel j'avais pris Une part si active ; aussi une seule chose m'étonnai t-elle
: c'est qu'ils fussent en prison, et que je ftisôe libre; qu'ils subissent des
interrogatoires ati palais de justice pendant que je répétais une pièce à la
Porte-Saint-Martin. Les audiences, depuis le 6 jusqu'au II avril, ataient éto
consacrées à l'interrogatoire des accusés et à l'audition des témoins. Le 12,
l'avocat général prit la parole. Il va sans dire que, du 12 au 15, jour où le
jugement fut rendu, je ne quittai pas l'audience. C'était assez difficile pour
un avocat général de charger des hommes comme ceux qui étaient assis sur
le banc des accusés : les principaux combattants de juillet, ceux qu'on avait
nommés les héros des trois jours, ceux que le lieutenant général avait reçus.
Caressés, choyés, dix mois auparavant j ceux que Dupont (de l'Eure)
appelait ses amis, ceux que là Fayette appelait ses enfanta, et ceux que,
depuis qu'il n'était plus au ministère, Laffitte appelait ses complices. En
efifet, le ministère Laffitte était tombé le 9 mars. Voici à quelle occasion il
était tombé. La cause de cette chute était on ne peut plus honorable pour
l'ancien ami du roi LouisPhilippe, que cinq mois de frottements politiques
avec la nouvelle Majesté suffirent à rendre un de ses plus irréconciliables
ôntiemis. C'était à l'époque où trois peuples, ressuscitant, récla

ttfÊMOIREII D'âlËX. bUHAS 91 niaient îetir natioiialité :
 laBelgiqtie, là Pologne et TltaKe. On était à peu près tranquille sur le sort de
 la Belgique; maiâ il n'en était pas ainsi pour la Pologne et PItalie, et tous les
 cœurs généreux étaient sympathiques à ces deux sœurs en liberté qui
 rôlaient, Pune sous le couteau du czar, Pautre sous le bâton de PAutriche.
 Les yeux étaient particulièrement fixés sur Modène. Le duc de Modène, à la
 nouvelle dé Pinsufrection de Bolo* gne, avait fui de son duché, dans la nuit
 du 4 aU 5 février. Le cabinet du Palais-Royal reçut à ce sujet une
 communication du cabinet de Vienne qui lui annonçait que le gouvernement
 autrichien se préparait à ititerveûir pour replacer François IV siir soii trône
 ducal. La nouvelle était étrange, et la prétention exorbitante. Le
 gouvernement français avait proclamé le principe dQ non-intervention ; or,
 à quel titre PAutriche intervenait-elle dans le duché de Modène? L'Autriche
 avait bien un droit de réversibilité sur ce duché; mais ce droit était tout
 éventuel, et, jusqu'au jour où il y aurait extinction des héritiers mâles de la
 maison régnante, Modène était un duché parfaitement indépendant. De
 pareilles exigences devaient révolter un esprit aussi droit et aussi juste que
 celui de M. Laffitte, fet il déclara en plein conseil que, si PAutriche
 persistait dans cette insolente prétention, la France en appellerait aux armes.
 M. Sébastiatii, lUinifetre des affaires étrangères, fut invité par le président
 du coiisell à répondre dans cfe sens, et s'y engagea. Le maréchal Maison
 occupait alors Pambassade devienne. C'était un de ces roides diplomates
 qui, de leur carrière militaire, avaient conservé Phabitude de parler aux rois
 ou aux empereurs la inaiu sur la garde de leur épée. — Je Pai beaucoup
 c^nnU, et, malgré notre différence d'âge, avec une certgiine intimité ; une
 charmante femme au nortl pacifique, qui n'était qu'une amie pour moi, qui
 n'était plus qu'une amie pour M, servait de lien entre le jeune poète et le
 vieux soldat.

^92 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Le maréchal fut chargé de présenter à l'Autriche l'ultimatum de M. Laffitte. Cet ultimatum était précis : « La non-intervention ou la guerre ! » On ignorait encore, à cette époque, le système adopté par Louis-Philippe de conserver la paix à tout prix. L'Autriche répondit comme si elle eût connu la secrète pensée du roi de France. Sa réponse était non-seulement ferme, mais encore insolente. La voici : « Jusqu'à ce jour, l'Autriche a laissé la France mettre en avant le principe de non-intervention ; mais il est temps que la France sache que nous n'entendons point le reconnaître en ce qui concerne l'Italie. Nous porterons nos armes partout où s'étendra l'insurrection. Si cette intervention doit amener la guerre, eh bien, vienne la guerre ! nous aimons mieux en courir les chances que d'être exposés à périr au milieu des émeutes. » Avec les instructions que le maréchal avait reçues, la note que nous venons de citer ne laissait aucun jour à un arrangement ; en conséquence, à la même heure où il envoyait la réponse de M. de Mettemich au roi Louis-Philippe, il écrivait au général Guilleminot, notre ambassadeur à Constantinople, que la France était forcée de tirer l'épée, et qu'il eût à faire un appel à la vieille alliance de la Turquie avec la France. Le maréchal Maison ajoutait, comme post-scriptum, à la note de M. de Mettemich : « n'y a pas un instant à perdre pour conjurer le danger dont la France est menacée ; il faut, en conséquence, prendre l'initiative, et jeter cent mille hommes dans le Piémont. » Cette dépêche, adressée à M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, avec lequel, en sa qualité d'ambassadeur,

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 93 le maréchal Maison correspondait directement, arriva le 4 mars à Thôtel des Capucines. M. Sébastiani, homme du roi la communiqua au roi, mais, si importante qu'elle fût, n'en dit pas un mot à M. Laffitte. Voilà de quelle façon le roi, suivant le premier principe du gouvernement constitutionnel, régnait et ne gouvernait point. Comment le National se procura-t-il cette dépêche? C'est ce que nous serions bien embarrassé de dire; mais, le 8, elle était textuellement reproduite à la seconde colonne du journal. M. Laffitte la lut par hasard, comme la Fayette, par hasard aussi, avait lu sa destitution de commandant de la garde nationale. M. Laffitte monta en voiture, et, le journal en main, courut chez M. Sébastiani. Il n'y avait pas moyen de nier : le maréchal alléguait de si misérables raisons, que M. Laffitte vit qu'il était complètement joué. Il se fit conduire au Palais-Royal. Il espérait trouver là les explications que lui refusait le ministre des affaires étrangères; mais le roi ignorait tout; le roi faisait bâtir à Neuilly, ne se mêlait pas d'affaires, ne prendrait aucune Initiative, et approuverait son ministre. C'était à M. Laffitte de s'expliquer avec ses collègues. Il y avait tant d'apparente sincérité et de naïve bonhomie dans l'air, dans l'accent, dans le maintien, dans toute la personne du roi, que Laffitte douta qu'il fût du complot. Le lendemain, en effet, suivant le conseil donné par le roi, M. Laffitte eut une explication avec ses collègues. Cette explication amena, séance tenante, la démission du chef du cabinet, qui rentra chez lui l'âme moins navrée peut-être de sa maison ruinée, de sa popularité perdue, que de son amitié trompée. C'était un noble cœur que M. Laffitte ; il s'était livré tout entier au roi, et voilà qu'en face de l'insulte faite à la France, le roi, dans son parti pris de conserver la paix, l'abandonnait

MÉMOIRES D'ÂLEX. DUMAS à @ou tour, comme il avait ab^ndûané la Fayette et Dapont (de l'Eure). Laffitte était jeté sans remorda et sans pitié dans le gouffre où Louis-Philippe jetait ses popularités au rebut. Le nouveau ministère était composé d'avauce; la majorité de ses membres avait été prise dans Tancien. Il n'y avait de ministres nouveaux que Casimir Périer, le baron Louis et M. de Rigny, Voici les attributions de chacun de ses membres : Casimir Périer, président; Sébastiani, ministre des affaires étrangères; le baron Louis, ministre des finances; Barthe, ministre de la justice; Montalivet, ministre de l'instruction publique et des cultes ; le comte d'Argout, ministre du commerce et des travaux publics; de Rigny, ministre de la marine. Le nouveau ministère faillit perdre son président le lendemain même du jour où il avait été nommé, c'est-à-dire le 13 mars 1831. Ce n'était qu'avec peine que la reine, madame Adélaïde et M. le duc d'Orléans voyaient Casimir Périer arriver au pouvoir. Était-ce regret de l'ingratitude montrée à M. Laffitte? Était-ce crainte du caractère bien connu de M. Casimir Périer? Tant il y a que, le 14 mars, lorsque le nouveau président du conseil se rendit au Palais-Royal pour faire sa cour du soir, il trouva que tous les visages avaient pris un aspect singulier : les courtisans riaient, les aides de camp, chuchotaient, les domestiques demandaient qui il fallait annoncer. M. le duc d'Orléans tournait le dos, madame Adélaïde était de glace, la reine était grave. Au fond du salon, le roi seul s'attendait, le visage souriant. Il fallut au ministre traverser cette double haie formée, d'un côté, par la répulsion, de Taulre, par la malveillance, pour arriver au roi. Le rival et le successeur de Laffitte était colère, orgueilleux, impatient; il résolut de se venger à l'instant même. Il se savait l'homme indispensable à la situation : Thiers n'était pas encore assez populaire ; M. Guizot l'était déjà trop peu. Casimir Périer alla droit au roi.

HÉVOIRES D'ALEX. QUMAS 95 — Sire, lui dit-il, j'ai riionneur de vous demaader ua entretien secret. Le roi, étonné, marcha devant lui, et le conduisit dans son cabinet. A peine la porte en fut-elle refermée, que, sans circonlocution et sans ambages : — Sire, dit le nouveau président, j'ai l'honneur d'offrir ma démission à Votre Majesté. -i- Eh î mon Dieu, monsieur Périier, s'écria le roi, et à quel pi^opos? — Sire, reprit le ministre exaspéré, des ennemis dans les clubs, des ennemis dans les rues, des ennemis dans la Chambre, passe encore ! mais des ennemis à la cour, à laquelle je viens offrir mon nom, mon courage, ma fortune, c'est trop! et je ne me sens pas la force, je l'avoue à Votre Majesté, de faire face à toutes ces haines. Le roi sentit le coup; il fallait le parer, car, dans la situation, peut-être allait-il être mortel. Alors, tout ce que sa voix avait de flatterie, tout ce que *Bon esprit avait de séduction, — et il en avait beaucoup ! — le roi le mit en usage pour adoucir Torgueil blessé de son ministre. Mais Casimir Périier répéta incessamment, avec la hautaine inflexibilité de son caractère : ~ Sire , j'ai Thonneur d'offrir ma démission à Votre Ma* jesté. 14.6 roi comprit qu'il fallait faire amende honorable. — Attendez dix minutes ici, mon cher monsieur Périier, fit-il \ dans dix minutes, vous êtes libre. Le ministre s'inclina en silence, et laissa sortir le roi. Pendant ces dix minutes, le roi expliqua à la reine, à sa sœur et à son fils l'urgence qu'il y avait pour Ipi à garder U. Casimir Périier, et leur annonça la résolution que venait de prendre M. Casimir Périier de donner sa démission. C'était un mot d'ordre nouveau. En quelques^ secondes, il fut transmis à qui de droit.

96 MÉMOIRES D'ALEX. BUMAS Le roi entr'ouvrit la porte de son cabinet, où le ministre continuait de se ronger les ongles en frappant du pied. — Venez! dit-il. Casimir Périer s'inclina légèrement, et suivit le roi. Mais, grâce au nouveau mot d'ordre, tout était changé. La reine était gracieuse; madame Adélaïde, affable; M. le duc d'Orléans s'était retourné; les aides de camp formaient un groupe, prêts à obéir, non-seulement au premier signe du roi, mais encore k celui du ministre; les courtisans ne montraient plus les dents qu'à travers un obséquieux sourire. Enfin, en voyant arriver M. Casimir Périer à la porte, les laquais s'élancèrent dans les antichambres, et se précipitèrent par les degrés en criant : — La voiture de M. le président du conseil! Il était impossible d'obtenir plus promptement une plus éclatante réparation. Casimir Périer resta ministre. Voilà où en étaient les choses , et le nouveau président du conseil venait de commencer la dévorante carrière qui devait, au bout d'un ati, le conduire à la tombe, où il allait précéder de quelques semaines seulement son antagoniste Lamarque, lorsque nous nous sommes interrompu, à propos de M. Laffitte, au beau milieu du procès de l'artillerie. Mais , une fois pour toutes , ce n'est point de l'histoire que nous faisons, ce sont des souvenirs que nous jetons sur le papier, et souvent nous nous apercevons qu'au moment où nous avons pris le galop pour suivre les divagations de notre mémoire, nous avons laissé derrière nous des événements de la première importance. Alors, nous sommes forcé de revenir sur nos pas, de faire nos excuses à ces événements, comme le roi à M. Casimir Périer, de les prendre, pour ainsi dire, par la main, et de les ramener à nos lecteurs , qui peut-être ne leur font pas toujours un aussi gracieux accueil que celui que la cour du Palais-Royal fit au président du conseil dans la soirée du 14 mars 1831.

MEMOIRES D'ALEX. DUMAS 97 CXCVIU Procès des
anUlenrs. — Le procureur général Miller. — Pescbeux d'HerbinyiHe. —
Godefroy Cavaignac. — Acqpiittement des accusés, — Ovation qu'ils
reçoivent. — Le commissionnaire Gourdin. — » La croix de juillet. — - Le
ruban rouge et noir. — Dernières répétitions d'Aniony. Nous avons dit la
difficulté qu'il y avait pour un avocat général d'accuser des hommes tout
noirs encore de la poudre de juillet, comme Tétaient Trélat, Cavaignac,
Guinard, Sambue, Danton, Chamarre et leurs coaccusés. Tous ces hommes,
d'ailleurs, -- à part le commissionnaire Gourdin, contre la moralité duquel,
au reste, il n'y avait absolument rien à dire , — vivaient de leur fortune ou
de leur talent, et étaient plutôt riches que pauvres. On ne pouvait donc
attaquer chez eux qu'une opinion dangereuse peut-être, au point de vue du
gouvernement, mais, à coup sûr, désintéressée. M. le procureur général
MiUer eut Tintelligence de comprendre la situation, et, au début de son
réquisitoire, se tournant vers les prévenus : — Nous gémissons plus que
personne, dit-il, de voir traduits sur ces bancs des citoyens honorables, dont
la vie privée paraît commander l'estime; des jeunes gens riches de nobles
pensées, d'inspirations généreuses. Ce n'est pas nous, messieurs, qui
chercherons à récuser leurs titres à la considération publique ou à la
bienveillance de leurs concitoyens , et les services qu'ils ont pu rendre à la
patrie. L'auditoire, visiblement alléché par ce préambule, fit entendre un
murmure d'approbation qu'il eût certainement réprimé s'il eût eu la patience
d'attendre la suite. Le procureur général reprit : — Mais les services que
Ton a pu rendre à l'État donneraient-ils le droit de Tébranler jusque dans ses
fondements, VJIL <>

98 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS s'il n'est point administré selon des doctrines qui conviennent à des imaginations peut-être déré^{^^}lées? Mais Tardeur de la jeunesse suffirait-elle pour légitimer des essais qui alarment tous les bons citoyens et froissent tous les intérêts? Faut-il doïc que les hommes paisibles puissent devenir les victimes des manœuvres coupables de ceux qui parleraient de liberté en attaquant celle d'autrui, et qui se vanteraient de travailler au bonheur de la France en brisant avec violence tous les liens sociaux? On comprend de quel air dédaigneux les prévenus recevaient ces filandreuses et banales observations. Loin qu'ils songeassent à se défendre, on sentait que, le moment venu de charger, c'étaient eux qui allaient prendre l'offensive. Pescheux d'Herbinville, le premier, s'élançant à toute bride, sabra juges et procureur général. — Monsieur Pescheux d'Herbinville, lui dit le président flardouin, vous êtes accusé d'avoir eu des armes à votre disposition, et d'en avoir distribué. Avouez-vous le fait? Pescheux d'Herbinville se leva. C'était un beau jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, blond, soigné de sa personne, délicat dans ses manières. Les cartouches qu'on avait saisies chez lui étaient enveloppées de papier de soie, et enjolivées de faveurs roses. — Non-seulement, dit-il, j'avoue le fait, monsieur le président, mais encore je m'en vante... Oui, j'ai eu des armes, et beaucoup! et je vais vous dire comment je les ai eues. En juillet, j'ai, à la tête d'une quinzaine d'hommes, au milieu du feu, pris successivement trois postes; les armes que j'ai eues, ce sont celles des soldats que j'ai désarmés. Or, moi, je me battais pour le peuple, et ces soldats tiraient sur le peuple. Suis-je coupable d'avoir pris des armes qui, dans les mains où elles se trouvaient, donnaient la mort à des citoyens? Une salve d'applaudissements accueillit ces paroles. — Quant à les avoir distribuées, continua Taccusê, c'est encore vrai, je l'ai fait; et non-seulement j'ai distribué des armes, mais encore, croyant que, dans des temps pareils au nôtre» iÀ était bon de reconnaître les amis de la France de ses

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 99 emieimfi, j'ai^ à mes frais, quoique je ne sois pas riche, habillé en gardes nationaux quelques-uns des hommes qui m'avaient suivi. C'est à ces hommes-là que j'ai distribué des armes auxquelles, d'ailleurs, ils avaient bien droit, puisqu'ils m'avaient aidé à les prendre!... Vous m'avez demandé ce que j'avais à dire pour ma défense, je l'ai dit. Et il se rassit au milieu d'apertusements que les injonctions répétées du président purent seules faire cesser. Puis vint le tour de Cavaignac. — Vous m'accusez d'être républicain, dit-il; je relève l'accusation à la fois comme un titre de gloire et comme un héritage paternel. Mon père fut un de ceux qui, dans le sein de la Convention nationale, proclamèrent la République à la face de l'Europe, alors victorieuse; il la défendit aux armées; c'est pour cela qu'il est mort dans l'exil, après douze années de proscription ; et, tandis que la Restauration elle-même était forcée de laisser à la France les fruits de cette révolution qu'il avait servie, tandis qu'elle comblait de ses faveurs les hommes que la République avait créés, mon père et ses collègues souffraient seuls pour la grande cause que tant d'autres trahissaient! dernier hommage de leur vieillesse impuissante à la patrie que leur jeunesse avait si vigoureusement défendue!... Cette cause, messieurs, se lie donc à tous mes sentiments comme fils; les principes qu'elle embrassait sont mon héritage. L'étude a fortifié naturellement cette direction donnée à mes idées politiques, et, aujourd'hui que l'occasion s'offre enfin à moi de prononcer un mot que tant d'autres proscrivent, je le déclare sans affectation comme sans crainte, de cœur et de conviction je suis républicain ! C'était la première fois qu'une pareille déclaration de principes était faite hautement et publiquement, devant la justice et devant la société à la fois ; aussi fut-elle accueillie d'abord par une espèce de stupeur que traversa immédiatement un tonnerre d'acclamations. Le président comprit qu'il n'y avait pas moyen de lutter contre un pareil entraînement ; il laissa les applaudissements se calmer, et Cavaignac continuer son discours.

100 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Godefroy Gavaignac était orateur, plus orateur que son frère, quoique celui-ci ait eu, comme le général Lamarque et le général Foy, de ces mots éminemment français qui entrent plus profondément dans les cœurs que les plus beaux discours. Gavaignac continua donc avec un succès croissant. Enfin, il résuma dans ces quelques mots toutes ses opinions, toutes ses espérances, ainsi que les opinions et les espérances du parti qui, presque inaperçu alors, devait triompher dixsept ans plus tard : — La Révolution ! messieurs, vous attaquez la Révolution ! Mais, insensés que vous êtes, la Révolution, c'est la nation tout entière, moins ceux qui l'exploitent ; c'est notre patrie remplissant cette sainte mission de l'affranchissement des peuples qui lui a été confiée par la Providence ; c'est toute la France, enfin , faisant son devoir envers le monde ! Quant à nous, nous avons, c'est notre conviction, fait notre devoir envers la France, et, chaque fois qu'elle aura besoin de nous, quoi qu'elle nous demande, cette mère respectée, fils pieux, nous lui obéirons ! Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produisit ce discours, prononcé d'un accent ferme, avec une figure franche et ouverte, avec l'enthousiasme dans les yeux, la conviction dans le cœur. À partir de ce moment, la cause était gagnée : la condamnation de pareils honunes eût été une émeute, une révolution peut-être. Les questions posées au jury étaient au nombre de quarante-six. À midi moins un quart, les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations ; à trois heures et demie, ils en sortirent. Sur les quarante-six questions, les accusés étaient déclarés non coupables. Il n'y eut qu'un cri de joie, presque d'enthousiasme ; les mains battaient, les chapeaux s'agitaient ; chacun se hâtait, enjambant les banquettes, renversant les obstacles ; on voulait serrer la main de l'un ou de l'autre des dix-neuf accusés, gu'on les connût ou qu'on ne les connût pas.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 101 On sentait que, sur ce banc des prévenus, là était la vie, là était l'honneur, là était l'avenir. Ce fut au milieu de ce tumulte que le président prononça la mise en liberté. On ne s'agissait plus pour les accusés que de se dérober au triomphe. Les triomphes, dans ces cas-là, sont souvent pires que des défaites : je me rappelle le triomphe de Louis Blanc au 15 mai. Guinard, Gavaignac et les élèves des Écoles parvinrent à se soustraire à l'événement : au lieu de sortir par la porte de la Conciergerie qui donne sur le quai des Lunettes, ils sortirent par celle des cuisines, et passèrent sans être reconnus. Trélat, Pescheux d'Herbinville et trois amis— Achille Roche, qui mourut jeune et plein d'avenir. Avril et Lhéritier,— étaient montés dans une voiture, et avaient donné au cocher l'ordre d'aller aussi vite que possible; mais, à travers les vitres fermées, ils furent reconnus. En un instant, la voiture fut arrêtée, les chevaux furent dételés, les portières furent ouvertes; il fallut sortir, traverser la foule, répondre aux cris par des saints, et marcher au milieu des mouchoirs flottants, des drapeaux agités, et des cris de « Vivent les républicains ! » jusqu'à la maison de Trélat. Guilley, également reconnu, fut encore moins heureux : on l'emporta à bras, malgré ses protestations et ses efforts. Un seul sortit par la grande porte, et traversa toute la foule incognito : c'était le commissionnaire Gourdin, traînant sur une petite charrette ses malles et celles de ses compagnons de captivité, qu'il reportait à domicile. Cet acquittement me rendait à mes répétitions, et il avait été à peu près arrêté qu'Antony passerait dans les derniers jours d'avril. Mais les derniers jours d'avril devaient nous rejeter dans une bien autre agitation! La loi du 13 décembre 1830 sur les récompenses nationales avait ordonné la création d'un nouvel ordre qui serait appelé la croix de juillet. Il y avait dans cette création un motif qui pouvait la faire VIII. 6.

102 «ÊMOtRES D'ALEX* DtTMAS excuser, et qui avait poussé les républicains & appuyer la loi. C'est toujours une triste décoration que celle qui rappelle une guerre civile et une victoire remportée par des citoyens sur des citoyens, par le peuple sur l'armée, ou par l'armée sur le peuple; mais, je t'ai dit, il y avait au fond de cela un autre but. C'était, dans un cas donné, de pouvoir se reconnaître, et de savoir, par conséquent, sur qui compter. Ces croix avaient été votées par des bureaux formés de combattants, lesquels étaient difficiles à tromper; car, sur douze membres qui composaient, je crois, chacun de ces bureaux, il s'en trouvait toujours deux ou trois qui, si la croix se fût égarée sur quelque poitrine indigne, eussent été à même de relever une erreur ou de donner un démenti, La part que j'avais prise à la révolution était assez publique pour que cette croix me fût votée sans contestation; mais, en outre, une fois les croix votées, comme les membres des différents bureaux ne pouvaient se donner des croix à eux-mêmes, j'avais été nommé membre du comité chargé de voter les croix aux premiers distributeurs* L'institution était donc toute populaire à la source, toute républicaine au fond. Aussi fûmes-nous on ne peut plus étonnés quand, le 30 avril parut une ordonnance contre -signée Gasimir Périer, et réglant les points suivants : « La croix de juillet consistera en une étoile à trois branches. » Le contre de l'étoile portera à la face : 27, 28 et 29 juillet 1830. » Elle aura pour légende : Donnée par le roi des Français. » Elle sera suspendue à un ruban bleu liseré de rouge. » Les citoyens décorés de la croix de juillet prêteront SERMENT DE FIDÉLITÉ AU ROI DES FRANÇAIS et d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. »

HÉMOIRES D'ALEX. DUAaS 103 L'ordonnance était suivie d'un état nominatif des citoyens auxquels cette croix était décernée. J'avais vu avec une joie extrême mon nom sur la liste, et, le même jour, moi qui n'ai jamais porté de croix que dans les occasions solennelles, j'achetai un ruban rouge et noir, et le mis à ma boutonnière. Le ruban rouge et noir demande une explication. Nous avons décidé, nous, dans notre programme, si bien faussé par l'ordonnance royale, que le ruban serait rouge liseré de noir. Le rouge devait rappeler le sang répandu; le noir, le deuil porté. Je ne crus donc pas devoir me soumettre à cette partie de l'ordonnance qui décrétait un ruban bleu liseré de rouge, — pas plus qu'à la légende : Donnée par le roi, et au serment de fidélité au roi, à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. Beaucoup firent comme moi, et, aux Tuileries, où j'allai me promener pour voir si quelque agent de l'autorité viendrait me chercher querelle à propos de mon ruban, je trouvai une douzaine de décorés, dont deux ou trois amis, qui, sans doute, étaient venus là dans la même intention que moi. • Il y a plus : la garde nationale était, à cette époque, de faction aux Tuileries, et la garde nationale portait les armes au ruban rouge et noir comme au ruban de la Légion d'honneur. Le soir, nous apprîmes qu'il y avait réunion chez Higonet, pour protester contre la couleur du ruban, la légende et le serment. J'allai au rendez-vous, je protestai, et, le lendemain, je vins faire ma répétition avec mon ruban. Le lendemain, c'était le 1^{er} mai; nous en étions aux répétitions générales, et, je l'ai dit, je commençais à me raccommode avec ma pièce, sans cependant — tant elle était en dehors des données reçues! — me faire aucune idée sur le succès ou la chute de l'ouvrage. Quant au succès que devaient y avoir les deux acteurs principaux, il était incontestable. Bocage avait tout fait servir à l'originalité du personnage

104 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS qu'il était chargé de représenter, jusqu'aux défauts physiques que nous avons signalés chez lui. Madame Dorval avait tiré un parti énorme du rôle d'Adèle. Elle jetait les mots avec une admirable justesse. Tous ses effets étaient indiqués, excepté un seul qu'elle n'avait point encore trouvé. « Mais je suis perdue, moi? » devait-elle s'écrier en apprenant l'arrivée de son mari. Eh bien, elle ne savait pas comment dire ces cinq mots : « Mais je suis perdue, moi! » Et, cependant, elle sentait que, dits avec vérité, ils renfermaient un grand effet. Tout à coup, une illumination lui passa dans l'esprit. — Es-tu là, mon auteur? demanda-t-elle en s'approchant de la rampe pour regarder à l'orchestre. — Oui... Qu'y a-t-il? répondis-je. — Comment mademoiselle Mars disait-elle : « Mais je suis perdue, moi? » — Elle était assise, et se levait. ■ — Bon! reprit Dorval en retournant à sa place, je serai debout, et je m'assiérai. La répétition s'acheva. Alfred de Vigny était présent, et me donna quelques bons conseils. J'avais fait d'Antony un athée, il me fit effacer cette nuance du rôle. Alfred de Vigny me promit un grand succès. Nous nous quittâmes, lui persistant dans son opinion, moi secouant la tête en signe de doute. Bocage m'emmena dans sa loge pour me montrer son costume. Je dis costume^ car, quoique Antony fut vêtu, comme le commun des mortels, d'une cravate, d'un gilet et d'un pantalon, il devait y avoir, vu l'excentricité du personnage, quelque chose de particulier dans la mise de la cravate, dans la forme du gilet, dans la coupe de l'habit, et dans la taille du pantalon. J'avais, d'ailleurs, donné là-dessus mes idées à Bocage, qui les avait parfaitement utilisées, et, en le voyant revêtu de ces habits, on devait comprendre, dès le premier abord, que l'acteur ne représentait pas un homme ordinaire. Il était convenu que la pièce passerait définitivement le

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 105 3 mai; je n'avais donc plus que deux répétitions avant le grand jour. Les répétitions précédentes avaient été fort négligées par moi : je fis les deux dernières avec une extrême sévérité. Arrivée à la phrase qui l'avait si longtemps inquiétée, madame Dorval se tint parole à elle-même : elle était debout, elle se laissa tomber sur un fauteuil, comme si la terre eût manqué sous ses pieds et s'écria : « Mais je suis perdue, moi ! » avec un tel accent de terreur, que le peu de personnes qui assistaient à la répétition éclatèrent en bravos. La dernière répétition générale se fit à huis clos. C'est toujours un tort d'introduire même ses amis les plus sûrs à une répétition générale : le jour de la représentation, ils racontent la pièce à leurs voisins ou se promènent dans les corridors en parlant à haute voix, et en faisant craquer leurs bottes sur le parquet. Je ne me suis jamais beaucoup loué d'avoir donné des billets de spectacle à mes amis, un jour de première représentation; mais je me suis toujours repenti de leur avoir donné des billets d'entrée un jour de répétition générale. On objectera les bons conseils que les spectateurs peuvent donner : d'abord, aux répétitions générales, il est trop tard pour recevoir un conseil important; puis, les bons conseils, ceux qui les donnent, ce sont, dans le cours des répétitions, les acteurs, les pompiers, les machinistes, les comparses, tout ce monde enfin qui vit du théâtre, et qui sait le théâtre mieux que tous les bacheliers es lettres et tous les académiciens possibles. Eh bien, tout ce monde-là m'avait prédit le succès! Antony, machinistes et pompiers en allongeant le cou à travers les coulisses, artistes et comparses en allant écouter dans la salle les scènes où ils ne figuraient pas. Le soir de la première représentation arriva.

représentation d'Antony. — La pièce les acteurs, le public. — AnUmy au Palais-Royal — Variante au dénomment. L'époque était mal choisie pour la littérature : tous les esprits tournaient à la politique, et Ton voyait l'émeute voler dans l'air, comme, pendant les chaudes soirées d'été, les martinets aux cris aigus et les chauves-souris aux ailes de crêpe. Ma pièce était aussi bien montée qu'elle pouvait l'être ; mais, à part la dépense de talent qu'allaient faire les acteurs, M. Crosnier n'avait fait aucune dépense : pas Un tapis neuf, pas une décoration nouvelle, pas même un salon retouché. L'ouvrage pouvait tomber sans remords : il n'avait coûté au directeur que le temps perdu en répétitions. La toile se leva. Madame Dorval, en robe de gaze, en toilette de ville, en femme du monde enfin, c'était une nouveauté au théâtre où l'on venait de la voir dans les Deux Forçats et dans Trente Ans; aussi ses premières scènes eurent-elles un médiocre succès; sa voix rauque, ses épaules voûtées, son geste, si familier, que dans les scènes sans passion il devenait vulgaire, tout cela ne prévenait en faveur ni de la pièce ni de l'actrice. Deux ou trois intonations d'une admirable justesse trouvèrent, cependant, grâce devant le public, mais ne l'émurent pas au point de lui arracher un seul bravo.' Bocage, de son côté, on se le rappelle, à peu de chose dans le premier acte : on l'apporte évanoui, et le seul effet qu'il ait, c'est, après avoir arraché l'appareil de sa blessure, cette phrase qu'il prononce en s'évanouissant pour la seconde fois : « Et, maintenant, je resterai, n'est-ce pas? » A cette phrase seulement, on commença de comprendre la pièce, et de sentir ce que pouvait renfermer de drame intime un ouvrage dont le premier acte se terminait ainsi. La toile tomba au milieu des applaudissements.

MÉMOIRES D'ALEX, DCMAS 107 J'avais reeoïDmaBdé de faire les entr^actes courts. Je passai au théâtre pour presser moi-même artistes, régisseurs et macliinistes. Au bout de cinq minutes, avant que Fémotioa eût eu le temps de se calmer, la toile se leva de nouveau. Le second acte était tout entier à Bocage. Il s'en empara avec vigueur, mais sans égoïsme, laissant à Dorval tout ce qu'elle avait le droit d'y prendre, et s'élevant à une très-grande haur teur dans sa scène de misanthropie amère et de menace amoureuse, scène qui, au reste, — à part celle des eufantg trouvés, —tient à peu près tout l'acte. Je le répète, Bocage y fut très-beau : inteUigence d'esprit, noblesse de cœur, expression de visage, le type d'Antony tel que je Pavais conçu était livré au public. Après Facte, et tandis que la salle applaudissait encore, je montai le féliciter de grand cœur. U était rayonnant d'enthousiasme et d'espoir, et Dorval lui disait, avec la franchise de son génie, combien elle était contente de lui. Dorval ne craignait rien : elle savait que le quatrième et le cinquième acte étaient à elle, et elle attendait tranquillement son tour. La salle, à ma rentrée, était frémissante; on y sentait cette atmosphère in^prégnée d'émotions qui f^t les grands succès. Je commençais à croire que j'avais eu raison contre tout le monde, même contre mon directeur. J'excepte Alfred de Vigny, qui m'avait prédit un succès. un connaît le troisième acte, tout d'action, et d'action brutale ; il avait, du côté de la violence, un certain rapport avec le troisième acte à^Henri 111^ où le duc de Guise broie le poignet de sa femme pour la forcer de donner à Saint-Mégrin un rendez-vous de son écriture. Heureusement, le troisième acte du Théâtre-Français, ayant réussi, faisait planche à celui de la Porte-Saint-Martin. Antony, poursuivant Adèle, arrive le premier dans une auberge de village, s'empare de tous les chevaux de poste, pour obliger Adèle à s'y arrêter, choisit, dans les deux seules Chaaibres de Thôtellerie, celle qui lui convient, se ménage* par le balcon une entrée dans celle d'Adèle, et se retire au bruit de la voiture de celle-ci.

108 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Adèle entre, prie, supplie pour qu'on lui trouve des cheyanx: elle n'est plus qu'à quelques lieues de Strasbourg, où elle va rejoindre son mari; les chevaux, écartés par Antony, sont introuvables : Adèle est obligée de passer la nuit dans l'hôteL Elle prend toutes ses précautions de sûreté, précautions qui, dès qu'elle sera seule, deviendront nulles par le faitde la croisée du balcon, oubliée dans sa craintive investigation. Madame Dorval était adorable de naïveté féminine et de terreur instinctive. Elle disait comme personne ne les eût dites, comme personne ne les dira jamais, ces deux phrases bien simples :« Mais elle ne ferme pas, cette porte ! » et :« H n'est jamais arrivé d'accident dans votre hôtel, madame? » Puis, l'hôtelière rentrée, elle se décidait elle-même à rentrer dans son cabinet. A peine avait-elle disparu, qu'un carreau delà fenêtre tom» bait brisé en éclats, qu'un bras s'avavançait, que l'espagnolette était levée, que la fenêtre s'ouvrait, et qu'Antony et Adèle apparaissaient à la fois, l'un sur le balcon de sa fenêtre, l'autre sur le seuil de son cabinet. Adèle, à la vue d' Antony, poussait un cri. Le reste de la mise eu scène était d'une naïveté effrayante. Pour empêcher que le cri ne se renouvelât, Antony jetait un mouchoir sur la bouche d'Adèle, entraînait celle-ci vers le cabinet, et, au moment où y ils entraient tous deux, la toile tombait. Il y eut un instant de silence dans la salle. Porcher, l'homme que j'avais désigné à l'un de nos trois ou quatre prétendants à la couronne comme le plus capable de lui faire une restaura ration ; Porcher, qui était chargé de ma restauration, à moi, hésitait à donner le signal. Le pont de Mahomet n'est pas plus étroit que ce fil qui suspendait en ce moment Antony entre un succès et une chute. Le succès l'emporta. Udo immense clameur suivie d'applaudissements frénétiques s'élança comme une cataracte. On applaudit et l'on hurla pendant cinq minutes. Quand j'en serai aux chutes, qu'on soit tranquille , je ne me ménagerai pas ; mais, en attendant, je demande la permission de dire la vérité.

MÉMOIRES O'ALBX. DUMAS 109 Cette fois, le succès appartenait aux deux acteurs; je courus au théâtre pour les embrasser* Pas d'Adèle ! pas d'Antony ! Je crus un instant qu'emportés par l'ardeur de la représentation, ils avaient repris la mise en scène à ces mots : Antony lui jette v/n mouchoir sv/r la bouche^ et l'emporte dans sa chambre^ et qu'ils continuaient la pièce. Je me trompais : chacun d'eux changeait de costume pour le quatrième acte, et était enfermé dans sa loge. Je leur criai toute sorte de tendresses à travers la porte. — Êtes- vous content ? me demanda Bocage. — Enchanté ! — Bravo ! le reste regarde Dorval. — Vous ne la laisserez pas en route ? — Oh ! soyez tranquille ! Je courus à la porte de Dorval. — C'est superbe, ma petite! splendide! magnifique! — Est-ce toi, mon grand chien? -Oui. — Entre donc, alors ! — Mais la porte est fermée. — Pour tout le monde, mais pas pour toi. Elle m'ouvrit, toute défaite, à moitié déshabillée, et se jeta dans mes bras. — Je crois que nous en pinçons un, mon petit ! — Un quoi? r=r- Tiens donc! un succès! — Hum! hum! — Tu n'es pas content? -Si fait! — Diable ! tu serais diable ! Il me semble pourtant que nous avons passé de rudes ornières ! — G'st vrai, tout a été bien jusqu'à présent; mais... — Mais quoi, voyons, mon grand chien?... Oh! que je t'aime, va! de m'avoir donné un si beau rôle !... As- tu vu des femmes du monde, hein? — Non. oui. 7

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

110 MÉMOIRES D'ALBX. DUMAS — Que t'ont-elles dit de moi? — Puisque je n'en ai pas vu... — Tu en verras, n'est-ce pas? — Oh! oui. — Tu me répéteras ce qu'elles t'auront dit..., mais bien franchement?, — Sois tranquille. — Tiens, voilà ma toilette de bal... Un peu soignée, j'espère! Oh ! grand chien, va ! Sais-tu comhi3n tu me coûtes? — Non. — Tu me coûtes huit cents francs! — Viens ici. Je lui dis tout bas quelques mots à l'oreille. — Vraiment? s'écria-t-elle. — Parbleu? — Tu feras cela? — Puisque je te le dis* — Embrasse-moi. — Non. — Pourquoi cela? — Je n'embrasse jamais les gens à qui je fais un cadeau. — Gomment? — J'attends qu'ils m'embrassent Elle me sauta au cou. — Allons, bon courage! lui dis-je. — Et à toi aussi. — Du courage? Je vais en chercher. — Où cela? — A la Bastille. — A la Bastille? — Oui; j'ai idée que le commencement du quatrième acte n'ira pas sur des roulettes. — Et pourquoi cela? Allons donc! il est charmant, le quatrième acte : j'en réponds, moi. ■^ Oui, tu réponds de la fin, mais pas du commencement. — Âh! oui, il y a un feuilleton que dit Grailly... Bah! cela

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

HÉMOIRES D'ALEX. DtlMAB 111 passera tout de même : le public est lancé ; nous sentons cela, nous autres. — Ah ! vous sentez cela? — Et puis, vois-tu, mon grand chien, il y a des gens à l'orchestre, des messieurs^ des vrais! qui me regardent comme jamais on ne m'a regardée. — Ça ne m'étonne pas. — Dis donc... — Quoi? — Si j'allais devenir une femme à la mode? — Il ne tient qu'à toi. — menteur ! -- Je te jure qu'il ne tient qu'à toi. — Oui... mais... — Alfred, hein ? — Justement!... Ah! ma foi, tant pis! on verra, La voix du régisseur retentit. — Madame Dorval! peut-on commencer? — Non, non, non, je suis en chemise! 11 est bon, Moëssard! Que dirait le public?... C'est toi qui me retardes aussi... Vats'en donc! — Mets-moi à la porte. — Allons, va^t'en! va-t'en» va- t'en» Bile me poussa trois fois avec ses lèvres, et je me trouvais dehors. Pauvre^ lèvres, si vivantes, si frémissantes, si souriantes, et que j'ai vues se fermer et se refroidir pour toujours sous la main de la mort ! Je sortis; j'avais besoin d'air. Je rencontrai Bixio dans les corridors. — Viens avec moi, lui dis-je. — Où diable vas-tu ? — Je vais me promener. — Comment l te promener ? -- Oui. — Au moment où l'on va lever la toile "^^

112 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS - Justement! je ne suis pas sûr du quatrème acte, et j'aiiaie autant qu'il commence sans moi. — Es- tu sur de la fin? — Oh ! la fin, c'est autre chose... Nous reviendrons pour la fin, sois tranquille! Nous nous élançâmes sur le boulevard. — Ah! fis-je en respirant. — Qu'as-tu donc?... Est-ce ta pièce qui te met comme cela? — Allons donc, ma pièce! J'entraînai Bixio vers la Bastille. De quoi parlâmes-nous? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous ftmesune demilieue, aller et retour, en bavardant et en riant. Si Ton eût dit aux passants : « Vous voyez bien ce grand fou qui est là-bas? C'est l'auteur de la pièce qu'on joue en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-Martin! » ils eussent, à coup sûr, été bien étonnés. Je rentrai au bon moment, à la ^cène de l'insulte. Le feuilleton, comme disait Dorval, c'est-à-dire l'apologie du drame moderne, la vraie préface d'Antony, avait passé sans encombre et inême avait été applaudi. Pavais une baignoire, près du théâtre; je fis signe à Dorval que j'étais là. Elle me fit signe qu'elle me voyait. Puis commença la scène entre Adèle et la vicomtesse, la scène qui se résume par ces mots : « Mais je ne lui ai rien fait, à cette femme I » Puis la scène entre Adèle et Antony , où Adèle répète à trois ou quatre reprises : « C'est sa maîtressfe! » Eh bien, je le dis après vingt-deux ans, — et, pendant ces vingt-deux ans, j'ai fait bien des drames, j'ai vu représenter bien des pièces, j'ai applaudi bien des artistes, — eh bien, qui n'a pas vu Dorval jouant ces deux scèoes, celui-là eût-il vu tout le reste du répertoire moderne, n'a pas une idée du point où le pathétique peut être porté. On sait comment se termine cet acte : la vicomtesse entre; Adèle, surprise dans les bras d'Antony, jette un cri, et disparaît. Derrière la vicomtesse entre à son tour le domestique d'Antony, qui arrive à franc étrier de Strasbourg, et qui annonce à son maître le retour du mari d^Adèle Antony s'élance

KÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 113 bors de scène comme un fou, comme un désespéré en «'écriant : « Malheureux! arriverai- je à temps? » Je courus au théâtre. Dorval était déjà en scène, occupée à défriser ses cheveux et à déchirer ses fleurs. Elle avait des moments de désordre passionné que personne n'avait comme elle. Les machinistes faisaient leur changement, tandis que Dorval faisait le sien. On applaudissait avec frénésie. ~ Cent francs, criai-je aux machinistes, si la toile est levée avant que les applaudissements aient cessé! Au hout de deux minutes, on frappait les trois coups; la toile se levait, et les machinistes avaient gagné leurs cent francs. Le cinquième acte commença littéralement avant que les applaudissements du quatrième se fussent apaisés. J'eus un moment d'angoisse. Au milieu de la scène d'épouvante où les deux amants, pris dans un cercle de douleurs, se débattent sans trouver un moyen ni de vivre ni de mourir ensemble, un instant avant que Dorval s'écriât : « Mais je suis perdue, moi! » j'avais, dans la mise en scène, fait faire à Bocage un mouvement qui préparait le fauteuil à recevoir Adèle, presque foudroyée par la nouveUe de l'arrivée de son mari. Bocage oublia de tourner le fauteuil. Mais Dorval était tellement emportée par la passion, qu'elle ne s'inquiéta point de si peu. Au lieu de tomber sur le coussin, elle tomba sur le bras du fauteuil, et jeta son cri de désespoir avec une si poignante douleur d'âme meurtrie, déchirée, Drisée, que toute la salle se leva. Cette fois, les bravos n'étaient point pour moi; ils étaient pour l'actrice, pour l'actrice seule, pour la merveilleuse, pour la sublime actrice ! On connaît le dénoûment, dénoûment si inattendu, et qui se résume dans une seule phrase, qui éclate en six mots. La porte est enfoncée par M. d'Hervey au moment où Adèle, poigardée par Antony, tombe sur un sofa. « Morte? s'écrie le baron d'Hervey. — Oui, morte ! répond froidement Antony.

114 VÉlfoIRBS D'àLIX. DUMAS Elle me résistait : je l'ai assassiné! Et il jette floa poignard aux pieds dn mari. On poussait de tels cris de terreur, d'effroi, de douleur dans la salle, que peut-être le tiers des spectateurs à peine entendit ces mots, complément obligé de la pièce, qui, sans eux, n'offre plus qu'une simple intrigue d'adultère dénouée par un simple assassinat. Et, cependant, l'effet fut immense. On demanda l'auteur avec des cris de rage. Bocage Tint et me nomma. Puis on redemanda Ântony et Adèle, et tous deux reyinrent prendre leur part d'un triomphe comme ils n'en avaient jamais eu, comme ils n'en devaient jamais ravoir. C'est que tous deux avaient atteint les plus splendides basteurs de l'art! Je m'élançai hors de ma baignoire pour courir à eux; , sans faire attention que les corridors étaient encombrés de spectateurs sortant des loges. Je n'avais pas fait quatre pas, que j'étais reconnu. Alors, j'eus mon tour comme auteur. Tout un monde de jeunes gens de mon âge, — j'avais vinglhuit ans, — p&le, effaré, haletant, se rua sur moi. On me im à droite, on me tira à gauche, on m'embrassa. J'avais un habit vert boutonné du premier au dernier bouton : on en mit les basques en morceaux^ J'entrai dans les coulisses comme lord Spencer rentre chez lui, avec une veste ronde; le reste de mon habit était passé à l'état de relique. Au théâtre, on était stupéfait. On n'avait jamais vu de succès se produisant sous une pareille forme; jamais applaudissements n'étaient arrivés si directement du public aux acteurs; •— et de quel public? du public fashionable, du public dandy, du public des premières loges, du public qui n'applaudit pas d'habitude, et qui, cette fois, s'était enrroué à force de crier, avait crevé ses gants à force d'applaudir. Crosnier était caché. Bocage était joyeux comme un enfant. k)rval était folle! Oh ! bons et braves cœurs d'amis, qui, au milieu de leur iiiomphe» semblaient jouir encore plus de mon succès que

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 115

de leur ! qui laissaient de côté leur talent, et qui, à grands cris, exaltaient le poète et l'œuvre ! Je n'oublierai jamais cette soirée; Bocage ne l'a point oubliée non plus. Il y a huit jours, nous en parlions comme si cela se fût passé la veille ; et, pour peu que Ton se souvienne encore de quelque chose là-haut, Dorval s'en souvient aussi, j'en suis sûr ! Maintenant, après nous être embrassés, que devînmes-nous ? Je n'en sais rien. Comme autour de tout ce qui est lumineux, il y a, sur le reste de la soirée et de la nuit, un brouillard que ma mémoire ne peut percer, à vingt-deux ans distance. ' Au reste, une des spécialités du drame d'Antony était de retenir les spectateurs jusqu'à tomber du rideau. Comme la morale de l'ouvrage était dans ces six mots, que Bocage disait, d'ailleurs, avec une dignité parfaite : • Elle me résistait : je l'ai assassinée ! » chacun restait pour les entendre, et ne voulait partir qu'après les avoir entendus. Il en résulta ceci. Deux ou trois ans après la première représentation à Antony, on demanda à Dorval et à Bocage la pièce pour le théâtre du Palais-Royal. Au bénéfice de qui était la représentation ? Je ne me le rappelle plus, et cela ne fait rien à la chose. La pièce eut son succès ordinaire, grâce au jeu des deux grands artistes ; seulement, le régisseur, mal renseigné sur le moment où il fallait crier : Au rideau ! fit tomber la toile sur le coup de poignard d'Antony ; de sorte que le public fut privé de son dénoûment. Ce n'était point son affaire : le dénoûment, voilà ce qu'il voulait surtout ; aussi, au lieu de s'en aller, se prit-il à crier de toutes ses forces ; — Le dénoûment ! le dénoûment ! Les cris devinrent tels, que le régisseur pria les artistes de permettre qu'on relevât le rideau, afin qu'ils pussent achever la pièce.

116 MÉMOIRES OALEX. DUMAS Dorval, toujours bonne fille, reprit sur son fauteuil sa pose de femme tuée, et Ton se mit à courir après Ântony. Mais Ântony était rentré dans sa loge, furieux qu'on lui eût fait manquer son effet de la fin, et, retiré sous sa tente .comme Achille, comme Achille il refusa obstinément d'en sortir. Pendant ce temps, le public applaudissait, criait, appelait : tt Bocage! Dorval!... Dorval! Bocage! » et menaçait de briser les banquettes. Le régisseur leva la toile, espérant que Bocage, mis an pied du mur, serait forcé d'entrer en scène. Bocage enyoya promener le régisseur. Cependant, Dorval attendait sur son fauteuil, le bras pendant, la tête renversée en arrière. Le public aussi attendait. Le pliâ* profond silence s'était fait; mais, une minute écoulée, comme il vit que Bocage n'entrait pas en scène, il se mit à applaudir, à appeler, à crier de plus belle. Dorval sentit que l'atmosphère tournait à la bourrasque; elle ranima son bras inerte, redressa sa tête renversée, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et, au milieu du silence, ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué : — Messieurs, dit-elle, je lui résistais, il rrCa assassinée! Puis elle tira une bell^ révérence, et sortit de scène, saluée par un tonnerre d'applaudissements. La toile tomba, et les spectateurs se retirèrent enchantés. Us avaient leur dénoûment, avec une variante, c'est vrai; mais cette variante était si spirituelle, qu'il eût fallu avoir un bien mauvais caractère pour ne pas la préférer à la version originale.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 117

ce Sans quelle inspiration je
fis Antony. — La préface. — Où est la morale de la pièce. — Le mariage,
l'adultère et le code civil. — Quel mariage démontrant. • — Pourquoi les
critiques ont crié à l'immoralité sur mon drame. — Un compte rendu des
moins malveillants. — Gomme quoi les préjugés sur la bâtardise sont
vaincus. Antony a donné lieu à de telles controverses, que je demande la
permission de ne pas l'abandonner ainsi; d'ailleurs, non-seulement c'est
mon œuvre la plus originale, mon œuvre la plus personnelle, mais encore
c'est une de ces œuvres rares qui ont une influence sur leur époque. Quand
je fis Antony amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais
dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la
position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la
jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari,
attendu qu'il n'y a pas de querelle à chercher à une femme en puissance de
mari, si jaloux que l'on soit de ce mari. Un jour, elle reçut du sien une lettre
qui annonçait son retour. Je faillis devenir fou. J'allai trouver un de mes
amis employé au ministère de la guerre : trois fois le congé, prêt à être
envoyé, disparut, déchiré ou brûlé par lui. Le mari ne vint pas. Ce que je
souffris pendant cette période d'attente, je n'essayerai pas de le dire au bout
de vingt-quatre ans, maintenant que cet amour s'en est allé où s'en vont les
vieilles lunes du poète Yillod. Mais lisez Antony : ce que j'ai souffert, c'est
Antony qui vous le racontera. Antony n'est point un drame, Antony n'est
point une tragédie, Antony n'est point une pièce de théâtre. Antony est une
scène d'amour, de jalousie, de colère en cinq actes* VHL . 7.

118 MÉMOIREs D'ALBX. DUMAS Antony, c'était moi, moins Tassassinat. Adèle, c'était elle, moins la fuite. Aussi pris-je pour épigraphe ces mots de Byron : Ils ont dit que Childe Harold, c'était moi... Peu m'importe! Aussi mls-je en préface ces vers ; — ils ne sont pas bons, je pourrais les rendre meilleurs : je n'en ferai rien; ils perdraient leur caractère. Tels qu'ils sont, ils peignent asse» bien deux choses : l'époque fiévreuse pendant laquelle ils furent faits, l'état désordonné de mon cœur au moment où je les fis. Les voici : Que de fois tu m'as dit« aux heares du délire. Quand mon front tout à coup deyenait soucieux : « Sur ta bouehe pourquoi cet effrayant sourire? Pourquoi ces larmes dans tes yeux? » Pourquoi ? C'est que mon cœur, au milieu des délices. D'un souvenir jaloux constamment oppressé. Froid au bonheur présent^ va cUercher ses supplices Dans l'avenir et le passé t Jusque dans tes baisers je retrouve des peines. Tu m'accables d'amour!... L'amour, je m'en souviens. Pour la première fois s'est glissé dans tes veines . Sous d'autres baisers que les miens ! Du feu des voluptés vainement tu m'enivres! • Combien, pour un beau jour, de tristes lendemains! Ces charmes qu'à mes mains, en palpitant, tu livres, Palpiteront sous d'autres mains t Et je ne pourrai pas, dans m^ fureur jaloux. De l'infidélité te réserver le prix; Quelques mots à l'autel t'ont faite son épouse, Et te sauvent de mon mépris. Car ces mots pour toujours ont vendu tes caresses; L'amour ne les doit plus donner ni recevoir : L'usage des époux a réglé les tendresses^ Et leurs baisers sont un devoir.

MÉMOIRES D'ALBX. DUMAS t19 Malheur» malbear à moi,
que le del, ea ee mondoi A jeté comme un hôte à ses lois étranger l A moi
qui ne sais pas, dans ma douleur profonde, Souffrir longtemps sans me
venger t Malheur car une voix qui n*a rien de la terre M*a dit ! « Pour ton
bonheur, c'est sa mort qu'il te faut t • Et cette voix m'a fait comprendre le
mystère Et du meurtre et de l'échafaud... Viens donc, ange du mal^ dont la
voix, me conyie, Car il est des instants où, si je te voyais. Se pourrais, pour
son sang, t'abandonner ma vie Et mon âme... si j'y croyais ! Que dites-vous
de ces vers? Us sont impies, blasphémateurs, athées, et — en vérité, je le
proclame en les transcrivant près d'un quart de siècle après les avoir faits,
— trop médiocres pour être excusables s'ils avaient été écrits à froid. Mais
ils ont été écrits dans un moment de passion, dans un de ces moments où
Ton éprouve le besoin de crier sa douleur, de dire ce que l'on souffre dans
une autre langue que la langue vulgaire. C'est ce qui leur vaudra, j'espère, le
double pardon des poètes et des philosophes. Maintenant, Antony était-il, en
réalité, une œuvre aussi immorale qu'affectèrent de le dire certains journaux
? Non; car, en toutes choses, dit un vieux proverbe français, — et, depuis
Sancho Pança, on sait que les proverbes sont la sagesse des nations^ — car,
en toutes choses, il faut considérer la fin. Or, la fin û* Antony, la voici :
Antony, engagé dans une intrigue coupable, emporté par une passion
adultère, tue sa maîtresse pour sauver l'honneur de la femme et s'en va
mourir sur un échafaud, ou tout au moins traîner le boulet au bagne. Eh
bien, je vous le demande, y a-t-il beaucoup de femmes de la société, y a-t-il
beaucoup de jeunes gens du monde qui soient disposés à se jeter dans une
intrigue coupable, à entur

120 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

mer une passion adultère^ à devenir, enfin, des Adèle et des Antony, avec cette perspective d'avoir pour dénouement à leur passion, pour conclusion à leur roman, la femme, la mort! le jeune homme, les galères? On me répondra que ce qu'il y a de dangereux dans l'ouvrage, c'est la forme; qu' Antony fait aimer le meurtre, et Adèle excuser l'adultère. Que voulez-vous ! je ne pouvais pas faire mes deux amants hideux de caractère, difformes de visage, révoltants de manières. Des amours entre Quasimodo et Locuste n'iraient pas à la troisième scène! D'ailleurs, prenons Molière. Est-ce qu'Angélique ne trahit pas Georges Dandin le plus gracieusement du monde? Est-ce que Yalère ne vole pas son père de la plus charmante façon? Est-ce que don Juan ne trompe pas dona Eivire avec le plus séduisant langage? Eh ! mon Dieu, Molière savait aussi bien que les modernes ce que c'était que l'adultère! n en est mort. Qui brisa ce cœur, ce cœur qui a cessé de battre à l'âge de cinquante-trois ans? Les sourires de la Béjart au jeune Baron^ les œillades de la Béjart à M. de Lauzun, une lettre adressée par la Béjart à un troisième amant, et trouvée le matin de cette fatale représentation du Malade imaginaire^ que Molière put à peine achever I Il est vrai que, du ten^s de Molière, cela s'appelait le cocuage, et qu'on en riait; que, de nos jours, cela s'appelle l'adultère, et qu'on en pleure. Pourquoi donc ce qui s'appelait cocuage, au xvii* siècle, s'appelle-t-il adultère au xix« ? Je vais vous le dire. C'est qu'au xvii« siècle, le code civil n'était point inventé. Le code civil? Bon î que vient faire ici le code civil? Ce qu'il vient y faire, vous allez le voir. Au xviie siècle, on avait le droit d'aînesse, les majorats, les Idéicommiss, les substitutions; au xvn« siècle, l'alné des fils Léhtant du nom, du titre et de la fortune, les autres fils étaient M. le chevalier, M. le mousquetaire, M. Tabbé.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 121 On attachait au premier une croix de Malte à la boutonnière, on affublait le second de la casaque îde buffle, on dotait le troisième d'un petit collet. Quant aux filles, on ne s'en occupait même pas; elles épousaient qui elles voulaient lorsqu'elles étaient jolies, qui elles pouvaient lorsqu'elles étaient laides. Pour celles qui n'épousaient ni qui elles voulaient ni qui elles pouvaient, restait le couvent, ce grand cimetière des cœurs. Or, quoique les trois quarts des mariages fussent des mariages de convenance, et se contractassent entre gens qui se connaissaient à peine, le mari était presque t^jours sûr que son premier enfant mâle était de lui. Ce premier enfant mâle, c'est-à-dire ce fils héritier de son nom, de son titre et de sa fortune, une fois fait par lui, que lui importait qui faisait M. le chevalier, M. le mousquetaire ou M. l'abbé? La chose, par ma foi! lui était bien égale; souvent même il ne s'en enquêrait pas. Voyez plutôt l'anecdote de Saint-Simon et de M. de Mortemart. De nos jours, c'est bien différent, peste! La loi a aboli le droit d'aînesse; le code proscrit les majorats, les substitutions, les fidéicommiss. Le partage de la fortune est égal entre les enfants; il n'y a même plus d'exception pour les filles : les filles, comme les garçons, ont droit à l'héritage paternel. Or, du moment où le qv,em nvptix démontrant sait que les enfants nés pendant le mariage partageront sa fortune en portions égales, il tient à ce que ces enfants soient de lui; car l'enfant qui, n'étant point de lui, partage comme ceux qui sont de lui, est tout simplement un voleur. Voilà pourquoi l'adultère est un crime au xop siècle, et pourquoi le cocuage était une plaisanterie au xvn*. Maintenant, d'où vient que l'on ne crie pas à l'immoralité devant Angélique qui trahit Georges Dandin, devant Valère qui vole son papa, devant don Juan qui trompe à la fois Charlotte, Mathurine et dona Èlvire? C'est que tous ces gens-là, Georges Dandin, Harpagon, don Carlos, don Alonzo et Pierrot vivent deux ou trois siècles

122 HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS avant nous, ne parlent pas comme nous, ne sont pas yêtns comme nous; qu'ils portent des hauts-de-chausses, des justaucorps, des manteaux, des chapeaux à plumes; qu'on ne se reconnaît pas en eux. Mais, le jour où il arrive qu'un auteur moderne, plus hardi que les autres, va preadre les mœurs où elles sont, la passion où elle se trouve, le crime où il se cache, et, mœurs, passion , crime , force tout cela de se produire sur la scène en cravate blanche, en habit noir, en pantalon à sous-pieds et en bottes vernies, ou^is! chacun se reconnaît comme dans un miroir, et grimace alors au lieu de rire, attaque au lieu d'approuver, gronde au lieu d'applaudir. Si j'avais mis à Adèle une robe du temps de Louis d*Orléans, eussê-je fait de l'adultère entre beau-frère et bellesœur, personne n'eût rien dit. Quel critique s'avise de trouver immoral Œdipe, qui tue son père, qui épouse sa mère, qui lui fait des enfants, — lesquels sont à la fois ses fils, ses petits-fils et ses frères, — et qui finit par se crever les yeux pour se punir ; chose fort inutile, puisque tout cela est l'œuvre de la fatalité ? Aucun ! Hais qui diable aussi serait assez niais pour se reconnaître sous le manteau grec et la tunique thébaine? Je voudrais bien avoir là le jugement de quelques-uns des moralistes de la presse sur Antony; celui de M.***, par exemple, qui, à cette époque, vivait publiquement avec madame...'—bon! qu'allais-je dire?— je le mettrais sous les yeux de mes lecteurs, et cette exhibition ne manquerait pas d'intérêt. Je ne trouve qu'un article à ma portée ; il est vrai que je suis à Bruxelles^ et que j'écris ces lignes à plus de deux heures du matin. Cet article, je l'exhume d'un livre bien honnête et bien innocent: de VAnniÀaire historique et wiiversel de M. CharlesLouis Lesur. Voici ledit article; c'est un des moins acharnés:

MÉMOIRES D*ALBX. DUMAS 123 THÉÂTRE DE LA
 PORTE-SAINT-MARTIN Pwmiôre wpr^ntatiôn é'Aniony, drame en cinq
 actes, de M. Alexandre Dumas. « Dans un siècle et dans un pays où la
 bâtardise serait une flétrissure imprimée par la loi^ sanctionnée par les
 mœurSy une véritable damnation sociale contre laquelle un homme^
 d'ailleurs riche de talent, d'honneur et de fortune^ lutterait vainement^ on
 s^expliquerait sans peine le but moral du drame (/^Antony; mais, à présent
 qu'en France tous les préjugés de naissance sont vaincu>s^ aussi bien ceux
 de la naissance roturière que ceux de la naissance naturelle, pourquoi ce
 fougueux plaidoyer, auquel manquent nécessairement la contradiction et la
 réplique? Le but moral n'existant pas dans Antony, que reste-t-il à cet
 ouvrage? La peinture frénétique d'une passion adultère, qui risque tout pour
 s'assouvir, qui joue avec les dangers, qui joue avec le poignard, qui joue
 avec la mort? » Suit Tanalyse peu bienveillante de la pièce, "puis le critique
 reprend : « Un telle conception ne supporte pas plus l'examen du bon sens
 qu'un crime déferé à la cour d'assises ne soutient le coup d'oeil du jury.
 L'auteur, en se plaçant dans la sphère exceptionnelle des passions délirantes,
 des passions cruelles qui ne marchandent ni les larmes ni le sang, s'est
 soustrait à toute juridiction littéraire; sa pièce est un monstre dont, il faut le
 dire avec justice, quelques parties sont empreintes à un degré peu commun
 de vigueur, de gr&ce et de beauté. Bocage et madame Dorval se
 distinguèrent par le talent et l'énergie avec lesquels ils remplirent les deux
 rôles principaux d'Antony et d'Adèle. » Je pourrais suivre votre critique d'un
 bout à l'autre, cher monsieur Lesur; mais je veux répondre seulement aux
 quelques lignes que j'ai soulignées, qui ont rapport à la bâtardise, et par
 lesquelles débute votre article,

124 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Eh bien, cher monsieur Lesur, vous vous trompez, et les préjugés sur la naissance ne sont point vaincus, comme vous le dites. Je connais, moi, et vous connaissiez aussi, vous,— -je dis vou^ connaissiez^ parce que je crois que vous êtes mort, — vous connaissiez, vous, un homme de talent, mieux que cela, un homme de génie, qui à fait sa fortune de haute lutte, et qui, malgré son talent, son génie, sa fortune, s'est constamment vu reprocher le hasard fatal de sa naissance. On Ta chicané sur son âge, sur son nom, sur son état social... Où cela? Parbleu î dans cette enceinte où Ton fait les lois, et où, par conséquent. Ton n'aurait pas dû oublier que la loi proclame Tégalité des Français en face les uns des autres. Eh bien, cet homme, avec la merveilleuse persistance qui le caractérise, arrivera à son but : il sera un jour ministre ; eh bien, ce jour-là, qu'attaquera-t-on en lui? Son opinion, son système, ses utopies?... Non pas, mais sa naissance! Et qui attaquera cette naissance ? Quelque plat coquin qui a le bonheur d'avoir un père et une mère, lesquels ont le malheur de rougir de lui ! Assez sur Antony, que nous allons laisser suivre son cours d'une centaine de représentations au milieu des émeutes, et revenons aux événements qui causaient ces émeutes. CCI Un mot sur la critîqae. — Molière jugé par Bossuet, par Jean-Jaccpies Rousseau et par Bourdaloue. — Un anonyme. — Les critiques du XYii" siècle et ceux du xix*, — M. François de SaUgnac de la Motte de Fénelon. — D'où vient le mot Tartufe, -* M. Taschereaa et M. Etienne. L'homme propose et Dieu dispose. Nous avons terminé le chapitre précédent avec l'intention d'en revenir aux événements politiques; mais voilà — puisque nous avons parlé de la critique — que l'envie nous prend de consacrer à rhonnôte déesse uu tout petit chapitre.

MÉMOIRES U'ALEX. DUMAS 125 n n'y aura, du reste, dans ce chapitre, ni haine ni récriminations. Nons ne sommes ponssé que par le désir de divaguer quelques instants, et de mettre sous les yeux de nos lecteurs des jugements qui leur sont inconnus ou qu'ils ont oubliés. Ceci, par exemple, est écrit, à propos des comédies de Molière en général : « Il faudra donc que nous passions ponr honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou qu'on* ne yeuille pas ranger parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui a expiré, pour ainsi dire, à nos yeux, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles de chrétiens... Songez seulement si vous oseriez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante!... » La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien, qui , en jouant son Malade imaginaire , reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au trihimal de celui qui dit : Malhewr à v

125 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS fondée ! Gomme il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leur femme, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et il n'en devient que plus coupable en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes à se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le criminel, d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci et rit de la bêtise du manant puni ? » De qui cette critique ? Sans doute de quelque prêtre intolérant, de quelque prélat fanatique ? Point. Elle est de l'auteur des Confessions et de la Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau (1) Peut-être, au moins, le Misanthrope va-t-il trouver grâce devant la critique. — Il est bien convenu, n'est-ce pas, que la pièce est un chef-d'œuvre? Voyons ce qu'en dit l'onctueux Bourdaloue, dans sa Lettre à l'Académie française. C'est court mais précis. « Un autre défaut de Molière que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, moi » c'est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu ! » Passons à l'Amant et revenons à Jean-Jacques Rousseau. « C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure, dit le philosophe de Genève; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand un père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard (I) Lettre à d'Alembert sur les spectacles.

HÉLIOIRBS D'ALBX. DtHAS 127 qifil n^a que faire de sei
 dons? Si la plaisanterie est e&eel-* lente, en est-elle moins punissable? Et
 la pièce où Ton fait aimer le fils insolent qui se la permet en est-elle moins
 une ccole de mauvaises mœurs (1)? Tâtons un peu de Panonyme : — c'est
 sur Don Juan et sur Tartufe, cette fois; — puis, de là, nous retournerons à un
 nom connu, à un poète tout de lait, à un orateur tout de miel. Commençons
 par l'anonyme. Voyez comme déjà le précepte d'Horace était en usage à
 cette époque : Sucrez ks bords de la coupe, pour que la H* quev/r soit
 moins amère! fc J'espère, dit le critique, que Molière recevra ces
 observations d'autant plus volontiers, que la passion et l'intérêt n'y ont point
 de part : je n'ai point dessein de lui nuire; je veux le servir, au contraire. »
 Boni voilà les bords de la coupe sucrés; l'absinthe va venir, et, après
 l'absinthe, la lie. Reprenons : * On n*en veut point à sa personne, mais à
 celle de son athée; l'on ne porte point envie à son gain ni à sa réputation; ce
 n'est point un sentiment particulier, c'est celui de tous les > gens de bien, et
 il ne doit pas trouver mauvais que l'on défende ouvertement les intérêts de
 Dieu, qu'il attaque ouvertement, et qu'un chrétien témoigne de la douleur en
 voyant le théâtre révolté contre l'autel, la farce aux prises avec l'Évangile,
 un comédien qui se joue des mystères et qui fait raillerie de tout ce qu'il y a
 de plus saint et de plus sacré dans la religion ! Il est vrai qu'il y a quelque
 chose de galant dans les ouvrages de Molière, et je serais bien fâché de lui
 ravir l'estime qu'il s'est acquise. 11 faut tomber d'accord que, s'il réussit (1)
 teitre à d'Alembert mr le\$ tpectacles^ t •

^28 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS mal à la comédie, il a quelqae talent ponr la farce ; et, qaoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gauthier-Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bravoure du Capitan, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse de Gros-Guillaume, ni la science du Docteur, il ne laisse pas de plaire quelquefois et de divertir en son genre. Il parle passablement français ; il traduit assez bien l'italien, et copie pas mal les auteurs; mais il ne se pique pas d'avoir le don de l'invention ni le génie de la poésie. Ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié sur le papier, et l'on peut dire que ses comédies ressemblent à ces femmes qui font peur en déshabillé, et qui ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à ces petites tailles qui, ayant quitté leurs patins, ne sont plus qu'une partie d'ellesmêmes. Toutefois, on ne peut dénier que Molière ait bien du bonheur ou bien de l'adresse de débiter avec tant de succès sa fausse monnaie, et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces. Voilà, en peu de mots, ce que Ton peut dire de plus obligeant et de plus avantageux pour Molière. » Si cet auteur n'eût joué que les précieuses, et s'il n'en eût voulu qu'aux pourpoints et aux grands canons, il ne mériterait pas une censure publique et ne se serait pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété. Mais qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient une école de libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un valet de théâtre? Ce serait trahir visiblement la cause du ciel dans une occasion où sa gloire est ouvertement attaquée, où la foi est exposée aux insultes d'un bouffon qui fait commerce de ses mystères, et en profane la sainteté; qui foudroie et renverse tous les fondements de la religion à la face du Louvre, dans la maison d'un prince chrétien, à la vue de tant de sages magistrats si zélés pour la cause de Dieu, en dérision de tant de bons pasteurs que l'on fait passer pour des Tartufes ! Et c'est sous le règne du plus grand, du plus religieux monarque du monde, pendant que ce généreux prince occupe tous ses soins à maintenir la religion, que Molière travaille à la détruire ! Le roi abat le temple de l'hérésie, et Molière élève des autels

HÉMOIRES D*ALEX. DUMAS 129 à rimpîété, et autant que la vertu du prince s'efforce d'établir dans le cœur des sujets le culte du vrai Dieu par l'exemple de ses actions, autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en ruiner la créance dans les esprits par la licence de ses ouvrages. » Certes, il faut avouer que Molière lui-même est un Tartufe achevé, un véritable hypocrite ! Si le véritable but de la comédie est de corriger les hommes en les divertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les faisant rire. De même que ces serpents dont les piqûres mortelles répandent une fausse joie sur la figure de ceux qui en sont atteints, organe du démon, il corrompt les mœurs; il tourne en ridicule le paradis et l'enfer; il décrie la religion, sous le nom d'hypocrisie; il prend Dieu à partie, et se fait gloire de son impiété à la face de tout un peuple ! Après avoir répandu dans les âmes ces poisons funestes qui étouffent la pudeur et la honte, après avoir pris soin de déformer des coquettes, et de donner aux filles des instructions dangereuses, après des écoles fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le libertinage; et, voyant qu'il choquait toute la religion, et que tous les gens de bien lui seraient contraires, il a composé son Tartufe, et a voulu rendre les dévots des ridicules et des hypocrites. Certes, c'est bien à Molière de parler de la religion, avec laquelle il a si peu de commerce, et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni par théorie! » Son avarice ne contribue pas peu à échauffer sa verve contre la religion ; il sait que les choses défendues irritent le désir, et il sacrifie hautement à ses intérêts tous les devoirs de la piété; c'est ce qui lui fait porter avec audace la main au sanctuaire, et il n'est point honteux de lasser tous les jours la patience d'une grande reine qui est continuellement en peine de faire réformer ou supprimer ses ouvrages. 9

Auguste fit mourir un bouffon qui avait fait raillerie de Juxter, et défendit aux femmes d'assister à ses comédies, plus modestes que celles de Molière. Théodose condamna aux bêtes des farceurs qui tournaient en dérision les cérémonies religieuses, et néanmoins cela n'approche pas de l'emporte

130 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS ment de Molière. Il devrait, enfin, rentrer en lui-même, et considérer qu'il est très-dangereux de se jouer de Dieu ; que l'impiété ne demeure jamais impunie, et que, si elle échappe parfois aux feux de la terre, elle ne peut éviter ceux du ciel. Il ne doit point abuser de la bonté d'un grand prince, ni de la piété d'une reine si religieuse, à qui il est à charge, et dont il se fait gloire de choquer les sentiments. On sait qu'il se Tante hautement qu'il fera paraître son Tartufe d'une façon ou d'autre, et que le déplaisir que cette grande reine en a témoigné n'a pu faire impression sur son esprit, ni mettre des bornes à son insolence. Mais, s'il lui restait encore quelque ombre de pudeur, ne lui serait-il pas fâcheux d'être en butte à tous les gens de bien, de passer pour un libertin dans l'esprit des prédicateurs 9 et d'entendre toutes les langues que le Saint-Esprit anime condamner publiquement son blasphème? Et, enfin, je ne crois pas aiaire un jugement téméraire d'annoncer qu'il n'y a point d'homme, si peu éclairé des lumières de la foi, qui, sachant ce que contient cette pièce, puisse soutenir que Molière, dans le dessein de la jouer ^ soit digne de la participation des sacrements, qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation publique, ni même qu'il soit digne de l'entrée des églises, après les anathèmes que les conciles ont fulminés contre les auteurs de spectacles impudiques et sacrilèges! » Ne trouvez-vous pas, cher lecteur, que ce libelle anonyme, adressé au roi Louis XIV pour empêcher Tartufe^ ne ressemble pas mal au placet adressé au roi Charles X pour empêcher de jouer Henri III? Seulement, Fauteur ou les auteurs de ce libelle du xvii* siècle avaient eu la pudeur de garder l'anonyme, tandis que les illustres académiciens du xix^e avaient hardiment signé : Viennet, Lemercier, Arnault, Etienne, Jay, Jouy et Onésime Leroy.— M. Onésime Leroy n'était pas de l'Académie, mais il espérait bien en être! Pourquoi n'en est-il pas? Je défie qu'on réponde à cette question. Ces injures étaient contemporaines du moins, et cela se com

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 131 prend; mais Bossuet, qui écrivait dix ans après la mort de Molière; mais Jean-Jacques Rousseau, qui écrivait quatrevingts ans après la représentation de Tartufe; mais Bourdaloue, mais Fénelon... Ah ! au fait, j'ai oublié de vous dire ce que pensait Fénelon de Fauteur des Précieuses ridicules. Après Faigle de Meaux, le cygne de Cambrai ! Il n'y a rien de pis que les animaux à douce toison ou à blanc plumage quand Us deviennent enragés ! « En pensant bien, Molière parle souvent mal; il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, et avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aimerais encore mieux sa prose que ses vers. Par exemple, V Avare est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers ; mais, en général, il me paraît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions. » m Notez bien que cela s'écrivait vingt ans environ après la mort de Molière, et que Fénelon, Fauteur du Télémaque, pariant à l'Académie, — laquelle applaudissait de ce hochement de tête qui n'empêche pas de dormir, ^ disait hardiment que l'auteur du Misanthrope^ de Tartufe et des Femmes savantes ne savait point écrire en vers. O cher monsieur François de Salignac de la Motte de FénéWB, si j'avais là une critique que Charles Fourier d faite de votre Télémaquey comme j'en régèlerais le lecteur ! En attendant, l'homme que la critique du xvi^e et du xvii^e siècle, que les hommes d'Église et les philosophes, que Bossuet et Jean-Jacques Rousseau traitaient d'hérétique, de corrupteur, d'homme abominable ; qui, selon Fanonyme de la tHve^MTOi^ parlait passablement le français ^({m^ selon Fénelon, ne savait pas écrire en vers; cet homme est, au x^e siècle, un grand moraliste^ un sévère châtieur de mœurs, un inimitable écrivain ! D y a plus: des hommes qui écrivent à leur tour des lettres

13? MÉMOIRES D'ALEX. DUMA8 au descendant de Louis XIV, pour qu'il empêche les hérétiques, les corrupteurs, les hommes abominables du xix*" siècle d'être joués, s'agenouillent devant l'illustre mÔrt; ils vont chercher dans ses œuvres les moindres intentions qu'il a eues, ou qu'il n'a pas eues; ils s'enquièrent de ce qui a t)u, par un de ces hasards que le génie rencontre seul, lui donner telle ou telle idée; ils font même de profondes recherches et sur l'homme qui a fourni le type de Tartufe, et sur la circonstance qui lui a donné ce nom de Tartufe, si bien approprié au personnage, qu'il est devenu non-seulement un nom d'Aomme, mais encore un nom d'noMMES. * « Nous avons indiqué où Molière a pris son modèle; il nous reste, maintenant, à indiquer le titre de sa pièce. Cette généalogie d'un mot pourrait paraître minutieuse en toute autre occasion; mais rien de ce qui concerne le chef^d^œuore de notre scène ne saurait manquer d'Hntérêt. Quelques commentateurs, entre autres Bret, ont prétendu que Molière, plein de l'ouvrage qu'il méditait, se trouvait un jour chez le nonce du pape avec plusieurs saintes personnes. Un marchand de truffes s'y présenta, et le parfum de sa marchandise vint animer la physionomie béate et contrite des courtisans de l'envoyé de Rome. « Tartufoli, signor nunzio! tartufoli! » s'écriaientils en lui présentant les plus belles. Suivant cette version, c'est ce mot tartufoli, prononcé avec une sensualité toute mondaine par ces bouches mysti(^

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 133 imprimé à Paris en 1505, et cité par Leducbat, dans son édition du Dictionnaire étymologique de Ménage. L'un des chapitres du livre IX de ce traité est intitulé : Des truffes ou tartuffes^ et, comme Leducbat et les autres étymologistes regardent le mot truffe comme dérivé de truffer^ il est probable que l'on n'a dit, au xv^e et xvi^e* siècle, tartuffe pour truffe, que parce que l'on pouvait dire également tartuffer pour truffer. » Gela est de M. Taschereau, qui ne l'a dit pour rien, hâtons-nous de le dire, dans la lettre à Charles X, mais qui est pour beaucoup dans la belle étude qu'il a publiée sur Molière. Mais voici qui est de M. Etienne, l'auteur des Deux Gendres^ comédie faite en collaboration avec Shakspeare et le jésuite Gonaxa: a Les truffes, dit M. Etienne, de l'Académie française, viendraient donc de la tartufferie, et peut-être n'est-ce point parce qu'elles sont difficiles à découvrir qu'on leur a donné ce nom, mais parce qu'elles sont un puissant moyen de séduction, et que la séduction n'a d'autre but que la tromperie. Ainsi, d'après une antique tradition, les grands dîners qui ont aujourd'hui une si grande influence dans les affaires de l'État, seraient des dîners de tartuffes. Il y a des étymologies beaucoup moins raisonnables que celle-là. » En vérité, critique, ma mie, — ou plutôt mon ennemie, — ne vaudrait-il pas mieux que vous* fussiez un peu moins caressante aux morts, et un peu plus indulgente aux vivants? Vous n'auriez pas sur la conscience l'asphyxie d'Escousse et de Lebras, la noyade de Gros, et la suspension à Anlony» VIII. 8

134 MÉMOIRES D'ALEX. UXTMAS CCU Thermomètre des crises sociales. — Entrevue avec M. Thiers. — Ce qu'il veut faire pour le Théâtre-Français. — Nos conventions. — Antony revient à la rue de Richelieu. — Le Constitutionnel. — Son premier-Paris contre le romantisme en général, et contre mon drame en particulier. — La moralité du théâtre antique. — Parallèle entre le Théâtre-Français et celui de la Porte-Saint-Martin. — Première suspension d'AnUmy, Le chapitre précédent finit par ces mots: « Et la suspension à!Antony. » Laquelle suspension? demandera peut-être le lecteur : est-ce celle que décréta M. Thiers? est-ce celle que confirma M. Duchâtel? est-ce celle que vient d'ordonner M. de Persigny? Antony^ comme Fa très-bien dit M. Lesur, est un monstre; ce monstre s'est produit dans un de ces moments de dévergondage de la société qui suivent les révolutions, et où cette morale institution qu'on appelle la censure n'a pas encore eu le temps de s'établir et de fonctionner; de sorte que, toutes les fois que la société ébranlée chancelle sur sa base, on joue Antony ; mais, toutes les fois que la société est sauvée, que la bourse monte, que la morale triomphe, on mp^xime Antony. J'avais profité du moment où la société avait la tête en bas et les jambes en l'air pour faire jouer Antony^ et j'avais bien fait; sans quoi, le gouvernement moral qui fut crucifié entre le procès Gubières et l'assassinat Praslin n'en eût certes pas permis la représentation. Mais, enfin, Antony avait été joué cent trente Ms] Antony avait droit de bourgeoisie ; il avait fait son effet, produit le mal qu'il devait produire, et l'on n'avait pas de raison de s'en inquiéter, lorsque M. Thiers me fit venir un matin au ministère de l'intérieur. C'est un homme charmant que M. Thiers ; je connais peu de conteurs plus agréables, et peu d'écouteurs aussi intelligents.

«ÉMOIRBS D'ALEX. DOUAS 135 Nous nous étions tus plusieurs fois, et, d'ailleurs, nous nous connaissions, lui et moi : lui parce qu'il s'appelait Thiers, moi parce que je m'appelais Dumas. — Mon cher poète, avez* vous remarqué une chose? me de^ manda-t-il. — Laquelle, mon cher historien ? — C'est que le Théâtre-Français va à tous les diables ! — Vous me donnez cela comme une nouvelle? — Non, je vous donne cela comme un malheur. — Penh!... — A votre avis, qu'y a-t-il à ftdre du Thôùtre-Prançais ? — Ce qu'on fait d'un vieux b&timent, un ponton. — Bon ! croyez-vous donc qu'il ne puisse plus tenir la mer? — Oh! si fait! avec une carène nouvelle, des voiles neuves et un autre équipage. — Eh bien, c'est mon avis... Il me fait l'effet du cheval que, dans sa folie, Roland traîne par la bride : il a toutes les qualités du cheval; seulement, toutes ces qualités sont paralysées par un petit malheur : il est mort ! — C'est justement cela. — Eh bien, Hugo et vous avez eu de grands succès à la Porte-Saint-Martin ; j'ai envie de faire du Théâtre-Français ce qu'on fait du Musée : l'ouvrir le dimanche pour qu'on puisse venir y étudier les auteurs morts, et réserver tout le reste de la semaine aux auteurs vivants, et particulièrement à Hugo et à vous. — Eh bien, mon cher historien, voilà la première fois que j'entends un ministre de l'intérieur dire quelque chose de sensé sur une question d'art. Permettez que je voie l'heure de la journée et la date du mois; je porterai cela en note... Bon I 15 mars 1834, à sept heures du matin. — Maintenant, que voulez-vous, pour nous faire une comédie, une tragédie ou un drame en cinq actes, au ThéâtreFrançais? — Mais je voudrais d'abord des acteurs qui jouassent le drame : madame Dorval, Bocage, Frederick.

136 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Tont ne peut pas se faire à la fois. Je tous donne madame Dorval : les autres Tiendront après. — Bon! c'est déjà quelque chose... Puis on me doit une réparation à propos àAnUmy : je désire que madame Dorval rentre par le rôle d'Adèle. — Accordé... Ensuite? — C'est tout. ^ Oh ! vous nous donnerez une pièce nouvelle. • Dans trois mois. — A quelles conditions? — Mais aux conditions de tout le monde. — Voilà ce que je refuse : on vous donnera cinq mille francs de prime. — Va pour cinq mille francs! — Eh bien, je vais prévenir Jouslin de la Salle... Vous allez prévenir madame Dorval; seulement, dites-lui d'être raisonnable. — Oh ! soyez tranquille, pour entrer aux Français, et pour y \o\x&r Antony^ elle fera tous les sacriiices du monde... Ainsi« c'est convenu? -Oui. — Récapitulons, — Soit. — Nous rentrons, fiugo et moi, au Théâtre-Français, par une brèche, comme la litière de M. de Richelieu?..* — Accordé. — Nous faisons chacun deux pièces par an?... — Convenu. — *Dorval est engagée? Bocage et Frederick le seront?... — C'est dit. — Et Dorval débute par Antony? — Elle établira cela dans son engagement. — A merveille!... A la première de la reprise de la pièce immorale! — Dès aujourd'hui, je retiens ma loge, pour être sûr d'avoir de la place. Nous nous quittâmes. Je courus chez Dorval lui annoncer

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 137 cette bonne nouvelle. Elle n'était pas réengagée à la PorteSaint-Martin ; elle se trouvait donc libre, et pouvait entrer sans retard au Tbêâtre-Français. Le lendemain, elle reçut la visite de Jouslin de la Salle. Les conditions ne furent pas longues à discuter; ainsi que je Pavais dit, pour entrer au Théâtre-Français, et pour y jouer Anîony, Dorval se fût engagée pour rien. Les répétitions conunencèrent aussitôt. J'avais fait mon traité avec le directeur, et il'était spécifié, dans ce traité, que, par ordre du mimstre, Antony était repris à la ComédieFrançaise, et que ûorval débutait dans ce drame. Antony reparut sur l'affiche de la rue de Richelieu ; cette fois, il y avait cent contre un à parier qu'il serait joué, attendu qu'il paraissait par ordre ministériel. L'affiche annonça la pièce et les débuts de ûorval pour le 28 avril 1834. Nous comptions sans le Constitutionnel. Le Constitutionnel avait ime vieille dent contre moi ; je m'en inquiétais peu : je croyais qu'il ne pouvait plus mordre. J'étais le premier qui, dans ce même Antony, avait osé attaquer son omnipotence. On se rappelle, dans la mise en scène à! Antony ^ un gros monsieur qui, à tout ce que l'on disait, répondait invariablement : « Cependant le Constitutionnel... » sans jamais donner d'autre raison. C'était Moëssard qui jouait le gros monsieur. Ce n'était pas tout : on avait représenté aux Variétés une pièce intitulée la Tour de Babel. La scène de scandale de cette pièce était une scène de désabonnement au Constitution'^ nel que l'on m'avait naturellement mise sur le dos, à cause de mon inimitié bien connue pour ce journal. Je n'avais pas réclamé, et j'étais, sinon le vrai père, du moins le père putatif. Le matin du 28 avril* 1834, comme je venais de distribuer mes billets pour la représentation du soir, monilis, qai comviu. 8.

13S MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS mençait à prendre dix ans, m'arriva, un numéro du Consti* tutionnel à la main. Il m'était envoyé par Goubaux, chez lequel il était en pension, et qui me criait comme d'Assas : « A vous! c'est l'ennemi! » Je dépliai l'estimable journal, et je lus — ' en premier-Paris, s'il vous plaît I — l'articie suivant. Un fait littéraire prenait ainsi l'importance d'un fait politique. « Paris, 38 avril 1834. » La subvention di; Théâtre-Français est portée au budget de l'État pour deux cent mille francs. Cette somme est consi^dérable ; mais, si l'on réfléchit à l'influence que ce théâtre peut exercer, dans l'intérêt de la société, sur le goût, sur les mœurs, sur la bouDe direction de la littérature dramatique, l'allocation ne paraîtra pas exagérée. Le Théâtre-Français, enrichi de tant de chefs-d'œuvre qui ont contribué aux progrès de notre civilisation, est, comme le Musée, un monument national qui ne doit être ni abandonné ni dégradé. De la hauteur où l'a élevé le génie de nos grands écrivains, il ne doit pas descendre â ces exhibitions grotesques et immorales qui font la honte de l'époque, alarment la pudeur publique, et portent une atteinte mortelle à la société! Il n'y a plus de frein à la dépravation de la scène, à l'oubli de toute morale et de toute bienséance; le viol, l'adultère, l'inceste, le crime, enfin, dans ses formes les plus dégoûtantes, voilà les éléments de la poétique de cette misérable époque dramatique qui, digne de tous les mépris, s'avise de mépriser les maîtres de l'art, prend un infernal plaisir à flétrir tous les sentiments généreux, à répandre la corruption dans le peuple, et nous expose aux dédains de l'étranger!..*» C'est bien écrit, n'est-ce pas? H est vrai que c'est écrit par un académicien. Je continue : « Ce n'est point pour encourager un système pernicieux

VÊMOIRES D'ALEX. DUMAS 139 que le trésor public est mis à contribution. La somme de deux cent mille francs n'est accordée au Théâtre-Français qu'à condition qu'il restera pur de toute souillure, que les artistes recommandables de ce théâtre, qui sont encore les meilleurs de l'Europe, ne s'avilissent pas en donnant Pappui de leur talent ' à ces ouvrages indignes de la scène nationale, ouvrages dont la funeste tendance devrait exciter la sollicitude du gouvernement, car il est responsable de la morale publique comme de l'exécution des lois. Eh bien, qui le croirait? dans ce moment même, on s'occupe à faire passer les principaux acteurs de la Porte-Saint-Martin au Théâtre-Français, et d'y naturaliser les absurdes et fangeux mélodrames destinés à remplacer les chefs-d'œuvre dramatiques qui sont une partie si importante de notre littérature. Un esprit de vertige semble planer sur ce malheureux théâtre. La représentation d'Antony est officiellement annoncée par le Moniteur pour demain lundi; Antony l'ouvrage le plus hardiment obscène qui ait paru dans ces temps d'obscénité! Antony dont la première représentation fit dire à un honnête père de famille : « Depuis » longtemps, nous ne pouvions plus mener nos filles au théâtre ; à présent, nous n'y pouvons plus mener nos femmes ! » Nous allons donc voir, sur le théâtre de Corneille, de Racine, de Molière et de Voltaire, nous allons voir une femme jetée dans une alcôve, un mouchoir sur la bouche ; nous allons voir, sur la scène nationale, le viol en action : le jour de cette représentation est fixé. Voilà une école de morale ouverte au public ; voilà le genre de spectacle auquel vous appelez cette jeunesse dont vous redoutez l'exaltation, et qui bientôt ne reconnaîtra plus ni règle ni frein! Ce n'est pas sa faute; c'est la faute du pouvoir, qui ne sollicite aucune mesure pour arrêter ce débordement d'immoralité. Il n'y a pas de pays au monde, quelque libre qu'il soit, où il soit permis d'empoisonner les sources de la morale publique. Dans les républiques anciennes, la représentation d'un ouvrage dramatique était une affaire d'État : on proscrivait tout ce qui pouvait altérer le caractère national, blesser la majesté des lois, et outrager la pudeur publique., •

VO HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Témoin la Lisistrata
d'Aristophane, dont nous allons dire deux mots à nos lecteurs, en ayant le
soin, toutefois, de traduire en latin ce qui ne saurait s'écrire en français. Le
latin dans les mots brave rhonnéteté! On voit que je cite Boileau, quand
Boileau peut m'être utile. — Pauvre Boileau ! quelle honte pour lui d'être
forcé de venir en aide à l'auteur 6! Henri III et d'Antony! Nous sommes à
Athènes. — Les Athéniens sont en guerre avec les Lacédémoniens; les
femmes se plaignent de cette guerre interminable du Péloponèse, qui
empêche les maris de rester près d'elles, et de remplir leurs devoirs
conjugaux. La plus ardente dans ses plaintes est Lisistrata, femme d'un des
principaux citoyens d'Athènes; aussi a-t-elle convoqué toutes les matrones
non-seulement d'Athènes, mais encore de Lacédémone, d'Anagyre, de
Corinthe. Elle vient leur proposer un pacte. Laissons-la parler. Elle s'adresse
à Tune des femmes convoquées par elle, et qui se rend au lieu de la réunion
(1). Lisistrata. — Salut, Lampitot Lacédémonienne chérie, que ta es belle!
Ma douce amie, quel teint frais! quel air de santé! Tu étranglerais un
taureau! Lampito. — Par Castor et Pollux, je le crois bien : je m'exerce au
gymnase, et je me frappe du talon dans le derrière. Cette danse à laquelle
Lampito fait allusion avec une naïveté tout à l'honneur du dialecte dorien,
dont elle se sert, s'appelle cibasis. Continuons : Lisistrata, lui prenant la
gorge. — Que tu as une. belle gorge I Laupito. — Vous me tâtez comme
une victime. (I) Nous empruntons les citations suivantes à l'exceUente
traduction de M. Artaud. Si nous traduisions nous-même, d'abord la
traduction serait mauvaise, puis on pourrait nous accuser d'avoir forcé le
grec à dire ce qu'il ne dit pas.

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 141 LisisTRATA. — Et cette autre jeune iBile^ de quel pays est-elle? Lahpsto. — C'est une Béotienne des plus nobles qui nous arrive. LisisTRATA. — Âht oui» c'est une Béotienne?... Elle a unjoli jardin t A propos, j'oubliais de dire — et c'est le mot jardin qui me rappelle cet oubli — que Lampito et Calonice, la Béotienne, jouent leur rôle dans le costume qu'avant son péché, Eve portait dans le paradis terrestre. Calonice. — fit parfaitement soigné! on en a arraché le pouliot. Ici, le savant traducteur nous apprend que le pouliot était une plante qui venait en abondance dans la Béotie. Puis il ajoute : Sed intelligit hortvm muliebre, undè pi-^ las educere aut evellere solebant. Lisistrata continue, exposant le motif de la convocation : LisisTRATA. •

The text on this page is estimated to be only 28.12% accurate

142 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS nissions des sujets de tragédie : nous ne sommes bonnes qu'à une seule chose t.. . 0 ma chère Lacédémonienne, —car ta penx eneore tout sauTer en l'unissant à moi, — je t'en prie^ seconde mes projets! Lampito. — C'est qu'il est bien difficile pour des femmes de dormir 9ine mentulât Il faut cependant s'y résoudre, car la paix doit passer avant tout. LisisTRATA. •— La paix» assurément! Si nous nous tenions chez nous bien fardées^ et sans autre vêtement qu'une tunique fine et transparente^ ineenderemus glâbro cunno, arrigerent viri, et cdvre euparentt Les femmes consentent. Il s'agit de se lier par un serment. Voici le serment : LisisTRATA. — Mettez toutes la main sur la coupe, et qu'une seule répète, en votre nom à toutes, ce que je rais tous dire : Aucun amant ni aucun époux. *. MiRRHiNE. — i^Aucun amant ni aucun époux... LisisTRATA. — Ne pourra m'approcher rigenie nervot — Répète. Mirrhine répète. LisiSTRiTA. — Et, s'il emploie la violence... Mirrhine. — Oui, s'il emploie la violence... LISISTRATA. — Motus non addamî On comprend le résultat d'un pareil serment, qui est scrupuleusement tenu. Aussi vous vous rappelez la course de M. de Pourceaugnac poursuivi par les seringues? Eh bien, cela peut vous donner une idée de la mise en scène du reste de la pièce. Les femmes jouent le rôle de M. de Pourceaugnac, et les maris celui des apothicaires. Voilà les pièces qui, selon le rédacteur du Constitutionnel, moralisaient les sociétés antiques! « Dans les républiques anciennes, reprend avec aplomb notre censeur, les jeux scéniques étaient destinés à exciter les passions nobles, non à provoquer les penchants vicieux de la nature humaine; ils avaient pour but de coixiger les

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 143 Vices par te ridicule, et, en rappelant de glorieux souvenirs, de réveiller au fond des âmes l'émulation de la vertu, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie! Eh bien, nous, si fiers de notre équivoque civilisation, nous n'avons pas de si hautes pensées ; tout ce que nous demandons, c'est qu'on nous laisse au moins un théâtre, un seul théâtre où nous puissions conduire nos enfants et nos femmes sans que leur imagination soit souillée, un théâtre qui soit véritablement une école de bon goût et de bonnes mœurs » Nous n'en appelons point à la direction actuelle des beaux-arts; une coterie romantique, ennemie jurée de notre grande littérature, y domine souverainement ; coterie qui ne reconnaît que ses adeptes et ses courtisans, et n'a de faveurs que pour eux; l'artiste sans intrigue y est oublié. Elle veut réaliser ses absurdes théories : elle est allée chercher au boulevard le directeur, les acteurs, les pièces qui doivent déshonorer la scène française : c'est là son but; ce sont là ses moyens. C'est à M. Thiers, ministre de l'intérieur, que nous nous adressons. Homme de lettres distingué, admi- nistrateur des sublimes génies dont la gloire est celle de la patrie, c'est à lui, dépositaire d'un pouvoir qui doit veiller à la conservation de ce noble héritage, que nous demandons de ne pas le laisser tomber en des mains hostiles, de s'opposer à ce débordement de mauvaises mœurs qui envahit le théâtre, pervertit la jeunesse de nos écoles, et la jette dans le monde, avide de jouissances précoces, impatiente de toute espèce de joug, et bientôt fatiguée de la vie. Ce dégoût de la vie presque au sortir de l'enfance, ce phénomène effrayant, jusqu'ici sans exemple, tient en grande partie à la funeste influence de ces spectacles dangereux où se montrent les passions les plus effrénées dans toute leur nudité, et à cette nouvelle littérature où tout ce qui est digne de respect est livré au mépris. Laisser corrompre la jeunesse, ou plutôt favoriser sa corruption, c'est préparer un avenir de troubles et d'orages ; c'est compromettre la cause de la liberté, c'est vicier dans le germe nos naissantes institutions; c'est aussi le plus juste et le plus sanglant reproche qu'on puisse faire à un gouvernement... »

144 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Pauvre Antony ! il ne lui manque plus que d'être accusé de violer la charte de 1830! « Et nous dirons ici toute la vérité : ce ne sont point les feuilles républicaines qui ont prêté leur appui à ce système odieux de démoralisation; quelque reproche qu'on puisse leur faire d'ailleurs, on est forcé d'avouer qu'elles ont repoussé avec indignation la littérature satanique et le drame immoral, qu'elles sont restées fidèles au culte de la gloire nationale. Ce sont les journaux de la Restauration, c'est cette misérable direction des beaux-arts, qui, sous les yeux du ministère, donnent au monde civilisé le plus grand scandale : celui de contribuer à la publicité et au succès de ces productions monstrueuses qui nous ramènent à la barbarie, et qui finiront, si rien ne les arrête, par nous faire rougir d'être Français... » « Voyez-vous le collaborateur de M. de Jouy rougissant d'être Français, parce que M. Hugo a fait Marion Delorme[^] et M. Dumas Antony[^] et obligé de regarder la Colonne pour redevenir fier de sa nationalité ! « Mais pourquoi donner une prime à la dépravation? pour[^] quoi grever le budget de l'État d'une somme de deux cent mille francs au profit du mauvais, goût et de l'inunoralité? pourquoi ne pas, du moins, les partager entre le ThéâtreFrançais et la Porte-Saint-Martin? Il y aurait justice, car les droits sont égaux; bientôt même le premier de ces théâtres ne sera que la succursale de l'autre, et celui-ci mérite bien toutes les sympathies de MM, les directeurs des beaux-arts. Il y aurait donc une inconséquence choquante, de leur part, à le laisser dans l'oubli. » Pour cette fois, vous avez raison, monsieur l'académicien. La subvention doit être accordée, n'est-ce pas? au théâtre qui donne des œuvres littéraires dont les années suivantes se souviendront, et qui resteront au répertoire. Or, voyons ce que

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 145 donnait, concurremment avec la Porte-Saint-Martin, le Théâtre-Français, et dites-moi, pendant cette période de quatre ans, quelles sont les pièces dont on se souvient et qui sont restées au répertoire? Théâtre-Français : — Charlotte Corday, — Camille Desmoulins^ — le Clerc et le Théologien^ — Pierre III^ — le Prince et la Grisette, — le Sophiste, — Guida Reni, — ^ Presbytère^ — Caivs Gracchus^ ou le Sénat et le Peuple^ — la Conspiration de Cellamare, — la Mort de Figaro, — le Marquis de Rieux^ — les Dernières Scènes de la Fronde^ — Mademoiselle de Montmorency, Théâtre de la Porte-Saint-Martin : — Antony^ — Marion Delorme^ — Richard Darlington, — la Tour de Nesle, — Perrinet Leclerc^ — Lucrèce Borgia^ — Angèle^ — Marie Tudor^ — Catherine Howard. Il est vrai que nous trouvons, — sans compter les Enfants d'Edouard et Louis XI, de Casimir ûelavigne, Bertrand et Raton et la Passion secrète, de Scribe, qui viennent protester contre cette moisson d'ouvrages inconnus, oubliés, enterrés, jetés dans la fosse commune sans épitaphe sur leur tombe, — 11 est vrai, dis-je, que nous trouvons quatre ou cinq pièces de plus qu'à la Porte-Saint-Martin; mais cela ne prouve pas que Ton jouait les pièces du Théâtre-Français plus longtemps que celles de la Porte-Saint-Martin, surtout si Ton veut bien réfléchir que le Théâtre-Français ne joue ses pièces nouvelles que de deux jours Tun, et donne, par an, cent cinquante représentations de Tancien répertoire ! Vous aviez donc parfaitement raison, monsieur l'académicien : c'était à la Porte-Saint-Martin, et non au ThéâtreFrançais, que devait être accordée la subvention, attendu que, à part deux ou trois ouvrages, c'était à la Porte-Saint-Martin que se produisait la véritable littérature. Nous reprenons, ou plutôt Tillustre publiciste reprend : « Si la chambre des députés ne paraissait pas si pressée de TTer les lois de finances, nous pourrions espérer que, dans uae matière aussi grave, qui se lie si intimement au bon viii. 9

146 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS ordre et à l'existence de la civilisation^ il s'élèverait une TOix généreuse pour protester contre un emploi si abusif de la fortune publique, pour rappeler au ministre les devoirs que lui imposent les fonctions dont il est chargé. Le député qui parlerait ainsi serait sûr d'être écouté favorablement d'une assemblée dont les membres sont, tous les jours, témoins de cette licence inouïe des théâtres, destructive de toute morale, et en connaissent parfaitement tous les dangers. » Quant à nous, nous reviendrons sur ce sujet, qui nous semble de la plus haute importance pour le repos des familles et, en général, pour la société. Nous avons pour nous tous les hommes de goût, tous les amis véritables de nos institutions, enfin, les honnêtes gens de tous les partis!... » Eh bien, voilà qui est poli pour les spectateurs qui ont suivi les cent trente représentations à'Antony, les quatre-vingts représentations de Marion Delorme^ les quatre-vingt-dix représentations de Richard Darlington^ les six cent représentations de la Tour de Nesky les quatre-vingt-dix représentations de Perrinet Leclerc^ les cent vingt représentations de Lucrèce Borgia, les cent représentations d'Angèle, les soixante et dix représentations de Marie Tudor, et les cinquante représentations de Catherine Howard! Qu'est-ce que c'était donc que ces gens-là, si vos gens, à vous, sont les « hommes de goût, » les « amis véritables des institulions, » les « honnêtes gens? » Ce sont donc des gonjats, des renverseurs de gouvernement, des gens de sac et de corde? Diable! prenez garde! car ces gens-là, je vous en préviens, sont en grande majorité, non-seulement à Paris, mais encore dans la province ! Le moraliste du Constitutionnel termine ainsi : « Nous sommes convaincu que les artistes mêmes du Théâtre-Français, qui voyaient avec satisfaction revenir à eux la partie éclairée du public, feront des vœux pour le succès de nos réclamations. Gela dépend de la Chambre et di ministre de l'intérieur. Des préoccupations politiques trop

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 147 connues ont pu détourner son attention de la fausse et ignoble direction donnée au Théâtre-Français : il n'y aurait plus pour lui d'excuse, maintenant qu'il sait la vérité. » A. Jay. » Peut-être aviez-vous cru, en commençant de lire cette dénonciation, qu'elle était anonyme ou signée d'une initiale, ou d'un signe maçonnique, ou de trois étoiles, plus ou moins? Non pas ! elle est signée d'un nom d'homme, d'un nom de député, d'un nom d'académicien, du nom de M. Jay. Aussi, le même jour où l'article avait paru, M. Jouslin de la Salle, directeur du Théâtre-Français, reçut-il ce petit billet, court mais clair : « Défense est faite au Théâtre-Français de jouer Antony ce soir. » Thiers. » Je pris un cabriolet, et j'ordonnai au cocher de me conduire au ministère de l'intérieur. Mon explication avec M. Thiers. — Ce qui avait forcé de suspendre Antony. — Lettre de madame Dorval au Constitutionnel. •

148 MÉIROIRES D'ALEX. DUMAS M. Thiers avait fort à faire en ce moment-là : on sortait des troubles de Paris des 13 et 14 avril; on en finissait à peine avec l'insurrection des mutuellistes de Lyon; on discutait le budget du commerce et des travaux publics, qui était resté, faute de ministre spécial, une annexe du ministère de l'intérieur; enfin, on allait justement passer à la discussion générale des beaux-arts, et, par conséquent, passer à la discussion particulière de la subvention du Théâtre-Français. Au bruit que je fis en ouvrant la porte de son cabinet, M. Thiers leva la tête. — Bon! dit-il, je vous attendais. — Je ne crois pas, répondis-je. — Pourquoi cela? — Parce que, si vous m'aviez attendu, vous eussiez compris dans quelles intentions je venais, et vous m'eussiez consigné à la porte. — Et dans quelles intentions venez-vous? — Mais je viens tout simplement demander compte à l'homme du manque de parole du ministre. — Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé à la Chambre? — Non; je sais seulement ce qui s'est passé au Théâtre-Français. -- J'ai été forcé de suspendre Antony. — Non pas de suspendre, mais d'arrêter. — Arrêter ou suspendre... — Ce n'est pas la même chose. — Eh bien, j'ai été forcé d'arrêter l'infamy. — Forcé! un ministre? On peut forcer un ministre d'arrêter une pièce qu'il a envoyée prendre lui-même entre les mains du souffleur d'un autre théâtre, quand ce ministre a loué sa loge pour voir la première représentation de cette pièce? — Oui... forcé, j'ai été forcé ! — Par l'article du Constitutionnel? — Bah! s'il n'y avait eu que l'article, je m'en serais encore moqué, quoiqu'il soit de bonne encre. — Vous appelez cela de bonne encre, vous? Je vous défie

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 149 de sucer la plume de M. Jay, et de ne pas avoir la colique. — Eh bien, de mauvaise encre, si vous voulez... Mais c'est la Chambre ! — Gomment, la Chambre? — Eh ! oui, j'ai eu toute la Chambre contre moi ! Si Antony avait été joué ce soir, le budget ne passait pas. — Le budget ne passait pas? * -: Non... Imaginez-vous que ces gens-là... Jay, Etienne, Viennet, que sais-je, moi?... disposent d'une centaine de voix à la Chambre, cent voix qui votent comme un seul homme. J'ai été mis au pied du mur : « Antony, et pas de buget ! » ou bien : « Un budget, et pas à^Antony!... » Ah! mon cher, restez auteur dramatique, allez, et gardez-vous de devenir jamais nûnistre! — Ah ça ! mais vous croyez donc que cela va en rester là? — Non, je sais bien que je vous dois une indemnité ; fixezla vous-même, et j'ordonnance la somme que vous exigerez! — Allons donc, une indemnité ! Est-ce que je travaille pour toucher des indemnités, moi? — Non; mais vous travaillez pour toucher des droits d'auteur. — Quand on joue mes pièces, pas quand on les défend. — Cependant, vous avez droit à un dédommagement. — Le tribunal le fixera. — Croyez-moi, ne recourez pas aux tribunaux. — Pourquoi? — Mais parce qu'il vous arrivera ce qui est arrivé à Hugo, à propos du Roi s'amuse : le tribunal se déclarera incompétent. — Le ministre n'était pas intervenu au traité du Roi s'amuse; mais vous êtes intervenu au traité di!Antony. — Indirectement. — C'est ce que le tribunal appréciera. — Cela ne vous empêchera pas de nous faire une pièce nouvelle. — Bon! pour qu'on vous refuse le budget de 1835? Merci .

150 MÉMOIRES D'ALEX. BITMAS — Vous reviendrez stir votre détermination. — Moi? Je ne reviendrai même plus dans votre ministère! Et je sortis tout boudant et tout grondant; ce que je n'eusse certes pas fait, si j'avais su qu'avant deux ans, le même Thiers manquerait de parole à la Pologne, en laissant occuper Cracovie par les Autrichiens, les Prussiens et les Russes; à l'Espagne, en refusant d'intervenir, et à la Suisse, en menaçant de la bloquer. Près de ces trois grands événements, qu'était-ce qu'un pauvre petit manque de parole à un auteur dramatique? Je courus chez Dorval, que le revirement ministériel frappait plus cruellement que moi. En effet, la défense de jouer Antony était faite au seul Théâtre-Français; d'ailleurs, la réputation &' Antony était bien établie, et sa reprise ne pouvait en rien ajouter à la mienne. Un^en était pas de même de Dorval : dans aucun rôle elle n'avait encore eu le succès qu'elle venait d'obtenir dans celui d'Adèle ; aucun de ses anciens rôles ne pouvait suppléer celui-là, et il n'y avait aucune probabilité qu'un rôle nouveau lui rendit la chance de succès que la suppression d' Antony venait de lui ôter. Elle commença par écrire au Constitutionnel la lettre suivante: « Monsieur. n Lorsque je suis entrée aux Français, ce fut à la condition expresse que je débutterais par Antony. Cette condition fut portée sur mon engagement comme base du traité que Je contractais avec l'administration du théâtre Riefaelieu. » Aujourd'hui, le ministère juge que la pièce, reçue au Théâtre- Français en 1830, censurée sous les Bourbons, jouée cent fois à la Porte-Saint-Martin, trente fois à l'Odéon, une fois aux Italiens, ne peut être représentée par les comédiens du roi. Un procès entre l'auteur et M. Thiers jugera cette question de droit. n Mais, jusqu'à l'issue de ce procès, je me vois forcée de cesser de paraître dans toute autre pièce. • Je m'empresse, en même tempSf de déclarer qa*il n'y a

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS ^ 151 dans mon repas rien qui puisse blesser les auteurs d'une Liaison^ auxquels je dois personnellement des remerdments pour leurs bonnes relations avec moi. • Agréez, etc. » Habib Doryal. » C'était là le côté sérieux et triste de la situation ; puis, lorsqu'elle eut accompli ce devoir envers elle-même, — et surtout envers sa famille, dont elle était Tunique soutien, — Dorval voulut remercier M. Jay à sa façon, ne doutant point que je ne susse, de mon côté, un jour ou l'autre, le remercier à la mienne. Je retrouve le fait que je vais raconter consigné dans un album que la pauvre femme me remit en mourant, et que j'ai précieusement conservé : « Le 28 avril 1834, Antony^ pour mes débuts, a été défendu au Théâtre-Français, à la sollicitation ou plutôt sur la dénonciation de M. Antoine Jay, rédacteur du ConstitutûmneL » J'ai eu l'idée de lui envoyer une couronne de rosière. J'ai mis cette couronne dans un carton , avec une petite lettre; le tout attaché par une faveur blanche. » La lettre contenait ces mots : « Monsieur, » Voici une couronne jetée à mes pieds dans Antony : perj> mettez-moi de la déposer sur votre tête.* Je vous devais cet » hommage. Personne ne sait davantage Combien vous Tavez mérité! > Mabie Dorval. » Au-dessous de la signature de cette bonne et chère amie, je retrouve encore les deux lignes et la lettre suivantes :

152 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS « M. Jay m'a renvoyé le carton , la couronne et la fayeur blanche, avec ce billet : « Madame, » L'épigramme est jolie, et, quoiqu'elle porte à faux, elle » est de trop bon goût pour que je ne tienne pas à la garder. » Quant à la couronne, elle appartient à la grâce et au ta» lent, et je m'empresse de la remettre à vos pieds. » A. Jay. » 30 avril 1834. > Gomme j'en avais prévenu M. Thiers, j'en appelai de sa décision au tribunal de commerce. L'affaire vint le 2 juin suivant. Mon ami maître Mermilliod réclama en mon nom la représentation d'Antony ou douze mille francs de dommages-intérêts. Maître Nougier, avocat de M. Jouslin de la Salle, offrit, au nom de son client, de jouer Antony, mais à la condition que j'apporterais la mainlevée du ministère de l'intérieur. Maître Legendre, agréé du ministère de l'intérieur, déclina la compétence du tribunal, attendu, dit-il, que les actes de l'autorité administrative ne pouvaient être soumis à l'appréciation de l'autorité judiciaire. C'était bien simple, comme on voit : le ministère me volait ma bourse ; et, quand je réclamaï ma bourse volée, le ministère me disait : « Halte là, faquin ! je suis trop grand seigneur pour être poursuivi ! » Heureusement, le tribunal ne se laissa point intimider par les grands airs de maître Legendre, et il ordonna que M. Jouslin de la Salle comparâtrait en personne à la barre. L'affaire était remise à quinzaine. Maintenant, j'ouvre la Gazette des Tribunaux et je copie. TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE. PRÉSIDENCE DE M. VASSAL. — Audience du 30 juin 1834. Alexandre Dumas* contre Jouslin de la Salle. *> Maître Henry Nougier, agréé de la Comédie-Française :

MÉMOTRES D'ALEX. DUMASft 153 — Le tribunal a voulu que les parties vinssent s'expliquer elles-mêmes devant lui. Je demande acte de ce que M. Jouslin de la Salle ne se présente que par déférence pour la justice, mais en protestant contre cette comparution, en tant qu'elle établirait un précédent qui amènerait M. Jouslin de la Salle à comparaitre personnellement dans tous les débats qui pourront concerner la Comédie-Française, et à révéler ses communications avec l'autorité administrative, et de ce que, sous le mérite de cette protestation, le comparant s'en réfère à ses précédentes conclusions. » M. Alexandre Dumas. — Gonune demandeur, je donnerai les premières explications. Lorsque le ministre de l'intérieur eut formé le dessein de régénérer ou de réorganiser le Théâtre-Français, il songea d'abord à lui donner un bon directeur, et à appeler, je ne dirai pas des auteurs de talent, mais des auteurs à argent. » L'intention du ministre était, d'abord, de commencer par rétablir l'ancienne prospérité matérielle du théâtre. Il lui fallait, pour atteindre ce but, avoir des pièces en possession d'attirer le public, et de faire recette, outre la subvention qu'on se proposait de fournir.— M. Thiers se procura un directeur fort intelligent dans la personne de M. Jouslin de la Salle. Il crut aussi devoir recourir à moi, comme jouissant, jusqu'à un certain degré, de la faveur publique. Le ministre me manda donc dans son cabinet, et me proposa de travailler pour le Théâtre-Français, et alla même jusqu'à m'offrir une prime. Je demandai à être traité comme les autres auteurs pour les pièces à venir. » Je ne demandai d'autre condition à mon consentement que l'obligation de jouer trois de mes anciens ouvrages, Antony Henri III et Christine. M. Thiers dit qu'il ne connaissait pas Antony, quoique ce drame eût obtenu quatre-vingts représentations; qu'il avait vu Christine^ que cette pièce lui avait fait beaucoup de plaisir, et que même il en avait fait, dans le temps, l'objet d'un feuilleton. Ma condition fut acceptée sans aucune restriction. Ainsi j'étais en relation avec le ministre avant que le directeur du Théâtre-Français se fût abouché viii. 9.

t54 MÉMOIRES D'ALEX. D0MA8 avec moi. M, Jouslin de la Salle me trouva même dans le cabinet de M. Thiera. Ce dernier indiqua les clauses du traité, et chargea M. Jouslin de les mettre par écrit. Conformément aux conventions ainsi arrêtées, l'Antony fut mis en répétition, et annoncé sur l'affiche. » Mais, dans cet ouvrage, usant de mon droit d'auteur, j'avais raillé le Constitutionnel et ses doctrines surannées. Le Constitutionnel[^] qui, avant 1830, était une sorte de puissance, s'offensa des plaisanteries d'un jeune auteur dramatique, et, dans son courroux, il fulmina un article où il prétendait démontrer (\a! Antony était une production immorale, et qu'il était scandaleux d'en permettre la représentation sur le premier théâtre national. La colère du journal n'eût peut-être pas exercé une grande influence sur le ministre de l'intérieur; mais, à cette époque, MM. Jay et Etienne se trouvaient être les rapporteurs du budget des théâtres. Ces honorables députés, dont la collaboration au Constitutionnel est parfaitement connue, s'imaginèrent que les épigrammes &[^] Antony les atteignaient personnellement ; dans cette persuasion, ils déclarèrent au ministre qu'ils feraient rejeter le budget théâtral si la pièce satirique n'était pas interdite au Théâtre-Français. » Antony devait être joué le jour même où ces menaces étaient adressées à M. Thiers. Le ministre envoya à quatre heures du soir, à M. Jouslin de la Salle, l'ordre d'arrêter la représentation. Je fus informé de cette défense quelques heures plus tard. Je reconnais que M. Jouslin de la Salle a agi en bon camarade, et qu'il a fait tout ce qui dépendait de lui pour jouer ma pièce. Le tort ne vient que du ministre, qui a mis Antony à l'index, sans le connaître, ainsi qu'il l'a dit lui-même à la tribune. Cette interdiction ministérielle a été fatale à mes intérêts, car les préfets des départements s'évertuent, à l'instar de leur maître, à frapper ma pièce de prohibition. » 11 n'est plus permis de me jouer même à Valenciennes. M. Jouslin de la Salle m'a offert de me faire représenter telle autre pièce que je voudrais choisir à la place de[^] Antony ; mais ce ne serait pas là exécuter ce qui a été convenu : d'ailleurs, je tiens à la représentation ^^ Antony , qui est mon ouvrage

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 155 de prédilection, et celui d'une jeunesse nombreuse qui yeut bien me regarder comme son représentant. Sur la foi des promesses du ministre et du traité fait avec M. Jouslin de la Salle, j'ai retiré violemment Antony du répertoire de la Porle-SaintMartin, où il faisait d'abondantes recettes. Je me suis donc privé des droits d'auteur qui me revenaient journellement. Il est, par conséquent, juste que M. Jouslin me dédommage du préjudice qu'il m'a causé par l'inexécution du contrat. Le ministre ne manquera pas de lui fournir les fonds nécessaires. La pique que j'ai eue avec le Constitutionnel ne doit pas autoriser le directeur du Théâtre-Français, non plus que le ministre, à arrêter la représentation d'une pièce qui est une partie de ma fortune ; ce serait une véritable spoliation. Si M. Thiers n'eût pas entendu traiter avec moi, il ne m'Hiurait pas appelé douze ou quinze fbis chez lui ; il ne serait pas entré dans ces détails de théâtre qui ne peuvent qu'être ridi*ouïes pour un ministre. M. Jouslin n'a été évidemment qu'un intermédiaire. » M. Jouslin ds la Sallb.^ J'ai fait le traitéavec M. Alexandre Dumas dans mon cabinet. Le ministre a su que j'avais fait un traité, mais il n'en a pas connu les détails. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour exécuter la convention. La défense du ministre, arrivée tout à coup, et sans que je l'eusse prévue, a seule empêché Tefifet de ma bonne volonté C'est une force majeure dont je ne saurais être responsable. » M. Alexandre Dumas.— Ne m'avez-vouspas rencontré chez le ministre? » M. Jouslin de la Salle. — Oui, il y a quinze jours. » Maître Mermilliod. — Le ministre savait qn* Antony faisait partie du répertoire de madame Dorval, et qu'elle devait débiter dans cette pièce. » M Alexandre Dumas.— Madame Dorval en a fait l'objet d'une stipulation particulière dans son engagement. s» M. Jouslin de la Salle. — Madame Dorval a été engagée deux ou trois mois avant le traité avec M.Alexandre Dumas. Aucune stipulation ne fut faite alors, relativement à Antony, Depuis le traité avec le demandeur, M. Merle, époux de m^

156 MÉMOIRES D*ALEX. DUMAS dame Dorval, vint me prier d'ajouter la clause dont on vient de parler; je ne me refusai pas à cet acte de complaisance, parce que je ne prévoyais pas qu'Antony serait défendu un jour. J'ajoutai la clause au bas de l'engagement dramatique. » M. Alexandre Dumas.— La clause additionnelle a-t-elle une date particulière? .» M. JOUSLIN DE LA SaLLE.— NoU. » Maître Mermilliod.— M. Jouslin de la Salle reçoit une subvention du ministre, et se trouve dans un état de dépendance qui l'empêche de s'expliquer ouvertement. » M. JousLiN de la Salle.— Je n'ai pas à m'expliquer sur mes rapports avec le ministre ; il y aurait même inconvenance de ma part à le faire ici. » M. le président.— Êtes- vous tenu, par suite de la subvention que vous recevez, de ne jouer que les pièces qui conviennent au ministre? » M. JousLiN de la Salle. —D ne m'a été imposé aucune obligation de ce genre. Je jouis, à cet égard, de la même liberté que les autres directeurs; mais, comme eux, je suis tenu de me soumettre aux défenses qui émanent du pouvoir. Il n'y a, entre mes confrères et moi, aucune différence. » Après ces explications, le directeur du Théâtre-Français sort immédiatement de la salle d'audience. » M. le président déclare que la cause est mise en délibéré, pour le jugement être rendu à quinzaine. » Audience du 14 juillet. a Le tribunal, » Attendu la connexité, joint les causes; » Statuant sur le tout par un seul et même jugement; » En ce qui touche la demande principale : Considérant que, s'il a été jugé par le tribunal que la défense légalement faite par un ministre compétent, et régulièrement notifiée à sa requête à un directeur, de représenter une pièce, comme contraire aux bonnes mœurs et à la morale publique, pouvait être considérée comme un cas de force ma

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 157 jeure, et ôter ainsi le recours de Fauteur contre le directeur, le tribunal n'a été appelé à statuer que sur les défenses qui auraient été faites à Tégard de pièces nouvelles dont la représentation aurait paru dangereuse à Tadministration; » Considérant que, dans le procès actuel, les parties se trouvent dans des positions tout à fait différentes, puisque, à l'égard de la matière, il ne s'agit plus de la représentation d'une pièce nouvelle soumise à la double investigation du public et de l'administration, mais d'un ouvrage qui, étant au répertoire d'un autre théâtre, y aurait eu un grand nombre de représentations sans entraves ni empêchement de la part de l'administration; qu'à l'égard des personnes, la qualité de Jouslin, directeur d'un théâtre subventionné par le ministre, doit être examinée sous ce rapport particulier ; qu'ainsi les dispositions des jugements précédents ne sont point applicables dans l'espèce ; »

Considérant qu'il résulte des pièces produites, des plaidoiries et explications données à l'audience par les parties elles-mêmes, que le ministre de l'intérieur, dans l'intérêt de la prospérité du Théâtre-Français, avait cru nécessaire de rattacher à ce théâtre le talent d'Alexandre Dumas; qu'à cet effet, un traité verbal était intervenu entre Jouslin de la Salle et Alexandre Dumas ; que la condition première dudit traité était que la pièce d'Antony serait représentée sur le Théâtre-Français ; » Considérant que la pièce à l'AnUmy appartenait au répertoire de la Porte-Saint-Martin; qu'elle y avait été représentée un grand nombre de fois sans entraves ni empêchement de l'autorité; qu'il est, dès lors, exact de dire que Jouslin de la Salle connaissait toute la portée de l'engagement qu'il prenait avec Alexandre Dumas, et que c'est à ses risques et périls qu'il s'est engagé; » Considérant que, si Jouslin de la Salle a cru devoir, sans opposition ni protestation de sa part, se soumettre au simple avis qui lui était donné par le ministre, de la décision prise par lui pour empêcher, à la date du 28 avril, la représentation d'Antony au Théâtre-Français, il ne faut voir dans cette

158 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS soumission de Jouslin de la Salle qu'un acte de condescendance qui a pu lui être commandé par ses intérêts personnels, et à cause de sa qualité de directeur subventionné, puisqu'il n'a pas cru devoir se pourvoir contre la défense du ministre; qu'on ne peut reconnaître là un cas de force majeure; que cet acte de condescendance de Jouslin de la Salle n'a pu ni dû porter préjudice aux droits d'Alexandre Dumas; que son traité avec Jouslin de la Salle doit, dès lors, recevoir son exécution, ou se résoudre par des dommages-intérêts; 1» Considérant qu'il appartient au tribunal de déterminer la somme à laquelle Alexandre Dumas peut avoir droit en réparation du tort que lui a causé, jusqu'à ce jour, Jouslin de la Salle par la non-exécution du traité d'entre eux; » La fixe à dix mille francs. En conséquence, jugeant en premier ressort, condamne Jouslin de la Salle à payer à Alexandre Dumas ladite somme de dix mille francs pour lui tenir lieu de tous dommages-intérêts. » Statuant sur le surplus des demandes d'Alexandre Dumas ; » Considérant que ce n'est point à ce dernier à se pourvoir pour faire lever les défenses relatives à la représentation de la pièce à'Antony , mais bien au directeur subventionné, puisqu'il s'est engagé à ses risques et périls ; » Ordonne que, dans le délai de quinzaine, Jouslin de la Salle sera tenu de se pourvoir devant l'autorité compétente pour faire statuer sur l'empêchement mis par le ministre; sinon et faute de ce faire dans ledit délai, et ce délai passé, dès à présent comme pour lors, par ce présent jugement, et sans qu'il en soit besoin d'autre, condamne Jouslin de la Salle à payer à Alexandre Dumas la somme de cinquante francs par chaque jour de retard; condamne, en outre, Jouslin de la Salle aux dépens. » En ce qui touche la demande en garantie de Jouslin de la Salle contre le ministre de l'intérieur : » Attendu qu'il s'agit de l'appréciation d'un acte administratif se déclare incompétent, renvoie la cause et les parties devant les juges qui doivent en connaître, et condamne Jouslin de la Salle aux dépens de cette demande... >>>

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 159 Nous croyons inutile de faire suivre ce jugement d'aucun commentaire. CCIV Banquet républicain aux Vendanges de Bourgogne, — Les toasts. — À Louis-Philippe ! »~ Réunion des décorés de juillet. — Formation du bureau. — Protestation. — Cinquante mètres de ruban. — « Un dissident. — Démenti au Moniteur, — Procès d'Évariste Galois » — Son interrogatoire. — Son acquittement Enjambons par-dessus la réception de M. Yiennet à l'Académie française, lequel M. Yiennet apprit, sans doute, par son portier qu'il était nommé académicien, comme il apprit plus tard par le même portier qu'il était nommé pair de France, et revenons à nos amis, acquittés avec tant d'éclat et ramenés chez eux avec tant d'enthousiasme dans la soirée du 16 avril. Il avait été décidé que nous leur donnerions un banquet par souscription. Ce banquet fut fixé au 9 mai et eut lieu aux Vendanges de Bourgogne, Nous étions deux cents souscripteurs. Il eût été difficile de trouver dans tout Paris deux cents convives plus hostiles au gouvernement que ne l'étaient ceux qui se trouvèrent réunis, à cinq heures de raprès-midi, dans une longue salle du rez-de chaussée sur le jardin. J'étais placé entre Raspail, qui venait de refuser la croix, et un artiste du Théâtre-Français, qui était venu là avec moi, mais bien moins par conviction politique que par curiosité. Marrast était dépositaire des toasts officiels qui devaient être portés, et il était bien convenu qu'on n'en porterait point d'autres que ceux qui avaient été approuvés par le président. Les choses marchèrent assez convenablement pendant les deux tiers du dîner; mais, aux détonations des bouteilles de vin de Champagne qui commençaient à simuler une fusillade assez bien nourrie, les esprits s'exaltèrent; la conversation, naturellement toute politique, s'éleva jusqu'à un dialogue des

160 MÉMOIRES D*ALEX. DUMAS plus hasardés, et, au milieu des toasts olBciels, se glissèrent peu à peu les toasts particuliers. Le premier toast illicite fut porté à Raspail, comme ayant refusé la croix de la Légion d'honneur. Fontan, qui venait de l'obtenir, prit la chose pour lui, et commença à s'enferrer dans un discours dont la majeure partie n'arriva pas à l'oreille des auditeurs. Le pauvre Fontan n'avait point le don de la parole, et, par bonheur, les applaudissements de ses amis couvrirent les hésitations de sa langue. Je n'avais l'intention de porter aucun toast: je n'aime pas, à moins qu'une passion quelconque ne m'emporte, à parler en public. Cependant, les cris « Dumas! Dumas! Dumas ! » me forcèrent d'élever mon verre. Je portai un toast qui eût parut bien tiède, si, au lieu de venir avant les autres, il fût venu après. Ce toast, je l'avais complètement oublié: il y a huit jours que cet artiste dont je parlais tout à l'heure, et qui était venu au dîner sous mon patronage, me l'a rappelé. Le voici : « A Vart! Puissent la plume et le pinceau concourir aussi efficacement que le fusil et l'épée à cette régénération sociale à laquelle nous avons voué notre vie, et pour laquelle nous sommes prêts à mourir! » Il y a des moments où l'on applaudit tout: on applaudit mon toast. Pourquoi pas? On venait bien d'applaudir le discours de Fontan. C'était le tour d'Etienne Arago. Il se leva. « Au soleil de 1831 ! dit-il; puisse-t-il être aussi chaud que celui de 1830, et ne pas nous éblouir comme lui ! » Celui-là méritait et obtint une triple salve d'applaudissements. Puis vinrent ceux de Godefroy et d'Eugène Gavaignac. J'ai le tort de ne pas me les rappeler; je regrette surtout d'avoir oublié celui d'Eugène, qui était des plus caractéristiques

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 161 Tout à coup, au milieu d'une conversation particulière avec mon voisin de gauche, le nom de Louis-Philippe, suivi de cinq ou six coups de sifflet, vint frapper mon oreille. Je me retournai. Une scène des plus animées se passait à quinze ou vingt couverts de moi. Un jeune homme, tenant de la même main son verre levé et un couteau-poignard ouvert, s'efforçait de se faire entendre. C'était Évariste Gallois, lequel fut, depuis, tué en duel par Pescheux d'Herbinville, ce charmant jeune homme qui faisait des cartouches en papier de soie, nouées avec des faveurs roses. Evariste Gallois avait vingt-trois ou vingt-quatre ans à peine à cette époque; c'était un des plus ardents républicains. Le bruit était tel, que la cause de ce bruit était devenue incompréhensible. Ce que j'entrevois dans tout cela, c'est qu'il y avait menace; que le nom de Louis-Philippe avait été prononcé, — et ce couteau ouvert disait clairement à quelle intention. Cela dépassait de beaucoup la limite de mes opinions républicaines: je cédai à la pression de mon voisin de gauche, qui, en sa qualité de comédien du roi, ne se souciait pas d'être compromis, et nous sautâmes, de l'appui de la fenêtre, dans le jardin. Je rentrai chez moi assez inquiet: il était évident que cette affaire aurait des suites. En effet, deux ou trois jours après, Evariste Gallois fut arrêté. A la fin de ce chapitre, nous le retrouverons devant la cour d'assises. Cet événement tombait au milieu d'un autre événement qui, pour nous, avait une certaine gravité. J'ai dit l'ordonnance rendue sur la croix de juillet, l'imposition de la légende Donnée par le roi des Français, et la substitution du ruban bleu liseré de rouge au ruban rouge liseré de noir. Cette ordonnance avait été signée par le roi dans un moment de mauvaise humeur

162 VÉMOIRES D'ALEX. DDVAS A une des séances auxquelles j'assistais dans le comité dont j'étais membre, un aide de camp du roi — M. de Rumigny, autant que je puis me le rappeler, mais je ne l'affirme point, — se présenta, demandant, au nom du roi et pour le roi, la décoration des trois jours, qui avait été votée d'enthousiasme à la Fayette, à Laffitte, à Dupont (de l'Eure) et à Béranger. Cette démarche nous avait surpris, mais non pas intimidés; nous étions entrés en délibération, et nous avions décidé, à l'unanimité, que la décoration étant spécialement réservée aux combattants de nos trois jours, ou aux citoyens qui^ sans combattre, avaient, pendant ces trois jours, pris une part active à la révolution, le roi, qui n'était entré dans Paris que le 30 au soir, n'avait aucun droit ni à la décoration ni à la médaille. Cette décision avait été immédiatement transmise au mes* sager, qui l'avait transmise toute chaude à son auguste commettant. Or, nous ne doutions pas que notre refus n'eût été la cause de Tordonnauce du 30 avril. Je crois avoir dit encore qu'une protestation avait été rédigée par nous contre la couleur du ruban, la légende et le serment. La surveillance de notre repas aux Vendanges de Bourgogne^ une assemblée générale avait eu lieu dans la salle delà GraadeChaumière, située au passage du Saumon. Le nombre total des décorés montait à quinze cent vingthuit. Quatre cents appartenaient aux départements, le reste à Paris. Convoqués à domicile, tous les décorés furent exacts à l'appel ; nous nous trouvâmes réunis au nombre de mille, à peu près. On procéda à la formation d'un bureau. Le président fut élu par acclamation. C'était un ancien vainqueur de la Bastille, âgé de soixante et dix à soixante et quinze ans, et qui portait, auprès de la décoration du 14 juillet 1789, la croix du 29 juillet 1830. M. de Talleyrand avait bien raison de dire que rien n'est plus dangereux que Tenthousiasme; nous sûmes, depuis, que

MÉMOIRES D*ALEX. DUMAS 163 notre président par acclamation était un vieux gueux qui avait passé en cour d'assises pour avoir violé une jeune fille Puis on procéda au scrutin. Le bureau devait se composer de quatorze membres, un par arrondissement; le treizième et le quatorzième arrondissement représentaient la banlieue. Par le plus grand des hasards, je retrouve sous ma main la liste des membres de ce bureau ; la voici : Premier arrondissement: Lamoure; deuxième: Etienne Arago; troisième: Trélat; quatrième: Moussette; cinquième Higonnet; sixième: Bastide; septième: Gamier-Pagès; Huitième: Villeret; neuvième : Gréau; dixième: Godefroy Cavaignac; onzième; Raspail; douzième: Bavoux; treizième: Geibel; quatorzième: Alexandre Dumas. Les noms des quatorze membres furent proclamés au milieu des applaudissements, puis on procéda à la discussion. D'abord, l'assemblée fut mise au courant de la situation. Ensuite, on posa les différentes questions sur lesquelles on était appelé à délibérer. Toutes ces questions furent résolues à la majorité, par épreuve et contre-épreuve. Voici le résultat de la séance, qui fut envoyé immédiatement aux trois journaux le Temps^ le Courrier, le National « Pas de serment, attendu que la loi sur les récompenses nationales n'en prescrit pas. i> Pas de Donnée par le roi; la croix de juillet est une récompense nationale, et non royale. D Tout décoré de juillet s'engage sur l'honneur à porter sa croix, se trouvant autorisé à cet acte par l'insertion de son nom sur la liste émanée du comité des récompenses nationales. » Le roi ne peut être chef d'un ordre dont il n'est point chevalier. » Le roi, fût-il chevalier de juillet, et il ne l'est pas, son fils, en héritant du trône, n'hériterait point de la décoration. Donc, il n'y a aucune identité entre sa position à l'égard de la déco

164 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

ration de juillet et sa position à Pégard de la Légion d'honneur et autres ordres qui se transmettent avec la royauté. » Le droit acquis à la place de Grève, au Louvre et à la caserne de Babylone, est antérieur à tous autres droits : on ne peut, sans tomber dans l'absurde, supposer la décoration donnée par un roi qui n'existait point à cette époque, et pour la personne duquel, nous l'avouons hautement, nous ne nous battions point alors. » Quant au ruban, comme son changement de couleur ne change rien au principe, le ruban proposé par le gouvernement est adopté. » Ce dernier article souleva une longue et chaude discussion. À mon avis, la couleur du ruban était chose indifférente ; d'ailleurs, céder sur un point, c'était prouver qu'il n'y avait pas chez nous parti pris de tout refuser. J'obtins la parole, et j'amenai la majorité de l'assemblée à mon opinion. Aussitôt ce point voté, je tirai de ma poche trois ou quatre mètres de ruban bleu liséré de rouge dont je m'étais muni à l'avance, et j'en décorai le bureau et ceux des membres de l'ordre qui se trouvaient les plus proches de moi. Au nombre de ceux-là était Gharras. Je ne le revis que vingt-deux ans plus tard, -- en exil. À peine se fut-on aperçu qu'une vingtaine de membres étaient décorés, que chacun voulut l'être ; on envoya chercher une cinquantaine de mètres de ruban, et les mille spectateurs sortirent du passage du Saumon avec le ruban de juillet à leur boutonnière. Cette séance du 7 mai fit grand bruit dans Paris. Le Moniteur s'en occupa pour mentir, selon son habitude, il annonça que les décisions n'avaient point été prises à l'unanimité, et que beaucoup de décorés avaient protesté, séance tenante. Aucune protestation, au contraire, n'avait été faite. Cette seule note était parvenue au bureau

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 165
let soit abandonnée à chacun des intéressés, et qu'aucune fflesare générale ne puisse être opposée à aucun d'eux, chacun de nous devant rester parfaitement libre de protester ou de ne pas protester. 1> HUET. » Cette note fut lue à haute Toix, et couverte de huées. Nous envoyâmes au MoniteiMr ce démenti signé de nos cpiatorze noms : A M. fe retfac/eur diA MoNFTEUR UNIVERSEL. « Monsieur le rédacteur, » Vous accusez de mensonge le procès-verbal de la séance des décorés de juillet, vous qui n'y assistiez pas, et qui ne faites point partie des combattants des trois jours. D Nous affirmons, nous, qu'il ne contient que Texacte vérité. » Nous ne discuterons point Tillégalité de l'ordonnance du 30 avril ; elle a été suffisamment établie par les journaux. n Nous dirons seulement qu'il est faux qu'un combattant de 1789 et de 1830 ait été amené à la séance par suite d'une surprise préparée. Le citoyen Decombis est venu spontanément raconter comment avait été distribuée la décoration de 1789, et la volonté, également spontanée, de l'assemblée l'a appelé au bureau. Ce n'est point, comme vous le dites, un petit nombre d'hommes qui a protesté contre l'ordonnance : la réunion se composait de plus de mille décorés. L'illégalité du serment et de la légende Donnée par le roi^ a été reconnue à l'u/nanimité. Aucun des membres présents n'a levé la main à la contreépreuve ; tous l'avaient levée avec enthousiasme pour refuser de souscrire à cette double illégalité, et, cela, nous pouvons l'affirmer en toute sécurité ; car, de peur que toutes les questions n'eussent pas été bien comprises, chaque épreuve et chaque contre-épreuve ont été renouvelées. » Il y a plus. : tous les décorés sont restés dans la salle plus

166 UBMOIRES D'ALEX. DUMAS d'une heure après la séance, attendant les rubans, et, pendant ce temps-là, aucune réclamation ne s'est élevée contre le résultat de la délibération.)> Voilà ce que nous affirmons, nous qui n'ayons jamais tra* fiqué de notre plume ni de notre serment. » Signé : Lamoure, Et. Arago, Trélat, Moussette, HigonNET, Bastide, Garnier-Pagès, Villeret, Gréau, 6. CaVAiGNAC, Raspail, Bavoux, Geibel, Alex. Dcmas. » L'affaire, comme je l'ai dit; eut du retentissement; elle avait en effet quelque importance : un ordre de chevalerie républicaine venait d'être institué en dehors de la protection et de la surveillance du gouvernement. Mille chevaliers de cet ordre, ne relevant que d'eux seuls, n'ayant fait de serment qu'à leur conscience, pouvant se faire reconnaître à un signe, veillaient debout le fusil de juillet à la main. Le gouvernement recula. Le 13 mai, le roi rendit une ordonnance décidant que la croix de juillet serait remise par les maires, aux citoyens de Paris et de la banlieue compris dans l'état nominatif et dans la liste supplémentaire qu'avait dressés la commission des récompenses nationales, A cet effet, un re^stre devait être ouvert dans toutes les mairies pour recevoir le serment des décorés. Les maires n'eurent pas grande besogne, et les registres restèrent à peu près immaculés. Chacun de nous se paya sa dé-* coration, et l'on se cotisa pour acheter des croix à ceux qui n'avaient pas le moyen de faire cette dépense : le gouvernement nous laissa tous parfaitement tranquilles. J'ai dit que Gallois avait été arrêté. Son procès s'instruisait rapidement : le 15 juin, il comparut devant la cour d'assises. Je n'ai rien vu de plus simple et de plus carré que ce procès, dans lequel l'accusé semblait prendre à tâche de fournir aux juges les preuves qui pouvaient leur manquer. Voici l'acte d'accusation. — Il m'apprit, au reste, des faits que j'ignorais encore; emporté d'un autre côté par la rapidité des événements, je ne m'étais plus occupé de cette soirée si

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 167 orageuse. Ou vivait vite, et d'une façon fort mouvementée, à cette époque. Écoutons M. le procureur du roi : « Le 9 mai dernier, une réunion de deux cents personnes s'assembla au restaurant des Vendanges de Bourgogne, faubourg du Temple pour célébrer Tacquitement de MM. Trélat, Cavaignac et Guinard. Le repas eut lieu dans une salle du rez-de-chaussée donnant sur le jardin. Divers toasts furent portés où se trouvaient exprimées les opinions les plus hostiles contre le gouvernement actuel. C'est au milieu de cette réunion qu'Évariste Gallois se leva et dit à haute voix, de son propre aveu : A Louis-Philippe! en tenant un poignard à la main. Il répéta deux fois ce cri. Plusieurs personnes l'imitèrent en levant le bras, et en criant à leur tour : A Louis-Philippe! Alors, des sifflets se firent entendre, Boitqueles convives voulussent désavouer cet affreux attentat, soit, comme le déclare Gallois, qu'on supposât qu'il portait la santé du roi des Français; il est, cependant, bien établi que plusieurs convives blâmèrent hautement ce qui s'était passé. Le couteau-poignard avait été commandé par Gallois, le 6 mai, au coutelier Henry. Il avait paru très-pressé de l'avoir, en alléguant faussement un voyage. » Nous allons maintenant reproduire l'interrogatoire du prévenu dans toute sa simplicité. Le PRÉSIDENT. — Accusé Gallois, faisiez-vous partie de la réunion qui eut lieu, le 9 mai dernier, aux Vendanges de Bourgogne? L'accusé. — Oui, monsieur le président ; et même, si vous voulez me permettre de vous renseigner sur les faits qui s'y sont passés, je vous épargnerai la peine de m'interroger. Le président. — Nous écoutons. L'accusé. — Voici l'exacte vérité sur l'événement auquel je dois l'honneur de comparaître devant vous. J'avais un couteau qui « avait servi à découper pendant tout le temps du re

168 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS pas ; au dessert, je levai ce coateau en disant : A Louis-Philippe, s'il trahit ! Ces derniers mots n'ont été entendus que de mes voisins, attendu les sifflets féroces qu'avait soulevés la première partie de ma phrase, et l'idée que je pouvais porter un toast à cet homme. D. — Dans votre opinion, un toast porté à la santé du roi était donc proscrit dans cette réunion ? R. — Pardieu ! D. — Un toast porté purement et simplement à Louis-Philippe, roi des Français, eût alors excité l'animadversion de l'assemblée ? R. — Assurément. D. — Votre intention était donc de dévouer le roi Louis-Philippe au poignard ? R. — Dans le cas où il trahirait, oui, monsieur. D. — Était-ce, de votre part, la manifestation d'un sentiment qui vous fût personnel, de présenter le roi des Français comme digne de recevoir un coup de poignard, ou bien était-ce votre intention ^de provoquer les autres à une pareille action ? R. — Je voulais provoquer à une pareille action dans le cas où Louis-Philippe trahirait, c'est-à-dire dans le cas où il oserait sortir de la légalité. D. — Comment supposez-vous cet abandon de la légalité de la part du roi ? R. — Tout engage à croire qu'il ne tardera pas à se rendre coupable de ce crime, si ce n'est déjà fait. D. — Expliquez votre pensée. R. — Je la croyais claire. D. — N'importe ! expliquez-la. R. — Eh bien, je dirai que la marche du gouvernement peut faire supposer que Louis-Philippe trahira un jour, s'il n'a déjà trahi. On comprend qu'avec une pareille lucidité dans les demandes et dans les réponses, les débats devaient être courts. Les jurés se retirèrent dans la salle des délibérations, et

MÉMOIRES D'ALBX. DUMAS 169 rapportèrent un verdict d'acquittement. — Tenaient-ils Gallois pour fou, ou étaient-ils de son avis? Gallois fut mis en liberté à Tinstant même. ' Il alla droit au bureau sur lequel son couteau était déposé tout ouvert comme pièce de conviction, le prit, le ferma, le mit dans sa poche, salua le tribunal et sortit. Je le répète, c'était une rude génération que celle-là! un peu folle peut-être; mais vous vous rappelez la cbanson de Béranger sur les F(fijbs. ccv Incompatibilité de la littérature et des émeutes. — La Maréthak d^ Antre, — Mon opinion sur cette pièce. •* Farruek 1\$ Maure, — Débats d'Henry Monnier au Vaudeville. — Je quitte Paris. — Rouen. — JLe Hayre. — Je médite d'alleV explorer Trouville. — Qu'est-ce que TrouyiUe? — L'Anglaise poitrinaire. •» Ronfleur. -^ Par terre ou par mer. G^était une vie fatigante que celle que nous menions : chaque jour amenait son émotion, soit politique, soit littéraire. Antony poursuivait le cours de son succès au milieu des émeutes. Tous les soirs, sans que Ton pût lui assigner de motif quelconque , un rassemblement se formait sur le boulevard. Le lieu du rassemblement variait du théâtre du Gymnase au théâtre de FAmbigu. D'abord composé de cinq ou six personnes, il s'augmentait progressivement; les sergents de ville, alors, apparaissaient, se promenaient d'un air provocateur sur le boulevard; les gamins leur jetaient des trognons de chou ou des tronçons de carotte, et cela suffisait pour constituer, au bout d'une demi-heure ou d'une heure, une bonne petite émeute qui commençait li cinq heures du soir, et finissait à minuit. Cette irritation populaire et quotidienne attirait beaucoup de monde sur le boulevard, et très-peu au spectacle. Antony YUI. 10

170 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAB était la seule pièce qui bravât rémeute et la chaleur par une moyenne de douze à quinze cents francs de recette; Mais il y avait une telle stagnation dans les affaires, une telle crainte répandue dans le commerce de librairie, que ces mêmes éditeurs qui m'avaient offert six millefrancs di^Henrilll et douze mille francs de Christine^ osaient à peine m'offrir d'imprimer Antony à moitié frais et de compte à demi. Je fis imprimer la pièce, non pas à moitié frais avec un libraire, mais bien à mes frais tout entiers. Il n'y avait pas moyen pour moi de rester plus longtemps à Paris : les émeutes me mangeaient beaucoup trop de temps et d'argent. Antony ne rapportait pas assez pour entretenir un homme sur le pied de guerre ; et puis j'étais aiguillonné du démon poétique, qui me poussait à fair^ quelque chose de nouveau. Mais le moyen de travaillera Paris, au milieu des réunions de la Grande-Chaumièrè, des dîners aux Vendanges de Bourgogne^ et des procès en cour d'assises? Je m'abouchai avec Gavaignac et Bastide; j'appris qu'il n'y aurait rien de sérieux à Paris pendant six mois ou un an, et j'obtins un congé*d'un trimestre. Seulement, deux motifs me retenaient encore à Paris : la première représentation de la Maréchale d'Ancre et les débuts d'Henry Monnier. De Vigny, qui n'avait encore hasardé au théâtre que sa traduction d'Othello, dont j'ai parié en son temps , allait y faire sa véritable entrée par la Maréchale d'Ancre. C'était un beau sujet; j'avais été sur le point de le traiter. J'y avais renoncé parce que mon boh et gavant ami Paul Lacroix, plus connu alors sous le nom de bibliophile Jacob, avait commencé un drame sur le même sujet. Louis Xin, cet enragé chasseur à la pie-grièche, échappant à la tutelle de sa mère par un crime, proclamant sa majorité au bruit de la pistolade qui tue le favori de Marie de Médicis, décidant cette infâme action tout en jouant aux échecs avec son favori de Luynes, plus vieux que lui de deux ans à peiao; ce monarque, timide au conseil et brave k l'armée, véritable

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 171 Valois égaré parmi les Bourbons, maigre, donloureuse et maladive ligure, placée de profil entre Henri IV et Louis XIV, qui rétouffent, l'un de ga bonté, Tautre de sa grandeur ; — ce Louis XIII me promettait une curieuse figure royale à modeler, à moi qui avais déjà jeté Henri IU à la fonte, et qui devais plus tard y jeter Charles IX. Mais, comme je Tai dit, j'y avais renoncé. De Vigny, qui ne connaissait point Paul Lacroix, ou qui le connaissait à peine, n'avait pas le même motif d'abstention, et il avait, sur ce sujet, fait recevoir à TOdéon un drame en cinq actes en prose. C'était encore une bataille à livrer. De Vigny, à cette époque, comme aujourd'hui même encore, je crois, appartenait au parti royaliste. Il y avait donc à combattre pour lui deux choses : les ennemis que lui faisait son opinion, et ceux que lui faisait son talent, — talent froid, sobre, charmant, plus rêveur qu'actif, plus spirituel qu'ardent, plus nerveux que fort. La pièce était admirablement montée. Mademoiselle Georges jouait la maréchale d'Ancre; Frederick, Goncini; Ligier, Boi[^] gia; Noblet, Isabelle. Notre différence d'envisager le drame, entre de Vigny et moi, éclate dans cette seule nomenclature d'acteurs. On y cherche vainement Louis XIII. — J'en eusse fait mon personnage principal. Au reste, l'absence de Louis XIII dans le drame de de Vigny tient peut-être plus à une opinion politique qu'à une combinaison littéraire. L'auteur, royaliste, comme je l'ai dit, aura mieux aimé laisser la royauté dans la coulisse que de montrer au public sa face pâle et tachée de sang. La Maréchale d'Ancre est plutôt un roman qu'une pièce de théâtre; l'intrigue est trop compliquée dans les coins, si l'on peut dire cela, et trop simple dans le milieu. La maréchale tombe sans lutte, sans péripétie, sans se retenir à rien : elle glisse, et elle est à terre; du moment où elle est arrêtée, elle est morte. Quant à Concini, comme l'auteur en était fort embarrassé dorant tout cela, il lui a fait passer dix heures chez un juifi

172 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS à attendre une jeune fille qu'il a vue une fois ; et, au moment où il apprend que Borgia est près de sa femme, au moment où la jalousie devrait lui donner des ailes pour courir au Louvre, il se perd dans un escalier. Pendant tout le quatrième acte, c'est-à-dire pendant qu'on a conduit sa femme à la Bastille, pendant qu'on Ta jugée, pendant qu'on l'a condamnée, il a tâtonné, cherché la rampe, cherché la porte; sorti de la chambre d'Isabelle à la fin du troisième acte , il ne reparait dans la rue qu'au commencement du cinquième, et, cela, pour venir mourir au coin de la rue de la Ferronnerie. C'est là l'idée principale du drame. Selon l'auteur, Goncini est le véritable assassin d'Henri IV; Ravailac n'est que le couteau. Voilà pourquoi, au lieu d'être tué sur la borne de la cour du Louvre, le maréchal d'Ancre est tué sur la borne de la rue de la Ferronnerie, à l'endroit même où s'appuya l'assassin pour donner le terrible coup de couteau du vendredi 14 mai 1610. Au reste, je suis de l'avis de l'auteur; je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire qu'une œuvre d'art ait toujours, pour autorité , « un parchemin par crime , et un in-folio par passion.)^ Il y a longtemps que j'ai dit qu'en matière de théâtre surtout, il me paraissait permis de violer l'histoire, pourvu qu'on lui fit un enfant; mais faire tuer Henri IV par Goncini, sans autre but pour Goncini que de régner, après la mort du Béarnais, par la reine et sur la reine , c'est donner une bien petite raison à un si grand crime. Soit, mettez Goncini derrière Ravailac; mais, derrière Goncini, mettez la reine et d'Épemon, et, derrière la reine et d'Épemon, mettez cette éternelle ennemie de la France, l'Autriche! l'Autriche, qui n'a jamais touché à la France qu'avec la pointe du couteau de Jacques Clément , du poignard de Ravailac ou du canif de Damiens, sachant bien qu'il était trop dangereux de la toucher avec la pointe d'une épée. Le succès fut un peu froid, malgré les beautés de premier ordre que renferme l'ouvrage , beautés de style surtout. Un

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 173 accident y contribua : après les deux premiers actes, les meilleurs à mon avis, je ne sais quel caprice prit à Georges; elle simula une indisposition, et le régisseur, en habit noir et en cravate blanche[^] vint annoncer aux spectateurs que le reste de la représentation était remis à un autre jour. En effet, la Maréchale d'Ancre ne fut reprise que huit ou dix jours après. Il fallait une rude constitution pour résister à un pareil échec ! La Maréchale d'Ancre y résista, et poursuivit un cours honorable de représentations. Entre la Maréchale d'Ancre et les débuts d'Henry Monnier, passa, à la Porte-Saint-Martin, un drame en trois actes, patrouné par Hugo et par moi : c'était Farruck le Maure [^] du pauvre Escousse. La pièce n'était pas bonne, et eut, grâce à Bocage, un succès supérieur à celui que l'on en pouvait attendre. Depuis, elle prit une certaine importance lors du suicide de l'auteur, lequel, à son tour, fut plus connu par la chanson ou plutôt par l'élégie de Béranger qu'il ne l'avait été par les deux pièces qu'il avait fait jouer. Nous reviendrons sur ce malheureux enfant et sur Lebras, son compagnon de suicide. Ce fut le 5 juillet que débuta Henry Monnier. Je doute que jamais début ait produit une telle émotion littéraire. Henry Monnier avait alors vingt-six ou vingt-huit ans ; il était connu dans le monde artistique sous une triple face. Gomme peintre, élève de Girodet et de Gros, il avait, à son retour d'un voyage en Angleterre, fait faire les premières gravures sur bois qui aient été exécutées à Paris, et publié les MoBurs administratives, les Grisettes et les Illustrations de Béranger. Gomme auteur, à l'instigation de Latouche, son ami, il avait fait imprimer ses Scènes populaires, grâce auxquelles la renonunée du gendarme français et du titi parisien s'esv étendue jusqu'au bout du monde. EniSn, comme comédien de société, il avait fait la joie de nos soupers en nous jouant, derrière une tapisserie ou un paravent, sa Halte d'une diligence[^] son Étudiant et sa Grisette[^] VIII. 10.

174 KÊK0IRK9 D'ALEX. DOMAS gâ Femme qui a trop chaud et son Ambassade de M. de Co* àentzeL A force d'être applaudi dans leê salons, il avait eu Pidée de se hasarder au théâtre, et il s'était fait à lui-même, et pour ses propres débuts, une pièce intitulée la Famille improvisée^ et qu'il avait tirée de ses Scènes populaires» Deux types créés par Henry Monnier sont restés el reste-* ront : c'est Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, et Goquerel, amant de la Duthé et de la Briand. J'ai parlé de la salle du Théâtre-Français le jour de la pie* mière représentation à'Henri III ; la salle du Vaudeville n'ô* tait pas moins remarquable dans la soirée du 5 juillet : toutes les illustrations littéraires et artistiques semblaient s'être don* né rendez vous rue de Chartres. En peintres et en sculpteurs. Picot, Gérard, Horace Vernet Carie Vemet, Delacroix, Boulanger, Pradier, Desbœufs, les Isabey, Thiolier, que sais-je, moi? En poètes^ Chateaubriand, Lamartine, Hugo, nous tous, enfin. En artistes dramatiques, mademoiselle Mars, mademoiselle Duchesnois, mademoiselle Leverd, Dorval, Perlet, Nourrit, tous les acteurs qui n'étaient pas forcés d'être en scène ce soir-là. En gens du monde, Vaublanc, Momay, Blancménil, madame de la Bourdonnaie, la spirituelle madame O'Donnell, l'étemelle madame de Pontécoulant, Ghâteauvillars, qui a le privilège de ne 'vieillir ni de visage ni d'esprit, madame de Castries, le faubourg SaintGermain, la Chaussée- d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. En journalistes, la presse toute entière. Le succès fut immense. Henry Monnier reparut deux fois, rappelé d'abord comme acteur, ensuite comme auteur. On était, je l'ai dit, au 5 juillet; à partir de ce jour jusqu'à la fin de décembre, la pièce ne quitta point l'aifiche. Le lendemain, je partis. Où allais-je? Je n'en savais rien. J'avais jeté une plume au vent; le vent, ce jour-là, venait du midi : il avait poussé ma plume vers le nord. J'allais donc vers le nord, au Havre probablement.

MÉMOIRES D*ALBX. DUMAS 175 11 7 a Un invincible attrait qui vous ramène, d'ailleurs, vers les lieux qu'on a déjà visités. On se le rappelle, j'avais déjà été au Havre en 1828, et j'avais refait Christine[^] comme plan du moins, dans la voiture de Paris à Rouen. Puis c'est une si belle ville à voir que Rouen avec ^êa cathédrale, son église Saint-Ouen, ses vieilles maisons de bois sculpté, son hôtel de ville, son hôtel Bourgtheroude, qu'on meurt d'envie de la revoir! Je m'arrêtai un jour à Rouen. Le lendemain, le bateau partait à six heures du matin. A cette époque, on mettait encore quatorze heures à aller de Paris à Rouen en diligence, et dix heures à aller de Rouen au Havre en bateau. Aujourd'hui, par Veaypress-tram[^] on met trois heures et demie! Il est vrai que l'on part, que l'on arrive,— quand on arrive, — mais que l'on ne voyage pas ; vous ne voyez ni Jumièges, ni la Meilleraie, ni Tancarville, ni toute cette charmante côte de Villequier où, un jour,— dix ans après celui où j'y passai, — la fille de notre grand poète trouva la mort au milieu d'une partie de plaisir. Pauvre Léopoldine ! elle serait à Jersey aujourd'hui, complô» tant la pieuse colonie qui rend, sinon la patrie, du moins la famille à notre Dante exilé, et rêvant un autre Ei[^]fer! Oh! que ne suis-je le mystérieux inconnu dont le bras élas* tique s'étendait d'un côté à l'autre du Guadalquivir, pour offrir du feu au cigare de don Juan! comme j'étendrais, chaque matin et chaque soir, mon bras de Bruxelles à Jersey pour toucher la main amie qui a écrit les plus beaux vers et la plus vigoureuse prose qui aient été écrits dans ce siècle ! On ne voit pas non plus Harfleur avec son ravissant clocher, bâti par les Anglais; ce qui faisait dire à je ne sais plus quel évêque voyageant pour s'instruire : « Je me doutais bien que cela n'avait pas été fait ici ! » Mais, enfin, on va au Havre, on revient le même jour, et l'on peut encore être à Aix-la-Chapelle le lendemain matin. Supprimer la distance, c'est augmenter la durée du te[^]ps,

176 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Désormais, on ne vivra pas plus longtemps; seulement, on vivra plus vite. Arrivé au Havre, je me mis en quête d'un endroit où passer un mois ou six semaines; je demandai un village, un coin, un trou, pourvu qu'il fût au bord de la mer ; on me nomma Sainte-Adresse et Trouville. Un instant, je flottai entre les deux pays, qui m'étaient aussi inconnus l'un que l'autre; mais, ayant poussé plus loin mes informations, et ayant appris que Trouville était encore plus isolé, plus perdu, plus solitaire que Sainte-Adresse, j'optai pour Trouville. Puis je me rappelai, comme on se rappelle un rêve, que mon bon ami Huet, le paysagiste, le peintre des marais et des grèves, m'avait parlé d'un charmant village au bord de la mer où il avait failli s'étrangler avec une arête de sole, et que ce village s'appelait Trouville. Seulement, il avait oublié de me dire comment on allait à Trouville. Il fallut m'en enquérir. Il y avait au Havre infiniment plus d'occasions pour Rio-de- Janeiro, pour Sidney ou pour la côte de Goromandel qu'il n'y en avait pour Trouville. Trouville, comme latitude, était alors à peu près aussi ignoré que l'île de Robinson Crusoë. Des navigateurs, en allant de Honfleur à Cherbourg, avaient signalé de loin Trouville comme une petite colonie de pêcheurs qui, sans doute, commerçait avec la Délivrande et Pont-l'Évêque, ses voisins les plus proches; mais on n'en savait pas davantage. Quant à la langue que parlaient ces pêcheurs, on l'ignorait complètement; toutes les relations qu'on avait eues jusqu'alors avec eux, on les avait eues de loin et par signes. J'ai toujours eu la rage des découvertes et des explorations ; je résolus, sinon de découvrir, du moins d'explorer Trouville, et de faire, pour la rivière de la Touque, ce que Levaillant, ce voyageur chéri de mon enfance, avait fait pour la rivière des Éléphants. Cette résolution prise, je sautai dans le bateau qui allait à Honfleur, où de nouveaux renseignements sur la route à suivre devaient m'être donnés.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 177 Nous arrivâmes à Honfleur.

Pendant cette traversée de deux heures faite au moment du flux, tout le monde eut le mal de mer, excepté une belle Anglaise poitrinaire, aux longs cheveux flottants, aux joues de pêche et de rose, qui combattait le fléau à grands verres d'eau-de-vie! Je n'ai jamais rien vu de plus triste que cette belle figure debout et errante sur le pont du bâtiment, tandis que tout le monde était assis ou couché; elle, dévouée à la mort avec toutes les apparences de la bonne santé, tandis que tous ces passagers, qui semblaient près de mourir devaient, comme tant d'autres Antées, reprendre leurs forces dès qu'ils toucheraient la terre. Si les spectres existent, ils doivent marcher, regarder et sourire comme marchait, regardait et souriait cette belle Anglaise. En abordant à Honfleur, au moment où le bâtiment s'arrêta, sa mère et un jeune frère blond et rose comme elle semblèrent se lever comme d'un champ de bataille, et la rejoignirent d'un pas traînant. Elle, au contraire, pendant que nous reconnaissions nos malles et nos portemanteaux, franchit légèrement le pont-levis qui venait d'amarrer au rivage le paquebot en miniature, et disparut à l'angle d'une rue de Honfleur. Je ne l'ai jamais revue, et je ne la reverrai probablement jamais que dans la vallée de Josaphat ; mais, si je la revois, là ou ailleurs, — en ce monde, ce qui me paraît possible, ou dans l'autre, ce qui me paraît peu probable, — je réponds que, du premier coup d'oeil, je la reconnaîtrai. A peine à Honfleur, nous nous occupâmes de savoir par quels moyens nous pourrions nous transporter à Trouville. Il y avait deux moyens d'y arriver : la voie de terre et la voie de mer. Par la voie de terre, on nous offrait une mauvaise charrette et deux mauvais chevaux ; cette mauvaise charrette et ces deux mauvais chevaux, moyennant vingt francs, nous voitureraient par un mauvais chemin, et, au bout de cinq heures, nous arriverions à Trouville. Par la voie de mer, on nous offrait, à la marée descendante, c'est-à-dire dans deux heures, une jolie barque avec quatre vigoureux rameurs; un voyage pittoresque le long des côtes,

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

178 MÉMOIRES D'ALEX. DDMA8 OÙ je tronTerais force oiseaux, tels que moBettes, goélands, plongeurs; adroite, l'Océan infini; à gauche, des falaises gigantesques. Puis, si le Tent était bon, — et il ne poavait manquer d'être bon, les matelots ne doutent jamais de cela ! ^ puis, si le Tent était bon, deux heures de traversée seulement n est Trai que, si le Tent était mauvais, il fallait aller à la rame, et qu'on ne saTait pas quand on arriverait. Enfin, on nous demandait douze francs an lieu de vingt. Par bonheur, ma compagne de Toyage — car j'ai oublié de dire que j'arais une compagne de Toyage — était une des personnes les plus économes que j'aie connues; quoiqu'elle eût été assee malade pendant la traversée du Havre à Honfieur, cette économie de huit firancsla toucha, et, comme je lui avais galamment laissé le choix entre les deux moyens de transport, elle se décida pour le bateau. Deux heures après, nous quittions Honfieur avec les premiers mouvements du reflux. CCVI Aspeet de Tronville. — La mdro Oseraie. — Gomment on sd covehe à TroaTiUe qnapd on est marié. — Le prix des peintres, et oeloi da commun des martyrs. — Les connaissances de la mère Oseraie. — De qaeUe manière eUe avait sauvé la vie an paysagiste Huet. — lia chambre et celle de ma voisine. — Un dîner de vingt francs ponr cinquante sous. — Promenade sur la plage. — Résolution héroïque. Le temps fit honneur à la parole de nos matelots: la mer était calme, lèvent bon, et, après une charmante traversée de trois heures, en suivant cette côte pittoresque du haut de laquelle, seize ans plus tard, le roi Louis-Philippe, à qui nous venions de faire une si rude guerre, devait, avec tant d'angoisse, interroger la mer, et lui demander un bâtiment, ne fut-ce qu'une simple barque pareille à celle que trouva Xerxès pour traverser l^Heiles pont, — nos matelots ûgnalèrent Trou» Tillt*

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 179 Trouville se composait, alors, de quelques maisons de pêcheurs groupées sur la rive droite de la Touque, à rembourchure de cette rivière, entre deux petites chaînes de collines qui enferment cette charmante vallée comme un écrin renferme une parure. Le long de la rive gauche s'étendaient d'immenses pâturages qui me promettaient une magnifique chasse aux bécassines. La, mer était retirée, et la plage, unie et resplendissante comme un miroir, était à sec. Nos matelots nous firent monter à califourchon sur leurs épaules, et nous descendirent sur le sable. Il y a pour moi, dans la vue de la mer, dans l'aspiration de ses acres senteurs, dans son murmure éternel, une fascination immense. Quand il y a longtemps que je n'ai vu la mer, je m'ennuie d'elle comme d'une maîtresse bien-aimée, et, bon gré mal gré, il faut que je revienne, pour la vingtième fois, respirer son haleine et savourer ses baisers. Les trois mois, sinon les plus heureux, du moins les plus sensuels de ma vie, furent ceux que je passai, avec mes matelots siciliens, dans un *speronare* pendant mon odyssée sur la mer Tyrrhénienne. Hais, alors, je débutais dans ma carrière maritime, et, pour un début, ce n'était point mal, on en conviendra, de découvrir un port de mer tel que Trouville, La plage, au reste, était vivante et animée comme dans un jour de foire. A notre gauche, au milieu d'un archipel de roches, tout un monde d'enfants récoltait de pleins paniers de moules; à notre droite, des femmes, à grands coups de bêche, fouillaient le sable, pour en tirer des espèces de petites anguilles qui ressemblent aux lils de cette salade qu'on appelle de la barbe de capucin; enfin, tout autour de notre petite barque, encore flottante, mais qui promettait d'être bientôt à sec, une foule de pêcheurs et de pêcheuses de crevettes marchaient au pas gymnastique, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et poussant devant eux le filet emmanché d'une longue perche où ils font leur grouillante récolte. Nous nous arrêtions à chaque pas; tout était nouveau pour nous sur cette plage inconnue. Cook, abordant aux lies des

180 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Amis, n'était pas plus préoccupé ni plus heureux que moi. de que voyant nos matelots, ils nous aimoncèrent qu'ils allaient porter nos malles à l'auberge et y annoncer notre Tenue. — A l'auberge! mais à laquelle? demandai-je. — Il n'y a pas à se tromper, répondit le loustic de la troupe, il n'y en a qu'une. — A quelle enseigne? — Elle n'a pas d'enseigne. Vous demanderez la mère Oseraie ; le premier venu tous indiquera sa maison. Ce renseignements nous rassura, et nous n'hésitâmes plus k flâner en toute conscience sur la plage de Trouville. Une heure après, des flots de sable traversés, deux ou trois indications demandées en français et répondues en trouviliois, nous arrivâmes à aborder à notre auberge. Une femme d'une quarantaine d'années, grasse, propre, avenante, le sourire narquois du paysan normand sur les lèvres, vint au-devant de nous. C'était la mère Oseraie, laquelle ne se doutait peut-être pas de la célébrité que devait lui donner, un jour, le Parisien qu'elle recevait d'un air presque goguenard. Pauvre mère Oseraie ! si elle s'en fût doutée, peut-être m'eût-elle traité comme Platon, dans sa République, conseille de traiter les poètes: couronnés de fleurs et mis à la porte! Tout au contraire, elle s'avança à ma rencontre, et, après m'avoir regardé avec curiosité, des pieds à la tête : — Bon ! c'est vous? dit-elle. — Gomment, c'est moi? lui demandai-je. — Oui, puisqu'on a apporté vos paquets et retenu deux chambres. — Ah! bien, je comprends. — Pourquoi deux chambres? ^ — Une pour moi, une pour madame. — Ah ! c'est que, chez nous, quand on est marié, on couche ensemble. — D'abord, qui vous dit que madame et moi soyons mariés?... Et puis, quand nous le serions, je suis de l'avis d'uD de mes amis qu'on appelle Alphonse Karr !

HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 181 — Eh bien, que dit-il, voire ami qu'on appelle Alptanse Karr ? — Il dit qu'au bout d'un certain temps, quand un homme et une femme n'ont qu'une chambre, ils cessent d'être amant et maîtresse, et deviennent mâle et femelle; voilà ce qu'il dit. — Ah!... je ne comprends pas... Enfin, n'importe! vous voulez deux chambres? — Parfaitement. — Eh bien, vous les aurez; mais j'aurais mieux aimé que vous n'en prissiez qu'une. Je n'affirmerais pas qu'elle dit prissiez, mais le lecteur me pardonnera d'ajouter cet enjolivement à notre dialogue. — Bon! je vous vois venir, répondis-je ; vous n'eussiez fait payer comme deux, et vous en eussiez eu une de plus à louer aux voyageurs — Justement!... Tiens, vous n'êtes pas encore trop bête pour un Parisien, vous ! Je saluai la mère Oseraie. — Je ne suis pas tout à fait de Paris, lui dis-je; mais ça ne fait rien. — Ainsi, vous voulez les deux chambres? — J'y tiens. — Je vous préviens qu'elles donnent l'une dans l'autre. — A merveille ! — On va vous y conduire. Elle appela une belle grosse fille au nez, aux yeux et aux jupes retroussés. '— Conduisez madame à sa chambre, dis-je à la servante ; moi, je reste à causer avec la mère Oseraie. — Pourquoi ça? — Parce que je trouve votre conversation agréable. — Farceur! — Et puis je désire savoir un peu ce que vous me prendrez par jour. — Et la nuit, ça ne compte donc pas? — Par jour et par nuit.

182 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Il y a deux prix : qaand ce soat des peintres, c'est quarante sous. ^ — Comment, quarante sous?... quarante sous pour quoi? — Pour la nourriture et le logement, donc! — Ah ' quarante sous !... Et combien de repas? — Tant qu'on veut I deux, trois, quatre... à sa faim, quoi! — Bien ! vous dites donc que c'est quarante sous par jour? — Pour les peintres... Êtes-vous peintre, vous? — Non. — Eh bien, ça sera cinquante sous, et cinquante sous pour votre dame, cent sous. le ne pouvais pas croire au chiffre. ^ Cent sous, alors... pour deux, trois ou quatre repas et deux chambres? — Cent sous... Est-ce que vous croyee que c'est trop cher? — Non, si vous ne nous augmentez pas. — Et pourquoi donc faire vous augmeuterais-je? — Dame ! ça s*est vu. — Ahl pas ici... Si vous étiez peintre, ça ne serait que quarante sous. — D*où vient ce rabais au profit des peintres? — C'est que ce sont de bons enfants, et que je les aime. Ce sont eux qui ont commencé la réputation de mon auberge. — A propos, connaissez- vous un peintre nommé Decamps? — Decamps ? Je crois bien ! — Et Jadin ? — Jadin? Je ne connais que ça. Je crus que la mère Oseraie se vantait; mais j'avais une pierre de touche. — Et Huet? lui demandai-je. — Oh l celui-là, certainement que je le connais aussi. — Vous ne vous rappelez rien de particulier sur lui? — Si fait, je me rappelle que je lui ai sauvé la vie. — Bahl et comment cela, donc? — Un jour qu'il s'étranglait avec une arête de sole... Faut-il être bête de s'étrangler avec une arête de sole I — Et de quelle façon lui avez- vous sauvé la vie ?

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 183 — Ah I ça , il était temps. Figurez-vous qu'il était déjà cramoisi. — Que lui avez-vous fait? -* - Je lui ai dit : « Prenez patience, et attendez-moi. » — Ce n'est pas facile de prendre patience, quand on s'étrangle. — Dame! que voulez-vous ! ce n'était pas ma faute... Alors, j'ai couru le plus vite que j'ai pu au jardin; j'ai arraché un poireau, je Tai lavé, j'en ai coupé la harbe, et je lui ai fourré le poireau jusqu'au fond du gosier... C'est souverain pour les arêtes! — En effet, je le crois. -^ Aussi , il 06 parle jamais de moi que les larmes aux yeux. -

184 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Gomment cela? — En ce que vous aurez volé une brave femme , donc ! car je suis une brave femme, moi. — Je commence à le croire, mère Oseraie; mais, moi aussi, vous le verrez, je suis un bon garçon. — Eh bien, franchement, ça me fait cet efifet-là... Dinerez-vous? — Je crois bien! plutôt deux fois qu'une. — Alors, montez chez vous, et laissez-moi à mes afifaires. ' — Mais que nous donnerez-vous à dîner ? — Ah ! ça me regarde ! — Comment, cela vous regarde? — Oui... Si vous n'êtes pas content, vous irez ailleurs. — Mais vous êtes toute seule ! — Ça veut dire qu'il faut que vous en passiez par où je veux, mon bel ami... Allons, à votre chambre ! Je commençais à me faire aux manières de la mère Oseraie : c'était ce que l'on appelle, dans la Morale en action et dans les recueils d'anecdotes, « la franchise villageoise. » J'eusse autant aimé a l'urbanité parisienne; » mais la mèi*e Oseraie était faite ainsi, ^et force m'était bien de la prendre comme elle était faite. Je montai ^ ma chambre : c'était un quadrilatère passé à la chaux , avec un parquet de sapin , une table de noyer, un lit de bois peint en rouge , et une cheminée ayant un miroir à barbe au lieu de glace, et, pour garniture, deux pots de verre façonnés en corne d'abondance; plus, le bouquet d'oranger de la mère Oseraie, âgé de vingt ans, et frais comme le premier jour, grâce à la cloche qui le défendait du contact de Tair. Des rideaux de calicot à la fenêtre, des draps de toile au lit, — draps et rideaux blancs comme la neige, complétaient l'ameublement. Je passai dans la chambre à côté; elle était meublée sur le même modèle, et possédait, en outre, une commode à ventre bombé, avec incrustations de bois de différentes couleurs, qui sentait la du Barry d'une lieue, et qui, restaurée, redorée, rabibochée, aurait tenu sa place dans l'atelier d'un

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 185 des trois peintres que la mère Oseraie venait de nommer. Au reste, de Tune et de l'autre fenêtre, la vue était magnifique. De la mienne, on voyait la vallée de la Touque, s'enfonçant vers Pont-FÉvéque, au milieu de ses deux collines boisées ; de celle de ma compagne, la mer, toute sillonnée de petits bâtiments pêcheurs dont les voiles blanchissaient à l'horizon, et qui attendaient la marée pour revenir avec elle. Le hasard m'avait bien partagé en me donnant la chambre qui plongeait sur la vallée : si j'avais eu la mer, ses vagues, ses mouettes, ses bâtiments, son horizon confondu avec le ciel éternellement devant les yeux, il m'eût été impossible de travailler. J'avais complètement oublié le dîner, quand j'entendis la mère Oseraie qui m'appelait. — Eh ! monsieur le poète ! — Eh ! la mère ! répondis-je. — Allons ! le dîner est prêt. J'offris le bras à ma voisine, et nous descendîmes. O digne mère Oseraie ! comme je me repentis, à la vue de votre potage, de vos côtelettes de Présalé, de vos soles en matelotte, de votre homard en mayonnaise, de vos deux bécassines rôties et de votre salade de crevettes, d'avoir pu un instant douter de vous ! Cinquante sous un dîner qui, à Paris, eût coûté vingt francs ! n'est vrai que le vin se payait à part ; mais on était libre de boire du cidre à discrétion. Ma compagne de voyage se proposait de faire, avec la mère Oseraie, un bail de trois, six, neuf. Pendant ces neuf ans-là, à son avis, nous pouvions économiser cent cinquante mille francs ! Peut-être avait-elle raison, pauvre Mélanie ! mais comment Paris et ses émeutes se seraient-ils passés de moi ? Aussitôt le dîner fini, nous reprîmes le chemin de la plage. La marée était dans son plein, et les barques rentraient au port comme un troupeau de moutons au bercail.

186 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Les femmes attendaient sur la grève, avec leurs grands paniers à transporter le poisson. Chacune reconnaissait de loin sa barque et son équipage; la mère nommait son fils; la sœur, son frère ; la femme, son mari. Tout cela, avant de se parler de la voûte, se parlait du geste, et savait si la pêche avait été bonne ou mauvaise. Pendant ce temps, un chaud soleil de juillet descendait à l'horizon, au milieu de gros nuages qu'il frangeait de pourpre, et à travers les intervalles desquels il dardait ses rayons d'or, flèches d'Apollon qui venaient se briser dans la mer. Je ne sais rien de plus beau, de plus grand, de plus magnifique, qu'un coucher de soleil dans l'Océan! Nous restâmes sur la plage jusqu'à ce qu'il fit nuit complète. Je compris parfaitement que, si je ne brisais dès le principe ce désir de contemplation qui s'emparait de moi, je passerais mes journées à tirer des oiseaux de mer, à cueillir des huîtres sur les rochers, et à pêcher des anguilles dans le sable. Je résolus donc, pour combattre cette douce ennemie qu'on appelle Toisiveté, de me mettre au travail dès le soir même, s'il était possible. J'avais un traité avec Harel, et il était convenu que je lui rapporterais une pièce en cinq actes en vers, intitulée Charles VII chez ses grands vassaux, M. Granier, dit de Gassagnac a publié, en 1833, un travail sur moi, continué depuis par M. Jacquot, dit de Mirecourt, travail dans lequel il indiquait les sources où j'avais puisé tous mes sujets de pièce, et pris toutes mes idées de roman. Je compte, au fur et à mesure que j'avancerai dans mes Mémoires, faire ce travail sur moi-même, et j'affirme que mon travail sera plus complet et plus consciencieux que celui de ces deux illustres critiques; seulement, j'espère que mes lecteurs n'exigeront point qu'il soit aussi malveillant. Disons donc comment l'idée de faire Charles VII nous est venue, et de quels éléments hétérogènes se composa ce drame.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 187 CCVII Une lecture chez Nodier. *— Les auditeurs et les lecteurs. -^ Débat. •— Le\$ Marrons du feu. — La Gamargo et l'abbé Desiderio. — Généalogie d'une idée dramatique. — Oreste et Hermione. — Chimône et don Sanche. -^ Goetz de Berlichingen, — Fragments. — Où je rends à CëL sar ce qui appartient à César. Vers la fin de 1830 ou le commencement de 1831, nous fûmes conviés à une soirée chez Nodier. Un jeune homme de vingtdeux à vingt-trois ans devait y lire quelques fragments d'un livre de poésie qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom alors à peu près inconnu dans les lettres, et pour la première fois ce nom allait être livré à la publicité. On ne manquait jamais à une convocation faite par notre cher Nodier et notre belle Marie. Tout le monde fut donc exact au rendez-vous. Par tout le monde, j'entends notre cercle ordinaire de l'arsenal: Lamartine, Hugo, de Vigny, Jules de Rességuier, Sainte-Beuve, Lefebvre, Taylor, les deux Johannot, Louis Boulanger, Jal, Laverdant, Bixio, Amaury Duval, Fran* cis Wey, etc. ; puis une foule de jeunes filles, fleurs en bouton, devenues aujourd'hui de belles et bonnes mères de famille. Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert trésserré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle. C'était notre poète. Parmi nous, peu le connaissaient personnellement, peu de vue, peu même de nom. On lui avait préparé une table, un verre d'eau, deux bougies. Il s'assit^ et, autant que je puis me le rappeler, il lut, non pas sur un manuscrit, mais sur un livi^ imprimé.

188 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Dès le début, toute cette assemblée de poètes frissonna; elle sentait qu'elle avait affaire à un poète. En effet, le volume s'ouvrait par ces vers, que Ton nous permettra de citer, quoiqu'ils soient connus de tout le monde. Nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter, ces Mémoires ne sont pas nos Mémoires seulement : ce sont ceux de la peinture, de la poésie, de la littérature et delà politique des cinquante premières années du siècle. Quand nous avons attaqué, durement peut-être, mais franchement et loyalement, les choses basses, inférieures, honteuses; quand nous avons poursuivi l'hypocrisie, flétri la trahison, raillé la médiocrité, il nous semble si bon et si doux de relever nos yeux vers le ciel, d'y suivre du regard et d'y adorer de l'esprit ces beaux nutges d'or qui ne sont, pour beaucoup de gens, que des vapeurs folles, mais qui, pour nous, sont les mondes errants où nous voudrions voir habiter notre âme pendant l'éternité, que, tout en nous disant que nous avons tort peut-être de faire ainsi, notre plume trace des lignes étrangères avec plus de joie et d'orgueil qu'elle n'a jamais tracé nos propres œuvres. Et je suis bien désintéressé vis-à-vis de l'auteur de ces vers : à peine l'ai-je connu, à peine nous sommes-nous vus dix fois. Je l'admire fort, tandis que, de son côté, il n'a pas, j'en ai peur, une grande afifection pour moi. Le poète commença ainsi: Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules Qui ne sauraient aUer au Prado toutes seules ; Qu'une duègne toujours, de quartier en quartier. Talonne, comme fait sa mule un muletier ; Qui s'usent, à prier, les genoux et la lèvre. Se courbent sur le grès plus pâles, dans leur fièvre. Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent. Ou qu'un faux monnayeur au moment qu'on le pend. Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie, Portent un cœur châtré de toute noble envie; Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles! — Mais, . Sur ma tête et mes os, frère, je vous promets

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 189 Qu'elles valent encor quatre fois mieux que celles Dont le temps se dépense en intrigues nouvelles. Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous. Savent dans un manchon cacher un billet doux. Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie, Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie. Suivre Timbrogio de ces amours mignons Poussés dans une nuit comme des champignons; Si charmantes d'ailleurs! Aimant en enragées Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées. Mais, oht la triste chose et Fétrange malhém, Lorsque dans Içurs filets tombe un homme de cœur Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire Qui pressait de ses bras son amante de pierre, Réchauffer de baisers un marbre! Mieux vaudrait Une louve enragée en quelque âpre forêt I... Vous le voyez, il n'y avait point à s'y tromper, ces vers étaient à la fois bien faits, bien pensés; ils marchaient d'une allure fière et hardie, le poing sur la hanche, la taille cambrée, splendidement drapés dans leur manteau espagnol. Ce n'était ni du Lamartine, ni de l'Hugo, ni du de Vigny : c'était une fleur du même jardin, c'est vrai ; un fruit du même verger, c'est vrai encore ; mais une fleur ayant son odeur à elle, un fruit ayant son goût à lui. Bon I voilà que je voulais dire du mal de moi, et que je dis du bien d'Alfred de Musset. Par ma foi! je ne m'en repens pas, et c'est tout bénéfice pour moi (1)! J'ai, cependant, à expliquer comment fut fait ce pastiche dramatique qui a nom Charles VII[^] ne l'oublions pas. La soirée se passa comme un instant. Alfred de Musset, au lieu de lire quelques pièces, lut tout le volume : Don Paez, Porcia[^] rAndalouse, Madrid[^] la Ballade à la lime, Mardoche, etc., deux mille vers peut-être; seulement, j'en conviens, les jeunes filles qui étaient venues pour écouter cette lecture, soit (i) Voir notre étude sur Alfred de Musset, dans les Morts vont vite» tome II, p. 85. VUL 11.

190 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS avec leurs mamans, soit toutes seules, eurent fort à faire de leurs paupières et de leur éventail. Parmi ces pièces, il y avait une espèce de comédie intitulée les Marrons du feu. La Camargo, cette danseuse belge célébrée par Voltaire, et qui fit les délices de l'Opéra de 1734 à 1751, en est l'héroïne ; mais, il faut le dire, la pauvre lille y est fort calomniée. D'abord, le poète suppose qu'elle a été amoureuse folle d'un beau seigneur italien nommé Rafaël Garuci, et que cet amour est plus fort au^bout de deux ans qu'il ne Ta jamais été.— Première calomnie* Puis il suppose encore que le seigneur Garucî, las de la danseuse, donne ses habits à l'abbé Annibal Desiderio, et lui indique de quelle façon il doit s'y prendre pour pénétrer jusqu'à la belle. — Seconde calomnie, mais moins grave que la première, le seigneur Rafaël Garuci n'ayant probablement jamais existé que dans le cerveau du poète. Il suppose, enfin, qu6, lorsqu'elle se voit face k face avec l'abbé déguisé en gentilhomme, et qu'elle apprend que c'est Rafaël, soupant à cette heure avec la Gydalise, qui lui a donné le moyen d'arriver jusqu^ât elle, la Camargo entre en fUreur contre son infidèle amant, et dit à l'abbé : Abbé, je yeux du sang! j'en suis plus altérée Qu'une corneille au vent d'un cadavre attirée! Il est là-bas, dis- tu? Cours-y donc! coupe-lui La gorge, et tire-le par les pieds jusqu'ici! Tords-lui le cœur, abbé, de peur qu'il n'en réchappe; Coupe-le en quatre, et mets les morceaux dans la nappe t Tu me l'apporteras; et puisse m'écraser La foudre, si tu n'as par blessure un baiser!... Tu tressailles, Romain? C'est une faute étrange. Si tu te crois conduit ici par ton bon ange! Le sang te fait-il peur? Pour t'en faire un manteau De cardinal, il faut la pointe d'un couteau! Me jugeais-tu le cœur si large, que j'y porte Deux amours à la fois, et que pas un n'en sorte? C'est une faute encor : mon cœur n'est pu n grande Et le dernier venu ronge l'autre en entrant,...

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 19) L'abbé, doit, se battre le lendemain avec Rafaël,, et il la supplie d'attendre au moins jusque-là; mais il finit par céder aux prières, aux caresses, aux larmes de la Gamargo, comme Oreste cède aux promesses, aux emportements, aux défis d'Hermione ; poussé par la main fiévreuse de la belle courtisane, il tue Rafaël comme Oreste tue Pyrrhus; et, comme Oreste, il revient demander à la Gamargo le salaire de son amour, le prix du sang. Comme Hermione, elle lui manque de parole.— Troisième calomnie. La Gamargo est à son clavecin ; l'abbé frappe à la porte. Entrez! {Vahhé entre et lui présente son poignard; la Gamargo le contemple quelque temps, puis se lève.) A-t-il souffert beaucoup? — Bon! c'est une affaire d'un moment! — Qu'a-t-il dit? — Il a dit que la terre tournait. — Quoi! rien de plus? — Ah! qu'il donnait son bien à son bouffon Pippo. — Quoi! rien de plus? — Non, rien, — Il porte au petit doigt un diamant : de grâce. Allez me le chercher! — Je ne le puis. — La place Où vous l'avez laissé n'est pas si loin. — Non, mais Je ne le puis. — Abbé, tout ce que je promets, Je le tiens. — Pas ce soir!... — Pourquoi? — Mais... — Misérable! (Il ne s'est pas tué! — Moi? Que le ciel m'accablent)

192 MÉMOIRES D*ALEX. DUMAS Si je ne Tai pas fait, madame, en yérité! — En ce cas, pourquoi non? -^ Ma foi> je l'ai jeté Dans la mer. — Quoi! ce soir, dans la mer? — Oui, madame. — Alors, c'est un malheur pour tous, car, sur mon âme. Je Toulais cet anneau. ' — Si vous me Taviez dit, Aumoijist — Et 9ur quoi donc f en croirai-je, maudit? Sur quel honneur vas- tu me jurer? sur laquelle De tes deux mains de sang? où la marque en est-elle? La chose n'est pas sûre, et tu peux te vanter I Il fallait lui couper la main, et l'apporter. — Madame, il faisait nuit, la mer était prochaine... Je l'ai jeté dedans. — Je n'en suis pas certaine. — Mais, madame, ce fer est chaud, et saigne encort — Ni le feu ni le sang ne sont rares! — Son corps ^ N'est pas si loin, madame; il se peut qu'on se charge... — La nuit est trop épaisse, et l'Océan trop large 1 — Mais je suis pâle, moi, tenez! — Mon cher abbé, L'étais-je pas, ce soir, quand j'ai joué Thisbé, Dans l'opéra? — Madame, au nom du cielt — Peut-êtio Qu'en y regardant bien, vous l'aurez... Ma fenêtre Donne sur la mer. {Elle sort.) — Mais elle est partie!... 0 Dieut J'ai tué mon ami, j'ai mérité le feu. J'ai taché mon pourpoint, et l'on me congédie I C'est la moralité de cette comédie. Cette scène, si fort qu'elle s'en éloigne par la forme, est évidemment imitée, pour le fond, de- cette scène de VÂndro* moque de Racine :

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS t93 HERMIONE. Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure t Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure. Tous vos retardements sont pour moi des refas. Courez au temple! Il faut immoler... ORESTE. Qui? HERtflONE. Pyrrhus! — Pyrrhus, madame ? — Hé quoi! votre haine chancelle! Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle! Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné? Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée Demande une victime à moi seule adressée; Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé; Que je le hais! enfin, seigneur, que je Taimai? Malgré la juste horreur que son crime me donne, Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne ! Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain. S'il ne meurt aujourd'hui, je peux l'aimer demain! — Mais, madame, songez... — Ah! c'en est trop, seigneur Tant de raisonnements offensent ma colère. J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire. Rendre Oreste content; mais, enfin, je vois bien Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien. Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête» Où vous n'osez aller mériter ma conquête; Là, de mon ennemi je saurai m'approcher; Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher. Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées^ Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées; Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux De mourir avec lui que de vivre avec vous! — Non, je vous priverai de ce plaisir funeste, Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste!

1 V)4 MÉV0IRB8 D'ALEX. DUMA» Vos ennemis par moi yoqs
vont être immoles. Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez! Et
Oreste part, tue Pyrrhus, puis vient, son épée sanglante à la main, retrouver
Hermione. — Madame, c'en est fait, et vous êtes servie : Pyrrhus rend à
Fautel son infidèle viet — H est mort?... — Il expire, et nos Grecs, irrités.
Ont lavé dans son sang ses infidélités t Mais c'est moi dont Tardeur leur a
servi d'exemple; Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple»
Madame, et vous pouvez justement vous flatter D'une mort que leurs bras
n'ont fait qu'exécuter : Vous seule avez porté les coups I — > Tais-toi,
perfide! Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide! Va faire chez les Grecs
admirer ta fureur. Val je te désavoue, et tu me fais horreur !... Barbare!
qu'as-tu fait? Avec quelle furie As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui. Sans que tout votre sang se
souvât pour lui? Mais parle! De son sort qui fa rendu l'arbitre? Pourquoi
l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre? Qui te l'a dit? — O dieux! quoi! ne
m'avez-vous pas Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas? — Ah! fallait-
il en croire une amante insensée?... On le voit, dans les deux femmes, c'est
la même passion : danseuse de FOpéra, princesse de Sparte, parlent
différemment, mais agissent de la même façon. Il est vrai que toutes deux
ont pris exemple sur la Ghimène du Cid. Don Sanche rentre Tépée à la
main, et se prosterne devant Chimène,

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 195 — Madame, i vos genoux j'apporte eette épée... •^ Quoil du sang de Rodrigue encor toute trempée f Perfide t oses-tu bien te montrer à mes jeu\, Après m'ayoir ôté ce que j'aimais le mieux? Éclate, mon amour t tu n'as plus rien à craindre; Mon pore est satisfait : cesse de te contraindre! Un même coup a mis ma gloire en sûreté. Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté I •» D'un esprit plus rassis... *- Tu me parles encore» Exécrable assassin du béros que j'adore! Va, tu l'as pris en traître I Un. guerrier si vaillant N'eût jamais succombé sous un tel assaillant I N'espère rien de moi; tu ne m'as point servie : En croyant me venger, tu m'as ôté la vie!... Il est yrai que Corneille avait emprunté cette scène à Guilhem de Castro, qui Payait empruntée au romancero du Cid. Maintenant, le jour où j'*écoutai cette lecture d'Alfred de Musset, j'avais déjà, depuis plus d'un an, une idée analogue en tête. Cette idée m'était restée de la lecture du fameux drame de Goethe, Gøtz de Berlichingm, Trois ou quatre scènes sont noyées dans ce drame gigantesque qui m'avaient paru suffire à un drame. C'est toujours cette même situation de la femme poussant l'homme qu'elle n'aime pas à tuer l'homme qu'elle aime, comme Chimène dans le Cidj comme Hermione dans Andromaque. L'analyse de Gøtz de Berlîchingen nous entraînerait trop loin; contentons-nous d'emprunter ces trois ou quatre scènes à la traduction de notre ami Marmier: ADÉLAÏDE, femme de Weislingen; FRANTZ, page de Wei^ lingen, • ADÉLAïoE. — Ainsi, les deux expéditions sont en marche? FRANTZ. ->- Oui, madame, et mon maître a la joie de combattre vos ennemis... •^ Gomment vM-U, ton mattro?

196 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — A merveille ! il m'a chargé de tous baiser la main. — La voici... Tes lèvres sont brûlantes! — C'est ici que je brûle. (/ { met la main sur son cœur.) Madame^ vos domestiques sont les plus heureux des hommes!... Adieu! il faut que je reparte. Ne m'oubliez pas! — Mange d'abord quelque chose, et prends un peu de repos. — A quoi bon? Je vous ai vue, je ne me sens ni faim ni fatigue. — Je sais que tu es un garçon plein de zèle. -^ Oh! madame! — Mais tu n'y tiendrais pas... Repose-toi, te dis-je, et prends quelque nourriture. — Que de soins pour un pauvre jeune homme! — Il a les larmes aux yeux... Je l'aime de tout mon cœur! Jamais personne ne m'a montré tant d'attachement ! ADÉLAÏDE, FRANTZ, entrant une lettre d la main.

FRANTZ. — Voici pour vous, madame. ADÉLAÏDE. — Est-ce Charles lui-même qui te l'a remise? — Oui. — Qu'as- tu donc? Tu parais triste! — Vous allez absolument me faire périr de langueur... Ou!, je mourrai dans l'âge de l'espérance, et c'est vous qui en serez cause ! — Il me fait de la peine... Il m'en coûterait si peu pour le rendre heureux! — Prends courage, jeune homme, je connais ton amour, ta fidélité; je ne serai point ingrate. — Si vous en étiez capable, je mourrais! Mon Dieu! moi qui n'ai pas une goutte de sang qui ne soit à vous ! moi qui n'ai de sens que pour vous aimer et pour obéir à ce que vous désirez ! — Cher enfant! — Vous me flattez! et tout cela n'aboutit qu'à s'en voir préférer d'autres... Toutes vos pensées tournées vers Charles!... Aussi, je ne le veux plus... Non, je ne veux plus servir d'entremetteur! — - Frantz, tu t'oublies! — Me sacrifier!... sacrifier mon maître! mon cher maître! « — Sortez de ma présence ! — Madame... ^ -^ Va, dénonce-moi à ton cher mattre... J'étais bien folle de te prendre pour ce que tu n'es pas. — Chère noble dame, vous savez que je vous aime

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 197 i— Je t'aimais bien aussi; ta
étais près de mon cœur... Va, trahis-moi ! — Je m'arracherais plutôt le sein!...
Pardonnez-moi, madame; mon âme est trop pleine, je ne suis pas maître de
moi — Cher enfant! excellent cœur! (Elle lui prend les mains Fatime à
elle; leurs bouches se rencontrent; il se jette à son cou en pleurant,) —
Laisse-moi!... Les murs ont des yeux... Laisse-moi... (Elle se dé* sage.)
Aime-moi toujours ainsi; sois toujours aussi fidèle; la plus belle
récompense t'attend ! {Elle sort.) — La plus belle récompense! Dieu, laisse-
moi vivre jusque-là!... Si mon père me disputait cette place, je le tuerais !
WEISUNGEN, FRANTZ. WEISLINGEN. — Frauti t FBANTZ. —
Monseigneur! — Exécute ponctuellement mes ordres : ta m'en réponds sur
ta vie. Remets-lui cette lettre; il faut qu'elle quitte la cour, et se retire dans
mon château à l'instant même. Tu la verras partir, et aussitôt tu reviendras
m'annoncer son départ. — Vos ordres seront suivis. — Dis-lui bien qu'il
faut qu'elle le veuille... Va! ADÉLAÏDE, FRANTZ. {Adèle tient à la
main la lettre de son mari apportée par Frantz.) adèle. — Lui ou moi!...
L'insolent! me menacer! Nous saurons le prévenir... Mais qui se glisse dans
le salon? FRANTZ^ se jetant à son cou, — Ah! madame! chère madame!...
— Écervelé! si quelqu'un t'avait entendu! — Oh! tout dort!... tout le monde
dort! — Que veux-tu? — Je n'ai point de sommeil : les menaces de mon
maître... votre sort... mon cœur... — n'était bien en colère quand tu l'as
quitté? * — Comme jamais je ne l'ai vu! « Il faut qu'elle parte pour mon
château! a-t-il dit; il faut qu'elle le veuille ! » — Et... nous obéirons? — Je
n'en sais rien, madame.

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

198 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS •^ Pauvre enfiévré, dupe de ta bonne foi, tu ne vois pas où cela mène ! Il sait qu'ici je suis en sûreté... Ce n'est pas d'aujourd'hui le Yoï dans l'avenir toute ma misère ! Je ne resterai pas dans ce château : il m'en arrachera pour m'enfermer dans un cloître — O mortel de l'enfer ! — Me sauveras-tu ? — Tout ! tout plutôt que cela ! — Frantz ! {En pleurs et s'embrassant.} Oh ! Frantz ! pour nous sauver... — Oui, il tombera... il tombera sous mes coups ! je le foulerai aux pieds ! — Point d'émotion ! Tiens, remets-lui plutôt un billet plein de respect, où je l'assure de mon entière soumission à ses ordres... Et cette fiole... cette fiole, vide-la dans son verre. — Donnez, vous serez libre ! WETSLINGEN, puis FRANTZ. WEISLINGEN. ~ Je suis si malade, si faible !... mes os sont brisés : une fièvre ardente en a consumé la moelle ! Ni paix ni trêve, le jour comme la nuit... un mauvais sommeil agité de rêves empoisonnés... (Il s'assied.) Je suis faible, faible... Comme mes ongles sont bleus !... Un froid glacial circule dans mes veines, engourdit tous mes membres... Quelle sueur dévorante ! tout tourne autour de moi... Si je pouvais dormir !... FRANTZ, entrant dans la plus grande agitation. — Monseigneur ! — Eh bien ? — Du poison... du poison de votre femme... Moi, c'est moi ! (Il s'effrite, ne pouvant en dire davantage,) — Il est dans le délire... Oh ! oui, je le sens... le martyr ! la mort... (Voulant se lever.) Dieu ! je n'en puis plus ! je meurs !... je meurs !... et, pourtant, je ne puis cesser de vivre... Oh ! dans cet affreux combat de la vie et de la mort, il y a tous les supplices de l'enfer !... Maintenant que le lecteur a vu passer sous ses yeux tous ces fragments divers : Gœtz de Berlichingen, le Cid, Andromaque, les Marrons du feu, que le génie de quatre poètes, Goethe, Corneille, Racine, Alfred de Musset a posé devant lui, il com-

MfiMOIBBS D'ALEX. DUMAS 199 prendra l'analogie, Tair de famille qui existe entre ces différentes scènes; elles ne sont point pareilles, mais elles sont sœurs. Or, Je Tai dit, ces quelques scènes de Gœtz d\$ Berlichingm m'étaient restées comme endormies dans la mémoire; ni le Cid ni Andromaque ne les eussent réveillées; la poésie incorrecte, mais chaude, mais vivante d'Alfred de Musset les galvanisa, et, à partir de ce moment, il leur fallut un emploi. Vers le même temps, j'avais lu Qumtin Durtoard^ et la figure du Mograbin m'avait frappé; j'avais pris en note quelques-unes de ses phrases pleines de poésie orientale. Je résolus de placer mon drame au milieu du moyen âge, et de faire, de mes deux personnages principaux, une belle et sévère châtelaine et quelque esclave arabe regrettant sa terre natale, mais retenu sur la terre d'exil par une chaîne plus forte que celle de son esclavage. Je me mis alors à feuilleter les chroniques du xv« siècle, pour trouver un clou où accrocher mon tableau. J'ai toujours constaté l'admirable complaisance de l'histoire à cet endroit; jamais elle ne laisse le poète dans l'embarras. Ainsi, ma manière de procéder vis-à-vis de l'histoire est étrange. Je commence par combiner une fable ; Je tâche de la faire romanesque, tendre, dramatique, et, lorsque la part du cœur et de l'imagination est trouvée, je cherche dans l'histoire un cadre où la mettre, et jamais il ne m'est arrivé que l'histoire ne m'ait fourni ce cadre, si exact et si bien approprié au sujet, qu'il semble que ce soit , non le cadre qui ait été fait pour le tableau, mais le tableau pour le cadre. Cette fois encore, le hasard me fut plus que fidèle, il me fut complaisant. Voici ce que je trouvai à la page 5 de la Chronique du roi Charles vii, par maître Alain Chartier, homme très-hono* rable : « Et, en ce temps, un chevalier nommé messire Charles de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchait un cheval, en le venant de mener boire à la rivière, le cheval esclabouta un

200 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS escollier, lequel, avecques les autres, alloit en procession à Sainte-Katherine, et tant que l'escollier frappa ledit page; et, alors, les gens dudit chevalier saillirent de son hôtel embastonnés, poursuivant lesdits escolliers jusqu'à Sainte-Katherine; et un des gens dudit chevalier tira une flèche dedans l'église jusques au grand autel, où le prêtre chantoit messe ; donc, pour ce faict, l'Université fit telle poursuite à rencontre dudit chevalier, que la maison d'icelui chevalier fut abattue, et fut ledit chevalier banny hors du royaume de France, et excommunié. Et s'en alla devers le pape, lequel l'absolut, et arma quatre gallées, et s'en alla par mer, faisant guerre aux Sarrazins , et, là, gagna moult d'avoir. Puis retourna, et fut faite sa paix, et refit son hôtel à Paris tel comme il étoit paravaut ; mais il ne fut pas parachevé, et fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avait amenés d'outre-mer; lequel châtel est à trois lieues d'Auxerre. » On le voit, l'histoire avait tout prévu, et me fournissait un cadre qui, depuis quatre cents ans, attendait son tableau. Cette ossature trouvée, dans les personnages de Savoisy, de Bérengère et d'Yaqoub, mon drame ayant, pour ainsi dire, sa tête, son cœur et ses jambes, il fallut trouver les bras, les muscles, les chairs et le reste de son anatomie. Ce fut, alors, la besogne de l'histoire; l'histoire tenait en réserve Charles VU, Agnès, Dunois ; — et toute cette grande lutte de la France contre l'Angleterre vint tourner autour de l'amour d'un Arabe pour la femme de l'homme qui l'avait fait prisonnier, et transporté d'Afrique en France. J'ai assez nettement exposé, je crois, les emprunts que j'ai faits, pour le fond, à Goethe, à Corneille, à Racine et à Alfred de Musset; je vais les rendre encore plus palpables par la citation; car, puisque je suis en train de me critiquer moi-même, il faut que j'aïlle jusqu'au bout, quitte à rester, aux yeux de mes lecteurs, solv>s, pauper et nWm, comme Adam dans le paradis terrestre, ou comme Noé au pied de sa vigne!

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 201 BÉRENGÈRE, YAQOUB.

— Yaqoub, si vos paroles Ne yons échappent point comme des sons frivoles. Vous m'avez dit ces mots : « S'il était, par hasard. Un homme dont l'aspect blessât votre regard ; Si ses jours sur vos jours avaient cette influence Que son trépas pût seul finir votre souffrance; De Mahomet lui-même eût-il reçu ce droit, Quand il passe, il faudrait me le montrer du doigt t •* Vous avez dit cela? — Je l'ai dit... Je frissonne! Mais un homme par moi fut excepté. — Personne. — - Un homme à ma vengeance a le droit d'échapper., — Si c'était celui-là qu'il te fallût frapper? S'il fallait que sur lui la vengeance fût prompte?... — Son nom? . — Le comte. -^ Enfer! je m'en doutais; le comte! — Entendez-Tous? le comte 1... Eh bien? — Je ne le puis t — • Adieu donc pour toujours ! — Restez, ou je vous sois. — J'avais cru jusqu'ici, quelle croyance folle! Que les chrétiens eux seuls manquaient à leur parole. Je me trompais, c'est tout. — Madame... — Laissez-moi t Oh! mais vous mentiez donc? — Vous savez bien pourquoi Ha vengeance ne peut s'allier à la vôtre : Il m'a sauvé la vie... Oh! nommez-moi tout autre! Un instant» Bérengôre, écoutez-moi! — J'écoute : Dites vite. — J'ai cru, je me trompais sans doute» Qu'ici vous m'aviez dit, ici même... Pardon!

202 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Quoi? — * Que yoiM
 Qi'ftimiest — Oui, je l'ai dit. — Eh bien, donc» Puisque même destin,
 même amour nous rassemble, Bérengère, ce soir... — Eh bien? — Fuyons
 ensemble! — Sans frapper? — Ses remords vous vengeront-ils pas? —
 Esclave, me crois-tu le cœur placé si bas. Que je puisse souffrir qu'en ce
 monde où nous sommes, J'aie été tour à tour l'amante de deux hommes.
 Dont le premier m'insulte, et que tous deux vivront, Sans que de celui-là
 m'ait vengé le second? Crois- tu que, dans un cœur ardent comme le nôtre,
 Un amour puisse entrer sans qu'il dévore l'autre? Si tu l'as espéré, l'espoir
 est insultant! — Bérengère! — Entre nous, tout est fini... Va-fen! —
 Grâce!... — Je saurai bien trouver, pour cette tâche, •Quelque main moins
 timide et quelque âme moins lâche. Qui fera poui- de l'or ce que, toi, dans
 ce jour, Tu n'auras pas osé faire pour de l'amour ! Et, s'il n'en était pas, je
 saurais bien moi-même. De cet assassinat affrontant l'anathème, Me glisser
 au milieu des femmes, des valetg, Qui flattent les époux de leurs nouveaia
 soahaiti^ Et les faire avorter, ces souhaits trop précoces. En vidant ce flacon
 dans la coupe des noces! •^ Du poison? •— Du poison! Mais ne viens plus,
 aprôs. Esclave, me parler d'amour et de regrets! Befuses-tu toujours?... Il te
 reste un quart d'heure. C'est encore plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il
 meure. Un quart d'heure t.. . Réponds, mourra- t-ii de ta main? Es-tu prêt?
 Réponds-moi, car j'y vais. Dis ! — Demain ! — Demain! Et, celte nuit,
 dans cette chambre même, Ainsi qu'il mo l'a dit, il lai dira : • le t'aime! >

The text on this page is estimated to be only 24.48% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 203 Demain! Bt^ d'ici là, que ferai-je? Aht tu ybhx. Cette nuit, qu'à deux mains j'arrache mes cheveux; Que je brise mon front à toutes les murailles; Que je devienne folle? Ah 1 demain! mais tu railles! Et si ce jour était le dernier de nos jours? Si cette nuit d'enfer allait durer toujours? Pieu le peut ordonner, si c'est sa fantaisie. Demain? Et si je suis morte de jalousie? Tu n'es donc pas jaloax> toi? tu ne l'es donc pts? ••• Je m'abstiens de citer le reste de la scène, dont les moyens, je crois, m'appartiennent en propre. Yaqoub cède : il s'élance dans la chambre du comte; Bérengère se jette derrière un prie-Dieu; le comte passe avec sa nouvelle épouse; il entre dans 3a chambre; on entend un cri. BÉRENGÈRE, puis YAQOUB et LE COMTE. BÉRENGÈRE* Le voilà qui tombe 1 Sayoîsy, retiens-moi ma place dans ta tombe! (Elle avale le poUon qu'elle avait montré à Yaqoub.) YAQOUB, I I ...Fuyons! il vient! {Le comte paraXt, tanglant et se ercrniponnant à la tapisserie,) I Ib comte. C'est toi. Yaqoub, qui m*as taét BliilSifOàBB. Ce n*est pas lui : c'est moil LE COMTE. Bérengère!... An secotrs! Je meurs t TAQOUB. Maintenant, femme. Fais- moi tout oublier, car c'est vraiment infâme!

204 MÉMOIRES D'ALEX. DGMAS Viens donc I... Tam*as
promis de venir... Je f attends... D*être à moi pour toujours! BÉRENGÈRE.
Eucor quelques instants. Et je ^appartiendrai tout entière. TAQOUB.
Regarde ! Us accourent aux cris qu'il a poussés... Prends garde» Nous ne
pouvons plus fuir, il ne sera plus temps. Us viennent, Bérengèret
BÉREN6ÈRS. é »■ Attends encore, attends! YAQOUB. Oh! viens, viens t
toute attente à cette heure est mortelle t La cour est pleine, vois... Mais
viens donc!... Que fait-elle? Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi?
Bérengère, entends-tu? viens! BÉRENGÈRE, tendant le dernier soupir. Me
voici... Prends-moi I YAQOUB. Oh! malédiction!... son front devient
livide... Son cœur?... Il ne bat plus!... Sa main?... Le flacon vide!.. Gomme
on le voit, il y a une triple imitalion : imitation de VAndromaque de Racine,
imitation de Goetz de Berlichingen de Goethe, imitation des Marrons du feu
d^Âlfred de Musset. C'est que Charles Vil est surtout une étude, une étude
laborieusement faite, et non pas une œuvre prime-sautière; un travail
d'assimilation, et non un drame original, qui m'a coûté infiniment plus de
labeur ({xHAnthony; — ce qui ne veut pas dire que je l'aime autant
qu'Anïony. Quelques mots encore pour en finir sur ce sujet. Passons aux
imitations de détail. J'ai dit que j'avais emprunté diSërents passages au Mo«
grabin de Quentin Durward.

Malheureux! s'0crfe Queutin Durward, reviens à des sentiments meilleurs... Sur quoi peux- tu compter, mourant dans l'impénitence et avec de pareilles idées ? > — Je me confondrai avec les éléments, répond le Mograbin. Ce que je crois, ce que j'attends, ce que j'espère, c'est que ma forme humaine se fondera mystérieusement dans la masse universelle, pour se recomposer sous les autres formes par lesquelles la nature remplace, chaque jour, celles qui, chaque jour, disparaissent. Les parcelles d'eau iront grossir les ruisseaux et les pluies; les parties terrestres enrichiront la terre; celles qui viennent de l'air s'envoleront avec les hrises; celles qui sont de feu alimenteront l'éclat d'Aldébaran et des étoiles ses sœurs. C'est dans cette foi que j'ai vécu et que je meurs ! • Yaqoub est condamné à mort pour avoir tué Raymond, l'archer du comte. LE COMTE. Esclave, si tu meurs en de tels sentiments, Q'espères-tu? YAQOUB. De rendre un corps aux éléments. Masse commune où l'homme, en expirant, rapporte Tout ce qu'en le créant la nature en emporte. Si la terre, si l'eau, si l'air et si le feu Me formèrent, aux mains du hasard ou de Dieu, Le vent, en dispersant ma poussière en sa course. Saura bien reporter chaque chose à sa source! La seconde imitation de détail est empruntée à Walter Scott toujours, mais à Richard Cœur^delion, et non plus à Qmntin Durward. Le chevalier du Léopard et Saladin, après avoir combattu l'un contre Tautre, ont fait une trêve, et déjeunent, en causant, près de la fontaine appelée le Diamant du désert. < — Étranger, demande Saladin, combien d'hommes as«tu emmenés dans cette expédition guerrière? » • — Par ma foit répond sir Kenneth, avec l'aide de mes amis et de VIII. 12

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

206 MÉMOIRES D*ALBX. DUMAS mes parents, j'ai en bien de la peine à foornir dix lances convenabl»ment équipées ; ce qai peut former cinquante et quelques hommes, va? lels et écuyers compris. » — Chrétien, j'ai ici dnq flèches dans mon carquois toutes empennées des plumes d'un aigle. Lorsque j'envoie une de ces flèches yers mes tentes, mille guerriers montent à cheyal; si j^envoie la seconde, jane force égale se met en route*; à l'aspect de ces cinq flèches, dnq mille hommes accourent à moi, et, si j'envoie mon arc, dix mille cavaliers ébranlent le désert! » TAQOnB. • Car mon père, au Saïd, n'est point un chef vulgaire. Il a dans son carquois quatre flèches de guerre. Et, lorsqu'il tend son arc, et que, vers quatre))ut8y Il le lance en signal à ses quatre tribus. Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles Met le temps que met l'aigle à déployer ses ailes t Voilà, grâce au ciel, ma confession finie! Elle a été longae; mais aussi c'est que, comme œuyre d'assimilation et d'imitation, Charles VU est mon plus gros péché. ccvw L'esprit de Dien, e'est la poésie. — Le Conservatoire et l'École de Rome. — Emploi de mes journées à Trouville. — Madame de la Garenne. — Le Vendéen Bonnechose. — M. Beudin. — Je suis poursuivi par un poisson. — Ce qu'il en advient. Si je ne venais pas, dans les chapitres précédents, de saturer le lecteur de littérature, je mettrais sous ses yeux un travail qui ne manquerait peut-être pas dlntérôt. Ce serait la tradition antique de Phèdre^ qui est à Euripide, par exemple, ce que le romancero espagnol est àGuiihem de Castro. Puis je montrerais ce qu'Euripide a emprunté à la tradition; puis, ce que, cinq cents ans plus tard, le Romain Sénùque a emprunté à Euripide; puis, enfin, ce que, seize cents ans plus

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 207 tard, le Français Racine a emprunté à Euripide et à Se* nèque. Je ferais en même temps sentir ce que le génie de chaque nation et le sentiment de chaque époque ont apporté de changement au caractère primitif du sujet. Un dernier mot. Chez tous les peuples, la littérature commence toujours par la poésie; la prose ne Tient que plus tard. Orphée, Homère, Hésiode; — Hérodote, Platon, Aristote. « Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre. » La terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. » L'esprit de Dieu, c'est la poésie, ou plutôt une première matière poétique, impersonnelle et du domaine commun; elle flotte dans l'espace comme cette essence cosmique dont parle Humboldt, espèce de vase lumineuse, mère des mondes passés, germe des mondes à venir; inépuisable parce qu'elle est renouvelée sans cesse, et que chacun lui rend fidèlement ce que chacun lui a emprunté. Peu à peu, cependant, cette matière s'arrête aux grandes personnalités, comme les nuages s'arrêtent aux grands sommets, et, de même que les nuages se résolvent en sources d'eaux vives qui, en se répandant au milieu des plaines, abreuvant la soif du corps, de même cette matière cosmique se résout en poésie, en hymnes, en chants, en tragédies où s'abreuve la soif de l'esprit. Il résulte de la comparaison précédente que c'est le génie humain qui crée, et le génie individuel qui applique. Aussi Shakspeare disait-il, quand un critique l'accusait parfois d'avoir pris une scène, une phrase, une idée à un auteur contemporain : « C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne ! » Aussi Molière répondait-il plus naïvement encore quand on

208 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS lui faisait le même reproche: « Je prends mon bien où je le trouve! » Et Shakspeare et Molière avaient raison : Homme de génie, — ai-je besoin de faire observer que je dis cela pour ces grands maîtres et non pour moi? je sais que je ne serai quelque chose à mon tour que lorsque je serai mort ! — Homme de génie ne vole pas, il conquiert; il fait, de la province qu'il prend, une annexe de son empire; il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend sur elle son sceptre d'or; et nul, en voyant son beau royaume, n'ose lui dire, — excepté, bien entendu, les envieux, qui ne sont les sujets de personne, et qui ne reconnaissent pas même le génie pour roi, -- et nul n'ose lui dire : « Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. » Il y a dans l'esprit du pouvoir, et dans la protection qu'il accorde aux lettres, une idée absurde : c'est qu'il doit proscrire la littérature étrangère, et décourager la littérature contemporaine. Dans un pays comme la France, qui est le cerveau de l'Europe, et dont la langue se parle dans le monde entier, grâce à cette pondération des consonnes et des voyelles qui ne rebute ni les peuples du Nord ni les peuples du Midi, il devrait y avoir, non pas une littérature nationale, mais une littérature universelle. Tout ce qui a été fait de beau dans le monde entier, depuis Eschyle jusqu'à Alfieri, depuis Sakotmtala jusqu'à Romeo depuis le romancero du Cid jusqu'aux Brigands de Schiller, tout cela devrait appartenir à la France, sinon par droit d'héritage, du moins par droit de conquête. Rien de ce qu'un peuple entier a admiré ne peut être sans valeur, et tout ce qui a une valeur doit trouver sa place dans cet immense écrin qu'on appelle l'intelligence française. C'est en raison de ce faux système qu'il y a un Conservatoire et une École de Rome. A propos de la mise en scène de la Juliette de Soulié, nous avons déjà dit quelques mots de ce Conservatoire où l'on a pour but unique d'apprendre aux jeunes gens à scander Molière, et à chanter Racine et Corneille. Complétons ici notre pensée.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 209 De l'invariable programme adopté par le gouvernement, il résulte que tout élève du Conservatoire, après trois ans d'études, sort de la rue Bergère incapable de jouer et la littérature vivante et la littérature étrangère; sachant le songe d'Athalie, le récit de Thérémène, le monologue d'Auguste, la scène de Tartufe et d'Elmire, celle du Misanthrope et d'Oronte, celle de Gros-René et de Marinette, mais ignorant complètement qu'il existât à Athènes des gens qui s'appelaient Eschyle, Euripide, Sophocle et Aristophane; à Rome, des gens qui s'appelaient Ennius, Plaute, Térence et Sénèque; en Angleterre, des gens qui s'appelaient Shakspeare, Otway, Sheridan et Byron; en Allemagne, des gens qui s'appelaient Goethe, Schiller, Iffland, Kotzebue; en Espagne, des gens qui s'appelaient Guilbem de Castro, Tirso de Molina, Galderon et Lope de Vega; en Italie, des gens qui s'appelaient Machiavel, Goldoni, Alfieri; que ces hommes ont laissé, à travers vingt-quatre siècles et cinq peuples différents, une traînée lumineuse dont chaque étoile s'appelle VOrestie^ Alceste, Œdipe à Colone, les Chevaliers, l'Aululaire^VEwnuque^ Hippolyte, Roméo et Juliette, Venise sauvée, l'École du scandale, Manfred, Goetz de Berlichingen, Intrigue et Amour y les Pupilles, Misanthropie et Repentir, le Cid, Don Juan, le Chien du jardinier, le Médecin de son honneur, le Meilleur Alcade, c'est le Roif la Mandragore, le Bourru bienfaisant, Philippe II! Et remarquez que je ne cite qu'un chef-d'œuvre par chacun de ces hommes ; — de sorte que les élèves du Conservatoire sont parfaitement gauches, déplacés, impossibles sur tout autre théâtre que celui qui joue Molière, Racine et Corneille; — et encore!... Aussi aucun des grands artistes de notre époque n'est-il sorti du Conservatoire; ni Talma, ni Mars, ni Firmin, ni Potier, ni Vernet, ni Rachel, ni Frederick Lemaître, ni Bocage, ni Dorval, ni Mélingue, ni Arnal, ni Numa, ni Brossant, ni Déjazet, ni Rose Chéri, ni Duprez, ni Masset, ni aucune sommité enfin. Que dites-vous d'un moulin qui tourne, qui fait tic tac, et qui ne moud pas? Eh bien, le même vice existe pour l'École de Rome que pour VIII. 12.

210 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS le Conservatoire. S'il y a un art capricieux, c'est la peinture: chaque peintre voit d'une couleur qui n'est pas celle de son voisin, l'un vert, l'autre jaune, l'autre bleu, l'autre rouge: l'un a une tendance vers l'école flamande, l'autre vers l'école espagnole, l'autre vers l'école allemande. Vous croiriez qu'on enverra chaque prix selon son aptitude, étudier Rubens à Anvers, Murillo à Madrid, Cornélius à Munich? Point! ilë iront tous à Rome étudier Raphaël ou Michel-Auge! Aussi pas un peintre^ pas un statuaire original de notre époque n'est élève de Rome: ni Delacroix, ni Rousseau, ni Diaz, ni Dupré, ni Gabat, ni Boulanger, ni MuUer, ni Isabey, ni Brascassat, ni Giraud, ni Barrye, ni Clésinger, ni G^vami, ni Rosa Bonheur, ni... Je serais, ma foi! tenté 'de dire: ni personne! Mais, comme l'institution est absurde, elle persistera. Avec moitié moins d'argent dépensé, on ferait le double d'acteurs, de peintres et de statuaires; seulement, on les ferait bons au lieu de les faire naauvais. Nous voilà bien loin de Trouville! Que voulez-vous! la fantaisie a les ailes d'Icare, les chevaux d'Hippolyte: elle va tant qu'elle ne s'approche pas trop près du soleil, tant qu'elle ne se brise pas aux rochers. Revenons à Charles VII^ cause première de toute cette dîsgression. Quoi qu'il en soit, en rentrant chez la mère Oseraie, le 7 juillet, à neuf heures du soir, j'écrivis les premiers vers de cette scène. Le lendemain matin, les cent premiers vers du drame étaient faits, et, dans ces cent premiers vers, étaient compris les trente-six ou trente-huit qui racontent la chasse au lioh de Yaqoub. Us doivent prendre rang parmi les rares bons vers que j'ai écrits. Notre vie commença, dès lors, à prendre l'uniformité et la monotonie de la vie des eaux. J'avais cru devoir me présenter chez le maire, braVe et excellent homme nommé M, Guétier, lequel joua, je crois, ua

MÉMOIRES D'ALEX* DUMAS 211 rôle assez actif en 1848, dans rembarquement du roi LouisPhilippe. Il me donna toute autorisation de cjiasser dans les marais communaux, et j'en profitai dès le jour même. Le soleil levant dardait sur la fenêtre de ma chambre, et, le rideau tiré, venait m'éveiller dans mon lit. J'ouvrais les yeux, j'allongais la main sur mon crayon et je me mettais à travailler. A dix heures, la mère Oseraie nous prévenait que nous étions servis ; à onze, je prenais mon fusil, et j'allais tuer trois ou quatre bécassines ; à deux, je me remettais au travail jusqu'à quatre; à quatre, j'allais nager jusqu'à cinq, à cinq heures et demie, le diner nous attendait; de sept heures à neuf heures, nous allions nous promener sur la plage; à neuf heures, le travail recommençait jusqu'à onze heures ou mi*nuit. Charles VII avançait de cent vers par jour. Si perdu que fût Trouville, il y venait, cependant, ^elques baigneurs normands, vendéens ou bretons. Du nombre fut une charmante femme accompagnée de son mari et de son iils; je ne me rappelle plus d'elle que son nom et son visage : c'était une physionnomie gracieuse et avenante, avec une légère teinte d'aristocratie; on la nommait madame de la Garenne. Dès le jour de son arrivée, et lorsqu'elle sut que j'habîtais rhôtel, elle aborda franchement la question de voisinage en m'envoyant son album. Je venais d'achever la grande scène du troisième acte entre le comte de Savoisy et Charles Vn ; je la lui copiai toute chaude de mon acouchement. Un excellent jeune homme était arrivé avec eux, cachant, BOUS l'air timide d'un gentilhomme campagnard, une certaine science et une profonde résolution. Il était chasseur ; cette sioQilitude dans nos goûts nous fit rapidement compagnons, sinon amis. C'était ce pauvre Bonnechose, qui fut tué pendant l'insurrection vendéenne de 1832. Tandis que nous nous promenions, chassant dans les marais de Trouville, madame la duchesse de Berry obtenait du roi Charles X la permission de faire une tentative en Fraticce

212 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS avec le titre de régente, quittait Edimbourg, traversait la Hollande, séjournait un jour ou deux à Mayence, autant à Francfort, franchissait la Suisse, entrait dans le Piémont; puis, enfin, s'arrêtait, sous le nom de comtesse de Sagena, à Sestri, petite ville située à douze lieues de Gènes, dans les États du roi Charles-Albert. Ainsi, sans que BoDuechose s'en doutât, la mort Fajournait à un an ! Cependant, le bruit commençait à se répandre à Paris que Ton venait de découvrir un nouveau port de mer entre Ronfleur et la Délivrande. Il en résultait que Von voyait arriver de temps en temps un baigneur hasardeux qui demandait d'une voix timide : — Est-ce vrai qu'il existe un village appelé Trouville, et que ce village est celui dont voici le clocher? Et je répondais oui, à mon grand regret ; car je pressentais l'heure où Trouville deviendrait un autre Dieppe, un autre Boulogne, un autre Ostende. Je ne me trompais pas. Hélas! Trouville a maintenant dix auberges; le terrain qui se vendait cent francs l'arpent se vend aujourd'hui cinq francs le pied. Un jour, au nombre de ces baigneurs hasardeux, de ces touristes égarés, de ces uavigateurs sans boussole, arriva un homme de vingt-huit à trente ans, qui déclara s'appeler Beudin, et être banquier. Le soir de son arrivée, je me baignais assez loin en mer, quand, à dix pas de moi, sur le dos d'une vague, j'aperçus un poisson qui réalisait le rêve de Marécot dans VOurs et le Pacha, c'est-à-dire un gros poisson, un énorme poisson, un poisson comme on n'en voit guère, un poisson comme on n'en voit pas. Avec un peu plus d'amour-propre, je l'eusse reconnu pour un dauphin, et j'eusse cru qu'il me prenait pour un autre Arion ; mais je le reconnus simplement pour un poisson de taille gigantesque, et, je l'avoue, son voisinage m'inquiéta. Je me mis à nager de toutes mes forces vers la terre. Je nageais bien, à cette époque ; mais, en sa qualité de pois

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 213 80fl, mon voisin nageait encore mieux que moi; il en résulta que, sans faire aucun effort apparent, il me suivit, se tenant toujours à une égale distance de moi. Deux ou trois fois, me sentant fatigué, — c'était l'haleine surtout qui me manquait,— j'eus l'idée de reprendre pied ; mais je craignais de m'effrayer en trouvant sous moi une trop grande profondeur. Je continuai donc de nager jusqu'à ce que mes genoux labourassent le sable. Les autres nageurs me regardaient avec étonnement ; mon poisson me suivait comme si je l'eusse tenu en laisse. Arrivé à gratter, comme je l'ai dit, le sable avec mes genoux, je repris pied. Mon poisson faisait culbutes sur culbutes, et paraissait au comble de la satisfaction. Je me retournai et regardai avec plus d'attention, et surtout avec plus de calme. Je le reconnus pour un marsouin. A l'instant même, je pris ma course vers la maison de la mère Oseraie. Je traversai le village tel (lue j'étais, c'est-à-dire avec mon caleçon de bain. Quoique la mère Oseraie ne fût pas très-impressionnable, comme elle n'avait point l'habitude de recevoir des voyageurs dans un costume si léger, elle jeta un cri. — Ne faites pas attention, mère Oseraie, lui dis-je, je viens chercher ma carabine. — Jésus Dieu! dit-elle, c'est donc pour chasser dans le paradis terrestre ? Si j'avais été moins pressé, je me fusse arrêté pour lui faire compliment sur son mot ; mais je ne pensais qu'au marsouin. Sur l'escalier, je rencontrai madame de la Garenne; l'escalier était fort étroit : je me rangeai pour la laisser passer. J'eus ridée de lui demander des nouvelles de son fils et de son mari ; mais je réfléchis que le moment était mal choisi pour entamer une conversation. 'Madame de la Garenne passée, je m'élançai dans ma chambre, et je sautai sur ma carabine.

Tiens, dit-elle, ce monsieur qui prend son fusil ! il ferait bien mieux de prendre sa redingote. Décidément, mon costume donnait de l'esprit à tout le monde. Je repris & fond de train le chemin de la mer. Mon marsouin continuait de faire ses cabrioles. J'entrai dans Peau jusqu'à la ceinture; je me trouvais à une cinquantaine de pas de lui : je craignais, en m'avancant d'avantage, de le trahir; d'ailleurs, j'étais à bonne portée. Je mis en joue, et je lâchai le coup. Tentendis ce bruit mat de la balle entrant dans les chairs. Le marsouin plongea et disparut. Le lendemain, les pêcheurs le retrouvèrent mort dans les rochers aux moules. La balle lui était entrée un peu au-dessous de l'œil, et lui avait traversé la tête. • CCIX Pourquoi M. Beudiot venait à Trouville. — Conittien ! Je le connaissais sous un autre nom. — Prologue d'un drame. — Ce qu'il restait à trouver. — Part à trois. — Je termine Charles VII — Départ de Trouville. — De quelle façon j'apprends la première représentation de Marion Delorme, Le soir de cette aventure, le nouveau baigneur s'approcha de moi, et me fit compliment sur mon adresse. C'était une manière d'engager la conversation. Nous allâmes nous asseoir sur la falaise, et nous causâmes. Après quelques mots échangés : — Pardieu ! me dit-il, il y a une chose dont vous ne vous doutez pas. — Laquelle ? lui demandai-je. — C'est que je suis venu ici à peu près pour vous. — Comment cela, pour moi ? • Vous ne me connaissez pas sous mon nom de Beudin ? — Non, je l'avoue.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 215 -^ Nais TOUS me connaissez peu^être sous celui de Dinaux? — Bon ! le collaborateur de Victor Ducange ! — Justement. -^ Le même qui a fait avec lui Trente Ans, ou la Vie d'un joueur? — C'est moi... ou plutôt c'est nous. — Gomment, c'est vous ? — Oui, nous sommes deux : Goubaux et moi. *- Ah! mais je connais Goubaux; c'est un homme d'infiniment de mérite. — Merci ! — Pardon... on ne peut pas être fort au fusil et dans la conversation... Au fusil, je ne vous eusse pas manqué. — Vous ne m'avez pas manqué non plus ; du premier coup, vous m'avez dit que Goubaux était un homme d'esprit, et que j'étais, moi, un imbécile ! — Avouez que vous n'en avez rien cru ? — Ma foi ! non. Nous nous mimes à rire. — Eh bien , repris-je, comme vous ne me cherchiez sans doute pas pour recevoir le compliment que je viens de vous faire, dites-moi pour quoi c'était. — C'était pour vous parler d'une pièce que Goubaux et moi , nous ne nous sentons pas la force de mener à bien , et qui, dans vos mains, deviendrait— plus le style — le pendant du Joueur, Je m'inclinai en signe de remerciement. — Non, parole d'honneur ! continua Beudin, je suis sûr que l'idée vous plaira. — Avez-vous quelque chose de fait, ou est-ce encore à l'état de vapeur? — Nous avons le prologue, qui est déjà assez palpable... Mais, quant au reste, il faut que vous nous aidiez à le trouver. — L'avez-vous là, le prologue? — - Non , rien n'est écrit encore ; mais je puis vous le raconter. — J'écoute. — La scène se passe dans le Northumberland, vers 1775.

' 216 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Un vieux médecin que nous appellerons, si vous voulez, le docteur Grey, et sa femme, se quittent, la femme pour aller se coucher, le mari pour travailler une partie de la nuit. A peine la femme a-t-elle refermé la porte de sa chambre, qu'une voiture s'arrête sous les fenêtres du docteur ; c'est un homme qui s'enquiert d'un médecin. Le docteur Grey décline sa qualité ; le voyageur lui demande l'hospitalité pour quelqu'un qui ne peut aller plus loin. Le docteur ouvre sa porte, et un homme masqué, portant une femme dans ses bras, entre en scène en recommandant au postillon de dételer, et de cacher les chevaux et la voiture. — Bravo! l'entrée est bonne!... Voyons l'homme masqué; voyons la femme malade. — La femme est tout près d'accoucher ; son amant l'enlève; ils allaient s'embarquer à Shields, quand les douleurs de ren

MÉMOIRES D'ALEX DUMAS 217 11B6I0. Numnam itta, quæso, parturtt < f... «A1IPHILA. Obt malhearensel je succombe à mes douleurs î... Junon Lucino, û mon aidet si^ave-moi, je f en supplie! REOIO. neînl est-ce qu'elle accoucherait? je vous lo dçnuiDdet — 11 y a cela dans Térence ? — Parfaitement. — Alors, nous sommes sauvés ! — Je crois bien 1 c'est du pur classique, confine Amphitryon et l'Avare. — Je continue, alors. — Etjer'écoute? — Au moment où l'homme masqué s'élance dans la cbam* bre de l'accouchée, on frappe violemment à la porte du docteur Grey. « Qui va là ? — Au nom de la loi, ouvrez ! .> C'est le père , un constable et deux hommes de la police. Le docteur est obligé d'avouer qu'il a donné asile aux deux fugitifs ; le père déclare qu'à l'instant même il Ta emmener sa iille. Le docteur s'y oppose au nom de l'humanité ; le père insiste; le docteur lui apprend alors l'état dans lequel se trouve la malade. Fureur du père, qui ignorait complètement la situation. A cet instant, l'homme masqué sort tout joyeux de la chambre, et reconnaît avec effroi le père de celle qu'il a enlevée; celuici lui saute à la gorge, et réclame son arrestation. Le bruit de la lutte arrive jusqu'à l'accouchée, qui vient, à moitié évanouie, tomber aux genoux de son père; elle déclare qu'elle suivra son amant partout, même en prison; qu'il est son époux devant les hommes. Le père requiert de nouveau et plus énergiquemeat l'assistance du constable, et prend sa fille VIII. 13

The text on this page is estimated to be only 17.06% accurate

218 HËHOIBES D'ALEX. DDHAS dans su-s bras pour l'emporter. L'homme masqué s'approche à son tour, et. . . et l'acte pourrait finir ainsi ; tenez, j'ai crayonné la dernière scène... Supposons que l'homme masqué ait pris le nom de Robertson, que le père s'appelle Da Sylva, et la jeune femme Caroline : o RoBERTSTON, appuyant la main sur l'épaule de Da Sylva. — Laissez là cette jeune femme. * Caroline. — Oh ! mon père!... mon Robertson !... B Da Sylva. — Ton Robertson !... Eh bien, venez tous, et que tout le monde connaisse ton Robertson!... A bas ce masque ! (// arrache le masque de Robertson.) Regarde, c'est... » RoBERTSON. — Silence ! au nom de votre fille , et pour votre fille ! ■> — Vous comprenez, continua Beudln : il remet promptement son masque, si promptement, que personne, excepté le public, auquel il fait face, n'a eu le temps de voir son visage... — Eh bien, après ? — Après ? o Ta as raison, dit Da Sylva, qu'elle seule te connaisse... Cet homme... — Eh bien? demande Caroline avec intérêt, — Cet homme, dit Da Sylva en se penchant à l'oreille de sa fille, cet homme, c'est le bourreau !... » Caroline Jette un cri, et tombe. Le prologue finit là. — Attendez donc, lui dis-je, mais je connais quelque chose de pareil à cela... oui... non... si! A nos Chroniques de la Canongate — Oui, c'est, en effet, le roman de Walter Scott qui nous a inspiré l'idée de notre pièce. — Eh bien, mais après? Il n'y a pas de drame dans la suite du roman. — IVous... Aussi, nous nous en séparerons complètement à partir de ce moment-là. — Bon ! et, en nous en séparant, où allons-nous ? ~ -
"nous sommes à vingt-sept ans de distance. Le théâtre représente le même cabinet; seulement, tout a vieilli de vingt ans" "Tous, personnages, meubles, tentures. L'homme dont le : "il a vu le visage, et que Da Sylva a dénoncé tout bas à n

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 219 fille comme le bourreau, fait une partie d'échecs avec le docteur Grey ; mistress Grey travaille ; Richard, Fenfant du prologue, écrit debout; Jemiy, la fille du docteur, ie regarde écrire. — Tiens, c'est joli, cette idée de tout un monde vieilli de vingt-six ans. Après? — Ah ! dame! après, dit fieudin, c'est tout I ^ Comment, c'est tout? — Oui... pardieu! vous comprenez bien que, si la pièce était faite, nous n'aurions pas besoinde vous ! — C'est juste... Mais, enfin, vous avez quelque idée sur le reste de la pièce? — Oui... Richard a grandi sous l'œil de son père. Richard est ambitieux , Richard veut arriver à la chambre des communes. L'influence du docteur Grey peut ie servir : il fait semblant d'aimer sa fille... Nous aurons le spectacle des élections en Angleterre, qui sera une chose curieuse. — Et puis? — Et puis ce que vous trouverez. — Mais, dites donc, il y a à peu près tout à trouver! — Oui, à peu près... Mais cela ne vous embarrasse pas! — Ah ! c'est que, dans ce moment-ci, je fais mon drame de Charles VII^ et que je ne peux pas m'occuper d'autre chose. — Oh! le feu n'est pas à la maison! D'ailleurs, Goubaux cherche de son côté, tandis que je cherche du mien... L'idée vottsplait-elle? — Oui. — Eh bien, à votre retour à Paris, nous nous réunissons ou chez vous, ou chez moi, ou chez Goubaux, et nous arrêtons notre plan. — • Cela va... mais à une condition. — Laquelle? — C'est que vous vous nommerez, et que je resterai derrière le rideau. — Pourquoi cela ?

220 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS suite, parce que je suis résolu à me faire nommer toujours seul, (I). — Alors, c'est nous qui ne nous nommerons pas. — Non, par exemple! cela, c'est impossible. — Eh bien, soit! quand nous en serons là, nous déciderons la chose... Vous prendrez moitié? — Pourquoi moitié, puisque nous serons trois? — Mais parce que nous vous laisserons le soin de l'exécution. — J'exécuterai la pièce, si vous voulez ; mais je ne prendrai que le tiers. — Nous débattons tout cela à Paris. — Parfaitement ! mais n'oubliez pas que j'ai mes réserves. — Ainsi, aujourd'hui 24 juillet, à cinq heures du soir, il est convenu que nous faisons ensemble, vous, Goubaux et moi, Richard Darlington. — Aujourd'hui, 24 juillet, jour de ma naissance, il est convenu, à cinq heures du soir, que Goubaux, vous et moi, nous faisons Richard Darlington, — C'est aujourd'hui le jour de votre naissance? — Depuis quatre heures du matin, j'ai vingt-neuf ans. — Bravo! cela nous portera bonheur! — Je vous le souhaite ! — Et quand serez-vous à Paris? — Vers le 15 août — A merveille ! — Maintenant, jetez-moi sur le papier le plan du prologue. — Pourquoi maintenant? (I) J'ai tenu effectivement cette résolution jusqu'au moment où la grande amitié que je «portais à Maquet me déterminait à lui faire la surprise de le nommer avec moi comme auteur du drame des Foutgates. C'était justice, d'ailleurs, puisque nous avions fait, non-seulement le drame, mais encore le roman en collaboration. • — Je suis enchanté d'ajouter que, quoique nous ne travaillions plus ensemble, cette amitié est toujours la même, de mon côté du moins.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 221 — Parce que je viendrai au rendez-vous avec le prologue fait... Ce qui est fait n'est plus à faire. — Bon! vous aurez votre plan demain. — Oh I que je Taie au moment de mon départ c'est tout ce qu'il faut : si je l'avais demain, je le ferais après-demain, et cela jetterait du trouble dans le drame que je fais. — Soit; je vais le tenir prêt. — Ah ! à présent, une grâce... — Laquelle? — Ne parlons plus de Richard Darlington : j'y penserai assez sans en parler, soyez tranquille. — N'en parlons plus. Et, en effet, à partir de ce moment-là, il ne fut pas plus question entre nous de Richard Darlington, je ne dirai pas que s'il n'eût jamais existé, mais que s'il n'eût jamais dû exister. En revanche, Charles Y II alla son train. Le 10 août, j'écrivais les quatre derniers vers: Vous qui, nés sur la terre. Portez, comme des chiens» la cliaine héréditaire, Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert... Pour Yaqoub, il est libre, et retourne au déserti L'ouvrage fini, je le relus. C'était, comme je l'ai dit, un pastiche plutôt qu'un véritable drame ; mais il y avait un progrès immense dans le style entre Christine et Charles VII Il est vrai que Christine était bien supérieure à Charles VII comme imagination et comme sentiment dramatique. Rien ne me retenait plus à Trou ville; Beudin m'avait précédé de quelques jours à Paris. Nous primes congé de M. et madame de la Garenne; nous réglâmes nos comptes avec la mère Oseraie, et nous partîmes pour Paris. Bonnechose vint nous reconduire jusqu'à Honfleur. Il ne pouvait pas nous quitter, pauvre garçon ! on eût dit qu'il devinait que nous ne devions jamais nous revoir. Le m^eme soir> nous montâmes dans la diligence de Rouen. Le lendemain, au point du jour, les voyageurs descendi

222 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS rent pour gravir une côte; je crus reconnaître, parmi nos compagnons de route, un rédacteur du Journal des Débats. Je m'approchai de lui comme il s'approchait de moi. La conversation s'engagea. — Eh bien, dit-il, vous savez? — Quoi? — Marion Delorme a été jouée. --Âh! vraiment?... Et moi qui me pressais surtout pour assister à la première représentation ! — Vous ne la verrez pas... et vous n'y perdrez pas grand'chose. C'était tout simple que le rédacteur d'un journal tout dévoué à Hugo, comme l'était le Journal des Débats parlât ainsi du grand poète. — Gomment, je n'y perdrai pas grand'chose ? Est-ce que la pièce n'a pas réussi? — Oh ! si fait ! mais froid, froid, froid... et pas d'argent. Mon compagnon me disait cela avec la profonde satisfaction du critique se vengeant de l'auteur, de l'eunuque mettant le pied sur la gorge du sultan. — Froid? pas d'argent? répétai-je. ■- Et puis mal joué! — Mal joué, par Bocage et par Dorval? Allons donc ! — Si l'auteur avait eu le sens commun, il eût retiré sa pièce, ou il Teût fait jouer après la révolution de juillet, toute chaude encore du refus de MM. de Polignac et de la Bourdonnaie. — Mais, enfin, comme poésie?.., — Faible ! bien plus faible qu'Hernani ! — Âh! par exemple, m'écriai-je, faible de poésie, une pièce où il y a des vers comme ceux-ci... Et je lui citai presque entièrement la scène entre Didier et Harion Delorme au premier acte. — Gomment, vous savez cela par cœur, vous? — Je crois bien, que je sais cela par cœur ! — fit pourquoi diable le savez-vous? # *- Mais je sais à peu près tout Marion Delorme»

'JÉMOIRES U'ALEX. DUMAS 223 — Ah! c'est curieux! dit-il.
— Non, ce n'est pas curieux. Je trouve tout simplement Manon Delorme une des plus belles choses qu'il y ait au monde. J'ai eu le manuscrit à ma disposition : je l'ai lu et relu. Ces vers que je viens de vous dire sont restés dans ma mémoire, et je vous les donne comme preuve à Tappui de mon opinion. — Et puis, continua mon critique, l'intrigue est prise au roman de de Vigny... — Bon! voilà que la chose commence pour Hugo! Cette fois-ci, au moins, j'aurai été son saint Jean précurseur. — Vous ne direz pas que Savemy et Didier ne soient pas copiés sur Cinq-Mars et de Thou ? — Comme l'homme est copié sur l'homme, pardieu ' — Et Didier, c'est votre Antony. — C'est-à-dire qu'Antony serait plutôt Didier, attendu que Marion Delorme était faite un an avant que je songeasse à Antony. — Ahèien, en voilà une bonne I — Laquelle? — C'est que vous défendez Victor Hugo — Pourquoi pas? Je l'aime et je l'admire. — Un confrère ! dit le critique du ton d'une profonde pitié, et en haussant les épaules, — En voiture, messieurs ! cria le conducteur. Nous remontâmes, mon rédacteur du Journal des Débats dans son intérieur, moi dans mon coupé, et la diligence reprit ce trot monotone si favorable aux méditations. Je méditai. D'où venait que le public n'avait pas été de mon avis sur Marion Delorme? sur Marion Deioime qui m'avait fait dire à Taylor, le soir même de la lecture chez Devéria : « S'il y a chez Hugo le progrès dramatique qu'il y a dans les organisations dramatiques ordinaires^ nous sommes tous flambés ! » Le premier acte de Marion est, comme argument et comme style, un des plus adroits et des plus charmants qu'il y ait au théâtre. Tous les caractères y sont po8è\$: celui de Marion,

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

224 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS celui de Didier, celui de Saverny. Les six derniers vers laissent pressentir toute la pièce, y compris la conversion de la courtisane. Marion reste un instant rêveuse, puis elle appelle. MARION. Dame Rose (MonirarU la fenêtre.) Fermez... DAME ROSE, à part. On dirait qu'eUe pleure 1 (Haut) Il est temps de dormir, madame. MARION. Oui, c'est votre heaie, A TOUS autres... {Défaisant tes cheveux,) Venez m'accommoder. DAME ROSE» la déshobiUant,) Eh bieny Madame, le monsieur de ce soir est«il bien?... Riche ?... MARION. Non. DAME ROSS. Galant? MARION. Non, Rose : il ne m'a pas même Daisé la maint DAME ROSE. Alors, qu'en faites-vous? MARION, penHve, Je l'aimet... . Le second acte est étincelant d'esprit et de poésie. Le caractère si original de Langely, qui se développera au quatrième acte, s'y pose aussi carrément que possible.

HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 225 Pour faire comprendre ce que vaut ce second acte, il faudrait le citer vers par vers. Toute la pièce, du reste, n'a peut-être qu'un défaut : son éblouissante poésie aveugle les acteurs; il faudrait des artistes de premier ordre pour jouer les plus petits rôles. Il y a un M. de Bouchavannes qui dit quatre vers, je crois ; les deux premiers sur Corneille : Famine de robins, de petits avocats. Qui se sont fait des sous en rognant des ducats! et les deux autres sur Richelieu : Meure le Richelieu, qui déchire et qui flatte t L'homme à la main sanglante, à la robe écarlatet Faites donc dire ces quatre vers-là par un figurant, vous serez un bien grand maître! ou faites-les dire par un artiste, vous serez un bien fin directeur î Puis toute la discussion sur Corneille et sur Gamier, que j'ai imitée dans Christine, est d'un à-propos excellent. Il était de bonne guerre, en effet, au moment où l'on nous accusait de détruire le bon goût, soutenu par M. Etienne, par M. Viennet et par M. Onésime Leroy, de remettre sous les yeux du public Topinion que Ton avait de Corneille, lorsque M. le cardinal de Richelieu faisait censurer le Cid par TAcadémie, la même qui nous censurait à notre tour! — Quand je dis la même, c'est la même par succession, et non par filiation : les académiciens ne se reproduisent pas ; on sait que c'est à peine s'ils produisent. Enfin, le deuxième acte est admirablement résumé par ce vers de Langely : Çàl qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou? Puis vient le troisième acte, si plein de fantaisie, où LafFemas, l'homme noir de Richelieu, fait le pendant de TÉminence grise ; où Didier et Marion viennent demander l'hospitalité au VIII. 13.

226 HÉMOIRES D'ALEX. DOUAS marquis de Nangis, perdus au milieu d'une troupe de bateleurs ; où Didier apprend de Saverny que Marie et Marion ne font qu'une même femme, et où, le cœur brisé par une des plus grandes douleurs qui puissent ensanglanter la poitrine d'un homme, il se livre de lui-même au lieutenant criminel. Le quatrième acte est un chef-d'œuvre. On ^, dit que ce quatrième acte ne tenait pas plus à la pièce qu'un tiroir à une commode; soit! mais, dans ce tiroir, l'auteur a serré le véritable trésor ^e la pièce : le caractère de Louis XIII, le roi ennuyé, triste, maladif, faible, cruel, superstitieux, qui n'a que son bouffon pour le distraire, et qui ne parle avec son bouffon que d'échafauds, de têtes coupées, de tombeaux, n'osant se plaindre qu'à lui de la dépendance où le tient le terrible cardinal. Dans un moment de dépit, l'entendez-vous dire à Langely : Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître? Et Langely, toujours fidèle, répond par ce vers devenu proverbe : Montaigne dit : < Que sais- je? • et Rabelais : t Peut^trel » Enfin, il brise un instant sa chaîne, prend la plume; et, prêt à signer la grâce de Didier et de Saverny, à sou fou, qui lui dit : Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlôvet il répond: Tu dis vrai : j'ai toujours souffert, les Jours de Grève t Nangis avait raison, un mort jamais ne sert. Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert. C'est une trahison que de venir, en face, Au fils du roi Henri nier son droit de grâce t Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé^ i homme dans un sépulcre ea cet homme «nferm^f

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 227 Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent... Non ! nont je ne yeux pas que ces deux enfants meurent! Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau ! Dieu, qui sait où Ton va, peut ouvrir un tombeau ; Un roi, non... Je les rends tous deux à leur famille ; Ils vivront... Ce vieillard et cette jeune fille He béniront! C'est dit. (/i signe.) fai sigaâ, moi, le roi! Le cardinal sera furieux; mais, ma foi! Tant pist cela fera plaisir à Bellegarde. Et Langely dit à demi-voix : On peut bien, une fois, être roi, par megardef Quel chef-d'œuvre que cet acte ! Et quand on pense que, lorsque M. Crosnier était pressé, et qu'il avait besoin de changer son spectacle, il supprimait cet acte, qui, au dire de la critique, faisait longueur!,,. Au cinquième acte, la grâce est révoquée. Les jeunes gens doivent mourir. On les amène un instant respirer Tair dans la cour du cachot. Didier s'entretient avec le spectre de la mort, visible pour lui seul ; Saverny dort son dernier sommeil. En se prostituant à Laffemas, Marion a obtenu que le juge lui laisserait sauver son amant, et elle entre en disant, toute brûlée des morsures du juge : Sa lèvre est un fer rouge, et m'a toute marquée! Supposez que mademoiselle Mars, qui n'a pas voulu dire : Vous êtes, mon lion, superbe et généreux t eût eu un pareil vers à dire, et voyez la lutte entre elle et l'auteur. Mais Dorval trouvait cela tout simple, elle, et elle disait ce vers avec une expression admirable,

228 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Quant à Bocage, il était véritablement superbe de haine, d'orgueil et de dédain, lorsque, n'y pouvant plus tenir, et laissant échapper le secret qui, jusque-là, comme le renard du jeune Spartiate, lui rongeaient les entrailles, il s'écriait: Marie... ou Manon? — Didier, soyez clément t — Madame, on n'entre pas ici facilement ; Les bastilles d'État sont nuit et jour gardées; Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées! Pour que devant vos pas la porte «'ouvre ainsi, A qui vous êtes- vous prostituée ici? — Didier, qui vous a dit? — Personne... Je devine! ^ Didier, j'en jure ici par la bonté divine, C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici. Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver... — Merci! Ah! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme. C'est véritablement une honte, madame! Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris Qui se fait acheter ma tête à de tels prix? Où donc est le geôlier, le juge? où donc est l'homme^ Que je le broie ici! que je l'écrase... comme Ceci! « (H brise le pùrtrait de Jfarton.) Le juge! Allez, messieurs, faites des lois, Et jugez! Que m'importe, à moi, que le faux poids Qui fait toujours pencher votre balance infâme Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme! le défie qu'on me trouve quelque chose de plus énergique et de plus douloureux dans aucune langue qui ait été écrite depuis le jour où la bouche de l'homme a proféré son premier cri, jeté sa première plainte. Enfin, Didier pardonne à Marion d'être Marion, et un instant, la courtisane rachetée redevient amante. C'est alors

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 229 qu'elle disait ces deux vers charmants, supprimés à la représentation, et même, je crois, dans la pièce imprimée : De l'autre Manon rien en moi n'est resté ; Ton amour m'a refait une virginité I Puis le bourreau entre, puis les deux jeunes gens marchent à réchafaud, puis la muraille tombe, puis Richelieu passe par la brèche dans sa litière, et Marion Delorme, couchée à terre, à moitié évanouie, reconnaissant le bourreau de Didier, se relève en criant avec un geste de menace et de désespoir : Regardez tous! voici l'homme rouge qui passe! Il y a vingt-deux ans que je méditais ainsi dans le coupé de ma diligence, en repassant dans ma mémoire toute la pièce de Marion Delorme. Après vingtneuf ans, je viens de la relire pour écrire ce chapitre : rien n'a changé dans mon appréciation, et je trouve aujourd'hui le drame plus beau peut-être que je ne le trouvais alors. Maintenant, d'où vient que son succès fut inférieur à celui à*Hemani et à celui de Lucrèce Borgia? Voilà de ces mystères que n'éclairciraient ni la sibylle de Cumes, ni la pythonisse de Delphes, — ni Vdme de la terre, qui parle aux spirites. Eh bien, je le dis hautement, il y a une chose dont je suis beureux aujourd'hui comme je l'étais alors : c'est qu'en relisant ce beau drame, dont j'achèterais chaque acte, si cela était possible, par une année de ma vie, je n'ai éprouvé pour mon cher Victor qu'une admiration plus grande, qu'une amitié plus vive, et pas un atome d'envie. Seulement, je répète, à mon bureau de Bruxelles, ce que je disais dans ma diligence de Rouen : « Âh ! si je faisais de pareils vers, sachant faire une pièce comme je la sais faire!... » J'arrivai à Paris sans avoir pensé à autre chose que Marion Delorme. J'en avais complètement oublié Charles VII. Le soir même de mon arrivée, j'allai embrasser Bocage et

230 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Dorval. Ils me promirent de jouer pour moi, et j'allai prendre ma place dans la salle. Ce que j'avais prévu était ce qui nuisait à la pièce ; à part Bocage, qui jouait Didier, Dorval, Marion, et Chéri, Saverny, toute la pièce était abandonnée. Il en résultait que cette poésie merveilleuse s'éteignait comme, sous une haleine, s'éteint le brillant d'un miroir. Je sortis du théâtre le cœur navré. CCX Une coUal)oration« J'eus besoin de laisser passer quelques jours pour avoir le courage d'en revenir à mes vers, après avoir entendu et relu ceux d'Hugo. J'étais tout disposé à faire pour Charles VU ce que Hareï m'avait invité à faire pour Christine : à le remettre en prose. Enfin, je réunis quelques amis à la maison, et Je leur lus mon nouveau draine. Hais, soit que je le lusse mal, soit qu'ils fussent venus avec des préventions, la lecture ne fît pas même sur eux l'effet que j'en attendais. Ce non-succès me découragea. Je devais lire, le surlendemain, à Harel, qui m'avait déjà envoyé ma prime de mille francs, et à Georges, à laquelle était destiné le rôle de Bérengère. J'écrivis à Harel de ne pas compter sur la pièce, et je lui renvoyai ses mille francs. J'étais décidé à ne pas faire jouer mon drame, Harel ne crut ni à mon abnégation ni à mon honnêteté. Il accourut tout effaré chez moi. Je lui exposai mes raisons, dépréciant mon œuvre avec autant de soin qu'un autre en eût mis à exalter la sienne. Mais, à tout ce que je lui disais, Harel prenait une prise, et répétait : — Gen'estpas cela!... ce n'est pas cela!..* ce n'est pas celai — Mais qu'est-ce donc, alors? m'écriai-je

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 231 — C'est que le Théâtre-Français vous offre cinq mille francs de prime ! — A moi? — Je le sais. — A moi, cinq mille francs déprime? — Je vous dis que je le sais, et la preuve... n tira de sa poche cinq billets de mille francs. — La preuve, c'est que voilà las cinq mille francs que je vous apporte. Et il me tendit les cinq billets. J'en pris un. — C'est bon, lui dis-je; il n'y a rien de changé au programme; je lirai après-demain. Seulement, prévenez Lockroy de se trouver à la lecture. — Eh bien, les quatre autres mille francs? — Ils ne m'appartiennent pas, mon cher; en conséquence, reprenez-les. fiarel se gratta l'oreille, et me regarda de côté . n était évident qu'il ne comprenait pas* Il avait tant d'esprit, pauvre Harel ! Le surlendemain, je lisais avec un succès immense à Harel, à Georges, à Janin et à Lockroy. La pièce fut mise immédiatement en répétition. Elle devait passer aussitôt après un drame de Mirabeau^ qui était à l'étude. Je voudrais bien dire de qui était ce drame de Mirabeau; mais je ne m'en souviens plus. Ce que je sais, c'est que le rôle principal était pour Frederick, et que l'on comptait beaucoup sur l'ouvrage. Quant à Charles VU, il fut distribué ainsi qu'il suit : Savoisy, Ligier; Bérengère, Georges; Yaqoub, Lockroy; Charles Vil, Delafosse; Agnès So'rel, Noblet. Cette besogne de distribution faite, je me tournai immédiatement vers Richard^ dont la couleur toute moderne, le cachet politique, l'allure vivante et même un peu brutale, rentraient mieux dans mon âge et dans ma spécialité que le^ études du ^v« et du xvi« siècle.

232 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Hâtons-nous de dire que j'étais loin d'être familiarisé avec ces époques comme je le suis aujourd'hui. J'écrivis à Goubaux que je me mettais à sa disposition, soit qu'il lui plût de venir, le lendemain, déjeuner avec moi, soit qu'il voulût me recevoir chez lui. Nous étions devenus voisins; j'avais Quitté mon logement de la rue de l'Université, et j'avais pris un troisième étage dans le square d'Orléans, très-belle maison qu'on venait de bâtir, rue Saint-Lazare, n^o 42, et où habitaient déjà quelquesuns de mes amis, Zimmermann, Etienne Arago, Robert Fleury, Gué. Je crois que Zimmermann et Robert Fleury Thabitent encore aujourd'hui. Gué est mort; Etienne Arago est en exil Goubaux, qui demeurait rue Blanche, no 19, me donna rendez-vous chez lui, pour six heures du soir. Nous devions dîner d'abord et causer ensuite de Richard Darlington. Je dis causer y parce que, au moment de lire, il se trouva qu'il n'y avait à peu près rien d'écrit. Cependant, Goubaux avait trouvé quelques points de repère qui devaient servir de jalons à nos trois actes. C'étaient surtout des traits de caractère pour le personnage de l'ambitieux. Un des principaux était celui où le docteur Grey, rappelant devant Richard et Mawbray, au moment où Richard va épouser Jenny, les circonstances de la fameuse nuit qui fait le sujet du prologue, raconte qu'une voiture s'arrêta à la porte. « Cette voiture avait-elle des armoiries? » demande Richard. Un autre, fort remarquable aussi, m'était donné pour en faire ce que je voudrais : la fille de Da Sylva, Caroline, la mère de Richard, a épousé un lord Wilmor; c'est la fille de ce lord Wilmor que va épouser Richard, séduit par le roi, et décidé à divorcer avec Jenny. Seulement, Caroline, qui ne voit dans Richard qu'un membre influent du Parlement, destiné un jour à être ministre, demande une entrevue à Richard pour lui révéler un grand secret ; ce secret, c'est l'existence d'un garçon perdu dans le petit village de Darlington, et qui,

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 233 étant son fils, a droit à sa fortune. Richard écoute avec une attention croissante; puis, à un moment donné, le récit de lady Wilmor coïncide de telle façon avec celui de Mawbray, qu'il n'y a plus de doute pour lui : mais, au lieu de se révéler, au lieu de se jeter dans les bras de cette femme qui avoue sa honte, qui pleure, qui redemande son enfant, il s'écarte doucement d'elle, pour pouvoir se dire à demi-voix : » C'est ma mère ! » et se demander, à demi-voix toujours : « Quel peut être mon père ? » Enfin, Richard a accepté les propositions du roi ; il faut qu'il se débarrasse de sa femme à quelque prix que ce soit, fût-ce par un crime. Voilà à peu près où en était l'ouvrage à notre première causerie avec Goubaux. De mon côté, je tenais ma parole : j'apportais le prologue entièrement exécuté. C'était bien comme je l'avais fait que l'avait rôlé Goubaux. Je n'avais donc qu'à prendre courage, et continuer. Pendant que Goubaux racontait, mon esprit s'était accroché à tous les fils tendus par lui, et, comme un actif tisserand, en moins d'une heure, j'avais presque entièrement tracé mon canevas. Je lui fis part de mon travail d'esprit, tout informe qu'il était encore. La scène de divorce entre Richard et sa femme me plaisait surtout énormément. Une scène de Schiller m'était revenue à la mémoire, scène d'une beauté et d'une vigueur merveilleuses. Cette scène entre Philippe II et Élisabeth, je voyais moyen de l'appliquer à Richard et à Jenny. Quand nous en serons là, je mettrai les deux scènes en regard. Tout ce travail préparatoire arrêté entre nous ; — en outre, une chose convenue, à savoir, que Goubaux et Beudin écriraient ensemble la scène des élections, pour laquelle je manquais de détails, tandis que Beudin avait assisté, à Londres, à des scènes de ce genre, — Goubaux me regarda. — Une seule chose m'inquiète maintenant, dit-il. — Une seule ?

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

234 MÉMOIRE D'ALEX. DUMAS — Qui, je vois tout le reste de la pièce, et, en vos mains, cela ne peut venir qu'à bien. — Et quelle est cette chose qui vous inquiète ? — Le dénouement. — Comment, le dénouement? Mais nous l'avons trouvé, Mawbray se présente comme témoin, et dit à Richard, près de signer : « Tu es mon iils, et je suis le bourreau ! » Richard tombe à la renverse, et un coup de sang l'envoie à tous les diables, où il mérite bien d'aller. — Non, ce n'est point cela, dit Goubaux en secouant la tête. — Qu'est-ce donc, alors? — C'est la façon dont il se débarrassera de sa femme. — Ah ! dis-je. Et vous n'avez aucune idée là-dessus? — J'avais bien l'idée de la lui faire empoisonner en prenant le thé. Je secouai la tête à mon tour. — Il faut que la mort de Jenny soit, non pas une chose réfléchie, mais une chose de situation, un acte d'emportement. — Eh ! oui, je le sens bien... Mais un coup de poignard... Richard n'est pas un Antony, Richard ne porte pas un poi' gnard dans la poche de son habit ! — Aussi, dis-je, il ne lui dcmmnera pas un coup de poignard. — Mais, s'il ne l'empoisonne pas, s'il ne lui donne pas un coup de poignard, que lui fera-t-il ? — Il la f.... par la fenêtre ! — Hein? Je répétais. — Je croyais avoir mal entendu» dit Goubaux. — Non. — Mais vous êtes fou, mon cher ami ! — Laissez-moi faire. — Mais c'est impossible ! — Je vois la scène... Au moment où Richard croit Jenny enlevée par Tompson, il la retrouve cachée dans le cabinet

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 235 de la chambre même où l'on va signer le contrat; au même moment, il entendra dans Pestalier les pas de Da Sylva et de sa fille. Pour ne pas être surpris avec Jenny, il n'aura plus qu'un moyen, c'est de la jeter par la fenêtre, et il l'y jettera. — ■ Je vous avoue que vous m'épouvantez avec vos moyens! Au second acte, il casse la tête de Jenny contre un meuble, au troisième acte, il la jette par la fenêtre... Oh! la la ! — Écoutez, laissez-moi toujours faire la chose comme je l'entends; la chose faite, si elle est absurde, nous la supprimerons* — Vous entendrez raison? — Moi ? Soyez tranquille ; une fois convaincu, je referai» s'il le faut, la pièce d'un bout à l'autre. — A quand le premier acte ? ^ Nous sommes... quel jour de la semaine ? — Lundi. — Venez dîner avec moi jeudi : il sera fait. — Mais vos répétitions de l'Odéon ? — Bah! on a collationné les rôles aujourd'hui; pendant une quinzaine de jours, on va lire autour d'une table, ou répéter les rôles à la main. Dans quinze jours, Richard sera fait. — Ameni — Adieu. — Vous vous en allez déjà? — Je vais aller travailler. — A quoi ? — Mais & Richard donc ! croyez-vous que j'aie trop de temps ? Il n'est pas commode à engrener, notre premier acte. — N'oubliez pas le rôle de Tompson ! — Soyez tranquille, je le tiens... Quand nous serons à la scène où Mowbray le tue, nous lui ferons une mort à la Shakspeare. — Mowbray le tue donc ? . — Oui... Ne vous en avais-je pas prévenu ? -- Non.

236 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Diable! cela yotis
contrarierait-il que Mawbray tuât Tompson? — Moi? Pas le moins du
monde. — Vous me Tabandonnez ? — Tompson ? Parfaitement. — Alors,
c'est un homme mort... Adieu! Et je sortis tout courant, et revins me
coucher. A cette époque, j'avais encore Tbabitude de ne faire mes drames
qu'au lit. Pendant que j'écrivais le premier tableau du premier acte,
Goubaux et Beudin faisaient la scène des élections, si vive, si animée, si
pleine de caractère. Lorsque Goubaux vint dîner avec moi, le jeudi suivant,
tout était prêt, et les deux tableaux pouvaient se souder l'un à l'autre. Je me
mis alors au second acte, c'est-à-dire à la partie vivante du drame. Richard,
arrivé par son talent aux premiers rangs de l'opposition, refuse toutes les
offres qui lui sont faites par les ministres; mais, adroitement poussé en face
d'un inconnu, cet inconnu lui fait non-seulement de telles offres, mais
encore de telles promesses, que Richard vend sa conscience pour devenir le
gendre de lord Wilmor, et être ministre. C'est dans le second tableau de cet
acte, que se passe la scène de divorce entre Richard et Jenny, scène imitée
de Schiller. Le mardi suivant, nous eûmes une nouvelle réunion. Tout allait
à merveille, excepté la scène entre le roi et Richard* Je l'avais
complètement manquée; Goubaux s'en chargea et la refit telle qu'elle est,
c'est-à-dire une des meilleures et des plus habiles de l'ouvrage. Quant à la
scène Imitée de Schiller, voici le point d'imi* tation : ACTE IV. — 8CÈNB
IZ. LE ROI. — Je ne me connais plus moi-m^met je ne respecte pins
aucune voix, aucune loi de la nature, aucun droit des nations! LA REiNB.
— Combien je plains Votre Majesté I

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 237 LR ROI. — Me plaindre? La pitié d'une impudique! l'infante, se jetant tout effrayée dans les bras de sa mère. — Le roi est en colère, et ma mère chérie pleure! {Le roi arrache l'infante des bras de sa mère.) LA REINE, avec douceur et dignité^ mais d'une voix tremblante, — Je dois pourtant garantir cette enfant des mauvais traitements l... Viens avec moi ma fille ! {Elle la prend dans ses bras.) Si le roi ne veut pas te reconnaître, je ferai venir de l'autre côté des Pyrénées des protecteurs pour défendre notre cause! {Elle veut sortir,) LE ROI, troublé. — Madame! LA REINE. — Je ne puis plus supporter... C'en est trop! {Elle s'avance vers la porte, mais s'évanouit et tombe avec l'infante,) LE ROI, courant à elle, avec effroi. — Dieux! qu'est-ce donc? L'INFANTE, avec cris de frayeur. — Hélas! ma mère saigne! {Elle s'enfuit en pleurant.]) LE ROI, avec anxiété. — Quel terrible accident! Du sang!... Ai-je mérité que vous me punissiez si cruellement?... Levez-vous! remettez-vous!... On vient... levez-vous!... On vous surprendra... levez-vous l... Faut-il que toute ma cour se repaisse de ce spectacle? Faut-il donc TOUS prier de vous lever?... A Richard, maintenant, Richard veut forcer Jenny à signer le divorce. Jenny refuse. JENNY. — Mais que voulez-vous donc, alors? Expliquez-vous clairement; car tantôt je comprends trop, et tantôt pas assez. RICHARD. — Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel. JENNY. — Vous m'avez donc crue bien lâche? Que, moi, j'aie devant un juge, sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard? Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné; qui me croyez anéantie par l'absence; qui pensez que je ploierai parce que vous appuyerez le poing sur ma tête? Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être; mais mes larmes ont retrempe mon cœur; mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage; le malheur enfin m'a fait une volonté! Ce que je suis, je vous le dois, Richard; c'est votre faute; ne vous en

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

2^8 MÉMOIRES D'ALÈX. DUMAS prenez donc qu'à vous...
Maintenant, voyons! à qui aura lo plus de courage, du faible ou du fort. Sir
Richard, je ne reux pas I BiCHARD. — Madame, jusqu'ici, je n'ai fait
entendre que des paroles de conciliation. JENNY. — Essayez d'avoir
recours à d'autres! RiGHARo, marchant d die. — Jenny ! JENNY,
froidement — Richard! RICHARD. '— Malheureuse I savez- vous ce don l
je suis capable? JENNY, — Je le devine. RICHARD. — Et vous uo
trembloz pasT JENNY. — Voyez. RICHARD, lui prenant les mains, —
Femme ! JENNY, tombant d genoux de la secousse, — Aht..« RICHARD.
—* A genoux! JENNY, les mains au cieL — Mon Dieu y ayez pille do lui!
(Elle se relève,) RICHARD* •-• Ah! c*est de vou9 qu'il a pitié, car je m'en
vais... Adieu^ Jenny; demandez an ciel que ce soit pour toujours! JENNY,
courant dlui, et lui jetant les bras autour du cou, — Richard ! Richard! ne
t'en va pas ! RICHARD. — Laissez-moi partir. JENNY. — Si tu savais
comme je f aime ! RICHARD. — Prouvez-le-moi. JENNY. — Ma mère!
ma môre! RICHARD. — Voulez-vous ? JENNY. ~- Ta me l'avais bien dit!
RICHARD. — Un dernier mot. JENNY. — - Ne le dis pas. RICHARD. —
Consens-tu ? JENNY. — Écoute-moi. RICHARD. — Consens-tu? (Jenny
se tait.) Cest bien. Mais plus de messages, plus de lettres... Que rien ne vous
rappelle à moi, que je ne sache inème pas que vous existez ! Je vous laisse
une jeunesse sans époux, une vieillesse sans enfant. ' JENNY. — Pas
d'imprécations! pas d'imprécations4 RICHARD. •— Adieu ! JENNY. -*
Vous ne partirez pas! RICHARD. — - Damnation! ' JENNY, •—Vous me
tuerez plutôt! RICHARD, o- Ah l laissez-moi! (Jenny j repomée, va tomber
la tête \$ur Vangle (Tut» meuble.)

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 239 JBNNT. — Ali!... {Elle SB relèe Umt ensanglantée.) Ah! Richard!... (EUe chancelle en étendant les bras de son côté, et retombe.) 11 faut que je vous aime bien ! (Elle s'évanouit.) RICHARD. — Évanooie!... blessée!... da sang!... Malédiction!... Jennyl... Jenny! (Il la porte sur un fauteuil.) Et ce sang qui ne s'arrête pas... (Il Vétanehe avec son mouchoir.) Je ne peux cependant pas rester éternellement id. {Il se rapproche d'elle.) Jenny, finissons... Je me retire... Tu ne veux pas répondre?... Adieu donc !... Restait le dernier acte. Le dernier acte se compose de trois tableaux : le premier se passe dans Thôtel de Richard, à Londres," le second, dans une forêt; le troisième, dans la chambrai de Jenny. On sait l'engagement que j'avais pris de faire jeter Jenny par la fenêtre. Eh bien, je m'apprêtais bravement à le tenir, et j'écrivais, comme d'habitude, la scène dans mon lit. Voici la situation : 9 Mawbray a tué Tompson, qui enlevait Jenny, et a ramené celle-ci dans la chambre où a eu lieu, entre elle et son mari, la scène du second acte. Cette chambre n'a que deux portes : une qui donne sur l'escalier, l'autre dans un cabinet, et une fenêtre d'où la vue plonge dans un précipice. A peine Jenny est-elle restée seule avec ses terreurs,— car elle ne peut pas douter que ce ne soit son mari qui Fait fait enlever, — qu'elle entend et reconnaît le pas de Richard. Ne pouvant fuir, elle se réfugie dans le cabinet. Richard entre. * BIGHARD. — J'arrive à temps) A p«ine si je dois avoir, sur le mar« quis et sa famiUe, une demi^ieure d'avance. — - James, apportez des flambeaux, et tenez*vous à la porte pour conduire ici les personnes qui arriveront dans un instant... Bien... Allez! {Tirant sa montre.) Huit heures! Tompson doit être maintenant à Douvres^ et, demain matin, il sera à Calais. Dieu le conduise!... Voyons si rien n'indique que cet appartement a été habité par une femme. {Apercevant le chapeau et le châle que Jenny vient de déposer sur une chaise.) La précaution n'était pas inutile... Que faire de cela? Je n'ai pas la clef des armoires... Les eter par la fenêtre : on les retrouvera demain... Âh ! des lumières sur le haut de la montagne... Cest tans doute le marquis; il est exact..*

240 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Mais où diable mettre ces chiffons? Ah! ce cabinet... j'en retirerai la clef. (Il ouvre le cabinet,] JENNT. — Ah! RICHARD, la saisissant par le bras, — Qui est là? . JENNT. — Moi» moi, Richard... Ne me faites point de malt RICHARD, V attirant sur le théâtre, — Jenny t mais c'est donc un démon qui me la jette à la face toutes les fois que je crois être débarrassé d'elle?... Que faites-vous ici? qui vous y ramène? Parlez vite... . JENNT. — Mawbray ! RICHARD. — Mawbray! toujours Mawbray! Où est-il, que je me vengo enfin sur un homme? JENNT. — Il est loin... bien loin... reparti pour Londres... Grâce pour lui! RICHARD. •— Eh bien? JENNT. . — Il a arrêté la voiture. RICHARD. — Après ?... Ne voyez-vous pas que je brûlo? JENNT. — Et moi, que je... RICHARD. — Après? vous dis-je! JENNT. — III se sont battus. RICHARD.-^ Et?... JENNT. — Et Mawbray a tué Tompson. RICHARD. — Enfer!... Alors, il vous a ramenée ici? JENNT. — Oui... oui... pardon! RICHARD. — Jenny, écoutez ! JENNT. — C'est le roulement d'une voiture. RICHARD. — Cette voiture... JENNT. — Eh bien ? RICHARD. — Elle amène ma femme et sa famille. JENNT. — Votre femme et sa famille!... Et moi, moi, que suis-je donc? RICHARD. — Vous, Jcuny? vous?... Vous êtes mon mauvais génie I vous êtes Tabime où vont s'engloutir toutes mes espérances! vous êtes le démon qui me pousse à Féchafaud, car je «^rai un crime! JENNT. — Oh! mon Dieu! RICHARD. — C'est qu'il n'y a plus à reculer, voyez-vous! vous n*avei pas voulu signer le divorce, vous n'avez pas voulu quitter l'Angleterre... JENNT. — Oh! maintenant, maintenant, je veux tout ce que vous voudrez. RICHARD. — Eh 1 maiiètenant, il est trop tardi JENNT. — Qu'allez-vous donc faire alors?

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 241 RICHARD. -^ Je ne sais... mais priez Dient JENNY. — Richard t.. . RICHARD, lui mettant la main sur la houche. — Silence t ne les entendez-vous pas? ne les entendez-vous pas? Ils montentl... ils monteutt... Us Yont trouver une femme icit Je m'arrêtai tout court. J'avais été tant que j'avais pu aller. Il s'agissait, maintenant, de tenir ma parole à Goubaux. Je sautai de mon lit à terre. — C'est impossible ! m'écriai-je me parlant à moi-même, et Goubaux l'avait bien dit: Richard va être forcé de prendre sa femme, de la traîner vers la fenêtre; elle se défendra; le public ne supportera pas la vue de cette lutte, et il aura parfaitement raison... D'ailleurs, en l'enlevant par-dessus le balcon, Richard montrera aux spectatateurs les jambes de sa femme : les spectateurs riront, ce qui est bien pis que de siffler... Décidément, je suis une brute!... Il doit, cependant, y avoir un moyen ! Le moyen n'était pas facile à trouver ; aussi je le cherchai quinze jours inutilement. Goubaux ne comprenait rien au temps que je mettais à exécuter le troisième acte. Il m'écrivait lettres sur lettres Je ne voulais pas lui avouer la cause réelle de mon retard; je prenais toute sorte de prétextes : je faisais mes répétitions, j'allais voir ma fille chez sa nourrice, j'avais une partie de chasse, que sais-je, moi? tous prétextes aussi valables à peu près que ceux que donne Pierre Scblemill pour s'excuser de n'avoir pas d'ombre. Enfin, une belle nuit, je me réveillai en sursaut en criant comme Archimède : Eupwa! et, dans le même costume que lui, je courus, non pas les rues de Syracuse, mais les-coins et les recoins de ma chambre pour trouver un briquet phosphorique. Les bougies allumées, je me recouchai, je pris mon crayon, mon manuscrit, et, haussant les épaules, en mépris de moi-même : VIIK 14

242 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS — Pardieu! dis-je, c'était simple comme l'œuf de Christophe Colomb ; seulement, il fallait casser le bout ! Le bout était cassé : il n'y avait plus de lutte, Jenny ne risquait plus de montrer ses mollets, et Richard jetait toujours sa femme par la fenêtre. Voici le mécanisme : Après ces mots : « Ils vont trouver une femme ici! » Richard courait à la porte, et la fermait à double tour. Pendant ce temps, Jenny courait à la fenêtre, et, du balcon, criait : « Au secours ! au secours ! » Richard l'y suivait précipitamment; Jenny tombait à ses genoux. On entendait du bruit dans l'escalier; Richard tirait à lui les deux battants de la fenêtre, s'enfermant avec Jenny sur le balcon. Un cri retentissait. Richard, pâle et s'essuyant le front, repoussait d'un coup de poing les deux battants de la croisée. Il était seul sur le balcon, Jenny avait disparu ! Le tour était fait! A huit heures du matin, j'écrivais la dernière ligne du troisième acte de Richard et, à neuf heures, j'étais chez Goubaux; — à dix, il reconnaissait que la fenêtre était, en effet, le seul chemin par lequel Jenny pût sortir*

CCXI L'édifice féodal et l'édifice industriel. — Les ouvriers de l'on. — M. Bouvier-Dumolard. — Le général Roguet. — Discussion et signature du tarif réglant le prix de façon des tissus. — Les fabricants refusent de s'y soumettre. >— Besoins factices des canuts. — Insurrection de Lyon. — Dix-huit mille hommes de liste civile. — Calculs de Timon. — Un mot palmeux de M. de Montalivet. Pendant ce temps s'accomplissaient trois événements politiques des plus graves : Lyon se mettait en insurrection ; — on discutait la liste civile; — la Chambre votait la loi sur l'abolition de l'hérédité de la pairie.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 243 Nous passerons aussi rapidement que possible sur ces trois événements. Cependant, nous devons au plan de ces Mémoires d'en consigner ici les principaux détails. Il faut qu'on sache que, chaque fois que le pays a jeté un cri, nous l'avons entendu. Commençons par Lyon. Tout le monde connaît Lyon, pauvre ville de boue avec un dais de fumée, entassement de richesses et de misères, dont on n'ose parcourir les rues en voiture, non pas de peur d'écraser le peuple, mais de peur de l'insulter; où, pour quarante mille malheureux, les vingt-quatre heures de la journée ont dix-huit heures de travail, de râle et d'agonie. Vous rappelez-vous la belle comparaison d'Hugo dans le quatrième acte d'Hernani: Un édifice avec deux hommes au sommet, Deux chefs élus auxquels tout roi-né se soumet. ...•... Être ce qui commence. Seul, debout au plus haut de la spirale immense^ D'une foule d'États Fun sur l'autre étages Être la clef de Voûte, et voir sous soi rangés Les rois, et sur leurs fronts essuyer ses sandales. Voir, au-dessous des rois, les maisons féodales. Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons; Puis évêques, abbés, chefs de dans, hauts barons; Puis clercs et soldats; puis, loin du faite où nous sommes» Dans l'ombre, tout au fond de l'édifice, les hommes. Eh bien, en face de cette pyramide aristocratique, couronnée par ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur^ et resplendissante d'or et de diamants à chacun de ses étages, mettez la spirale populaire à l'aide de laquelle nous allons essayer de vous faire comprendre ce que c'est que Lyon, et vous aurez, non pas un pendant exact, mais, au contraire, une terrible opposition. Donc, supposez une spirale composée de trois étages : au faite, huit cents fabricants; au centre, dix mille chefs d'atelier; à la base, supportant ce poids immense qui pèse tout

244 HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS entier sur eux, quarante mille compagnons. Puis, bourdonnant, glanant, grapillant autour de cette spirale comme des frelons autour d'une ruche, les commissionnaires, parasites des fabricants, et fournisseurs des matières premières. Or, le mécanisme commercial de l'immense machine est facile à comprendre. Ces commissionnaires vivent des fabricants; ces fabricants vivent des chefs d'atelier; ces chefs d'atelier vivent des compagnons. Joignez à cela l'industrie lyonnaise, la seule qui fasse vivre ces cinquante ou soixante mille personnes, attaquée sur tous les points par la concurrence; — l'Angleterre produisant à son tour, et ruinant doublement Lyon, d'abord parce qu'elle cesse de s'y approvisionner, ensuite parce qu'elle produit ; — Zurich, Bâle, Cologne et Berne, dressant des métiers, et se faisant rivales de la seconde ville de France. Il y a quarante ans, quand le système continental de 1810 forçait la France entière de s'approvisionner à Lyon, l'ouvrier gagnait de quatre à six francs par jour. Alors, il nourrissait avec facilité sa femme et cette nombreuse famille qui éclôt presque toujours sur la couche imprévoyante de l'homme du peuple. Mais, depuis la chute de l'Empire, c'est-à-dire depuis dixsept ans, le salaire n'avait fait que descendre, de quatre francs à quarante sous, puis à trente-cinq, puis à trente, puis à vingt-cinq. Enfin, à l'époque où nous sommes arrivés, le simple compagnon tisseur d'étoffe unie gagnait dix-huit sous par jour pour un travail de dix-huit heures. Un sou par heure !... De là, impossibilité de vivre. Les malheureux ouvriers luttèrent longtemps en silence, essayant, à chaque trimestre, de se retirer dans des chambres plus étroites, dans des quartiers plus mephitiques; essayant, chaque jour, de retrancher quelque chose sur leurs repas et sur ceux de leurs enfants. Mais, enfin, quand ils se virent en face de l'asphyxie faute d'air, en face de la famine faute de pain, il s'éleva de la Croix

MÉMOIRES D'ALBX. DUMAS 245 Bousse, — il y a des noms caractéristiques, n'est-ce pas? — il s'éleva de la Groix-Rousse, c'est-à-dire de la cité ouvrière, un immense sanglot pareil à celui que Dante entendit en traversant le premier cercle de l'enfer. C'était la plainte de cent mille souffrants. Deux honnoies commandaient à Lyon, l'un représentant le pouvoir civil, l'autre la force militaire : un préfet et un général. Le préfet se nommait Bouvier-Dumolard; le général se nommait Roguet. Le premier, dans ses fonctions administratives, qui le mettaient en contact avec toutes les classes de la société, avait été à même d'étudier cette sombre et profonde misère ; misère d'autant plus terrible, que non-seulement on n'y voyait pas de remède, mais encore qu'elle allait s'aggravant tous les jours. Quant au général, qui ne connaissait que ses soldats à cinq sous par jour, et qui savait que chacun d'eux avait une ration avec laquelle un canut eût pu nourrir sa femme et ses enfants, il ne s'inquiétait pas d'autre chose. Le cri de douleur des pauvres affamés vint donc frapper bien différemment le général et le préfet. On s'informa de part et d'autre de ce que voulait dire ce cri de douleur. Les ouvriers demandaient un tarif. Le général Roguet rassembla les prud'hommes et leur demanda une mesure de compression. ^ M. Bouvier-Dumolard, au contraire, voyant les prud'hommes assemblés, leur demanda une augmentation de salaire. Le 11 octobre, le conseil des prud'hommes prit cet arrêté : a Considérant qu'il est de notoriété publique que beaucoup de fabricants payent réellement des façons trop minimales, il est utile qu'un idinî au minimum soit fixé pour le prix des façons. » En conséquence, il y eut, le 15 octobre suivant, réunion à l'hôtel de la préfecture. VIII. 14.

246 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Le tarif devait être discuté contradictoirement entre vingtdeux ouvriers délégués par leurs camarades, et vingt-deux fabricants que la chambre de commerce avait désignés. Cette mesure, en supposant qu'elle eût besoin d'antécédents pour être légale, avait été autorisée en 1789 par l'Assemblée constituante, en 1793 par la Convention, enfin en 1811 par l'Empire. Rien ne fut décidé dans cette première réunion. Le 21 octobre, une nouvelle assemblée fut convoquée au même endroit, et dans le même but. Les fabricants étaient moins pressés que les ouvriers; cela se conçoit[^]: ils devaient donner, et les ouvriers recevoir ; ils devaient perdre, et les ouvriers gagner* Les fabricants dirent qu'ayant été nommés d'office, ils ne pouvaient engager leurs confrères. Une troisième réunion fut indiquée pour que les fabricants eussent le loisir de nommer leurs fondés de pouvoir. Pendant ce temps, les ouvriers mouraient de faim. Cette réunion fut fixée au 25 octobre. La vie ou la mort de quarante mille compagnons, celle de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes et de leurs enfants ; l'existence de plus de cent mille personnes, allait se discuter dans cette séance. Aussi, spectacle inconnu, lamentable, effrayant, vit-on, à dix heures du matin, descendre ce peuple de malheureux, qui venait attendre son arrêt sur la place de la préfecture. Au reste, parmi ces milliers de suppliants, pas une arme ! même arme les eût empêchés de joindre les mains, et ils ne voulaient que prier. Le préfet, effrayé de cette multitude, effrayante même dans son silence, s'avança vers elle. Au milieu de ces soixante ou quatre-vingt mille personnes de tout âge et de sexes différents, il y avait à peu près trente mille hommes. — Mes enfants, leur dit le préfet, retirez-vous, je vous en prie, au nom de votre propre intérêt. Si vous restez là, le tarif aura l'air d'être imposé par votre présence. Or, pourêti[^]

MÉMOIRES DALEX. DUMAS 247 « valable, il faut que la délibération soit deux fois libre : libre en réalité, et libre en apparence. Toutes ces voix affamées, toutes ces poitrines sans haleine, retrouvèrent de la force pour crier : — Vive le préfet ! Puis, humblement, sans plaintes, sans observations, ils se retirèrent. Le tarif fut signé. Il en résultait une augmentation de vingt-cinq pour cent — pas tout à fait cinq sous par jour. Mais cinq sous par jour, c'était la vie de deux enfants. Aussi ce fut une grande joie dans toute cette pauvre multitude : les ouvriers illuminèrent leurs fenêtres, et, bien avant dans la nuit, ils chantèrent et dansèrent entre eux. Cette joie était bien innocente. Les fabricants crurent que ces chants étaient des chants de triomphe, et ces danses des carmagnoles présageant un second 93. C'était un acheminement pour arriver à refuser le tarif. Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que Ton comptait déjà dix ou douze refus. Le conseil des prud'hommes condamna ceux qui avaient refusé. Les fabricants se réunirent et décidèrent qu'au lieu de refus partiels, on ferait une protestation en masse. Cent quatre fabricants protestèrent, en effet, déclarant qu'ils ne se croyaient pas obligés de venir en aide à des hommes qui s'étaient créés des besoins factices. Des besoins factices avec dix-huit sous par jour ! quels sybarites ! Devant cette protestation, le préfet, cœur bon, mais esprit irrésolu, recula. Les prud'hommes, voyant reculer le préfet, reculèrent eux-mêmes. Prud'hommes et préfet déclarèrent que le tarif n'était point obligatoire, et que ceux des fabricants qui voulaient se soustraire à l'augmentation imposée en avaient le droit

248 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Sur huit cents fabricants, six ou sept cents profitèrent de la permission. Alors, les malheureux tisseurs résolurent de cesser tout travail pendant huit jours. Pendant ces huit jours, ils se promèneraient désarmés et suppliants dans la ville, ne faisant d'autre démonstration que de saluer avec affectation et reconnaissance ceux des fabricants qui, plus humains que les autres, avaient observé le tarif. Cette humilité rendit les fabricants de plus en plus dédaigneux : un d'eux reçut une députation d'ouvriers avec des pistolets sur sa table; un autre, à des malheureux qui lui disaient : « Il y a deux jours qu'il ne nous est entré un morceau de pain dans le ventre, » répondit : — Eh bien, nous y fourrerons des baïonnettes ! De son côté, le général Roguet, malade et, par conséquent de mauvaise humeur, fit placarder la loi sur les attroupements. Le préfet comprit tous les malheurs qui pouvaient résulter d'une pareille mesure, et se rendit chez le général Roguet pour essayer de la faire rapporter. Le général Roguet refusa de le recevoir. Il y a des aveuglements étranges, et ce sont surtout les chefs militaires qui sont sujets à ces aveuglements. Trente mille ouvriers — désarmés, c'est vrai, mais on sait avec quelle rapidité s'arment trente mille hommes — trente mille ouvriers parcouraient les rues de Lyon; le général Roguet n'avait sous ses ordres que le 66^e de ligne, trois escadrons de dragons, un bataillon du 13^e et quelques compagnies du génie : en tout, trois mille soldats à peine. Il persista dans ses mesures de provocation. On était au 19 novembre. Le général, sous prétexte de la réception du général Ordmont, commanda, pour le lendemain, une revue sur la place Bellecour. Il était difficile de ne pas voir qu'une menace était renfermée dans cet ordre. Par malheur, ceux qu'on menaçait commençaient à être à bout de patience. Ce qu'avait dit Tun d'eux n'était point une métaphore poétique : beaucoup n'avaient pas mangé depuis

HÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 249 quarante-huit heures.

Enôredeux ou. trois jours de patience de la part de Tautorité militaire, et ceux-là n'étaient plus à craindre : ils seraient morts. Le 21 novembre, — c'était un lundi, — quatre cents ouniers en soie se réunirent à la Croix-Rousse. Ils se mirent en marche, leurs syndics en tête, n'ayant d'autres armes que des bâtons. Ils comprenaient qu'il fallait en iinir, et ils étaient résolus à aller d'atelier en atelier, et à décider leurs camarades à faire grève avec eux jusqu'à ce que le tarif fût adopté d'une façon sérieuse et définitive. Tout à coup, au tournant d'une rue, ils se trouvèrent en face d'une soixantaine de gardes nationaux qui faisaient patrouille. Un officier, emporté par un mouvement belliqueux, s'écria en les apercevant : — Mes aniis, balayons toute cette canaille ! Et, tirant son sabre, il s'élança sur les ouvriers. Les soixante gardes nationaux le suivirent en chargeant à la baïonnette. Des soixante gardes nationaux, vingt-cinq furent désarmés en un tour de main ; le reste prit la fuite. Puis, satisfaits de cette première victoire, sans changer la nature toute pacifique de leur manifestation, les ouvriers se reprirent par le bras, et, marchant quatre par quatre, commencèrent de descendre ce que l'on appelle la Grande-Gôte. Mais les fuyards avaient jeté l'alarme. Une colonne de gardes nationaux de la première légion, composée entièrement de fabricants, prit les armes en toute hâte, et s'avança résolument à la rencontre des ouvriers. C'étaient les deux nuages chargés d'électricité, et poussés l'un contre l'autre par des courants contraires. Leur choc amène la foudre» La colonne de la garde nationale fit feu. Huit ouvriers tombèrent. C'était désormais une sorte d'extermination : le sang avait coulé. A Paris, en 1830, on s'était battu pour une idée, et l'on s'é

250 UEMOIRÈS D'ALEX. DUMAS tait bien battu; à Lyon, en 1831, on allait 8e battre pour du pain, et Ton se battrait mieux encore. Un cri terrible, formidable, immense, retentit dans toute la cité ouvrière. ^ Aux armes ! on assassine nos frères I Alors, la colère fit bourdonnante cette immense ruche que la faim faisait muette. Chaque maison jeta dans la rue tout ce qu'elle avait d'hommes en état de combattre : Pûn avec un bâton, Tautre avec une fourche, quelques-uns avec des fusils. En un clin d'œil, construites par des femmes et par des enfants, les barricades s'élèvent; un groupe d'insurgés amène, avec de grands cris, deux pièces de canon appartenant à la garde nationale de la Groix-Rousse ; cette garde nationale, non-seulement les a laissé prendre, mais encore elle les a offertes. Si Ton ne poursuit pas les ouvriers dans leurs retranchements, elle restera neutre; mais, si Ton attaque les barricades, elle a des fusils et des cartouches, elle les défendra. Le soir, quarante mille hommes étaient armés, debout, se pressant contre des bannières sur lesquelles étaient écrits ces mots, — la plus sombre devise peut-être qu'ait jamais tracée la main sanglante de la guerre civile : VIVRE EN TRAVAILLAHT ou MOURIR EN COMBATTANT I Pendant toute la soirée du iU ou se battit ; pendant toute la journée du 22, on s'égorgea. . Oh ! comme on se tue bien entre compatriotes, entre citoyens, entre frères ! — DICI h cinquante ans, la guerre civile sera la seule guerre possible. A sept heures du soir, tout était fini, et la troupe battait en retraite devant le peuple, vainqueur sur tous les points. A minuit, le général Roguet, hissé à force de bras sur un cheval où le secouait la fièvre, sortait de la ville, qu'il lui était impossible de tenir plus longtemps.

UÊMOIRES D'ALEX. DUMAS 251 Il se relira par le faubourg Saint- Clair, sous un dais de feu, à travers une grêle de balles. L'odeur de la poudre rendit la force au vieux soldat : il se redressa sur son choyai, et se grandit sur ses étriere. — Ah ! dit-il, voilà enfin que je respire ! je me sens mieux ici que dans les salons de Fhôtel de ville. Pendant ce temps, le peuple frappait aux portes de ce même hôtel de ville que lui abandonnaient le préfet et les membres de la municipalité. Une fois à Thôtel de ville, ce palais du peuple, le peuple sentit qu'il était le maître. Mais à peine eut-il senti qu'il était le maître, qu'il s'efiTraya de son pouvoir. Ce pouvoir fut divisé entre huit personnes t Lachapelle, Frédéric, Charpentier, Perenon, Rosset, Garnier, Dervieux et Filhol. Les trois premiers étaient des ouvriers qui ne pensaient qu'au maintien du tarif; les cinq autres étaient desTépublicains qui voyaient la question politique au delà de la question pécuniaire. Le lendemain du jour où les huit délégués du peuple s'étaient établis en administration provisoire, les administrateurs provisoires étaient sur le point de s'égorger. Les uns voulaient marcher hardiment dans la voie de l'insurrection; les autres voulaient se relier à l'autorité civile. Les derniers remportèrent. On en revint à M. Bouvier-Dumolard. Le 3 décembre, à midi, le prince royal et le maréchal Soult reprenaient possession de la seconde capitale du royaume, et y rentraient tambour battant et mèche allumée. Les ouvriers furent désarmés, et retombèrent, pouf faire face à leurs nécessités et aux besoins factices qu'ils s'étaient créés, à dix-huit sous par jour. La garde nationale fut licenciée, et la ville mise en état de siège. M. Bouvier-Dumolard fut destitué. Que faisait le roi, pendant ce temps ? 2>es ministres prépai'aient, sous sar dictée, une note dans

252 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS laquelle il demandait à la Chambre dix-huit millions de liste civile, — quinze cent mille francs par mois, — cinquante mille francs par jour; sans compter ses cinq millions de rente conune fortune personnelle, et deux ou trois millions de diTidende dans des entreprises particulières. Déjà M. Laffitte, un an auparavant, avait glissé sous les yeux de la commission du budget une note tendante à fixer la liste civile du roi à dix-huit millions. La commission avait lu la note, et, il faut lui rendre cette justice, elle en avait été effrayée au point de ne pas oser la produire. Cette note avait laissé même use très-fâcheuse impression; si fâcheuse, qu'il avait été convenu entre le ministre et le roi, que le roi écrirait au ministre une lettre confidentielle dans laquelle le roi dirait que ses désirs ne s'étaient jamais élevés jusqu'au chiffre de dix-huit millions, et qu'il allait mettre cette demande sur le compte de ces courtisans trop empressés qui compromettent , par leur dévouement, le pouvoir royal qu'ils croient servir. Cette lettre confidentielle avait été confidentiellement montrée, et avait produit un excellent effet. Hais, quand on sut à la cour que la révolte de Lyon n'avait rien de politique, et que les canuts ne s'étaient révoltés que parce qu'ils ne pouvaient pas vivre avec dix-huit sous par vingt-quatre heures, on jugea que le moment était venu de donner au roi ses cinquante mille francs par jour. On demandait, pour un seul homme, ce qui, à cent vingt lieues de là, suffisait à la vie de cinquante -quatre mille hommes. C'était trente -sept fois plus que n'avait demandé Bonaparte, premier consul, et cent quarante-huit fois plus que ne touche le président des États-Unis. Le temps était d'autant plus mal choisi, que, le !• janvier 1832 , — nous anticipons de trois mois sur les événements, — le bureau de bienfaisance du douzième arrondissement publiait la circulaire suivante : « « Vingt-quatre mille personnes inscrites sur les coutroUss

MÉMOIRES D'ALEX.' DUMAS 253 du douzième

arrondissement de Paris manquent de pain et de vêtements. Beaucoup sollicitent quelques bottes de paille pour se coucher. » Il est vrai que la demande de dix-huit millions de liste civile était motivée sur les besoins royaux. Chaque besoin avait son chiffre. Ainsi, tandis que cinq ou six mille malheureux du douzième arrondissement sollicitaient quelques bottes de paille pour se coucher, le roi avait besoin de quatre-vingt mille francs, pour les médicaments nécessaires à sa santé; le roi avait besoin pour son service personnel, de trois millions sept cent soixante et treize mille cinq cents francs ; le roi avait besoin d'un million deux cent mille francs pour chauffer les fourneaux souterrains de sa bouche. C'était beaucoup de remèdes, on en conviendra, pour un roi dont la santé était devenue proverbiale, et qui savait assez de médecine pour se passer de médecin, dans ses indispositions ordinaires ; c'était un grand luxe pour un roi qui avait supprimé grand écuyer, grand veneur, grand maître des cérémonies, toutes les grandes charges de l'État, et qui avait lancé le programme nouveau en France d'une petite cour moitié bourgeoise et moitié militaire; enfin, c'était beaucoup de bois et de charbon donné à un roi qui avait à lui, soit comme propriété paternelle, soit comme apanage, les plus belles forêts de l'État. n est vrai que l'on calcula que la vente de bois que faisait annuellement le roi, et qui suffisait à chauffer le dixième de la France, ne suffisait pas à chauffer les fourneaux souterrains du Palais-Royal. On calcula bien autre chose. C'était le temps des calculs. Il y avait, à cette époque- là, un grand calculateur qui est mort depuis, et qu'on appelait Timon le Misanthrope. Ah! s'il n'était pas mort!... Il calcula que, dix-huit millions de liste civile, c'était : La cinquantième partie du budget de la France; Ce que produit la contribution de nos trois départements VIII. 15

254 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS les plus peuplés, les départements de la Seine, de la Seine-Inférieure et du Nord ; Ce que payent à l'État, pour l'impôt foncier, dix-huit autres départements ; Quatre fois plus que ne versent dans les coffres de l'État le Galais, le Boulonnais, l'Artois et leur six cent quarante mille habitants, pour les contributions de toute espèce d'une année ; . Trois fois plus que ne rapporte l'impôt sur le sel ; Deux fois plus que le gain du ministère sur la loterie \ La moitié de ce que produit le monopole de la vente du tabac ; La moitié de ce qu'on alloue .annuellement pour l'entretien de nos ponts, de nos routes, de nos ports, de nos canaux ;, entretien qui donne du travail à plus de quinze mille personnes ; Neuf fois plus que tout le budget de l'instruction publique, avec les encouragements, les subventions, les bourses nationales ; Le double de la dépense du ministère des affaires étrangères, qui paye trente ambassadeurs et ministres plénipotentiaires, cinquante secrétaires d'ambassade et de légation, cent cinquante consuls généraux, consuls, vice-consuls, drogmans et agents consulaires ; quatre-vingt-dix chefs de division, chefs de bureau, sous-chef^, employés, commis, traducteurs, gens de service ; La solde d'une armée de cinquante- cinq mille hommes, officiers de tous grades, sous-officiers, caporaux et soldats ; Un tiers de plus que ne coûte le personnel de toute l'administration de la justice ; •- notez qu'en disant que la justice est payée, nous ne disons pas qu'elle soit rendue. Enfin, une somme suffisante pour donner du travail, toute l'année, à soixante et un mille six cent quarante-trois ouvriers de la campagne!... Ce calcul ne laissa point que de faire réfléchir la bourgeoisie, si enthousiaste qu'elle fût de son roi. Puis, comme si tous les malheurs dussent s'ajouter à cette fatale liste civile de 1832, voilà M. de Montaiivet, chargé de

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 255 trouver de bonnes raisons pour la faire avaler aux contribuables, qm s'avise de dire en pleine Chambre : — Si le luxe est banni du palais du roi, il le sera bientôt des maisons de ses sujets, A ces inots, l'explosion fut prompte et immense ; on eût dit qu'ils avaient mis le feu à la poudrière de Grenelle. — Les hommes qui font les rois ne sont pas les sujets des rois qu'ils font! s'écrie M. Marchai. Il n'y a plus de sujets en France. — Il y a un roi, cependant, glisse M. Dupin, qui touche un traitement direct de ce roi. — 11 n'y a plus de sujets, répète M. Leclerc-Lasalle. A l'ordre, le ministre ! à l'ordre l — Je ne comprends pas la valeur de Tinterruption, répond H. de i^lontalivet. ^ C'est une insulte à la Chambre, s'écrie M. Laboissière. — A Tordre l à l'ordre ! à Tordrel Le président agite sa sonnette. — A l'ordre !! à l'ordre ! ! à l'ordre !! Le président se couvre. • — A Tordre !!! à Tordre!!! à Tordre!!! Le président lève la séance. Les députés sortent en criant : « A Tordre! à Tordre i à Tordre! » Tout cela était plus grave qu'on ne Teût cru au premier abord : c'était une rude atteinte à la renommée bourgeoise qui avait fait Louis-Philippe roi de France. Le même jour, sous la présidence d'Odilon Barrot, cent soixante'Sept membres de la chambre signèrent une protestacontre le mot ^w/^ï. Quant à la liste civile, elle fut réduite à quatorze millions. Un douaire fut attribué à la reine en cas de décès du roi; une dotation annuelle d'un million, fut accordée à M. le duc d'Orléans. C'était un triomphe, mais un triomphe humiliant ; tes débats de la Chambre snr Je üuoUujet^ les lettres de M., de Cor — Peste! qu'allions-nous faire? nous allions confondre Timon

256 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS le Misanthrope avec M. de Cormenin ! — les lettres de Timon, le blâme de Dupont (de FEure), les railleries des feuilles républicaines, tout cela avait grandement remplacé cette voix de l'esclave antique qui criait derrière les empereurs triomphants : a César, souviens-toi que tu es mortel ! » En même temps, une voix criait : « Pairie, souviens-toi que tu es morte ! » C'était la voix du Moniteur[^] proclamant Tabolition de Théredite de la pairie. ccxu Mort de Mirabeau. « Les accessoires de CharUi VIL — Une partie de chasse. — Monterean. — Une tentative à laqueUe je ne résiste pas. — Position critique où nous nous trouvons, mes compagnons de chasse et moi. — Nous nous introduisons, la nuit, par effraction, dans une maison non habitée. — Inspection des lieux. — Souper improvisé. •«- Comme on fait son Ut on se couche. — Je vais voir lever l'aurore. — Chasse au poulet et au canard. — Apprêts du déjeuner. — La mère Galop. On le voit, le temps n'était point caressant à littérature. Mais il y avait, dans cette nerveuse époque, une turgescence vitale telle, qu'il restait à la jeunesse» qui venait de faire émeute politique sur le boulevard Saint-Denis ou sur la place Vendôme, assez de force pour aller faire émeute littéraire au théâtre de la Porte-Saint-Martin ou à FOdéon. Mirabeau[^] je crois Tavoir dit, avait été joué, et était passé comme une ombre, sans avoir pu même, en mourant, léguer au public le nom de son auteur : la troupe de TOdéon s'était donc mise tout entière à Charles VIL Soit que Harel en fût revenu à mon avis, que la pièce ne devait pas faire d'argent, soit qu'il fût dans un de ces moDaents de ladrerie, très-rares chez lui, je dois l'avouer, quand mademoiselle Georges jouait dans un ouvrage, il n'avait voulu hasarder aucune dépense, pas même celle du daim

MÉMOIRES D'ALEX. DDMAS 257 que tue Raymond au premier acte, pas même celle de la cuirasse que revêt Charles Vil au quatrième. Il en résulta que je fus obligé d'aller moi-même tuer un daim au Raincy, et de le faire empailler à mes frais, puis d'aller emprunter au musée d'artillerie une cuirasse complète, que l'on me prêta obligeamment, en souvenir du service que j'avais rendu, le 29 juillet 1830, à l'établissement en sauvant une partie de l'armure de François !•'. Au reste, les répétitions marchaient avec une telle ardeur, que, le 5 septembre, jour de l'ouverture de la chasse, étant arrivé, je n'ésitai point à laisser Charles Vil à la force d'impulsion que je lui avais donnée, et à aller, comme aurait dit M. Etienne, courtoiser Diane aux dépens des Muses. Il est vrai que nos Muses, à nous, s'il faut en croire Tillustre académicien, étaient de tristes Muses ! Ce qui m'avait déterminé à cette débauche cynégétique, c'était une permission illimitée que m'avait communiquée Bixio. Cette permission nous était donnée par notre ami commun Dupont-Delporte, que nous venions, en vertu de nos pouvoirs discrétionnaires, de faire sous-lieutenant dans l'armée, en même temps qu'un charmant garçon nommé Vaillant, lequel dirigeait, avec Louis Desnoyers, ce que l'on appelait le Journal roscy et le fils de mademoiselle Duchesnois, qui, je le crois, s'est fait bravement tuer en Algérie. — Quant à Vaillant, je ne sais ce qu'il est devenu, et s'il a suivi sa carrière militaire ; mais, s'il vit encore, partout où il se trouve, qu'il reçoive la poignée de main que je lui donne à travers un quart de siècle écoulé. Cette permission était bien faite pour tenter un chasseur. Dupont-Delporte nous recommandait à son père, et le priait de mettre son château et ses terres à notre disposition. Ce château était situé à trois quarts de lieue de Montigny, petit vil* lage situé lui-même à trois lieues de Montereau. * Nous partîmes par la diligence de six heures du matin, le 4 septembre; — nous arrivâmes à Montereau vers quatre heures du soir. Je ne connaissais pas encore Montereau, doublement bis*

258 «ÊMOFRES D'ALEt. t^Wkê < torique, et par Passassinat du duc de Bourgogne Jeas Sans* Peur, et par la victoire que, daûs l'agonie «ïéesespérée de 1814, Napoléon y remporta sur les Autrichiens et les Wurtembergeois. Notre caravane se composait de Viardot, Fauteur de rfl&ioire des Arabes en Espagne, et, depuis, le mande cette adorable et universelle artiste qu'on appelle Pauline Garcia ; de Bessas-Lamégie, alors adjoint au niaire du dixième arrondissement ; de fiixio et de Louis Boulanger. Pendant que Bixio, qui connaissait la Tilles se mettait eu qtlête d'une voiture à l'aide de laquelle nous pussions gagner Montigny, Boulanger, Bessas-Lamégie, Viardot et moi, nous nous mimes à feuilleter ces deux grandes pages de l'histoire d'une petite ville, écrites à quatl^ cents ans de distance. La situation du pont explique parfaitement la scène de Tas* sassinat du duc de Bourgogne. Boulanger m'en fit, sur les lieux, un croquis qui me servit plus tard pcfor mon romau d^lsabel de Bavière, et pour ma légende du Sire de Giac, Puis nous allâmes voir, à l'église, Tépée du terrible duc suspendue à la voûte. Si l'on se faisait une idée dé l'homme par répée, on se tromperait fort : figurez-vous l'épée de bal de François II ou de Henri III ! L'église visitée, nous en avons fini avec les souvenirs de 1417 : il fallait passer à ceux de 1814. Nous gravâmes rapidement la côte de Surville, et nous nous trouvâmes sur le plateau oti Napoléon, se refaisant artilleur, foudroya, avec des pièces pointées par lui, les Wurtembergeois engagés dans la viUe. C'est là qu'en descendant de cheval,' et qu'en fouettant sa botte de sa cravache, il dit ce mot, remarquable, appel du doute impérial au génie républicain: — Allons, Bonaparte, sauve Napoléon! Napoléon fut vainqueur, mais ne fut pas sauvé: le Sisyphe moderne, pour rocher retombant incessamment sur lui, avait l'Europe entière. Il était cinq heures. Nous avons trois grandes lieues de pays à faire; — trois lieues de pays, dans quelque département que ce soit, fût-ce dans celui de Seine-et-Marne, équivalent

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 259 toujours à cinq lieues de poste. Or, cinq lieues de poste dans une patache de province, c'est au moins quatre heures de route. Nous n'arriverions chez M. Dupont-Delporte, que personne de nous ne connaissait, qu'à neuf heures ou neuf heures et demie du soir. Serait-il père assez tendre pour nous pardonner une pareille invasion, fondant sur lui à l'improviste ? Bixio répondait qu'avec la lettre du fils, nous étions sûrs, à quelque heure du jour ou de la nuit que nous vinssions heurter à sa porte, d'être bien reçus par le père. Nous partîmes dans cette confiance, entassés, noi;s et nos chiens, dans la fameuse patache en question, laquelle nous donna immédiatement son prospectus en mettant une heure un quart à faire la première lieue. Nous venions d'entamer la seconde, lorsqu'on longeant une^ pièce de luzerne, la tentation me prit d'y entrer avec le chien d'un de mes compagnons de chasse; je ne sais par quel malheur j'étais défermé du mien. On me fit l'observation que la chasse n'était point ouverte; mais ma seule réponse fut que c'était une raison de plus pour y trouver du gibier. Puis j'ajoutai que, si je parvenais à tuer soit une coûtée do perdreaux, soit un lièvre, ce serait toujours un allégement au souper qu'allait êtreiorcé de nous donner M. Dupont-Oel* porte. Ce raisonnement séduisit mes compagnons. On arrêta la patache ; je pris le chien de Viardot, et j'entrai dans la pièce de luzerne. Si un garde champêtre quelconque apparaissait, la patache reprenait son chemin, et, moi, je me chargeais de distancer le susdit garde champêtre. Ceux qui connaissaient ma façon de marcher n'avalent aucune inquiétude à cet égard. On se rappelle ce voyage que je fis de Grépy à Paris, aller et retour, en chassant avec mon ami Paillet. A peine avais-je fait vingt pas dans la pièce de luzerne, qu'un grand levraut de trois quarts partit sous le nez d4 chien. Il va sans dire que ce fut \m levraut mort.

260 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Gomme, au bruit de mon coup de fusil, aucun garde cham pêtre n'était apparu, je pris mon levraut par les pattes de derrière, et remontai tranquillement dans la patache. La belle chose que le succès ! Tout le monde me félicita, même les plus timorés. À trois quarts de lieue plus loin, seconde pièce le luzerne. Nouvelle tentation, nouveau raisonnement, nouvelle adhésion. Dès le commencement de la pièce, le chien rencontra, puis tomba en arrêt. Un vol d'une dizaine de perdreaux partit ; je lâchai mon premier coup au beau milieu de la bande : il en tomba deux ; un troisième fut abattu de mon second coup. Gela nous faisait un rôti, sinon complet, du moins présentable. Je remontai dans la patache au milieu des applaudissements de la caravane. On va voir tout à l'heure que ces détails, si frivoles qu'ils puissent paraître au premier abord, ne sont pas sans importance.* J'avais bonne envie de continuer une chasse qui me semblait devoir faire le pendant de la pêche miraculeuse ; mais la nuit vint, et me força de m'en tenir à mon levraut et à mes trois perdrix. Nous marchâmes encore deux heures. Puis nous nous trouvâmes en face d'une masse parfaitement noire. C'était le château de M. Dupont-Delporte. — La ! dit le conducteur, nous sommes arrivés. — Gonunent, nous sommes arrivés ? -Oui. -- C'est là le château d'Esgligny ? — C'est là le château d'Esgligny. Nous nous regardâmes. — Mais tout le monde est couché, dit Bessas. — Nous allons faire une révolution, ajouta Viardot. — Messieurs, proposa Boulanger, je crois que nous ferions bien de nous coucher dans la voiture, et de ne nous présenter que demain matin.

Dupont-Delporte ne nous le pardonnerait pas. Et, sautant à bas de la Toiture, 11 s'avança résolument vers la porte, et sonna. Pendant ce temps, le conducteur, qui était payé d'avance, et qui avait frémi à cette proposition, faite par Boulanger, de prendre sa patache pour tente, tourna doucement la tête de son cheval vers Montigny, et partit tout à coup d'un trot qui prouvait que son cheval se sentait fort soulagé par la mise à terre de son chargement. Un instant nous eûmes l'intention de le retenir; mais, avant que la discussion qui s'était établie à ce sujet fût terminée, conducteur, cheval et voiture avaient disparu dans les ténébres. Nos vaisseaux étaient brûlés ! La situation devenait d'autant plus précaire que Bixio avait beau sonner, frapper, jeter des pierres dans la porte, personne ne répondait. Une idée pleine de terreur commençait à pénétrer dans nos esprits: le château, au lieu de renfermer des gens endormis, paraissait ne renfermer aucune sorte de gens. C'était une triste perspective pour des voyageurs dont pas un ne connaissait le pays, et qui se sentaient un appétit de naufragés. Bixio cessa de sonner, cessa de frapper, cessa de jeter des pierres; l'assaut avait duré un quart d'heure, et n'avait rien produit : il était évident que le château était désert. Nous nous réunîmes en conseil. Chacun mit en avant son avis. Bixio persistait dans le sien, qu'il fallait entrer, dût-on passer par-dessus les murs ; il répondait de l'approbation de M. Dupont-Delporte à tout ce que nous ferions. — Voyons, lui dis-je, prends-tu la chose sur toi? — Entièrement. — Nous garantis-tu, non pas l'impunité judiciaire, mais l'absolution courtoise? — Oui. viii. 15.

2S2 MÉMOIRES D'ALEX* DUMAS — Eh Lien, que quelqu'un allume un bout de papier, et m'éclaire. Un fumeur (hélas ! dès cette époque, il y avait des fumeurs partout), unfumeur tira de sapoche un briquet phosphorique, tordit une moitié de journal, et m'éclaira avec ce phare improvisé. En quatre tours de main, j'eus, à l'aide de mon tournevis, déchaussé là serrure. La serrure déchaussée» la porte s'ouvrit toute seule. Nous nous trouvâmes dans le parc. Avant d'aller plus loin, nous crûmes devoir remettre la serrure à sa place. Puis» à tâtons, à travers les allées tortueuses, nous atteignîmes la porte du perron. Le hasard faisait que les émigrants, comptant probablement siir la première porte pour opposer un obstacle suffisant, n'avaient point fermé celle du château. Nous entrâmes donc dans le château, et qous nous répandîmes dans les salons, les chambres et les cuisines. Partout on trouvait les traces d'un déménagement précipité, et que sa précipitation même avait rendu incomplet. Dans la cuisine restait le tournebrochetout monté, deux ou trois casseroles et une poêle. Dans la salle à manger, il y avait douze chaises et une table; dans la lingerie, dix-huit matelas; dans Tarmoire d'une chambre, trente pots de confitures ! Chaque découverte amenait des cris de. joie pareils à ceux que poussait Robinson Grusoe, au fur et à mesure qu'il visitait le vaisseau naufragé. Nous avons de quoi faire la cuisine, de quoi nous asseoir, de quoi nous coucher ; plus, trente pots de confitures pour notre dessert. Il est vrai que, pour notre souper, nous n'avions rien. C'est alors que je tirai de ma poche mon lièvre et mes perdreaux, en déclarant que j'étais prêt à dépouiller le fièvre, si Ton voulait plumer les perdreaux. Puis, le lièvre dépouillé, les perdreaux plumés, je me chargeais de mettre le tout à la broche. Seulement, nous manquions de pain.

MÉVOIRSS D'ALEX. DtMAS 263 Boulanger poussa un cri.

Pour dessiner la vue du pont de Montereau, ou plutôt pour effacer les lignes hasardeuses de son dessin, il avait envoyé un gamin lui chercher un peu de mie de pain. Le gamin lui avait apporté une miche de deux livres. La miche avait été fourrée dans une carnassière quelconque. On fouilla toutes les carnassières. La miche de pain se retrouva dans la carnassière de Bessas-Lamégié, A sa vue, le cri de joie de BouJaDger eu^ un écho universel. On plaça les deux livres de pain sous la ssauvegarde de l'honneur public ; mais, pour plus grande sûreté, Bixio mit dans sa poche la clef du buffet où elles étaient renfermées. Après qi^oi, je commençai à déppui|Ier mon lièvre, et mes aides de cuisine commencèrent à plumer les perdreaux. Bessas-Lamégie, qui avait déclaré n'avoir aucune disposition culinaire, fut envoyé, avec une lanterne, à la recherche d'un combustible quelconque. Il rapporta deux fagots, en annonçant que le bûcher était amplement garni, et qu'en conséquenoey nous ne devons pas craindre de faire du feu. La cheminée flamba de joie à cette assurance. Dans un tiroir de la table de la cuisine, nous avons trouvé quelques vieilles fburch^ttes de fer. Nous n'avions pas Pindélicatesse d'exiger de l'argenterie. Tant bien que mal, le couvert se trouva mis. Chacun de nous avait son couteau, et, de plus, sa gourde pleine, l'une de vin, l'autre d'eau-de vie, l'autre .de kirsch. Moi qui ne bois que peu de vin, et qui n'aime ni Feau-devie ni le kirsch, j'avais du sirop de groseille. Je fus donc le seul qui ne pût concourir au désaltèrément général ; mais on me pardonna en faveur des talents que je venais de déployer comme rôtiisseur. On comprit même que j'étais un homme à ménager, et l'on exalta mon adresse à tuer le gibier et mon habileté à le faire rôtir. n était près d'une heure du matin quand nous nous cou

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

261 aÉKOIRBS d'alks. duna châmes tout babilles Enr les malelas. Les Spartiates en prirent nn eenl, les Sybarites en prirent deux. Je me réveillai le premier ; à peine faisait-il jonr. Dans les quelques moments qui s'étaient écoulés entre l'extinction de la lumière et l'avenue du sommeil, j'avais songea l'avenir, et je m'étais promis, des que je serais éveillé, de cbercher des yeux un village, un bamean quelconque où nous pussions nous approvisionner. Je montai donc, comme lady Halbronck, aussi hant que je pus monter, non pas à ma tour, mais au grenier. On apercevait au loin un clocher perdu dans les arbres : c'était probablement celui du village de Hantigny. La distance à laquelle il était situé m'inspirait de fort tristes réflexions, lorsqu'on abaissant mélancoliquement mes yeux vers ta terre, j'aperçus on poulet qui picorait dans une allée; pois, dans nue autre allée, un antre poulet; puis, dans one espèce de mare, un canard barbotant Il était évident que c'était l'arrière-garde du poulailler, qni, par une fuite intelligente, s'était soustraite à la mort. Je descendis, je pris mon fnsil dans ta cuisine, je mis deux cartovcbes de lediange dans ma poche, et je courus an jarTrois coups de fiisîl firent raison des poulets et du canard. Nous avions de quoi déjeuner. En outre, on dépécberait deux de nous au village pour avoir des Œufs, du pain, du via et du benn«. A mes trois coups de fusil, les fenêtres s'onvrireat, et j'y vis api^araitie des lêtL's qui avaient L'air d'autaat de points poulets dune main, et mou canard ce double geste, tout simple qu'il iqieciateuis des cris d'admiration. 40Q3 n'avions que du rôti ; à déjeuner, Uvets le canard, qni me paraissait

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 265 L'enthousiasme fait les grands dévouements : lorsque je proposai de tirer au sort à qui irait au village de Montigny chercher le beurre, les œufs, le pain et le vin, deux hommes de bonne volonté sortirent des rangs. C'étaient Boulanger et Bixio, qui, n'étant ni chasseurs ni cuisiniers, désiraient se rendre utiles à la société selon leurs petits moyens. Leurs services furent acceptés. On découvrit un vieux panier dont on assura le fond avec des ficelles. Bixio, pour donner l'exemple de l'humilité, se chargea du panier vide. Boulanger devait se charger du panier plein. J'occupai le reste de mon monde à plumer les poulets et le canard, et j'entrepris un voyage de découverte. Il était impossible qu'un château si bien approvisionné, même en l'absence de ses maîtres, ne comptât point un verger et un potager parmi ses dépendances. Il s'agissait de découvrir l'un et l'autre. J'étais sans boussole ; mais, à l'aide du soleil levant, je distinguai le midi du nord : le verger et le potager devaient naturellement être situés au midi du parc. Au bout de cent pas, je marchais en pleins fruits et en pleins légumes. Je n'eus qu'à choisir. Carottes, salades; voilà pour les légumes. Poires, pommes, raisins; voilà pour les fruits. Je revins chargé d'une double récolte. Bessas-Lamégie, qui me vit arriver de loin, me prit pour Vertumne, dieu des jardins. Dix minutes après, le dieu des jardins avait fait place au dieu de la cuisine. Un tablier trouvé par Yiardot autour du corps, un bonnet de papier confectionné par Bessas sur la tête, j'avais l'air de Cornus ou de Yatel. Je possédais sur le dernier un grand avantage : c'est que, n'attendant point de marée, je ne m'imposais pas la punition de me couper la carotide si la marée était en retard. Au reste, les aides-marmitons n'avaient point perdu de temps; les poulets et le canard étaient plumés, et un brasier homérique flambait dans la cheminée.

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

266 MÉMOIRES D'ALF^X. DUMAS Tout à coup, au moment où j'embrochais mes deux poulets, de grands cris retentirent d'abord dans la cour, puis dans l'antichambre, puis dans l'escalier, et une vieille femme furieuse, sans bonnet, et toute effarée fit son entrée dans la cuisine. C'était la mère Galop. Ce que c'était que la mère Galop. — Pourquoi M. Dupont-Oberlin porte était absent. — Comment je me brouillai avec Viardot. — Le quart d'heure de Babelis. • — Providence n° 1* -> Le supplice de Tantale. — Un garçon qui n'avait pas lu Socrate. — Providence n° S. • — Un déjeuner pour quatre. — Retour à Paris. La mère Galop était Taide de cuisine de M. Dupont-Delporte; elle servait surtout à faire les courses du château au tillage, et on appelait la mère Galop à cause de la rapidité avec laquelle elle accomplissait ces sortes de missions. Je n'ai jamais su son autre nom, et n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer. La mère Galop avait vu sortir de la cheminée une colonne de fumée près de laquelle celle qui guidait les Hébreux dans le désert n'était qu'une vapeur, et elle était accourue, ne doutant pas que le château de son maître ne fût envahi par une bande de chauffeurs. Son étonnement fut grand quand elle vit un cuisinier et deux ou trois marmitons embrochant et plumant des volailles. Elle nous demanda naturellement qui nous étions et ce que nous faisions dans sa cuisine. Nous lui répondîmes que M. Dupont-Delporte fils, étant sur le point de se marier, et comptant célébrer ses noces au château, nous avait envoyés d'avance, pour prendre possession des cuisines. Elle en crut ce qu'elle voulut: mon opinion est qu'elle n'en crut pas grand'chose; mais que nous importait? elle n'était pas en force. Nous lui eussions bien montré la lettre de Dupont-Delporte,

MÉMOIRES 1>*AL«X. DUMAS 287 mais deux raisons nous en empêchèrent: la première, c'est que Bixio la tenait dans sa poche, et Payait emportée au marché; la seconde, c'est que la mère Galop ne savait pas lire l

A notre tour, notis interrogeâmes, avec toute l'adresse dont nous étions capables, la mère Galop sur cette absence de toute la famille, qui faisait le château désert. M. Dupont-Delporte père avait été nommé préfet de la Seine[^] Inférieure, et il avait déménagé en toute diligence depuis une semaine, laissant son château et ce qu'il y restait de mobilier sous la surveillance de la mère Galop. On voit qu'elle remplissait son mandat en conscience. L'arrivée de la mère Galop avait son bon et son mauvais côté: c'était un censeur, mais, en même temps, c'était une femme de ménage. Il en résulta que, moyennant une pièce de cinq francs qui lui fut généreusement octroyée par moi, nous eûmes des assiettes et des serviettes à notre déjeuner. Bixio et Boulanger arrivèrent comme les poulets accompli^{^^} saient leur dernier tour de broche, et comme la mère Galop dressait le canard aux navets. Une omelette de vingt-quatre œufs compléta le service. Puis, admirablement lestés, nous nous mimes en chasse. Nous n'avions pas tiré quatre coups de fusil, que nous vîmes le garde champêtre accourir en toute hâte. C'était bien ce que nous espérions ; lui savait lire: il tint pour bonne la lettre de notre sous-lieutenant, se chargea de nous conduire par tout le terroir, et de rassurer la mère Galop, à qui notre métamorphose de cuisiniers en chasseurs avait inspiré quelques craintes superposées sur les anciennes craintes, qui ne s'étaient jamais entièrement calmées. Un chasseur sans chien — on se rappelle que c'était ma position sociale — est un être très-désagréable, attendu que, s'il veut tuer quelque chose, il doit se faire le Pollux, le Pylade ou le Pythias d'un chasseur qui a un chien. Je commençai par donner la préférence de mon voisinage à Bessas-Lamégie, celui de mes compagnons de chasse avec lequel j'étais le plus lié. Malheureusement, Bessas avait un

268 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS chien neuf qui faisait ses débuts, et qui en était à sa première ouverture. Ordinairement, les chiens — le vulgaire du moins — chassent le nez en bas et la queue en Pair. Le chien de Bessas avait adopté le système opposé. Il en résultait qu'il avait Pair de sortir, non pas des mains d'un garde, mais des jambes d'un écuyer; si bien qu'au bout d'une heure, je conseillai à Bessas de monter son chien en selle, ou de l'atteler, mais de ne plus chasser avec lui. Tout au contraire, Viardot avait une petite chienne charmante, chassant sous le canon du fusil, arrêtant comme un pieu, et revenant au premier coup de sifflet. J'abandonnai Bessas, et commençai à jouer avec Viardot que je connaissais moins, la scène de don Juan et de M. Dimanche. Au beau milieu de la scène, une compagnie de perdrix partit, Viardot leur envoya ses deux coups, et en tua une. Je fis comme Viardot; seulement, j'en tuai deux. Nous continuâmes de chasser et de tuer dans cette proportion. Mais, bientôt, j'eus un tort. Un lièvre partit devant la chienne de Viardot. J'eusse dû donner à celui-ci le temps de lui envoyer ses deux coups, et ne tirer que s'il l'avait manqué. Je tirai le premier, et le lièvre roula avant que Viardot eût eu le temps de mettre le fusil à l'épaule. Viardot me regarda de travers; il y avait de quoi. Nous entrâmes dans une pièce de trèfle. Je tirai mes deux coups sur deux perdrix qui tombèrent démontées toutes les deux. Le secours d'un chien m'était absolument nécessaire. J'appelai la chienne de Viardot; mais Viardot appela sa chienne, et Diane, en bête bien dressée, suivit son maître, et ne s'inquiéta aucunement de moi et de mes deux perdrix. Nul n'est si près de la damnation de son âme qu'un chasseur qui perd une pièce de gibier; à plus forte raison un chasseur qui perd deux pièces. J'appelai le chien de Bessas-Lamégie. Roméo vint. — C'était

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 269 son Dom, et sans doute tenait-il par tradition sa tête si droite: il cherchait sa Juliette à tons les balcons. — Roméo vint donc, piaffa, caracola, rua, ne daigna pas s'occuper un instant de mes deux perdrix. Je jurai tous les saints du paradis: -^ mes deux perdrix étaient perdues, et j'étais brouillé avec Viardot! Viardot, en effet, nous quitta le lendemain, prétextant à Paris un rendez-vous oublié. Je n'ai pas eu l'occasion de me raccommoder avec lui depuis ce jour-là, et, de ce jour-là, il y a vingt-deux ans. Aussi, comme c'est un charmant esprit avec lequel je ne veux pas rester brouillé plus longtemps, je lui fais ici mes excuses bien humbles et mes amitiés bien sincères. Le lendemain, ce fut le tour de Bessas de nous quitter. Lui n'avait pas besoin de chercher un prétexte; — son chien lui en fournissait un des plus plausibles. Je lui donnai de nouveau le conseil de faire entraîner Roméo pour le prochain steeple-chasé, et de parier pour lui à la Groix-de-Bemy, mais de renoncer à sa collaboration pour la chasse. Je ne sais s'il a suivi mon conseil. Je restai donc le seul chasseur, et, par conséquent, le seul approvisionneur de la caravane^ qui me rendra la justice de dire que, si elle risqua de mourir de faim, ce ne fut pas au château d'Esgligny. Hais ce fût à Montereau que ce malheur pensa nous arriver à tous. Nous avions réglé nos comptes avec la mère Galop; nous avions liquidé notre dette avec le garde champêtre ; nous avions payé aux paysans ces mille contributions qu'ils lèvent sur le chasseur innocent, pour un chien qui a passé à travers un champ de pommes de terre, ou pour un lièvre qui a dégradé un carré de betteraves ; nous étions revenus à Montereau; nous y avions copieusement soupe; enfin, nous avions grassement dormi dans d'excellents lits, lorsque, le lendemain, en faisant nos comptes, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait quinze francs, le garçon non payé, pour être au pair avec notre hôte.

270 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Ce déficit reconnu, la consternation fut grande. Pas un de nous n'avait la moindre montre, ne possédait la plus petite épingle, n'était à la tête du plus médiocre bijou. Nous nous regardâmes interdits : chacun de nous savait bien être au fond de sa bourse, mais chacun de nous avait compté sur son *voilà*. Le garçon venait de nous remettre la carte, et rôdait dans la chambre, attendant son argent. Nous nous retirâmes sur le balcon comme pour prendre l'air. Nous étions logés au Grand Monarque! — une enseigne magnifique représentait une grosse tête rouge coiffée d'un turban. — Nous n'avions pas même la ressource, comme Gérard, à Montmorency, de proposer à notre hôte de lui faire une enseigne ? J'étais sur le point d'avouer naïvement notre embarras à l'hôtelier, de lui offrir mon fusil en gage[^] lorsque Bixio, arrêtant machinalement les yeux sur la maison en face, jeta un cri. Il venait de lire ces mots au-dessus de trois cerceaux aux[»] quels cliquetaient des chandelles de bols: CARRÉ, MARGHAIN> ÉPIGIER. Dans les situations désespérées tout devient un événement. Nous nous pressâmes autour de Bixio en lui demandant quelle mouche l'avait piqué. — Écoutez, dit-il, je ne voudrais pas vous donner de fausses espérances; mais j'ai été au collège avec un Carré qui était de Montereau. Si le bonheur voulait que le Carré que nous avons là devant les yeux fût mon Carré, je n'hésiterais pas à lui demander les quinze francs qui nous manquent. — Pendant que tu y seras, dis-je à Bixio, demande-lui-en trente. — Pourquoi trente ? — Tu ne comptes pas que nous nous en irons à pied, je suppose ?

Va pour trente! Messieurs, faites des vœux pour que ce soit mon Carré ; je cours y voir. Bixio descendit, et nous demeurâmes pleins d'anxiété sur le balcon ; — le garçon attendait toujours. Bixio sortit de l'hôtel, passa deux ou trois fois sans affectation devant le magasin ; puis, tout à coup, se précipita dans la boutique! puis, à travers les vitres transparentes, nous le vîmes serrer entre ses bras un gros garçon en veste ronde et en casquette de loutre. Le spectacle était si touchant, que les larmes nous en vinrent aux yeux. Puis nous ne vîmes plus rien ; les deux anciens condisciples s'étaient acheminés vers l'arrière-boutique. Dix minutes après, tous deux sortirent du magasin, traversèrent la rue, et entrèrent à l'hôtel. Il était évident que Bixio avait réussi dans son emprunt ; sans quoi, nous n'aurions pas eu l'audace de se montrer après un refus. Nous ne nous trompions pas. — Messieurs, dit Bixio en entrant, je vous présente M. Carré, mon ami de collège, lequel, non-seulement veut bien nous tirer d'embarras en nous faisant l'avance de trente francs, mais encore nous invité à aller prendre chez lui un verre de cognac ou de curaçao, selon les tempéraments des amateurs. L'ami de collège fut reçu par des acclamations. Boulanger, que nous avions élu notre caissier, et qui, depuis une demi-heure, jouissait d'une sinécure, régla les comptes avec le garçon, lui donna généreusement cinquante centimes pour le service, et remit, à l'intention du bateau, quatorze francs dix sous dans sa poche. Puis nous nous précipitâmes par les degrés, bien heureux de nous en tirer plus adroitement que le Henri V de M. Alexandre Duval. Le service que nous venions de recevoir de notre ami Carré — il nous avait demandé notre «amitié, et nous nous étions empressés de lui l'accorder ^ ne nous empêcha point

272 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS de rendre justice à son cassis et à son curaçao ; ils étaient excellents. Il est vrai que nous primes d^ux verres de chaque liqueur, pour nous assurer qu'elle était de bonne qualité. Puis, comme Tbeure pressait, nous dûmes à notre nouvel ami la phrase consacrée par le roi Dagobert : « Il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte, » et nous exprimâmes le désir de nous rendre au bateau. Carré voulut nous faire jusqu'au bout les honneurs de sa ville natale. Il s'offrit pour nous accompagner. Nous acceptâmes. Bien nous en prit. Nous avions été mal renseignés sur le tarif des places: il s'en fallait de neuf francs que nous n'eussions la somme nécessaire à notre transport par eau. Carré tira majestueusement dix francs de sa poche, et les remit à Bixio. — Notre dette avait atteint un maximum de quarante francs. Il nous restait vingt sous pour notre nourriture à bord du bateau. C'était modeste ; mais, enfin, avec vingt sous entre quatre, on ne meurt pas de faim. Puis la Providence n'était-elle point là ? L'un de nous ne pouvait-il pas aussi rencontrer son Carré? En attendant cette nouvelle manifestation de la Providence, nous serrâmes tour à tour le Carré de Bixio entre nos bras, et nous passâmes du quai sur le bateau. Il était temps : la cloche sonnait le départ, et le bateau se mettait en mouvement. Les adieux se prolongèrent tant que nous pûmes nous voir. Carré brandissait sa casquette de loutre, nous agitions nos mouchoirs de poche. Il n'y a rien de tel que les nouvelles amitiés pour être tendres! Enfin, un moment vint où, si visibles que fussent Carré et sa casquette, tous deux disparurent à l'horizon. Nous commençâmes alors nos investigations sur le bateau; mais, après avoir pris le signalement de chaque passager, nous fûmes obligés de reconnaître que, pour le moment du moins, la Providence nous faisait défaut. Cette certitude amena parmi nous une tristesse d'autant plus grande que chaque estomac.

UÉHOIRES d'alex. dumas 273 • éveillé par Tair apéritif du matin^ commençait à réclamer sa nourriture. Nous entendions autour de nous, comme pour railler notre misère, vingt voix qui criaient : — Garçon ! deux côtelettes !... Garçon ! un bifteck !... Garçon ! un thé complet ! Et les garçons accouraient portant les comestibles demandés, et criaient à leur tour en passant devant nous : — Ces messieurs ne désirent rien ? Ces messieurs ne déjeunent pas ? Ces messieurs sont les seuls qui n'ont rien demandé ! Enfin, impatienté : — Non, répondis-je ; nous attendons quelqu'un qui doit nous rejoindre à Tescale de Fontainebleau. Puis, me retournant vers mes compagnons de famine : — Ma foi ! leur dis-je, messieurs, qui dort dîne : or, qui peut le plus peut le moins, je vais déjeuner en dormant. Et je m'établis dans un coin. J'avais déjà, à cette époque, une faculté que j'ai fort perfectionnée depuis : je dors à peu près quand je veux. A peine accoudé dans mon coin, je m'endormis. Je ne sais depuis combien de temps je me livrais à la trompeuse illusion du sommeil, lorsqu'un garçon, s'approchant de moi, répéta trois fois en suivant une ganune ascendante: — Monsieur ! monsieur!! monsieur!!! Je me réveillai. — Après ? lui dis-je. — Monsieur a dit qu'il déjeunerait, lui et ses compagnons, avec une personne qu'il attendait à l'embarcadère de Fontainebleau. — A--je dit cela ? — Monsieur l'a dit. -^ Vous en êtes sûr ? -Oui. — Eh bien ? — * Eh bien, alors il serait temps que monsieur commandât son déjeuner, vu que nous approchons de Fontainebleau.

274 MÉMOIRES P'aLEX. DUMAS -^ Déjà? — Ah ! monsieur a dormi longtemps 1 — Vous eussiez bien pu me laisser dormir plus longtemps encore. — Mais Tami de monsieur... — L*ami de monsieur eût trouvé monsieur, dans le cas où il serait venu. — Mais monsieur n'est donc pas sûr de rencontrer son ami? — Garçon, quand vous aurez lu Socrate, vous saurez combien un ami est rare, et combien, par conséquent, on est peu sûr de rencontrer un ami! -- Alors, monsieur pourrait toujours commander le déjeuner pour trois ; si Tami de monsieur vient, on ajoutera un couvert. — Vous dites que nous sommes près da Fontainebleau? répondis-je. en éludant la question. — Dans cinq minutes, nous serons en face du débarcadère, — Alors je vais voir si mon ami vient. Et je montai sur le pont, tournant machinalement mes yeux vers le débarcadère. On en était encore à une trop grande distance pour rien distinguer ; mais, aidé du courant et de la vapeur, le bateau descendait assez rapidement. Peu à peu, les individus groupés sur le rivage se détachèrent les uns des autres. On commença de distinguer les contours, puis la couleur des habits, puis les traits du visage. Mes regards s'étaient arrêtés presque malgré moi sur un individu qui attendait au milieu de dix autres personnes, et que je croyais reconnaître. Mais c'était si peu probable!... Cependant, il lui ressemblait bien... Si c'était lui, quelle chance !... Non, cela me paraissait impossible... Pourtant, c'était bien sa tournure, sa taille, sa physionomie. Le bateau approchait toujours. L'individu qui faisait Tobjet de mon attention descendit dans la barque. Le bateau s'arrêta pour recevoir les passagers. A moitié chemin di^ bateau, l'individu xe^ recoofltt à son tour, et me salua de la main«

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAB ^75 — C'est toi? m'écriai-je. —
Oui, c'est moi, me répondit-il. Pavais trouvé mon Carré; seulement, il
s'appelait Félix Deviolaine ; et, au lieu d'être pour moi un simple camarade
de collège, il était mon cousin. Je courus à l'échelle, et je me jetai dans ses
bras avec autant d'effusion que Bixio s'était jeté dans les bras de Carré, —
Tu es seul ? me demanda Félix. — Non ; je sui? avec Bixio et Boulanger. T-
Avez» vous déjeuné ? — Non. «— Eh bien, je vais déjeuner avec vous ? —
C'est-à-dire que nous allons déjeuner avec toi, -- C'est la même chose. —
Poiijt. Je lui expliquai alors la différence qu'il y avait pour lui & d^euner
avec nous, ou pour nous à déjeuner aveô lui. Il comprit parfaitement. Le
garçon attendait, laj^erviette à la main ; le drôle m'avait suivi comme un
requin suit un navire affamé. ^ Un déjeuner pour quatre ! lui dis-je, et,
pourvu qu'il se compose de deux bouteilles de bourgogne^ de huit
côtelettes, d'un poulet et d'une salade, ajoutez ensuite ce que vous voudrez
comme hors-d'œuvre et entremets. Le déjeuner nous conduisit jusqu'à
Melun. Le soir, à quatre heures, nous débarquions sur le quai voisin de
l'hôtel de ville, et, le lendemain, je reprenais mes répétitions de Charles VIL

— > Les soupers de Georges. — Le jardin da Luxembourg au clair de lune. — M. Scribe et le Clere de la basoche. — M. d'Ëpagny et Jacquet Clément. — Les représentations des classiques au Théâtre -Français. — Les Guelfes de M. Arnault. — Parenthèse. — Ëpître dédicatoire au souffleur. — Compensation offerte à M. Amaull. — Mon vis-à-vis à la représentation de Pertinax. — Chute éclatante de la pièce. «- Querelle avec mon vis-à^s. — Les journaux s'en occupent. — Ma réponse dans le JourwA de Paris. — Conseil de M. Pillet. « A cette époque, rien n'avait encore terni dans mon esprit ce juvénile amour de la capitale qui m'avait fait vaincre tant d'obstacles pour y transporter ma vie. Trois ou quatre jours passés hors du tourbillon littéraire et politique de Paris me paraissaient une absence. Pendant le mois que j'étais resté iTrouville, il me semblait que la terre n'avait pas tQurné. Je ne pris que le temps de courir chez moi, d'y déposer mon costume de chasse, — quant au gibier, mes compagnons de route y avaient mis bon ordre, -- d'y prendre langue sur les affaires qui avaient pu me survenir, et je me rendis à l'Odéon. Il est vrai qu'en marchant très- vite, il me fallait une bonne demi-heure à pied, et une heure en fiacre, pour aller de ma rue Saint-Lazare au théâtre de l'Odéon. Les chemins de fer n'existaient pas encore ; sans quoi, j'eusse fait comme un de mes amis qui avait un oncle logeant à la barrière du Maine. Quand cet- ami allait chez son oncle, — et cela lui arrivait deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, — il prenait le chemin de la rive gauche. 11 n'avait que Versailles à traverser, et il était chez son oncle! On avait répété pour la conscience ; mais on ne pressait aucunement les répétitions. La dernière^ pièce représentée était le Masque de fer^ de MM. Âmould et Fournier. Loduroy

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 277 y avait été magoiflque, et la pièce^ quoiqu'elle fût jouée sans Georges, faisait de Targent. Je dis quoiqu'elle fût jouée sans Georges, parce qu'il y avait ce préjugé à l'Odéon, préjugé accrédité par Harel, qu'une pièce ne faisait pas d'argent du moment que Georges n'y jouait pas. Lîgier, artiste plein de conscience, mais presque toujours forcé de lutter contre sa taille trop petite, et contre sa voix trop grosse, y avait eu, de son côté, dans un rôle d'invention, autant que je puis me le rappeler, un succès réel. Quelle admirable troupe que celle de l'Odéon, à cette époque ! Comptez sur vos doigts ceux que je vais nommer, et vous trouverez six ou huit artistes de premier ordre : Frederick Lemaître, Ligier, Lockroy, Duparay, Stockleit, Yizentini, mademoiselle Georges, madame Moreau-Sainti, qui a eu le privilège de rester toujours belle, et mademoiselle Noblet, qui, par malheur, n'a pas eu celui de rester toujours bonne ! mademoiselle Noblet, pauvre enfant qui venait de me jouer Paula, et qui allait me jouer Jenny ; mademoiselle Noblet, dont le grand œil noir, dont la belle voix, dont la physionomie mélancolique donnaient des espérances qui se sont éteintes de telle façon au Théâtre-Français, que, quoiqu'elle soit jeune encore, on ignore, depuis dix ans, sicellequi promettait tant de choses est morte ou vivante ! Pourquoi ces éclipses de talent, si fréquentes au théâtre Richelieu ! C'est ce que nous examinerons à la première occasion qui se présentera de le faire. Que Dressant, qui m'a si admirablement joué, il y a quelque quinze ou seize ans, le prince de Galles dans Kean, y prenne garde, et se cramponne bien au nouveau répertoire, — ou sinon il s'y noiera comme les autres. Je restai à souper chez Georges. J'ai déjà dit combien les soupers de Georges étaient charmants, et ressemblaient peu aux soupers de Mars, quoique souvent les uns et les autres fussent composés des mêmes personnes. Mais, dans ce cas-là, les convives» en général, se modèlent VUK 16

278 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS sur la maîtresse de la maison* ^ Mademoiselle Mars, toujours un peu roide et un peu compassée, semblait mettre la main sur la bouche de ses amis, même les plus familiers, et n'en laisser sortir qu'un certain esprit. Georges, bonne fille s'il en fut, sous ses airs d'impératrice, permettait tous les genres d'esprit, et riait à belles dents, tandis que Mars, pour la plupart du temps, ne souriait que du bout des lèvres. Aussi, que d'esprit éparpillé, gaspillé, perdu, dans un souper de Georges! Comme on voyait bien que tous les convives — Harel, Janin, Lockroy — en avaient à ne savoir que faire! Quand Becquet s'aventurait au milieu de nous, Becquet, phare chez mademoiselle Mars, passait chez mademoiselle Geôles à l'état de veilleuse. Et puis c'étaient des esprits si différents que ces esprits-là! Harel, esprit caustique et riposteur ; — Janin, esprit rieur et bon enfant; — Lockroy, esprit fin et aristocratique. Pauvre Becquet! on était obligé de le réveiller, de l'aiguillonner, de l'éperonner. Il avait l'air d'un respectable ivrogne endormi au milieu d'un feu d'artifice. Puis, après ces soupers, qui duraient jusqu'à une heure ou deux heures du matin, on descendait au jardin. Le jardin avait une porte donnant sur le Luxembourg, et la chambre des pairs, qui se souvenait qu'Harel avait été secrétaire de Gambacérès, lui prêtait la clef de cette porte. Il en résultait que nous avions un parc royal pour le dessert de notre dessert. Les jardins d'architecture classique, comme Versailles, les Tuileries et le Luxembourg, sont admirables à voir la nuit, au clair de lune. Chaque statue y semble un fantôme ; chaque jet d'eau, une cascade de diamants. O nuits de 1829, de 1830 et de 1831 étiez-vous réellement aussi belles que je le dis? ou étaient-ce mes vingt-sept ou vingt-huit ans qui vous faisaient si parfumées, si harmonieuses, si pleines d'étoiles?..* Au reste, le Théâtre-Français continuait, à notre grande joie, à faire, par ses chutes, de mélancoliques pendants aux succès de ses confrères des boulevards et d'outre-Seine. — On venait d'y jouer une pièce en cinq actes, intitulée Jacques

Clément, laquelle avait tout dimplenoient pour sujet la idQjrt d'Henri III, sujet traité avec un grand talent par Yitet, dans ses Scènei historiques. Ceux qui ont oublié les États de Blois et la Mort d'Henri III peuvent relire ces deux ouvrages, qui ont eu une grande in•fluence sur la renaissance littéraire de 1830. Un singulier incident avait précédé la représentation de Jacques Clément. La pièce, faite eu collaboration par BfM. Scribe et d'Épagny, reçue au théâtre de l'Odéon, avait été arrêtée par la censure de 1830. — Cette bonne censure! elle est la même à toutes les époques : il arrive bien toujours un moment où on lui coupe les doigts avec ses propres ciseaux; mais les censeurs sont de la race des polypes : leurs doigts repoussent. . La censure avait donc arrêté le drame de MM. Scribe et d'Épagny . Le bâtiment qui portait leur double bannière, et sur lequel le ministre de l'intérieur avait mis l'embargo, par l'intermédiaire de ses douaniers, était à l'ancre dans les docks de la rue de Grenelle. La révolution de 1830 le remit à flot. Nous avons dit qu'Harel avait reçu l'ouvrage en 1829. Redevenu maître de son ouvrage par le fait de la révolution de juillet, Scribe ne pensa plus à Harel, et porta sa pièce au Théâtre-Français. Mais Scribe, qui compte si bien d'ordinaire, comptait, cette fois, sans Harel. Harel était de trop bonne mémoire, lui, pour oublier Scribe. Il poursuivit auteur et pièce, un papier à la main, et un huissier au derrière. Il va sans dire que l'huissier arrêta la pièce et l'auteur au moment où ils tournaient le coin de la rue de Richelieu. Les huissiers sont si bons coureurs! Un procès s'ensuivit ; Harel perdit le procès. Mais le procès avait fécondé l'imagination de Scribe : il vit, dans cette double insistance du Théâtre-Français et du théâtre de l'Odéon, un moyen de faire d'une pierre deux coups, d'une pièce deux pièces. De cette façon, M. Scribe aurait son drame, M. d'Épagny son drame, le Théâtre-Français son drame, et l'Odéon son drame. La pièce, en conséquence, fut dédoublée comme une carte

280 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS le Théâtre-Français, qui était en déveine, hérita du Jacques Clément de M. d'Épagny ; Harel tira Scribe en arrière par le pan de son habit, jusqu'à ce que le Clerc de la basoche et lui entrassent, à reculons, sur la seconde scène, française. — Il est entendu que je n'emploie cette locution, un peu ambitieuse, de seconde scène française^ que pour ne pas mettre, Odéon si près de reculons. Les deux drames tombèrent, ou à peu près. Je ne les ai vus ni l'un ni l'autre; je me garderai donc bien d'exprimer mon opinion sur eux. Mais les vrais jours de fête pour nous, — on nous pardonnera, je l'espère, cette innocente revanche, — c'était quand un de ces messieurs de l'Institut, Lemercier, Yiennet ou Arnault, donnait à son tour un ouvrage. Alors, il y avait liesse générale. On se donnait rendez-vous à l'orchestre du Théâtre-Français, et Ton assistait à ce spectacle, attristant pour les amis, mais fort réjouissant pour les ennemis, — et ces messieurs nous avaient traités comme tels, — d'une œuvre qui tombait toute seule, soit avec un peu d'aide, soit poussée doucement par l'aigre bise des sifflets. Le plus spirituel des trois auteurs que je viens de nommer était M. Arnault, homme, je l'ai dit ailleurs, d'une valeur immense et d'un esprit éminent. Mais chacun a son dada ! comme dit Tristram Shandy, et le dada de M. Arnault était la tragédie; mauvais dada, poussif, essoufflé, fourbu, qui, malgré le feu que le Constitutionnel lui mettait aux jambes, pouvait rarement arriver au dernier vers d'un cinquième acte ! Aussi demandions-nous que Ton jouât ces messieurs avec autant d'ardeur que ces messieurs demandaient qu'on ne nous jouât pas. Eux demandaient, de leur côté, à grands cris, qu'on les jouât, et, comme ils avaient pour eux le gouvernement, surtout depuis la révolution de juillet, — malgré la timide opposition du Théâtre-Français, malgré les soupirs des sociétaires, et les- gémissements, du caissier, — leur tour de représentation arrivait.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 281 n'est vrai que le supplice ne durait pas longtemps; il se bornait, en général, aux trois représentations d'usage, quand il atteignait même ces trois représentations. Souvent la première ne finissait pas : témoin Pertinax et Arbogaste. Il était alors curieux de voir les prétextes que ces messieurs trouvaient à leur chute. Ceux de M. Arnault étaient charmants, attendu qu'il était impossible d'avoir plus d'esprit que n'en avait M. Arnault. Ainsi, par exemple, il avait fait reprendre, au Théâtre-Français, une ancienne pièce de lui, jouée, je crois, sous l'Empire, le Proscrit[^] ou les Guelfes et les Gibelins, La pièce était tombée. A qui s'en prit l'académicien furieux?—A Firmin! Gomment, à Firmin? Oui, à Firmin, charmant artiste, plein de cœur et de conscience, jouissant près du public d'une constante faveur, mais à qui la mémoire commençait à faire défaut. Firmin jouait dans l'ouvrage le rôle de Tebaldo, chef des Gibelins, et frère d'Uberti, chef des Guelfes. — Les autres rôles étaient joués par Ligier, Joanny et Duchesnois. Comme on le voit, M. Arnault n'avait pas à se plaindre : la Comédie-Française lui avait prêté ce qu'elle avait de mieux; peut-être était-ce par conviction que ce ne serait pas pour longtemps. Eh bien, M. Arnault prit pour prétexte de sa chute la mémoire ou plutôt le manque de mémoire de Firmin, et dédia sa pièce au souffleur. Nous avons sous les yeux, et nous allons citer cette curieuse dédicace, qui aura pour nos lecteurs, nous l'espérons du moins, tout l'attrait d'un morceau inédit. ÉPÎTRE DÉDIGATOIRE AU SOUFFLEUR DU THÉÂTRE -FRANÇAIS (i). « Monsieur, » Tous les auteurs ne sont point des ingrats. J'en sais qui T (i) Trois personnages sont décorés de ce titre; leur importance, touvin. 16.

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

282 HÊMOIRES D'ALEX. DUMAS ODt fait hommage de leur succès à l'Artiste auquel ils en étaient particulièrement redevables. » J'imiterai ce noble exemple : je vous dédie les Guelfes. » Mademoiselle Dnchesnois, M. Joanny, M. Ligier, ont contribué, sans doute, à la réussite de cet ouvrage par un zèle égal à leur talent ; mais, quoi qu'ils aient fait pour moi, ont-ils fait autant que vous, monsieur ? » Souffler n'est pas jouer ^ dira M. Firmin, qui est plus fort encore au jeu de dames qu'au jeu de la scène (1). » À cela, je réponds comme Sganarelle : « Oui et non ! » » Quand le souffleur donne seulement le mot à l'acteur, quand il ne fait que soutenir la mémoire du comédien, non, certes, souffler n'est pas jouer ! Mais, quand l'acteur prend tout du souffleur, tout, depuis le premier jusqu'au dernier vers de son rôle ; quand votre voix couvre la sienne ; quand c'est vous seul qu'on entend pendant qu'il gesticule, certes, c'est jouer que de souffler ! teîois, diffère, non pas en raison de l'office de l'acteur, laqueUe est l'œuvre d'un homme, mais de celle du genre auquel s'applique leur talent. Donne-t-on un ouvrage romantique, l'acteur ou l'acteur en chef prend le cahier, et pas un trait de cette noble prose n'arrive aux oreilles des acteurs sans avoir passé par sa bouche ; mais, s'il s'agit d'un ouvrage classique, d'un ouvrage en vers, se retranchant alors dans sa dignité, comme le bourgeois qui n'exécutait que des gentilshommes : Expédiez-moi cela, vous autres ! dit le souffleur en chef en passant le cahier roturier à ses subalternes. Ses fonctions, pour la haute comédie » sont déléguées au second souffleur, et abandonnées pour la tragédie au troisième, c'est-à-dire à l'homme laborieux et modeste à qui l'œuvre est dédiée. • (i) « Les dames — c'est du jeu qu'il s'agit — les dames sont, en effet, la passion dominante de cet artiste, qui n'y est pourtant pas de première force. Il sait, toutefois, concilier cette passion avec ses devoirs, et n'est guère moins pressé à quitter sa partie pour entrer en scène qu'à quitter la scène pour reprendre sa partie, quand il a affaire au public ; quand il a affaire aux auteurs ^ il n'y met pas ^ à la vérité, la même prestesse ; mais, comme il ne s'agit que de répétitions, n'arrive-t-il pas toujours assez tôt... quand il arrive ? » •

«ÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 283 » H'est-ce pas là, monsieur, ce qui est arrivé, non-seulement à la première, mais encore à chaque représentation des Guelfes? n'est-ce pas vous qui avez joué véritablement le rôle de M. Firmin? » Sa mémoire est, dit-il, des plus mauvaises. Cela se con* çoit, d'après le système qui place le siège de la mémoire dans la tête (1). Mais, dans la circonstance, M. Firmin ne rejette-t-il pas sur sa mémoire le tort de sa volonté? » Et pourquoi, me direz-vous, M. Firmin manquerait-il de bonne volonté envers vous qui en avez pour tout le monde? envers vous qui, par votre âge, et peut-être aussi par vos malheurs, si ce n'est par d'anciens succès, aviez droit, au moins, à ces égards que Ton ne refuse pas à Fécolier qui débute? » Tels sont, en effet, les droits que je me savais à la complaisance de M. Firmin, et, ces droits, je croyais les avoir fortifiés en lui offrant un des rôles les plus importants dans ma tragédie, le rôle que vous avez soufflé ou que vous avez joué : c'est bonnet blanc et blanc bonnet. » J'étais bien loin de soupçonner que cet honneur fait au talent de M. Firmin fût une injure à ses prétentions. » C'est pourtant ce qui est arrivé. » La succession de Tabna était ouverte. — Quand l'empire du monde vint à vaquer, tous ceux qui prétendaient à l'empire d'Alexandre n'étaient pas des héros : j'aurais dû m'en souvenir; mais profite- t-on toujours des leçons de l'histoire? » Je ne m'imaginais pas que l'héritier de l'Alexandre dramatique dût être celui de ses survivants qui lui ressemble le moins. » La nature s'était montrée bien prodigue envers Talma. Chez lui, le physique répondait au moral : c'était un corps élégant qu'habitait une âme brûlante ; c'était une tête admirable (1) « Le siège de la mémoire varie selon les individus. Il était dans le ventre chez ce comédien à qui Voltaire envoyait ses Variations dans un pâté. Mademoiselle Gontat le plaçait dans son cœur et sa mémoire était excellente. »

284 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

table qu'animait une vaste intelligence ; c'était une voix puissante dont l'accent pathétique et solennel servait d'organe à son inépuisable sensibilité, à son infatigable énergie. Tout ce que la nature peut donner, Talma le possédait, et Talma possédait aussi tout ce que l'art peut acquérir. » Si bien partagé qu'il soit, M. Firmin réunit-il en lui toutes ces perfections? Son physique, un peu grêle, ne messied pas à tous les jeunes rôles; mais s'accorde-t-il avec la dignité qu'exigent les rôles de premier emploi? Sa voix n'est pas dénuée de charme dans l'expression des sentiments affectueux; mais a-t-elle la vigueur qu'exigent les habitudes graves et les sentiments violents ? Son intelligence ne manque pas d'étendue; mais ces moyens d'exécution y répondent-ils quand il veut sortir des bornes où la nature le circonscrit? » La fierté de l'aigle peut se trouver dans le cœur d'un pigeon, et le courage d'un lion dans le cœur d'un caniche. Mais, quelque sentiment qui l'anime, le biset ne peut roucouler ; le roquet ne peut que hoganer! Or, ces accents n'ont pas tout à fait l'autorité d'un cri du roi des airs, d'un rugissement du roi des bois. y> D'après ces judicieuses réflexions, distribuant les rôles de ma tragédie aux acteurs qui ont les aptitudes les plus analogues aux caractères de ces rôles, j'avais donné celui d'Uberti à M. Llgier, acteur doué d'une voix et d'une figure imposantes, et j'avais réservé à M. Firmin le rôle du tendre et passionné Tebaldo. » De quoi diable m'avisais-je? I) De même que tout Anglais dit, partout où il rencontre de l'eau salée : Ceci est à nom ! de même, partout où il rencontre un rôle fait à la physionomie de Talma, M. Firmin dit : Ceci est à moi (1) ! (i) < En conséquence de ce droit, H. Firmin se dispose à jouer Hamlet. Il a même acheté» dit-on, pour cela, le costume que Talma portait dans ce rôle. Qu'il y pense t cet habit-là n'est point fait à sa taille, et, d'ailleurs, on n'a pas toujours pris pour lion tout ce qui a porté une peau de lion. » ^

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 785 » Le rôle d'Uberti était destiné à Talma, et je ne l'offrais point à M. Firmin! le rôle d'Uberti était revendiqué par M. Firmin, et je ne le reprenais pas à M. Ligier! double crime de lèse-majesté. Comme la majesté de M. Firmin m'en a puni, hélas! — Elle accepta le rôle que je lui offrais. » Confident des secrets de la Comédie, vous savez, monsieur, quel a été le résultat de cet acte de complaisance. Mis à l'étude en avril, les Guelfes pouvaient être représentés en mai, sous la propice influence du printemps ; ils ne Tout été qu'en juillet, sous le poids de la canicule. — Ainsi Tavait décidé M. Firmin. » 0 puissance de la force d'inertie ! Quand plusieurs vaisseaux marchent de conserve, la vitesse commune est réglée sur celle du plus mauvais voilier. La marche commune, en cette circonstance, fut réglée sur la mémoire de M. Firmin, laquelle, par malheur, était réglée sur sa bonne volonté. » Cette bonne volonté a pensé compromettre les intérêts de ma réputation. Mais tout se compense. A quel point, monsieur, n'a-t-elle pas servi les intérêts de votre gloire! Tous les journaux en font foi. N'est-ce pas elle qui, vous exhumant du trou où jusqu'alors vous aviez enfoui votre capacité. Ta révélée au public? n'est-ce pas elle qui, vous élevant au niveau des acteurs aux pieds desquels vous étiez caché jusqu'alors, leur a donné en vous un interlocuteur? » Déclamant tandis que M. Firmin gesticulait, vous avez, il est vrai, transporté des boulevards sur le Théâtre-Français une imitation de ce concert singulier d'un déclamateur qui, sans se laisser voir, et d'un gesticulateur qui, sans se faire entendre, concourent à l'exécution d'un même rôle. Des gens d'un goût méticuleux s'en sont formalisés, il est vrai; mais que vous importe? Ce n'est pas vous, monsieur, qui, dans ces scènes, faisiez le polichinelle ; et que m'importe, à moi, puisque, agissant ainsi, vous avez sauvé ma pièce? D'ailleurs, est-ce là le premier emprunt, et l'emprunt le moins honorable, que votre noble théâtre ait fait à ceux des boulevards (1)? (1) « Louis XI et Emilia, dont nous apprécions tout le mérite, sem

286 MÉMOIRES D'ALEX DUMAS » Grâce à cet accord admirable, les Guelfes ont eue quelques représentations. Mais pourquoi leur cours, suspendu par un voyage de mademoiselle Duchesnois, n'a-t-il pas été repris à son retour, ainsi que Ta demandé cette grande actrice, et que l'annonçait Faflsche (1) ? « I M. Firmin s'y refuse. Le rôle de Tebaldo, dit-il, est sorti de sa mémoire. Il faudrait, pour cela, qu'il y fût jamais entré. Mais que nous fait, après tout, à vous ou à moi, qu'il sache son rôle ou non ? N'en peut-il pas user à Tavenir comme par le ipassé ? Manquerait-il de mémoire tant que vous ne lui manquerez pas ? Sa mémoire n'est-elle pas au bout de votre lan* gue, qui n'est point paralysée, comme on sait ? » Mais ces difficultés, qu'on dit venir de M. Firmin, ne viennent-elles pas de vous, monsieur ? Accoutumé à opérer sous terre, ne serait-ce pas vous qui, en secret, les susciteriez ? Vous n'avez point part entière comme M. Firmin ; payé en souffleur quand vous faites le rôle d'un acteur, et d'un premier acteur, ne vous lasseriez-vous pas, à la fin, de ne vous essouffler que pour la gloire, et ne vous oppqsez-vous pas dans l'ombré à la reprise d'une pièce pendant laquelle vous n'avez pas le temps de respirer ? » De la justice, monsieur ! de la justice ! — M. Firmin vous doit, sans doute, une indemnité : réclamez-la ; mais ne compromettez pas les intérêts du Théâtre-Français en entravant blent, en effet, avoir été empruntés, si ce n'est dérobés, aux théâtres des boulevards. Si, pendant la représentation de ces pièces > Torchestre sortait parfois de sa léthargie, soit pour annoncer par une fanfare rentrée et la sortie des personnages, soit pour expliquer par une ritournelle ce que le discours n'a pas fait comprendre, bien qu'on sôit dans l'enceinte consacrée à Racine, à Corneille et à Voltaire, on se croinit volontiers à rAmbigu-Ck>mique ou à la Gaieté ; il ne manque plus que cela pour compléter Fillusion. Espérons Xpie les régénérateurs de oe théâtre nous sauront gré de la remarque, et qu'ils en profiteront pour le perfectionnement de la scène française. » (1) < Depuis six mois, et même encore aujourd'hui, l'affiche porte : c En attendant les Guelfes et les Gibelins ; • probablement ne le portera-!-elle plus demain. •

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS ' 287 son service, en l'empêchant de satisfaire aux droits d'un auteur; cela peut tirer à conséquence, songe/ -y ; le nombre des auteurs mécontents de lui à juste titre n'est déjà que trop grand; gardez-vous de l'augmenter^ « Le second Théâtre-Français, quoi qu'oa. ait fait pour le tuer, n'est pas morte encore. Serait-il impossible de le remettre sur pieds. » Les acteurs qu'on a détaciés pour encombrer le premier théâtre, qui les paye moins pour jouer chez lui que pour ne jouer niùle part, ces acteurs, dis-je, ne pourront-ils pas, enfin, se lasser d'une condition qui, de la classe des curés, les fait descendre dans celle des vicaires, ou plutôt qui, d'évêques qu'ils étaient, les a faits meuniers? Enfin, ne reste-t-il pas encore à i'Odéon un noyau de troupe tragique? et l'école de déclamation n'a-t-elle pas de sujets qui puissent le grossir? » Pensez-y, monsieur, la tragédie, que l'on semble vouloir étouffer à la rue de Richelieu, pourrait trouver un refuge au faubourg Saint-Germain, qui fut son berceau et celui du Théâtre-Français. Vous ne feriez pas mal d'en souffler un mot à MM. du comité. » Au reste, quoi qu'il advienne, croyez, monsieur, que les obligations que je vous ai ne sortiront jamais de ma mémoire, qui n'est pas ingrate comme celle de M. Firmin, y> Que ne puis*je vous manifester ma reconnaissance par un hommage plus digne devons! — Vous dédier une tragédie et une tragédie en vers, par le temps qui court (1)! Mais (i) < CTest surtout contre les tragédies en vers que se déchaînent aujourd'hui les arbitres du goût. Leur répugnance contre les vers l'emporte encore sur leur amour pour le romandsme. Si, dans cette série de chapitres — intitulés scènes — dont Tensemble forme un roman intitulé drame, et qu'on débite sous le titre de Louis XI; si, dans Louis XI, la prose écossaise de sir Walter Scott eût été versifiée et rimée, ce drame n'eût pas été mieux accueilli d'eux qu'une tragédie posthume de Racine, bien que le sens commun n'y soit gUiTe plus respecté que dans un mélodrame. C'est à Tabsence de la rime aussi qu^ÉmUia doit la faveur dont ces messieurs l'ont honorée. — Après avoir entendu la lecture de cette oeuvre : Le problime est résolut s'écriait un desmem*

286 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS chacun s'acquitte avec sa monnaie : monsieur ne repoussez pas la mienne. » Souvenez-vous, monsieur, que Benoît XIV n'a pas dédaigné la dédicace de Mahomet. — Je ne suis pas un Voltaire, je le sais; mais aussi vous n'êtes pas un pape. — Tout considéré, peut-être sommes-nous dans des rapports équivalents à ceux où se trouvaient ces deux personnages. D'ailleurs, prenez cela en attendant mieux. » Classique par principe et par habitude, je ne m'étais pas cru jusqu'ici assez de génie pour me passer de rime et de raison. Mais qui sait? peut-être serai-je, un jour, en état de m'essayer dans le genre romantique : si je méloigne de l'âge où Ton extravague, je me rapproche de celui où Ton radote. » Patience donc! » Je suis, avec toute la considération qui vous est due, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, » Arnault. » Hélas! il y a deux choses que j'ai inutilement cherchées! et Dieu sait, cependant, si, quand je cherche, je cherche bien! C'est bres les plus importants du tribunal par qui elle avait été jugée : Le problème est résolu ! nous avons enfin une ttragédie en prose I • Les comédiens français donnèrent jadis cent louis à Thomas GorneiUe, pour mettre en vers une comédie de Molière, le Festin de Pierre, Les comédiens français veulent, dit-on, donner aujourd'hui mille louis à un académicien, pour mettre en prose les tragédies de Corneille» de Racine, de Voltaire. Est-il bien nécessaire qu'ils s'adressent à un académicien pour cela? Plusieurs d'entre eux ne font-ils pas cette parodie tous les jours? » Les vers et la rime ne sont pas dans la nature, disent les amateurs de la nature. Les vêtements, messieurs, ne sont pas dans la nature, et, cependant, vous en portez pour vous distinguer de l'bomme de la nature; bien plus, vous les portez en belles étoffes, pour vous distinguer de la canaille, et, quand vous êtes en fonds pour cela, vous les ornez de broderies pour vous faire distinguer même entre les gens bien mis. Ce que l'on fait pour le corps, permettez-nous de le faire pour la pensée; permettez-nous de faire pour l'esprit ce que tous faites pour la matière. •

MÉMOIRES D'ALBX. DDMAS 289 se de Pirmin à M. Arnault, — et la tragédie de Pertinax. La réponse n'existe plus ; la tragédie n'existe pas. — Pourquoi Pertinax? Qu'est-ce que Pertinax? et que vient faire ici le successeur de Commode? Demandez plutôt ce qu'il allait faire au Théâtre-Français, le malheureux! il allait y tomber sous les sifflets du parterre, après être tombé sous les épées des prétoriens. Voici l'histoire de sa deuxième mort, le récit de sa seconde chute. A dix-sept cents ans de distance, je ne puis pas dire grand'chose de la première; mais, à vingt-quatre ans d'intervalle je puis raconter la seconde, à laquelle j'ai assisté* Ces malheureux Guelfes, après s'être obstiné à y rester neuf mois, avaient enfin disparu de l'affiche. Il fallait pour M. Arnault un dédommagement au défaut de mémoire de Firmin. Le comité décida que le Pertinax du même auteur, quoiqu'il ne fût reçu que depuis onze ans, serait immédiatement mis à l'étude. « Que depuis onze ans ! » répétez-vous, et vous croyez que je me trompe, n'est-ce pas? C'est vous qui vous trompez. L'Arbogaste de M. Viennet, reçu en 1825, n'a été joué qu'en 1841! le Pizarre de M. Fulchiron, reçu en 1803, n'est pas joué encore (1)1 {1) n'est vrai de dire qu'en 1805, M. Fulchiron, par un trait d'abnégation qui rhonore, céda son tour à l'auteur des TempHes, M. Raynouard. Voici la lettre qu'il écrivit à cet effet au comité d'administration de la Comédie-Française : « Messieurs, > Je viens d'apprendre que le préfet avait donné son permis aux Templiers. Désirant rendre à cet ouvrage et à son auteur toute la justice et tous les égards qu'ils méritent, je m'empresse de vous annoncer que je cède mon tour à cette tragédie; mais je demande, en même temps, à reprendre le mien immédiatement après, de façon que la seconde tragédie qui sera jouée, à compter d'aujourd'hui, sera une du VIII. 17

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

290 MÉMOIRES d'IBIS. DU|IAS Donc, le comité du Théâtre-Français, voulant ^éd^fiix^ager M. Amault de la disparition subite des ChAôlfes^ mit à l'étude le Pertinax^ que l'ingrat souffleur, malgré I9 feoieuse é|4tre dédicatoire n'a jamais appelé que le Peu Tigmece, Quel malheur, mon Dieu ! que Pertmax n'a^t p;^ été imprimé! comme je vous en donnerais des fragments, et comme vous comprendriez la gaieté du parterre à la première représentation de cette tragédie! Tout ce que je me rappelle, c'est qu'au moment déçi^, l'empereur Commode appelait son secrétaire. J'avais devant moi un grand monsieur dont les larges épaules et l'épaisse chevelure m'avaient intercepté l'acteur, chaque Ibis que Tacteur s'était tpouvé sur la même ligna que lui. Par malheur^ je n^vais pas les ciseaux de Sainte-Joix. mtenfiei; si vous voulez bien m'en donner l'assurance par une. lettre!, ceUe-ci sanctionnera l'abandon que je fais actueUement de mon tooi, » J'ai Thonneur d'être, messieurs, votre serviteuç, » FoLCHiapii ?

MÉMOIRES D'A.LBX. IIVMiS W A S0S çipp^auGlissepieats
frénétiques, je fecoBa^s que ce monsieur comprenait beaucoup de choses
que je ne compre^^ n^is pas. U en résulta que, lorsque Tempereur
Commode appela son eecrétaire, cette espèce de jeu de mots me paraissant
demander une e^plications, je me penchai vers mou loonsieur, et, avec toute
la politesse dont j'étais capable : — Pardon, monsieur, lui dis-je, mais il me
semble que c'est une pièce à tiroirs! Mon homme bondit sur sa stalle,
poussa une espèce de ru^ssement, m^s se contint. ' Il est vrai que le rideau
était sur le point de tomber, et ^'ayant même qu'il fût tombé, notre
enthousiaste cn^t dç toutes ses forces : — L'auteur ! i ! Idalheureusement,
tQut le monde n'était point aijissi ardent ^ connaître Tautçur que mon
Yoisin, de face. U y avait quelque chose comme les trois quarts de la salle
— et là f^ut-être étaient les vrais amis de M. Amault— quine voulaient
point qu'on le nommât. Placé à l'orchestre entre M. de Jouy et Victor Hugo,
sentant à gauche les coudes du romantisme et à droite ceux du clossisme^ si
je puis me permettre de faire un mot, j'attendais patiemment et
courageusement que l'on cessât de siffler, la façon ^nt M. Arnault avait agi
avec moi, en me mettant à la porte de chez lui après Henri III, me laissant le
privilege de la neutraUté. Mais l'homme propose et Dieu dispose; Dieu ou
plutôt le diable inspira à ce voisin auquel j'avais fait une question indiscrete
peut-être, mais à coup sûr bien innocente, de me désigner à ses amis, et, par
conséquent, à M. Arnault, comme rÉole dont le signal avait déchaîné tous
ces vents qui sifflaient aux quatre points cardinaux de la salle sur des tons si
différents. Une querelle s'ensuivit entre moi et le grand monsieur, querelle
qui fit un instaut diversion à la lutte engagée. lie lendemain, tous les
journaux rendaient compte de cette

292 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS

avec leur impartialité, leur bienveillance et leur exactitude ordinaires pour moi. Il était urgent que je répondisse. Je choisis, pour publier ma réponse, le Journal de Paris[^] dirigé, à cette époque, par le père de Léon Pillet, un de mes amis. Le lendemain, le Journal de Paris publia, en effet, ma lettre, précédée et suivie de quelques lignes assez aigresdouces. Écoutez Texorde: « En rendant compte de la chute d'estime qu'a obtenue la tragédie de Pertinax[^] nous avons annoncé qu'une dispute avai[^] eu lieu au milieu de l'orchestre. M. Alexandre Dumas, l'un des acteurs de ce petit drame, plus animé que celui qui l'avait précédé, nous adresse une lettre à ce sujet. Nous nous empressons de la publier, sans vouloir nous faire juges des accusations accessoires que l'auteur d'He.nn /// porte contre les journaux. » Voici maintenant ma lettre, à la suite de laquelle viendra la péroration: « Vendredi, 29 mai 1829. • Malgré la ferme résolution que j'avais prise et suivie jusqu'à ce jour de ne jamais répondre à ce que les journaux diraient de moi, je crois devoir vous prier d'insérer cette lettre dans votre premier numéro. C'est la réponse à un petit article qui est le complément de votre feuilleton d'hier, et où vous rendez compte de Pertvnax. n Il est conçu en ces termes, «— votre petit article bien entendu: » Au moment où nous nous retirions de la salle, une vive » contestation venait de s'élever à l'orchestre entré un vieil» lard à cheveux blancs et un très-jeune auteur, c'est-à-dire, » sans doute, entre un classique et un romantique. Espérons r> que cette sdtercation n'aura pas de suites fâcheuses. » v C'est moi, monsieur, qui ai le malheur d'être le trhs-jwmé

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 293 auteur^ auquel il importe beaucoup, par cela même qu'il est jeuue et auteur, d^établir les faits tels qu'ils se sont passés. » J'étais à Torchestre des Français, entre M. de Jouy et H. Victor Hugo, pendant toute la représentation de Fertinax. Obligé en quelque sorte, comme écolier de Fart, d'étudier ce que font les maîtres, j'avais écouté attentivement et en silence les cinq actes qui venaient de s'achever, quand, au milieu de la contestation assez vive qui s'était élevée entre quelques spectateurs qui voulaient, les uns que l'on nommât M. Arnault, les autres qu'on ne le nommât point, je fus insolentment apostrophé, moi, muet et assis, par un ami de M. Arnault, debout et me désignant du doigt. » Je rappellerai textuellement sa phrase : • — n n'est pas étonnant qu'on siffle à l'orchestre quand H. Dumas est à l'orchestre. — > N'avez-vous pas honte, mon> sieur, de vous faire le chef d'une cabale? » Et sur ma réponse que je n'avais pas dit un mot, il ajouta : » — N'importe, c'est vous qui dirigez toute la ligue! » Gomme quelques personnes eussent pu croire à cette stu* pide accusation, j'en appelai au témoignage de MM. de Jouy et Victor Hugo. Ce témoignage fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire unanime. • Cela suffit, je crois, pour me disculper. » Mais, pendant que j'ai la plume à la main, monsieur^ comme c'est probablement la première et peut-être la dernière fois que j'écris dans un journal (1), je désirerais ajouter quelques mots relatifs aux ridicules attaques que m'a values mon drame d'^Tenri iii; l'occasion ne s'en présentera peut-être jamais aussi favorablement qu'aujourd'hui : permettez donc que je la saisisse. » Je crois comprendre, et j'accepte, je le crois encore, la véritable critique littéraire aussi bien que persoime. Mais, (1) Gomme Bonaparte aa 15 vendémiaire, j'étais loin d» voir clair dans ma destinée t

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

2M MÉMOIRES D*ALBX. DUMAS sérieusement, les faits que je vais vous citer, xhonsiBor, «mi^ ils de la critique littéraire? % Le lendemain de la réception de mon drame d'JienrC ill à la Comédie-Française, le Courrier des Théâtres^ qui né connaissait pas l'ouvrage, le dénonçait à la censure, avec l'espérance, disait-il, qu'elle ne souffrirait pas le scandale de la représentation. » Cela me paraît plutôt de la pitié que de la littérature. Qu'en dites-vous, monsieur? » Je ne parlerai pas d'une pétition présentée au roi pendant mes répétitions pour faire renter le Théâtre - Français dans la route du vrai beau (<1). On assure que Taugustè personnage auquel elle était adressée répondit simplement ; — Que puis-je dans une question de cette nature? Je n'ai, comme tous les Français, qu'une place au théâtre. » Je n'ai vraiment pas le courage d'en vouloir aux signataires d'une dénonciation qui nous a valu une telle réponse. » D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux ont rougi, depuis, de ce qu'ils avaient fait, en disant qu'ils avaient cru signer tout autre chose. i> Puis arriva le jour de la représentation; de ce jour seulement, les journaux, et on conviendra, avaient le droit de parler de l'ouvrage. » Ils en usèrent largement \ à eux permis; mais quelques-uns d'entre eux, ilsTavoiieroient eux-mêmes, n'ont pas été élégants dans leurs Critiques. Le Constitutionnel c: le Corsaire en dirent beaucoup plus de bien, le premier jour, que la pièce ne le méritait. » Huit jours après, le Constitutionnel compara la t)lède à celle de la Pie voleuse, et accusait l'auteur d'avoir dansé en rond dans le foyer de la Comédie-Française, avec quelques (i) J'avais oublié d'inscrire M. de Laville, auteur du Folliculaire et d'une Journée d'électeurs, au nombre des signataires de cette pétition, que j'ai citée dans une autre partie de mes Mémoires. Un de ces signataires, qui survit aux autres, m'a fait remarquer cette erreur, et je la répare.

The text on this page is estimated to be only 29.73% accurate

éfi^ttiënës^ autour du buste de Racine — qui est adossé à la muraille — en criant : Racine est mfimté f f» Ge n'était qiiis ridicule ; on haussa les épadles. » Le lendemain, le Corsaire disait que rôuvrage *làit une monstruosité, et que l'auteur était jésuite et pensioniié. C'était, il faut en convenir, Une excellente plaisanterie, adressée au fils d'un général républicain dont la mère n'a jamais touché la pension qui peut-être lui était due^ ni du gouvernement de l'Empire, ni du gouvernement du roi. » Gela devenait plus que ridicule, c'était méprisable. » Quant à la Gazette de France^ je lui rends la justice dé dire qu'elle n'a point varié un instant dans Topinion que M. de Martainville y exprima le preniier jour. Ge journal démêlait dsffls la pièce une conspiration flagrante contré le trOne et contre l'autel; quant au journaliste, il exjîrimait lé regret, vivement senti, de n'avoir pas vu paraître l'auteur demandé. On assure^ disait-il, que sa figv/re porte un caractère érriinem^ ment romantique. Or, comme le romantisme est la bétëuoiré de M. de Martainville, je puis croire, sans étr^ trop pointilleux, qu'il n'avait point l'intention de me faiHe Un tbmpiiment. Non-seulement ce n'est pas poli de la part de M. de Martainville, mais encore ce n'est pas délicat : M. de Martaiiivillë sait fort bien qu'on fait sa réputation , et qU^on Ué fait pas sa physionhomie. »M. de Martainville a une physionomie fort respectable. » Je pourrais continuer, expliquer les bauses de ces changements et de ces iujures, faire connaître des anecdotes assez curieuses sur certains individus; je pourrais eocore... Mais les douie colonnes de votre journal n'y suffiraierft point. • Je termiherai donc tna lettre en vous demandant un conseil, à voûSi monsieur, qui avez dé l'expénence. Gomment un auteur doit-il faire pouf s'épargner les querelles aux premières représentations? J*)èn ai eu trois, pour mon compte, depuis trois ifaols ; — trois querelles bien entendu : si c'eût été trois représentations, je n'y eusse pas survécu ! » Uueà Isdbel dé BatHère, avec tan adhiirateui^ de M. deLamothe-Langonqui prétendait]ç[uë j'avaie siMë.

296 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS » Une aux Élections, avec un ennemi de H. de LayiUe, qui prétendait que j'avais applaudi. » Une enfin, à Pertinax, avec un ami de M. Amault, pour n'ayoir ni applaudi ni sifflé. » J'attends ce conseil de votre bonté, monsieur, et je vous donne ma parole que je le suivrai, si toutefois il n'est pas impossible à suivre. » J'aiThonneur, etc. » Après cette dernière ligne, le Joumai de Paris reprenait en manière de réponse : « Quant au conseil que M. Alexandre Dumas veut bien demander à notre expérience, sur la conduite à tenir pour ne pas avoir de disputes aux premières représentations, nous lui répondrons qu'un jeune auteur, heureux d'un beau succès, et qui sait couvrir d'une honorable modestie ses jouissances d'amour-propre ; — qu'un écolier de Vart qui se résigne, comme M. Dumas, à étudier ce que font les malire^, jusqu'à l'auteur de Pertinacé inclusivement, — ne doit pas avoir à redouter d'injurieuses provocations. Si, malgré ces dispositions, naturelles sans doute au caractère de M. Dumas, on persistait à lui faire des querelles d'Allemand ou de classique, je lui conseillerais de les mépriser, non les Allemands, non les classiques, mais les querelles. » Ou bien encore, il lui resterait une autre ressource : ce serait celle de s'abstenir d'aller aux premières représentations. » Le conseil, on en conviendra, était difficile, sinon impossible à suivre : j'étais trop jeune, j'avais le cœur trop près de la tête, et, comme on dit vulgairement, la tête trop près au bonnet, pour mépriser les querelles, fût-ce des querelles d'Allemand ou de classique, et j'étais trop curieux pour ne point assister régulièrement aux premières représentations. J'ai été guéri, depuis, de cette dernière maladie; mais il a fallu du temps. Et encore, ce n'est pas le temps qui m'a guéri; ce sont les premières représentations.

NÉMOIRES D'ALEX. OOMAS 297 CCXV Chateaubriand
donne sa démission de pair de France. — Il s'expatrie. — Béranger le
chante. — Chateaubriand Tersificateur. — Première représentation de
Charles Vil. — La yisière de Ddafosse. — Yaqoub et Frederick Lemaître.
— La Reine d'Espagne, — M. Henri de Latonche. — * Ses tenvres, son
talent, son caractère. — Intermède de la Reine d*Espagne. — Préface de la
pièce. — Broits da parterre recueillis par l'antear. On s'occupait fort, à cette
époque, de la démission et de Texil de Chateaubriand, qui tous deux étaient
volontaires. L'ancien ministre donnait sa démission de pair de France, à
cause de l'abolition de Thérédité de la pairie; l'auteur des Martyrs s'exilait,
parce que le bruit que faisait son opposition devenait, de jour en jour, moins
sonore, et qu'il craignait de le voir s'éteindre tout à fait. — Vous savez,
madame, que Chateauloriand devient sourd? disais-je, un jour, à madame
O'Donnel, femme d'esprit, sœur d'une femme d'esprit, fille d'une femme
d'esprit. — Bon! me répondit-elle, c'est depuis qu'on ne parle plus de lui. Eh
bien, oui, il faut l'avouer, il se faisait contre Chateaubriand une terrible
conspiration, celle du silence, et Chateaubriand n'avait pas la force de la
supporter. Il espéra que l'écho de cette vaste renommée qui, un instant, avait
presque balancé dans le monde celle de Napoléon, s'était réfugié à
l'étranger. Les journaux firent grand bruit de cet exil volontaire. Béranger y
vit sujet à l'un de ses petits poèmes, et lui, voltairien et libéral, adressa des
vers à l'auteur d'^toto, de René et des Martyrs^ catholique et royaliste. On
se rappelle cette poésie de Béranger, qui commence par ces quatre vers :
Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie. Fuir notre amour, notre encens et nos
soins? VIII. » 17

296 MÉMOIRE à b* À L'ÉL. JOUKAS P. Tentends-tu pas la France qui s'écrie : « Mon beau ciel pleure une étoile de moins? » Chateaubriand eut le bon esprit de répotidhe en prose, tes meilleurs vers de Chateaubriand sont à cent piqties au-dessous des plus mauvais vers de Bélanger. Ce fut un des tourments de la vie de Chateaubriand, que de faire des vers si mauvais, et de s'obstiner à en faire. Ce travers, il le partageait avec Nodier : ces deux génies de la prose moderne étaient tourmentés du démon de la rime. Heureusement, on oubliera Moïse et les Contes en i?er*, comme on a oublié que Raphaël jouait du violon. Pendant que Béranger chantait, que Chateaubriand se retirait à Lueerne — où, huit ou dix mois après, je devais Taider à donner à manger à ses poules, — le jour de la première représentation de Charles Vil, c'est-à-dire le 22 octobre était arrivé. J'ai déjà dit ce que je pensais de la valëut* de ma pièce : comme vers, c'était un grand progrès sur Christine ; comme œuvre dramatique, c'était une imitation d'-Andromagns, du Cid^ de la Camargo. Justice lui fut complètement tendue : elle eut un grand succès, et ne fit pas un sou ! Nôtohô ici, en passant, que, lorsqu'elle fut transpoi-tée au Théâtre-Français, elle fit vingt ou vingt-cinq représetitations à cent IdUls chacune. Il en fut de même, plus tard, pour les Demoiselles de SaintCyr, Cette comédie, représentée en 1843 avec un succès honorable, mais peu fructueux, quoiqu'elle eût alors pour interprètes Firmin, mesdemoiselles Plessy et Anaïs, eut, à sa reprise, c'est-à-dire six ans après, — le double des représentatioùs qu'elle avait eues dans sa nouveauté, et fit un argent fou pendant cet étrange été de la Saint-Martin. Revenons à Charles VIL Nous avons constaté le succès de l'ouvrage; un incident comique faillit le compromettre. Delafosse, un des comédiens les plus consciencieux que je

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

Il ÉloiiiEâ b'ÂLËX. bbMus 299 connaisse, jouait le rôle de Gbarlê^ Vil: Gonitdê Je l'ai dit, Harel n'avait voulu faire aucune dépense poiii^ la |)ièce, et, cette fbis encdte, il àtàit agi eîi hoinine d'ès^irit; de ôbrtéqùe j'avais été obligé, bortùtië oti âait^ d'emprunter au ttifclsée d'artillerie Unectiirasse dû xv« siècle; cette Cuirassé avait, sur un thexi de tiioi, été traiispbt'tée au cabinet d'accessoires de l'Odéon ; là, l'armurier du théâtre avait dû^ non paè la iietttiyër, — elle brillait cbmme de l'argent; — thais en repaâser IfeS i^ésébrts et lés articiilâtions pour leilf rendre là âouplësée gu'ils avaient perdtié daiis une roldeilrdé quatre siècles. Peu à îieu la cuirasse complaisante s'était, en effet, assouplie, et Celafosse, dont, à un moment dontiè, ëUë devëiait Id câràplae, avait pîi, quoique dans un étui de fer, allonger ses jàinbës ëi nioiivoif seâ bras. Le casque seul S'était fsefusé à toiite concession; sa lisière, relevée probablement depuis le sacré de Cbarlès Vil, kjirès avoir Vii une t)arëillé solèrliitê, refliaail absolumëit dé se baisser. Dëlâfese voyait àvet peine cette ôfstinâtiôh de sa visière, qui, pendant tout le temps de son loiig discours belliqueux, Itii rendait service êU restant levée, mais qui. le discours achevé, et au iildtnént de âai sortie; llil dbntikit, en s'abaissant, un kir forniidâble ^ûi* leqUel il avait compté. L'artiiUriel* ftlt appeler et, à la sUite de pluSieUl^s essaie daii^ lesquels il appela toUr à tour les adoucissante et lés Cdercitifs, l'huile et la lime, il obtiht de là hiàltieiiifetisë visière qii'ellé consentit à s'abaïsser. Seulement, Une teiôce but atteint, c'était Une chose presque aiissi difiBcilé de là faire se relever, que c'en avait été une de la faii-è s'àbâisâer :en s'abaissant, elle glissait sur un ressort fait éii t^te de clou, lequel, après quelques lignes de preâsion, trouvait une ouverture, reprenait son jeu, et fixait la visière de telle façon, qiie ni coups d'épée, ni coups de lance, ne pouvaient la relever; il fallait comprimer ce ressort avec la dague d'un écuyer pour la repôïsser dans son alvéole, et peritiètre à là visière de se relever. Teu importait à Delafosse cette difficulté : il sortait visière

300 . MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS baissée, et son écuyer avait tout le temps de faire l'opération dans la coulisse. Une visière pareille, et Henri II ne mourait pas de la main de Montgomery I Voyez à quoi tient le destin des empires ! je pourrais même dire celui des pièces ! Henri II fut tué parce que sa visière s'était relevée. Charles VII faillit Têtre parce que sa visière s'était abaissée. • Dans la chaleur de la diction, Delafosse fit un geste si violent, que la visière tomba d'elle-même, cédant, sans doute, à rémotion qu'elle éprouvait. C'était peut-être sa manière d'applaudir. Quoi qu'il en soit, Delafosse se trouva tout à coup fort empêché de continuer son discours : le vers commencé de la façon la plus claire, accentué de la façon la plus nette, s'acheva dans un beuglement lugubre et inintelligible. Le public se prit naturellement à rire. On dit qu'il est impossible à notre meilleur ami de s'empêcher de rire, quand il nous voit tomber. C'est bien autre chose, je vous en réponds, quand il voit tomber notre pièce. Mes meilleurs amis se mirent donc à rire. Par bonheur, l'écuyer du roi Charles VH, ou le comparse de Delafosse, comme on voudra, n'oublia pas en scène son rôle de la coulisse ; il s'élança, la dague au poiDg, sur l'infortuné roi; le public vit, dans l'accident qui venait d'arriver, un jeu de scène ; dans le mouvement du comparse, un incident nouveau. Les rires cessèrent et l'on attendit. Le résultat de l'attente fut qu'au bout de quelques secondes, la visière se releva, et montra Charles VU rouge comme une pivoine, et tout près d'étouffer. La pièce se termina sans autre accident. Frederick Lemaitre m'en voulut longtemps de ne pas lui avoir donné le rôle d'Yaqoub; mais sans doute se trompait-il sur le caractère de ce personnage, qu'il prenait pour un Othello. La seule ressemblance qu'il y ait entre Othello et Yaqoub, c'est la couleur du visage; la couleur de l'âme, si l'on peut dire cela, est toute différente.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 30^ J'eusse fait Othello, — et je serais bien fier si je Pavais fait! — Othello, jaloux, violent, emporté, homme d'initiative et de volonté, général des galères de Venise ; Othello, avec son nez aplati, ses grosses lèvres, ses pommettes sdllantes, ses cheveux crépus; Othello, plus Nègre qu'Arabe, je l'eusse donné â Frederick. Mais mon Othello, à moi, ou plutôt mon Yaqoub, plus Arabe que Nègre, est un enfant du désert, au teint bistré, et non norci, au nez droit, aux lèvres minces, aux cheveux lisses et plats; une espèce de lion pris à la mamelle de sa mère, et transporté, des sables rougis et brûlants du Sahara, sur la dalle froide et humide d'un château d'Occident ; à l'ombre et au froid, il s'est énervé, alangui, poétisé. C'était donc la nature fine, aristocratique et un peu malade de Lockroy qui convenait au rôle. Aussi, dans mes idées, Lockroy le joua-t-il admirablement. Je reçus, le lendemain de la représentation de Charles VII^ bon nombre de lettres de félicitations. La pièce avait juste assez de vertus secondaires pour n'effaroucher personne, et m'attirer les compliments de gens qui, ne pouvant plus, ou ne voulant plus en faire à Ancelot, tenaient absolument à en faire à quelqu'un. Pendant ce temps, le Théâtre -Français préparait une pièce qui devait causer un bien autre émoi que mon pauvre Charles VIL C'était la Reine d'Espagne^ d'Henri de Latouche. M. de Latouche, — dont nous allons avoir à nous occuper bientôt, à propos de l'apparition de madame Sand sur notre horizon littéraire, — M. de Latouche était une sorte d'ermite qui habitait la Yallée-aux-Loups. Le nom de l'ermitage peint assez bien Fermîte. M. de Latouche était un homme d'un talent réel; il a publié une traduction du Cardillac d'Hoffmann, et un roman napolitain très-remarquable. La traduction, — M. de Latouche avait démarqué le linge volé, — la traduct;lon s'appelait Olivier Brusson; le roman napolitain s'appelait Fragoletta. Ce roman est une œuvre obscure, mal liée, mais en cer

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

iQÎ HÊfiOIReS D'ALEXi DUMAS tains eridtôits^ éblûisèante de couleur et de tērlté; c'est la réfraction dû âdleil îiapolitâlii sur les rothers dii Pausilippe. La révolution parthénopéenne y fest décrite daiis toutes ses hbrretirs, ayec la sanglante fet impudente utidité des peuples du Midi. M. de Latouche avait, eu outre, retrouvé, coUigê, Jiublié les poésies d'André GhêniéK Il fàissiit facileiiiêtit crdirē 4iie ces poésies étaieiti sinon de lui, du moins^ eu grande paHie^ dé lui. Que if. Henri de Latotiche ait forgé tin hémistiche là Oû tlii héiiiistichè ihatiquait, soUdé linē rime là dû la pliime avait oublié de Tàgrafer, soit! mais que les Vers d'André Chéniēr sbient de M. de Latoûché^ ndû ! Nous avons peu fconnii M. de Latouche ; toutefois^ nôtis né croyons pas qu'il y eût en lui une si grande abné^atidn de gloire, qu*il ait donné à André Chénier, vingt-cinq ans api^s la taiort du jeune poète^ cette renommée eutopéeûilē dé laquelle il jDOuvait lui-même s'enrichit*. . Au reste, M. de Latouche faisait de ttêâ-bëaux Vers; Frédéric Soulié, qui avait, à cette ép{ue, des relations aVëé luii îîi'eh disait parfbii d'une facture merveilleuse et d'uUē oiiginalité suprême. Bref, M. de Lâtûche, misanthrope solitaire; critique acerbe, slnii qiliitēilx. Venait dé faire, sûr le sujet le plus graveleux de France et d'Espagne, une comédie en cinq actes en prose; qui, ne se cdiiteiitaht pliis de secouer les grelots de Gomils, comme disaieUt les membres du Caveau, sdilhait à toute irolée les cloches du théâtre de là rtiē de iichēlieu; Cette bomédiē avait pbiir thème l'ibipûissatice dû roi Charles II, et pour intrigue l'intérêt de l'Autriche à ce c}uē l'épodx de Marie-Louise d'Orléans eût un ënfaût, et l'intérêt de la France à ce (jU'elle h'eii eût pas. C'était léger, comme bn voit. Il faut dire que M. de Latouche, datls sa riche Imslgiflation, avait trouvé moyen de renchérir sur les chances de danger qui menacent les auteurs ordinaires. D'habitude, quand uii aētē est flUi, il en est de l'auteur comme dd patient que l'on

HÉÉrOIRES U*AtBX* ttùllÀâ 303 met h la torture : il se repose en attendslût une torture nouvelle. Ah fcien, oîil ! M. de Latôuche n'avait point voulu de ce moment de repos : il avait substitué des intermèdes aux entr'actes. Nous reproduisons textuellement Pintermède dti deuxième au troisième acte. — Inutile de dire quelle est la situation : le lecteur devinera facilement , qiie, grâce aux soins du médecin du roi, TAutriche est en voie de triompher de la France; INTERMÈDE. « Les personnages sortent, et, après quelques instants d'intervalle, la rampe se baisse. » Effet de nuit.)> Le chambellan, précédé de flambeaux, se présenté à le porte de Fappartement de la reine, et y frappe du pommeau de son épée ; la camarera mayor vient sur le seuil de cette porte. Ils se parlent à Toreille; le chambellan s'éloigne; puià les femmes de la reine, sur un signe de la camarera, arrivent successivement, et se rangent cérémonieusement autour de leur chef. » Une jeune camériste soutient la portière en velours de là chambre à coucher de la reine. » Le cortège du roi s'avance ; deux pages soutenant sur de riches coussins, Tun Tépée, Tautre, la culotte du roi, précèdent Sa Majesté. Sa Majesté est en robe de chambre d'étoffe de soie et or à ramages, doublée d'hertoine ; deux courbhnes sont brodées shr les revers. Charles U porte en bandoulière le cordon bleU de France, poiir faire hoùneur à la nièce de Louis XIV. » En passant devant la haie dés courtisans, il fait à plusieurs des signes d'intelligence, de Contentement et de triomphe ; ceux-ci témoignent leur joie. Charles n s'arrête un hioînent : il s'agit de faire, selon l'étiquette, passer le bougebii' que porte un deâ officiers atix mains d'une des dames de la

304 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS reine. Sa Majesté choisit des yeux la plus jolie et lui décerne du geste cette faveur. Deux dames reçoivent des mains des pages la culotte et l'épée, les autres laissent passer le roi, et referment brusquement leurs rangs. — Quand la portière est retombée derrière Sa Majesté, la nourrice crie : Vive le roi! n Ce cri est répété par tous les assistants. » Une symphonie, qui d'abord a joué avec solennité Tair des Folies d'Espagne^ termine le concert en charivari. » L'ouvrage n'eut qu'une représentation, et encore manquait-il ne pas ravoir entière. Dès le même soir, M. de Latouche retira sa pièce. Mais, tenu quitte de sa pièce par le public, M. de Latouche était d'une nature trop irascible et trop rancunière pour tenir le public quitte de sa pièce. Il lit comme M. Amault, ou à peu près : il appela de la représentation à l'impression ; seulement, il ne dédia point la Reine d'Espagne au souffleur. On avait trop entendu ce qu'avaient dit les acteurs, depuis le premier jusqu'au dernier mot : la pièce était tombée sous un soulèvement de pudeur et de morale. L'auteur débattit la question d'impudeur et d'immoralité. Nous reproduisons la préface de notre confrère de Latouche. Annaliste, nous consignons le fait; archiviste, nous classons la pièce dans nos archives. La voici : « Si cette comédie fût tombée, au théâtre, sous Taccusation de manquer aux premiers principes de la vie dans les arts, je l'aurais laissée dans l'oubli qu'elle mérite peut-être ; mais elle a été repoussée par une portion du public, dans une seule et douteuse épreuve, sous la prévention d'impudeur et d'immoralité; quelques journaux de mes amis l'ont traitée d'obscénité révoltante, d'oeuvre de scandale et d'horreur. Je la publie comme une protestation contre ces absurdités ; car, si j'accepte la condamnation, je n'accepte pas Je jugement On

MÉMOIRBS D'ALEX. DUMAS 305 peut consentir à ce que le chétif enfant de quelcpies veilles soit inhumé par des mains empressées, mais non qu'on écrive une calomnie sur sa pierre. » Ce que j'aurais voulu peindre, c'était la risible crédulité d'un roi élevé par des moines, et victime de Tambition d'une marâtre: ce que j'aurais voulu frapper de ridicule, c'était cette éducation qui est encore celle de toutes les cours de l'Europe; ce que j'aurais voulu montrer, c'était la diplomatie rôdant autour des alcôves royales; ce que j'aurais voulu prouver, c'était comment rien n'est sacré pour la religion abaissée au rôle de la politique, et par quels éléments divers les légitimités se perpétuent. » Au lieu de cette philosophique direction du drame, des juges prévenus l'ont supposé complaisant au vice, et flatteur du propre dévergondage de leur esprit. Et, pourtant, non satisfait de chercher une compensation à la hardiesse de son sujet dans la peinture d'une reine innocente, et dans l'amour profondément pur de celui qui meurt pour elle, le drame avait changé jusqu'à l'âge historique de Charles II, pour atténuer le crime de sa mère, et tourner l'infirmité de sa nature en prétentions de vieillard au! confie sa postérité à la grâce de Dieu. » Mais, comme l'a dit un critique qui a le plus condamné ce qu'il appelle l'incroyable témérité de la tentative, la portion de l'assemblée qui a frappé d'anathème la Reine d'Espagne, ce public si violent dans son courroux, si amer dans sa défense de la pudeur blessée, ne s'est point placé au point de vue de l'auteur; il n'a pas voulu s'associer à la lutte du poète avec son sujet ; il n'a pas pris intérêt à ce combat de l'artiste avec la matière rebelle. Armée d'une bonne moralité bourgeoise, cette masse aveugle, aux instincts sourds et spontanés, n'a vu, dans l'œuvre entière, qu'une espèce de bravade et de défi ; elle s'est scandalisée de ce qu'on voulait lui cacher, et de ce qu'on osait lui montrer. Cette draperie à demi soulevée avec tant de précaution, cette continuelle équivoque l'ont révoltée. Plus le style et le faire de l'auteur s'assouplissaient, se voilaient, s'entouraient de réticences, de finesse, de nuances

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

306 HÉLIT OIRBS I[^]ÂLEk. liÛHAS pour dégiifeer le fbnd de la piêbe, plus on se choquait vivement du bontraste. « Que voulez-vous! » m'écrivait, lé soif ihémë dé taon revers, uu de mes amis, — car je me ^lais à ifevoquer d'autres témoignages que lé mien dans la plus délicate dés circonstances dû il soit difficile de t)arler de soi[^] — « que voulez» vous ! une idée fixe a couru dans Tauditoire ; une prôoc* cupation dé libertinage a frappé de vertige les pauvres » cervelles; des hiirteurs de morale publique sé pendaient à » toutes les phrases, pour empôcheir dé voir ce qti'il y a de * naturel et diô vrai dans la marche de cette intrigue, qui ser» pente sous le cilice et sous la gravité empesée dés moeufs » espagnoles. On d'est attaché à des consonnancës; oh a pris » au vol des terminaisons de mot, des moitiés de ihot, dés » quarts dé rbot; où b été monstriieux d*ihterpê:étation. Il y » a eui eii effet, hydrophobié d'itinocehcè. Tai vu des mahis » expli(}uer à leurs femmes comment telle thèse, qui avait * Pair lionhoinme, était une profonde scélératesse. Tout est » devenu prétexte à communications a voix basse; des dévots * se sont révélés habiles conunehtateurs, et des damés mer* veilleusement intelligentes. Il y a de paùvi^es filles à qUi les » commentaires sur les courses de taureaux vont mettre la ii bestialité en tête! Et tout ce ihonde-là fait boU accueil, le i dimanche, aux lazzi du Sgahaféllé de Holière! Il y a delà l pudeur ft jour fixé, n il II se pi'éâentait, sàiiS douté, deux manières de traiter cet aventureux sujet. J'en avais lliûri les réflexions avant de l'entreprendre. Où pouvait et on peut encore en faire une charade èù éinq àctes[^] dont le mot sera enveloppé dé phrases hypocrites et faciles, et arriver jusqu'au succès de quelques-uns de ces vaudevilles qui éludent aussi spirituellement les difficultés que le but de Fart; mais j'ai craint, je l'avoue, que le tnot de la charade (impuissant) ne se retrouvât au jtond dé cette manière d'aborder la scène. Et piiiis, dans les pièces de l'école de Shakspeat[^] et de Molière, s'offrait une autre séduction d'artiste pour répudiét* cette Vulgaiire adresse : chercher tes mdyens die lé iààïure, et û'afiéètèr j[^]as d'ëtM ^lùs délicat

MÈM<IABS D'ALEX. fitJHAS 307 que la vériié. Les conséquences de» choix téméraires^ûé Y^\ faits m^nt porté à s^ister à beaucoup dHnstanées pouf tenter atec ce drame le sort d«s représentations nouvelles. Encourager Tauteilr à se t'attacher à la partie applaudie de l'bufrage qu'on appelait dramatique, t)otir détruire ou châtrer celle qu'il espérait être la portion comique, était un conseil assez semblable à celui qu'on Offrirait" à un pelûtte, si on youlait qu'il rapprochât sur les devants de sa toile ses fonds, ses lointains, ses paysages, demi^ébaUchés pour concourir â l'ensemble, et qu'il obscurcit les figures de son pretniér plan. » Il fallait naïvement réussir ou tomber au gré d'une ihst)iration haïve. Je crois encore, et après Tévénement, qu'il y avkit pour l'auteur quelques chances favorables; mais le destin des drames ne ressemble pas mal à celui des batailles : Fart peut avoir ses défaites orgueilleuses comme Varsovie, et le capricieux parterre ses brutalités d'autocrate. te Ce n'est ni le manque de foi dahs lé zèle de mes amis, ni le sentiment inconnu pour moi de la crainte de quelques adversaires, ni la bonne volbtité refroidie des comédiens qui m'ont conduit à cette résolution. Les comédiens, après notre disgrâce, sont demeurés exactement fidèles à leur première opinion sur la pièce. Et quel dévouement d'artiste change avec la fortune? Le leUr in'a été offert avec amitié. Je ne le consigne pas seulement ici pour payer une dette de gratitude, mais afiU d'encouriaiger, s'il en était besoiU, les jeunes auteurs à (confier sans hésitation leurs plus périlleux ouvrages à des talents et à des caractères aUssi sûrs que ceui de Monrose, de Perrier, de Menjaud él de mademoiselle Brocard, dont la grâce s'est montrée si poétique et la candeur si passionnée. » Mais, au milieu même de notre immense et tumultueux aréopage, entre les bruyants éloges des une, la vive réprobation des autres, à travers deux ou trois partialités bien ri* vales, il Ui'a été révélé, dans l'instinct de ma bonne foi d'aUteur, qu'il n*y avait pas sympathie eûtre la donnée vitale de (cette petite comédie et ce public d'apparat qui s'assied devant la scène comme un juge criminaliste, qui se surveille luimême, qui s'impose à lui-même, qui prend son plaisir ed

308 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS flolennité, et s'électrise de délicatesse et de rigueur de convention. Que ce ffit sa faute ou la mienne, qu'au lieu de goûter, comme dit Bertinazzi, la chair du poisson^ le public de ce jour-là se fût embarrassé les m&choires avec les arêtes, toujours est-il que j'ai troublé sa digestion. » Devant le problème matrimonial que j'essayais à résoudre sous la lumière du gaz, au feu des regards masculins, quelques dignes femmes se sont troublées, peut-être avec un regret comique, peut-être avec un soupir étouffé. Mais j'avais compté sur. de plus universelles innocences; j'espérais trouver la mienne par-dessus le marché de la leur. J'ai mal spéculé. Il s'en est rencontré là de bien spirituelles, de bien jolies, de bien irréprochables ; mais pouvais-je raisonnablement imposer des conditions générales? 1» J'ai indigné les actrices de l'Opéra, j'ai scandalisé des séminaristes, j'ai fait perdre contenance à des marquis et à des marchandes de modes! Vous eussiez, dès la troisième scène du premier acte, vu quelques douairières dont les éventails se brisaient, se lever dans leur loge, s'abriter à la hâte sous le velours de leur chapeau noir, et, dans l'attitude de sortir, s'obstiner à ne pas le faire pour feindre de ne plus entendre l'acteur, et se faire répéter, par un officieux cavalier, quelques prétendues équivoques, afin de crier au scandale en toute sécurité de conscience. L'épouse éplorée du commissaire de police s'enfuit au moment où l'amoureux obtient sa grâce. — Ceci est un fait historique. — Elle a fui officiellement, enveloppée de sa pelisse écossaise ! Je garde pour moi quelques curieux détails, des noms propres, plus d'une utile anecdote, et comment la clef forée du dandy était enveloppée bravement sous le mouchoir de batiste destiné à essuyer les sueurs froides de son puritanisme. Mais j'ai été perdu dans les cousins des grandes dames, qui se sont pris à venger l'honneur des maris, quand j'ai eu affaire aux chastetés d'estaminet et aux éruditions des magasins à prix fixe. » Seulement, Dieu me préserve d'entrer en intelligence avec les scrupules de mes interprètes. Ma corruption rougi* rait de leur pudeur.

MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS 309 » Vsd été sacrifiô à la pudeur, à la pudeur des vierges du parterre; oar, aller supposer que j'ai pu deyenir victime de la cabale, ce serait une bien vieille et bien gratuite fatuité. Contre moi, quelques lâches rancunes? Et d'où viendraientelles? Je n'ai que des amitiés vives et des antipathies candides, Â qui professe ingénument le mépris d'un gouvernement indigne de la France, pourquoi des ennemis politiques? Et pourquoi des ennemis littéraires à l'auteur d'un article ou* blié sur la Camaraderie, et au plus paresseux des rédacteurs d'un bénin journal qu'on appelle Figaro? » Mais je n'ai pas voulu tomber obstinément comme tant d'autres après vingt soirées de luttes, entre des enrouements factices, des siflets honnêtes et des applaudissements à poings fermés. Imposer son drame au public, comme autrefois les catholiques leur rude croyance aux Albigeois; chercher l'affirmation d'un mérite dans deux négations du parterre; calculer combien il faut d'avanies pour se composer un succès^ c'est là un de ces courages que je ne veux pas avoir. Il appartenait, d'ailleurs, à la reine d'Espagne de se retirer chastement du théâtre; c'est une noble princesse, c'est une épouse vierge, élevée dans les susceptibilités du point d'honneur de la France. » Quelques-uns aiment mieux sortir par la fenêtre que trébucher dans les escaliers; à qui prend étourdimement le premier parti, il peut être donné encore de rencontrer le gazon sous ses pas; mais, pour l'autre, et sans compter la multiplicité des meurtrissures, il expose votre robe de poète à balayer les traces du passant. » Cependant, au fond d'une chute éclatante, il y a deux sentiments d'amertume que je ne prétends point dissimuler; mais je ne conseille à personne autre que moi de les conseiller : le premier est la joie de quelques bonnes âmes, et le second, le désenchantement des travaux commencés. Ce n'est pas l'ouvrage attaqué qu'on regrette, mais l'espérance ou l'illusion de l'avenir. Rentré dans sa solitude, ces pensées qui composaient la famille du poète, il les retrouve en deuil et comme éplorées de la perte d'une sœur, car vous vous

310 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS êtes flatté d'un aye^{ir} plus digi[^] de vos consciencieuses études; le sç[^]t de quelques drames prônés ailleurs avait éveillé en vous une émulation. Si le triomphe de la médiocrité indigne, il encourage ; s'il produit Ici colère, il produit aussi la confiance, et, à force d'être coudoyé à tout moment par des grands hon^{n(^e3}, le démon de Torgueil vous avait visité; il était venu rôder autour du lit où vous donniez en paix; il avait évoqué le fantôme de vos yôveries bizarres; elles étaient descendîmes autour de vous[^] se [^]nant la main, vous demandant la vie, vous jetant des i[^]ourires, vous promettant des fleurs, çt, maintenant, elles réclament toutes Tobsçurité pour refuge. Ainsi tombe dans le cloître un homme qu'un premier amour a trompé. » Hais, je le répète, que ce découragement ne soit contagieux pour personne. Ne défendez p[^]s surtout le mérite de Fouvr[^]ige écarté comme Tunique création t laquelle vous serçz jamais intéressé. N'imitiez pas tel jeune [^]omme qui se pramponne à son premier drame, comme une vieille femme à [^]n premier amour. Point de ces colères d'enfant contre la borne où vous voua êtes heurté. Il faudrait oublier jusqu'à une injustice dans les travaux d'un çaeilleu[^] puvrî[^]e. Que vos explications devant le public n'aillent pas ressembler i une apologie, et songez encore moins à vous retrancher dans quelque haineuse préface, à vous créneler dans une disgrâce, pou? tirçr, de là, sur tous ceux que vous n'avez pas pu séduire. Qu haut de son buisson, la pie-grièche romantique dispute peut-être avec le croquant; mais, si, au pied du chêne où il s'est posé un moment, l'humble passereau, toujours moqueur et bon compagnon, entend se rassembler des voix discordantes, il va chercher plus loin des échos favorables. 9 Je ne finirai pas sans consigner ici un aveu dont je n'ai pu trouver la place dans la rapide esquisse de cçt avertisse* ment. Je déclare que je dois l'idée première de la partie bouffonne de cette comédie à une grave tragédie allemande; plusieurs détails relatifs à la nourrice lourdan, à un excellent livre de M. Mor[^]onval; la réminiscence d'un sentiment, de prétrfi amoureux, au chapitre vu du roman de Cinq[^]-Mars[^]

MÉMOIRES D'ALEX. ELUHAS 311 et, enfin[^] uqe phrase tout entière, à mon ami Charles Nodier. Cette confession est la seule malice que je me permettrai contre les plagiaires qui pullulent chaque jour, et qui sont assez effrontés et assez pauvres pour ne m'épargner à moi-même ni leur vol, ni leur silence. La phrase de Nodier, je Tavais appropriée à mon dialogue avec cette superstition païenne qui pense éviter la foudre à Tabri d'une feuille de laurier, avec la foi du chrétien qui essaye à protéger sa demeure sous un rameau bénit. L'inefficacité du préservatif n'ébranlera pas dans mon cœur la religion de Tamitié. • Aolnay, le 10 novembre 183i» • H. DE Latouche. 9 Cette protestation ne suffit point à Fauteur : il suivit et nota, sur la pièce imprimée, toutes les fluctuations du parterre et même des loges. Ainsi Von trouve successivement ces ilotes au bas des pages ; ^ •*. Id, on commence à tousser. •*. Murmures. La pièce est attaquée par des personnes informées d[^]avance, et aussi bien que Tauteur, des chances de cette situation as« sez nouveUe. En effet, ia situation était si nouvelle, que le public ne voulut pas lui permette de vieillir. •*. Ici, les murmures redoublent. •!. Le parterre se lève, partagé entre deux opinions, •!. Ce détail de mœurs, exactement historique, excite une vive réprobation. Yoir, à la page 56 de la pièce, le détail de mœurs. /. Rumeurs. •*. Soulèvement presque général, causé par une chaste interprétation du parterre.

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

312 MÉMOIRES D'ALEX. DUMAS Voir, à la page 72, quelle pouvait être cette chaste interprétation. !. 0ht 0ht très-prolongés. \ On rit. *. On s'indigne. Une voix : « Ils seront deux pour faire l'enfant! • *. Interruption. !. Mouvement d'improbation ; les cheveux blancs du vieux moine devaient, cependant, écarter d'un ténacité l'idée d'indécences. •• Improbation méritée. •*• La phrase est coupée en deux par une interruption obscène. Voir la phrase, à la page 115. •*• Improbation. •*. Après cette scène (la vue du quatrième acte), la pièce, à peine entendue, n'a plus été jugée. Ce fut le seul essai que M. de Latouche tenta au théâtre, et, à partir de ce moment, la Vallée-aux-Loups mérita plus que jamais son nom. RN
DU TOME HUITIÈME

TABLE Pages. CLXXXIX. — L*abbé de Lamennais. — Sa jennesse. — Son entrée dans les ordres. — L*£mpire jugé par lui. — Casimir Delavigne royaliste. — Deux vers de M. de Lamennais. — Sa vocation littéraire. — Essai sur Vindifférence en matière de religion. •— Accueil fait à ce livre par l'Église. — L'académie du château de la Ghesnaie ••...• 1 GXC. — Fondation de l'Avenir, — L'abbé Lacordaire. — M. Charles de Montalembert. — Son article sur le sac de Saint-GermainTAuxerrois. — L'Avenir et la littérature nouvelle. — Ma première entrevue avec M. de Lamennais. — Procès de l'Avenir, — MM. de Montalembert et Lacordaire maîtres d*école. — Leur procès en cour des pairs. — Prise de Varsovie. — Réponse de quatre poètes à un mot d'un homme d'État iO GXCI. — Suspension de C Avenir, — Ses trois principaux rédacteurs se rendent à Rome. — L'abbé de Lamennais musicien. — Ce qu'il en coûte pour obtenir une audience du pape. — Le couvent de Santo-Andrea délia Yalle. — Entrevue de M. de Lamennais avec Grégoire XYL — La statuette de Moïse. — Les doctrines de l'Avenir sont condamnées par le conseil des cardinaux. — Ruine de M. de Lamennais. — Les Paroles d'un croyant S3 CXCU. — Celui qui fut Gannot. — Le Mapah. — Son premier miracle. — Les noces de Cana. — Gannot phrénologue. — D'où lui venaient ses premières notions phrénologiques. — L'inconnue. — Changement opéré dans la vie de Gannot. — Comment il passe " ■ ,j 30 CXCIIL. — Le dieu et son sanctuaire. — Il notifie au pape sa déchéance. — Ses manifestes. •— Son portrait. — Doctnne de l'évadisme. — Emblèmes de cette religion. — Chaudesai^es me conduit chez le Mapah. — Iswara et Pracriti. — Questions qui manquent d'actualité. — Guerre entre les sectateurs du bidja et les partisans du sakH, — Ma dernière entrevue avec le Mapâh. 39 CXCIIV. — Apocalypse de celui qui fut Caillaux 49 VIU. 18

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

314 TABLE Page». fiXGV. — LeboQC émissaire du pouvoir. — Espérances légitimistes. — La messe expiatoire. — L abbé Olivier. — Le curé de SaintGermain-l'Auxerrois. — Pachel. — Où je commence à avoir tort. — Le général Jacqueminot. — Pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Le prétendu jésuite et le préfet de police. — La chambre de l'abbé Paravey •». • « 70 CXGVI — Le préfet de police au Palais-Royal. — La part du feu. — Le bandagiste Valérius. — Dévastation de rarchevêché. — L'album chinois. — François Arago. — Les spectateurs de l'émeute. — Grattage des fleurs de lis. ~ Je donne une seconde fois ma démission. — MM. Ghambolle et Casimir Périer 78 GXCyn. — Ma foi dramatique chancelle. — Bocage etDorval me réconcilient avec moi-même. — Un procès politique où je méritais de figurer. — Chute du ministère Laffitte. — L'Autriche et le duc de Modène. — Le maréchal Maison ambassadeur à Vienne. — Histoire d'une de ses dépêches. — Casimir Périer premier ministre. — Quel accueil il reçoit au Palais-Royal. — On lui fait amende honorable 88 CXCVIII. — Procès des artilleurs. — Le procureur général Miller. — Pescheux d'Herbinville. — Godefroy Cavaignac. — Acquittement des accusés. — Ovation qu'ils reçoivent. — Le commissionnaire Gourdin. — La croix de juillet. — Le ruban rouge et noir. — Dernières répétitions d'Antony *••.. 07 GXCUt. — Première représentation d*Antony, — La çiece, les ac« teurs» le public. — Ântony au Palais-Royal. — Variante an dénoûnient • •,.,.«• ^ • é •• « , 100 ce. — Sous quelle inspiration je fis Antony, — La préface. — Où est la morale de la pièce. — Le cocuage, l'adultère et le code civil — Quem nuptiœdemonstrani. — Pourquoi les critiques ont crié à l'immoralité sur mon drame. — Un compte rendu des moins malveillants. --> Comme quoi les préjugés sur la bâtardise sont vaincus ii7 CCI. -- Un mot sur la critique. «^ Molière jugé par Bossuet, par Jean-Jacques Rousseau et par Bourdaloue. — Un anonyme. «— Les critiques du-Kvii* siècle et ceux du xix*. -^ M^ François de Salignac de la Motte de Fënelon. — D*où vient le mot Tartufe. m^ M. Taschereau et M. Etienne i2& CCII. •*- Thermomètre des crises sociales. «^ Entrevue avec M. Thiers. •*- Co qu'il veut faire pour le Théâtre-Français. *— Nos conventions. — Antony revient à la rue de Richelieu. — Le Constitutionnel, «^ Son premier*Paris contre le romantisme en général, et contre mon drame en particulier.